

Université de Montréal

**Changement identitaire et revendications régionalistes du  
Kansai au Japon**

par  
Sachiyo Kanzaki

Département d'anthropologie  
Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures et postdoctorales  
en vue de l'obtention du grade de Philosophiae Doctor (Ph.D.)  
en anthropologie

Octobre, 2013

© Kanzaki, 2013



Université de Montréal  
Faculté des études supérieures et postdoctorales

Cette thèse intitulée :

Changement identitaire et revendications régionalistes au Kansai, Japon

Présentée par :  
Sachiyo Kanzaki

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes :

Gilles Bibeau, président-rapporteur  
Bernard Bernier, directeur de recherche  
Thomas Lamarre, membre du jury  
John Price, examinateur externe  
Dominique Caouette, représentant du doyen de la FES

## Résumé

Depuis quelque temps, au Japon, on utilise de plus en plus le terme « Kansai » pour désigner la région du Kinki (littéralement « le voisinage de la capitale »). Cette thèse propose d'analyser l'émergence de cette entité régionale et de son discours culturel dans le but de pallier le manque de recherches antérieures sur la diversité socioculturelle et le régionalisme au Japon. Il y existe, d'une part, une volonté de considérer le Japon comme une entité homogène, et d'autre part, un contexte dans lequel le Japon lui-même prône l'homogénéité de son peuple. Historiquement, ces énoncés ont été réfutés à plusieurs reprises par différents chercheurs et organismes. Entre-temps, sur le plan régional, la diversité devient de moins en moins clairement observable dû à l'urbanisation, aux moyens de transport, à la migration interne et au développement des médias de masse. Cette situation à l'époque post-industrielle a engendré aujourd'hui le discours régionaliste du Kansai.

Dans ce contexte, cette étude porte spécifiquement sur le discours culturel concernant la région et la population du Kansai, c'est-à-dire la région Kinki, où étaient situés les anciennes capitales et le berceau de l'État japonais du Yamato. On observe une modification et une transformation de cette région depuis l'époque Tokugawa. À partir de l'époque Meiji, l'intégration spatiale de l'archipel japonais est devenue indissociable de l'émergence de l'État soi-disant « moderne ». En outre, une distinction existe toujours entre le Japon de l'Ouest (Kansai) et le Japon de l'Est (Kantō) qui repose sur des différences de coutumes et de mentalités, ainsi que sur des variations linguistiques : une dichotomie mieux représentée de nos jours par l'opposition entre les villes d'Osaka et de Tokyo.

Aujourd'hui, le Japon permet une centralisation continue à Tokyo et l'équilibre du pouvoir sur le plan économique s'en trouve fragilisé. Dans cette thèse, j'examine l'émergence de l'entité Kansai dans ce contexte socio-économique, depuis l'arrivée du phénomène que les Kansaiens appellent « l'affaissement de terrain » du Kansai, le *jibanchinka*, jusqu'aux revendications récentes pour l'introduction d'un système quasi-fédéraliste, le *dōshū-sei*, dans le contexte du développement régional déséquilibré du pays.

En m'appuyant sur mon enquête effectuée sur terrain auprès des gens du Kansai, je soutiens que leur discours régionaliste est bel et bien existant, mais ne repose pas sur l'homogénéité de la région. Il repose plutôt sur la position du Kansai en tant qu'antithèse à la tendance centralisatrice perçue par les Kansaiens comme étant plutôt de nature tokyoïte. Leur discours met l'accent sur la diversité existant à l'intérieur même de la région tout en soulignant que celle-ci constitue l'entité kansaïenne.

**Mots-clés :** Japon, Kinki, Kansai, Osaka, Nihonjinron, régionalisme, discours culturel, État-nation, multiculturalisme, Oda Sakunosuke, Tanizaki Jun'ichiro.

## Abstract

In recent times, we hear more and more the word "Kansai" to designate the Japanese region of Kinki (literally 'the neighborhood of the capital'). This thesis proposes to analyze the emergence of this regional entity and its cultural discourse to compensate for the lack of previous research on the socio-cultural variety and the regionalism of Japan. In the current situation, on one hand, some wish to consider Japan as a homogenous entity, and on the other hand, Japan itself considers its people as homogenous. Historically, these views were refuted several times by researchers and organisms. In the meantime, the regional variation becomes less and less clearly observable because of the urbanization, the progress made in transportation systems, the internal migration and the development of mass media. It is in this post-industrial era however that the regionalist discourse of Kansai emerged.

In this context, this study focuses on the cultural discourse regarding the region and the people of Kansai, that is the Kinki region, where were situated the old capitals and the cradle of the Yamato state, and on which one observes an alteration and a transformation of its description starting at the Tokugawa era. Since Meiji era, the spatial integration of the Japanese archipelago has become inseparable from the emergence of the so-called "modern" state. In addition, a division between Western Japan (Kansai) and Eastern Japan continues to exist for their differences in customs, linguistic variations and mentality: a dichotomy better represented by the current opposition between the cities of Osaka and Tokyo.

Today, Japan experiences a continual centralization around Tokyo and the balance of power on the economic level is being undermined. I examine the emergence of the Kansai entity by analyzing its economic and social context, from the arrival of the phenomenon the Kansai people call *jibanchinka* (the "land subsidence" of Kansai) until the recent demands for the introduction of a quasi-federalism system called *dōshū-sei* in the context of unbalanced regional development of Japan.

Resting on my investigation carried out in Kansai, I argue that their regionalist aspiration exists, but does not stand for the homogeneity of the region as a whole. Rather, they ground on its position as an antithesis to the centralizing approach they perceive as being rather Tokyoite in nature. Their discourse inevitably emphasizes the variety existing within the region itself, while underlining the fact that this is what constitutes the Kansai.

**Keywords** : Japan, Kinki, Kansai, Osaka, Nihonjinron, regionalism, cultural discourse, nation-state, multiculturalism, Oda Sakunosuke, Tanizaki Jun'ichiro.

# Table des matières

Table des matières.....	iii
Liste des tableaux.....	vii
Liste des figures .....	viii
Principaux sigles et abréviations utilisés .....	ix
Notes pour la transcription du japonais .....	x
Remerciements.....	xii
Préface.....	1
Introduction.....	1
1. La problématique .....	1
2. Le Kansai .....	10
3. Méthodologie .....	18
3.1. Cadre conceptuel.....	18
3.2. La méthodologie : l'enquête sur le terrain.....	19
Chapitre 1 Région : territoire, culture et identité .....	21
1. Cadre théorique.....	21
2. La place du régionalisme au Japon dans le contexte de l'idéologie d'homogénéité culturelle .....	41
Chapitre 2 : Le <i>jibanchinka</i> du Kansai .....	59
1 Le discours du <i>jibanchinka</i> (l'affaissement de terrain).....	59
1.1 L'énoncé de Sugi Michisuke à la CCIO .....	59
1.2 L'origine du <i>jibanchinka</i> .....	61
1.3 Le changement des artères de distribution industrielles .....	64
1.4 Tendance irréversible : le déversement des sièges sociaux vers Tokyo .....	69
2 La concentration à Tokyo sur le plan socio-politique.....	75
2.1 La concentration à Tokyo comme « système japonais » .....	75
2.2 L'aube des universités japonaises et la concentration des universités à Tokyo .....	79
3 Régions japonaises d'aujourd'hui.....	84
3.1 Régions japonaises qui s'épuisent .....	84
4. Extraits d'entrevue en lien avec le thème du chapitre .....	90

Chapitre 3. L'Ouest et l'Est dans l'histoire du Japon .....	93
1. Les débats sur la question de la division du pouvoir au Moyen-Âge .....	93
2. Jusqu'à la guerre entre l'Ouest et l'Est, et l'installation du shogunat Tokugawa.....	95
3. Contestation pour l'appellation de l'époque .....	99
4. La culture Kan'ei 寛永 .....	101
4.1. Le Katsura rikyū à l'Ouest et le Nikkō tōshōgū à l'Est.....	101
4.2. Les <i>chōshū</i> (ou <i>machishū</i> ) 町衆 comme meneur de la culture Kan'ei.....	105
5. La culture Genroku 元禄 .....	107
6. La culture Kasei et les Edokko .....	111
6.1. La culture Kasei 化政 .....	111
6.2. Changement et développement du réseau de diffusion culturelle de l'époque.....	112
6.3. Les <i>kudari-mono</i> en provenance du Kamigata et la circulation de marchandise par voie maritime. ....	114
6.4. Le développement du réseau commercial et de la classe marchande .....	117
6.5. Edokko .....	119
6.6. Les <i>Edokko</i> , un mélange de différentes populations.....	121
6.7. L'émergence de la comparaison .....	123
7. Le prélude de la concentration à Tokyo et l'émergence de l'État moderne. L'empereur du Japon, l'incarnation de la modernité.....	125
Chapitre 4. Les « Kansaiens (Kansai-jin) », la langue et le monde littéraire .....	130
1. Le kansai-ben : dialecte ou la langue à part entière? .....	130
1.1. Le soulignement de la différence linguistique du Kansai .....	130
1.2. Le langage du Kansai et le <i>hyōjungo</i> , langue standard .....	134
1.3. Le fléchissement de la langue et de l'image du Kansai .....	137
1.4. Le déclin du poids culturel selon Kawauchi Atsurō .....	141
2. La littérature.....	144
2.1. 1910-1940 L'époque du modernisme au Japon .....	144
2.2. La vision du Kansai de Tanizaki selon les critiques littéraires .....	149
2.3. Réactions du monde littéraire du Kansai .....	150
2.4. Le Modernisme du Hanshin-kan et Tanizaki.....	152

2.5. Oda Sakunosuke 織田作之助 (1913-1947) et Osaka.....	154
2.6. La convergence de Tanizaki et Oda au Kansai.....	157
2.7. La Seconde Guerre mondiale.....	160
3. La Seconde Guerre mondiale.....	164
3.1. L'industrie de média de masse et sa diffusion.....	164
3.2. La structure de l'industrie de média de masse.....	167
4. Tokyo comme idéologie.....	170
5. Extraits d'entrevue en lien avec le thème du chapitre.....	172
Chapitre 5 Kansai fukken (la réintégration du Kansai) et le dōshū-sei.....	176
1. Comment peut-on comprendre le discours en faveur de l'autonomie du Kansai ?.....	176
1.1 La structure administrative de l'État.....	176
1.2 La gestion des grandes villes 特別市制運動/特別市.....	180
2. Le développement régional : une toile bien tissée.....	183
2.1 Loi sur l'ensemble du territoire japonais de 1950 et 1 <sup>er</sup> plan national de 1962.....	183
2.2 Le 2 <sup>e</sup> plan national de 1969.....	186
2.3 Le 3 <sup>e</sup> plan national de 1977 et le projet de création des technopoles.....	187
2.4 Le 4 <sup>e</sup> plan national de 1987.....	189
2.5 Le Grand Dessein du XXI <sup>e</sup> siècle (5 <sup>e</sup> plan national de 1998).....	190
2.6 Le plan national de 2005.....	192
3. Réaction du Kansai.....	193
3.1 La théorie bifocale ( <i>Niganrefu riron</i> 二眼レフ理論).....	193
3.2 La production de narration régionale : Osaka 21 <sup>st</sup> Century Association.....	196
3.3 Le transfert de la capitale.....	199
3.4. L'Union des départements du Kansai (Kansai kōikirengō) et l'établissement du Kansai-shū.....	203
3.5. Le monde économique du Kansai et le dōshū-sei. La vision du monde économique: « L'indépendance des régions » de Matsushita Kōnosuke.....	206
3.6 Vers l'Union du Kansai ?.....	209
3.7 Une nouvelle forme d'identité régionale en transition.....	213
4. Entrevues en lien avec le thème du chapitre.....	216



Conclusion .....	223
Épilogue .....	226
Les extraits d’entrevue suivants brossent un portrait de la situation présente au Kansai, raconté par les Kansaiens contemporains. ....	229
Bibliographie.....	234
Annexe .....	i
Annexe 1 Divisions et districts universitaires avant 1947 学制 .....	i
Annexe 2 : Les divisions régionales prévues par les plans nationaux .....	iii
Annexe 3 Tableau : Cinq plans nationaux .....	vi
Annexe 4 : Discussion majeure sur la réforme du système départemental vers dōshū-sei... ..	vii
1 Du côté du gouvernement sur la réforme de système départementale.....	vii
2 Propositions principales de la part des départements au sujet du dōshū-sei.....	ix
3 Du côté des associations économiques et autres organismes concernés.....	x
Annexe 5 Interviews .....	xii
1 Questionnaire d’enquête auprès des Kansaiens .....	xii
2. Liste de répondants du Kansai .....	xv

## Liste des tableaux

Tableau 1 : Exemples de différences entre l'Est et l'Ouest .....	3
Tableau 2 : Nombre de grandes entreprises dont le capital est supérieur à 10 milliards de yens à Osaka.....	71
Tableau 3 : Sièges sociaux et départements.....	74
Tableau 4 : Sièges sociaux et villes .....	74
Tableau 5 : Districts universitaires avant 1947.....	80
Tableau 6 : Index de population prévue par département (2005=100).....	86
Tableau 7 : Taux de natalité au Japon.....	88
Tableau 8 : Divisions régionales établies par le 1er plan national de 1962.....	Annexe iii
Tableau 9 : Divisions régionales établies par le 2e plan national de 1969 .....	Annexe iii
Tableau 10 : Divisions régionales établies par le 3e plan national de 1977 .....	Annexe iv
Tableau 11 : Divisions régionales établies par le 4e plan national de 1987 .....	Annexe v
Tableau 12 : Divisions régionales établies par le Grand Dessein du XXI <sup>e</sup> siècle adopté en 1998 .....	Annexe v

## Liste des figures

Figure 1 : Les cinq divisions de Nagashima (1984) .....	5
Figure 2: Ligne de démarcation .....	7
Figure 3 : Couverture du Kenkyō to kyōkaisen no nazo (Les énigmes des frontières départementales et des limites) (Asai Kenji 2009) .....	7
Figure 4: Zones de fréquence électrique (Source : Sharp corporation) .....	9
Figure 5 : Publicité du Yokoso! Japan campaign (2010).....	10
Figure 6 : Couverture du livre <i>Kansaijin no nazo desunen</i> (2008).....	10
Figure 7 : Points de contrôle d'Arachi, de Fuwa et de Suzuka.....	12
Figure 13 : Changement de la structure spatiale.....	67
Figure 14 : Augmentation de population (gauche) et de migration nette (droit) selon département .....	87
Figure 8 : Kyoto, Kamakura et Hiraizumi .....	94
Figure 9 : Kinai/Kamigata, provinces de Suruga et de Mikawa .....	97
Figure 10 : Division des zones d'intonations.....	132
Figure 11: Hanshin-kan 阪神間.....	146
Figure 12 : Télédiffuseurs japonais.....	166
Figure 15 : Le 1 <sup>er</sup> plan national.....	185
Figure 16 : Le Grand Dessen du XXI <sup>e</sup> siècle .....	191
Figure 17 : Le Plan national de 2005 .....	192
Figure 18 : Trois sites possibles pour le transfert de la capitale .....	200
Figure 19 : Site web intitulé <i>Kansai Window</i> .....	212
Figure 20 : L'image intitulée « Vers l'époque du Kansai! » .....	213

## Principaux sigles et abréviations utilisés

<b>CCIO</b>	Chambre du Commerce et de l'Industrie d'Osaka
<b>Kankeiren</b>	<i>Kansai Keizai Rengōkai</i> (Kansai Economic Federation = Fédération économique du Kansai)
<b>Keidanren</b>	<i>Nippon Keizai dantai Rengōkai</i> . (Japan Business Federation = Fédération des organisations économiques japonaises)
<b>MITI</b>	Ministry of International Trade and Industry ( <i>Tsūshō-sangyō-shō</i> ). * Le MITI est donc devenu METI (Ministry of Economy, Trade and Industry) en 2001.
<b>MTITT</b>	Ministère du Territoire, des Infrastructures, des Transports et du Tourisme
<b>PME</b>	Petites et moyennes entreprises
<b>PLD</b>	Parti libéral démocrate
<b>SCAP</b>	Supreme Command of Allied Power
<b>URSS</b>	Union des républiques socialistes soviétiques

## Notes pour la transcription du japonais

Les noms sont donnés conformément à l'usage originel de la source. Dans le cas des noms japonais, ils sont cités dans l'ordre patronyme - prénom. Les noms occidentaux présentent le prénom suivi du nom de famille. Dans les notes de bas de page, l'usage veut que toutes les références bibliographiques montrent le nom de famille de l'auteur en premier.

Les mots japonais ont été transcrits en principe dans le système Hepburn modifié. Les voyelles longues sont notées à l'aide de macron « ¯ ». Cependant les noms géographiques relativement acceptés sans cette mesure dans la langue française par exemple « Osaka » est écrite comme tel au lieu d'ajouter un macron comme suit : « Ōsaka » à moins que ce même nom géographique fasse partie d'un nom propre.

Pour la prononciation de la langue japonaise, notez que :

E ressemble à « è » en français

U ressemble à « ou » en français

G est gutturale, comme en anglais

S est comme dans « penser »

R est proche d'une labiale « l »

ai se prononce « aï »

oi se prononce « oï »

ch se prononce « tch »

Lorsque la voyelle est brève, elle est suivie d'une double consonne. Exemple : ikkai.

Je vous rappelle que « Kansai » se prononce « ka/n/sa/i ». Afin d'éviter la lecture décalée, j'ai décidé de mettre un tréma sur « i » dans ma thèse rédigé en français.

*À mon grand-père, Matsukawa Toshiyuki*

祖父松川利幸に捧ぐ

## Remerciements

Je tiens d'abord à remercier mon directeur de thèse, le professeur Bernard Bernier, pour l'intérêt et la confiance qu'il a su accorder dès le départ à mon sujet de recherche et le soutien constant qu'il m'a offert tout au long de ce projet. Merci à son ami de longue date, le professeur Miyamoto Ken'ichi, et à son épouse Miyamoto Eiko, pour m'avoir mis en lien étroit avec l'organisme qui allait me permettre d'effectuer le travail de terrain nécessaire à mon projet. Quelle ne fut pas ma surprise de découvrir au fil des conversations que Mme Miyamoto avait été une ancienne collègue de mon grand-père! J'en fus profondément touchée. J'aimerais remercier aussi le professeur Mizuuchi Toshio qui m'a permis d'inscrire ma démarche dans celle du centre international de recherche en études urbaines de l'Université de la ville d'Osaka, l'Osaka City University Urban Research Plaza, que je remercie aussi de m'avoir accueillie.

Pour avoir grandement facilité mon travail de terrain, je tiens également à remercier M. Masagaki Masanobu, fervent partisan de l'équipe de baseball des Hansin Tigers de la région du Kansai, se définissant lui-même comme étant probablement un des représentants typiques de cette région. Il m'a permis d'obtenir de prolifiques entrevues à partir desquelles j'ai pu recueillir des données bien au-delà de mes attentes initiales. J'aimerais ici exprimer ma gratitude envers les gens du Kansai et j'espère avoir su rester fidèle aux propos qu'ils m'ont si généreusement offerts lors de ces entrevues. Je tiens aussi à souligner la générosité du gouvernement du Québec qui m'a permis d'effectuer ces recherches et de rédiger cette thèse grâce, entre autres, à l'obtention de la bourse doctorale de la FQRSC et de la bourse de mobilité.

Merci à mes amis, ma famille et mes collègues, tant au Japon qu'au Québec, qui m'ont soutenue, de près ou de loin, à travers les dédales de ce projet et qui ont partagé tant les moments d'enthousiasme que ceux de doute. Merci mille fois à chacun de vous! Merci à Mireille Brabant pour la motivation et l'encouragement qu'aura suscité le fait de travailler ensemble chaque dimanche, chacune sur son propre projet. Merci aussi à Ève Bigras pour la mise en page et à Georges Lhermie et Linda Collin pour avoir décelé, commenté et corrigé les erreurs de français et les formulations inadéquates.

J'aimerais remercier spécialement celle sans qui ce travail n'aurait absolument pas pu voir le jour : Karine Picard. Je la remercie pour sa maîtrise du français qu'elle a su mettre à contribution pour m'aider à préciser ma pensée d'une façon aussi pointue : l'écriture de cette thèse est en quelque sorte la cristallisation de nos nombreuses rencontres et discussions. Le proverbe japonais *Ishino ue nimo sannen* 石の上にも三年, traduit littéralement par « Même trois ans sur un rocher » trouve ici son équivalent français dans *Tout vient à point à qui sait attendre* pour illustrer toute la patience tranquille dont elle a fait preuve pendant plus que les trois années du proverbe japonais. Je la remercie aussi pour cette amitié inconditionnelle qui dure depuis plus longtemps encore et pour son soutien constant dans toutes les étapes de ce projet : ces éléments ont été manifestement essentiels à l'aboutissement de ce travail.

Pour terminer, et parce que ce travail s'inscrit dans une démarche enclenchée depuis maintenant quelques années, j'aimerais remercier chaleureusement mon défunt grand-père qui m'a encouragée à poursuivre mon apprentissage vers des études supérieures et ma grand-mère qui m'encourage encore aujourd'hui à poursuivre mon chemin sur cette route. Merci!



## Préface

「僕らはあんた達左翼の思想運動に失敗したあとで、高等学校へはいったでしょう。左翼の人は僕らの眼の前で転向して、ひどいのは右翼になってしまったね。しかし僕らはもう左翼にも右翼にも随いて行けず、思想とか体系とかいったものに不信 ... (中略) ... 僕はほら 地名や職業の名や数字を夥しく作品の中にばらまくでしょう。これはね、曖昧な思想や信ずるに足りない体系に代るものとして、これだけは信ずるに足る具体性だと思ってやってるんですよ。人物を思想や心理で捉えるかわりに感覚で捉えようとする。左翼思想よりも、腹をへらしている人間のペコペコの感覚の方が信ずるに足るというわけ。」

織田作之助 『世相』

*« Je suis entré au lycée (hautes études) après l'échec de vos mouvements de gauche. Devant moi, j'ai vu les partisans de gauche changer; certains se sont même convertis à la droite. Je ne pouvais suivre ni la gauche ni la droite, par conséquent, je me suis mis à me méfier des idéologies et du système. [...] Je ne me générai pas pour éparpiller abondamment les noms de lieux, le type de profession et les chiffres dans mes ouvrages, parce que je suis persuadé qu'il est préférable d'agir selon des convictions concrètes et non selon des pensées ambiguës ou selon un système inadéquat. Pour juger les gens, j'essaie de me fier à mon intuition plutôt qu'aux dogmes philosophiques ou aux théories psychologiques. L'idéologie gauchiste ne fait pas le poids contre l'estomac vide d'un affamé. »* - Dans « Sesō » d'Oda Sakunosuke (1946)

Le 23 janvier 2009, avant de me rendre au Japon pour effectuer mon travail sur le terrain, je suis allée à la bibliothèque de l'Université de Montréal pour consulter la version française d'un article écrit par Umesao Tadao intitulé « *Le Japon n'est pas homogène* » dans la *Revue de psychologie des peuples* (1957). La revue avait été publiée il y a longtemps dans le format standard de l'époque, c'est-à-dire cacheté sur trois côtés, obligeant ainsi le premier intéressé à déchirer les côtés scellés à l'aide d'un ouvre-lettre ou d'un couteau pour en lire le contenu. Quelle ne fut pas ma surprise; un demi-siècle plus tard, lorsque j'ai dû demander à la bibliothécaire de bien vouloir me prêter son ouvre-lettre.

# Introduction

## 1. La problématique

Malgré l'image homogène de la nation et les discours portant sur son homogénéité, les variations régionales sont bien réelles pour les Japonais. On les voit entre autres dans les émissions de télévision comme le *Kenmin-show* (sur les peuples des départements<sup>1</sup>), un contenu qui souligne les coutumes et les habitudes des différents départements et qui attire un grand nombre de téléspectateurs. On les remarque aussi dans les divisions régionales utilisées en météo; Hokkaido, Tōhoku, Kantō, Chūbu, Kinki (Kansai), Chūgoku, Kyūshū, et Okinawa, ou encore Hokuriku et San'in. De plus, à ces divisions sont rattachées des images stéréotypées : les gens de Tōhoku sont rustiques et taciturnes, à l'image du climat sévère, tandis que dans le même climat, Hokkaido et ses habitants projettent une image sereine et douce. De la même façon, Okinawa projette une version tropicale de cette même attitude paisible<sup>2</sup>. On dit aussi qu'au Kansai, les gens d'Osaka sont joviaux et désinvoltes, à l'image des Yakuza (Ivy 1998), tandis que dans le département voisin, celui de Kyoto, les gens sont plus décontractés et raffinés, à l'image de l'ancienne cour impériale et des *geishas*. Finalement, Kyūshū présente l'image des hommes machos et des femmes résistantes à l'alcool.

Les résultats d'une recherche de grande envergure sur les caractères départementaux produite par le télédiffuseur public NHK en 1979 dévoilent des différences de mentalités d'un département à l'autre<sup>3</sup> qui ne semblent pas s'expliquer simplement par une situation rurale ou

---

<sup>1</sup> Traduction littérale.

<sup>2</sup> Murai (2004) observe un phénomène d'orientalisme selon Saïd dans la série télévisée populaire de NHK intitulée « Chura-san » (2001). Chura signifie « la belle » dans la langue d'Okinawa, et la série télévisée a eu tellement de succès qu'elle comporte aujourd'hui trois saisons et un « spécial ». Dans la série, l'héroïne, née sur l'île Kohama à Okinawa, toujours radieuse comme le *tieda* (littéralement « soleil » à Okinawa), a su garder son optimisme malgré son séjour dans la grande ville froide de Tokyo. Elle se marie avec un garçon de là-bas et revient s'installer à Okinawa. Murai s'interroge sur l'absence des réalités d'Okinawa dans la série : on ne voit pas la présence de l'armée américaine et on ne sent pas le taux de chômage élevé qui était probablement la raison non dite de l'exode de l'héroïne à Tokyo.

<sup>3</sup> Cette recherche est initiée par NHK pour comprendre les résultats des sondages d'opinion électorale et éclaircir certains aspects difficiles à expliquer par une simple analyse politique. Elle souhaitait aussi contribuer à résoudre le problème d'exode rural et de surpeuplement (*kamitsu* 過密) des villes à l'aube des années 80. En encourageant, entre autres, le phénomène U-turn et l'attachement des jeunes gens pour leur patrie, cette recherche insiste sur le fait que les Japonais commencent à s'intéresser à l'importance que représentent les communautés régionales. Par

urbaine. Parmi les 77 questions posées, 21 réponses démontraient un écart d'opinion de plus de 25 % (K. Arai 1979). Par exemple, le bouddhisme est plus important à l'Ouest qu'à l'Est, et surtout dans les départements contenus dans la région de Kinki et de Hokuriku<sup>4</sup>. Dans la conclusion de son premier chapitre, K. Arai (1979) cite des recherches effectuées au Canada, dans la province du Québec, comme outil de comparaison aux fortes variations régionales au Japon<sup>5</sup>.

Plusieurs ont contesté la présentation homogène de la société japonaise surtout depuis la fin des années 1980, notamment dans les ouvrages de Sugimoto et Mouer (1982; 1995) et dans l'*Hegemony of homogeneity* de Befu (2001). Pigeot (1983) cite le propos d'Umesao et de l'écrivain Shiba dans son article intitulé *Les Japonais peints par eux-mêmes : esquisse d'un autoportrait*. « Le caractère répétitif des jugements et des arguments présentés dans les *Nihonjin-ron*, quand bien même ils sont dus à des intellectuels par ailleurs connus pour leur liberté d'esprit, la maigreur, la partialité et l'inexactitude des informations qu'apporte la majorité d'entre eux, conduisent à penser qu'il s'agit là de tout autre chose que d'analyses : écrire un *Nihonjin-ron* constitue une démarche quasi rituelle [...] »

---

exemple, le groupe de recherches a créé un lien entre les départements affichant le plus haut taux d'appui au Parti libéral-démocrate, soit Kagoshima et Ishikawa, et les qualifiant tous deux de « conservateurs ». Les chercheurs ont donc essayé de comprendre pourquoi ces deux départements, qui n'ont en apparence rien en commun, partagent ce trait de caractère. Ils en concluent que ce phénomène ne peut être expliqué que par l'analyse politique. Malgré la nature tautologique de cette recherche, il n'en demeure pas moins qu'elle prouve la diversité des mentalités sur le territoire japonais.

<sup>4</sup> Les départements affichant les plus hauts taux de satisfaction à l'égard de la vie correspondent aux endroits où était diffusé le bouddhisme de la Terre Pure (jōdo shū). NHK associe ces deux éléments, comme dans les départements contenus dans la région de Kinki et de Hokuriku où on retrouve aussi un haut taux d'aisance financière, comme à Tokyo, bien qu'on ne retrouve pas un haut taux de satisfaction à l'égard de la vie dans cette dernière. De la même façon, quelques départements de Kyushu affichent un taux élevé de bouddhisme, mais pas nécessairement un taux élevé pour la satisfaction à l'égard de la vie. À la recherche de raisons extérieures au domaine politique pour ces variations régionales, cette recherche de NHK force l'analyse en associant des éléments qui n'ont qu'un faible lien de causalité entre eux.

<sup>5</sup> Il souligne qu'entre ces deux traditions culturelles différentes, celle des anglophones et des francophones de la province de Québec, il n'y a que 17 questions sur 500 qui démontrent un écart d'opinion de plus de 25 %, et ce malgré les mouvements séparatistes qui animent la province. Cet énoncé part de l'hypothèse farfelue que les résultats quantitatifs doivent correspondre aux aspects d'une société. Comme le démontrent Coffey et Polèse (1999), la structure économique de Montréal, métropole d'une société distincte, n'est pas si différente de celle des huit autres villes canadiennes, malgré l'opinion de certains à l'effet qu'il s'agisse d'une structure économique démodée, basée sur l'industrie traditionnelle.

Cependant, même certains chercheurs qui ont contribué aux *Nihonjinron*<sup>6</sup> ont aussi souligné la différence et les variations régionales à l'intérieur du Japon, comme on le voit dans l'article d'Umesao mentionné dans la préface de cette thèse. Il y brosse un portrait psychologique comparatif des peuples de Tokyo, Osaka et Kyoto, bien qu'avec la même méthodologie qu'il utilisait pour analyser l'homogénéité des Japonais.

Ōbayashi Taryō 大林太良 essayait de délimiter les aires culturelles (*bunka ryōiki* 文化領域) en Asie de l'Est et au Japon en s'inspirant des travaux de Kroeber (1939) et de Wisseler (1917) en Amérique du Nord. Il se basait sur des recherches antérieures effectuées au Japon, telles que celles du groupe de recherche de l'ethnologue Izumi Seiichi 泉靖一 à l'Université de Tokyo sur la délimitation et le caractère de chaque région du Japon, la mise en correspondance des données linguistiques de Tokugawa Munemasa 徳川宗賢 intitulé *Langue : Ouest et Est* (1981) et la structure des *minka* (maisons du peuple) de Sugimoto Hisatsugu 杉本尚次 (1969). On fait surtout référence aux recherches de Miyamoto Tsuneichi 宮本常一. Ces chercheurs, en particulier Miyamoto, divisent souvent le Japon en deux : l'Ouest et l'Est.

Tableau 1 : Exemples de différences entre l'Est et l'Ouest

	Ouest	Est
Économie basée sur...	boeuf	chevaux
Transport	bateaux	chevaux
Société	ninja	yakuza <sup>7</sup>
Désignation des paysans de rang supérieur ou sergents seigneuriaux	shōya 庄屋	nanushi 名主
Succession	plus qualifiée ou dernier-né <sup>8</sup>	premier fils <sup>9</sup>

Une des plus grandes différences observées par Miyamoto entre l'Ouest et l'Est est celle de l'organisation du *mura* (village) et de l'*ie* (maisonnée). Dans l'Est, il a observé que la

<sup>6</sup> Littéralement « les théories sur les Japonais » aussi appelées « japonologies » : essais qui « cultivent l'unicité japonaise sous tous les angles possibles et inimaginables [...] » (Pelletier 2007, 251).

<sup>7</sup> Comme nous le verrons dans le chapitre 4, l'image du yakuza est maintenant associée au Kansai à l'ouest.

<sup>8</sup> On n'exclut donc pas nécessairement le premier fils.

<sup>9</sup> À l'extrême Est, on observait aussi la succession d'un premier-né, peu importe le sexe de l'enfant.

maisonnée, à primogéniture masculine, est basée sur une relation *honke-bunke*<sup>10</sup> fortement hiérarchisée, tandis qu'à l'Ouest, elle est basée sur une relation relativement égalitaire. Sa succession se fait davantage dans le partage des biens<sup>11</sup> (Amino 1998, 46). Par conséquent, dans les villages de l'Ouest, on observe le développement du conseil du village. Ainsi à l'Ouest, les *kamis* sont les divinités protectrices du village vénéré par le *miyaza*<sup>12</sup> des sanctuaires shintoïstes, tandis qu'à l'Est, c'est la divinité protectrice d'une maisonnée importante du village. La femme mariée à l'Est est considérée comme un nouveau membre de la maison de son mari et devient subordonnée à sa belle-mère, tandis que la femme mariée de l'Ouest ne rencontre pas ce type de contraintes. Bien qu'Amino (1998) prétende remarquer une préférence de Miyamoto pour l'Ouest, puisqu'il est natif de l'île Suōshima 周防大島 (départ. Yamaguchi), il est néanmoins d'accord avec lui au sujet de la division entre l'Est et l'Ouest. Par contre, comme Ōbayashi (1990) le fait remarquer, Miyamoto n'a pas déterminé où se situe la division entre l'Est et l'Ouest.

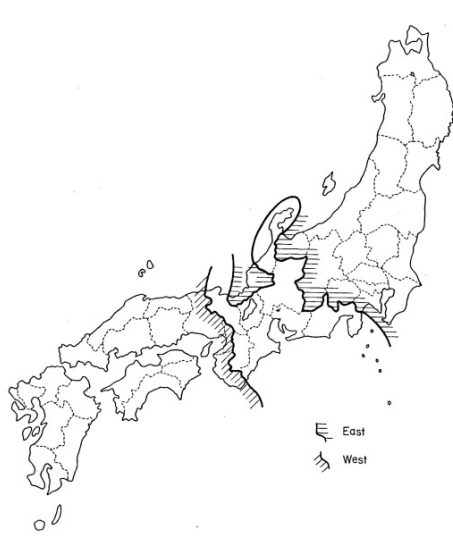
Ōbayashi (1990) souligne que les frontières des divisions culturelles varient selon l'élément choisi, que ce soit la langue, la cuisine ou l'architecture des *minka*. Par exemple, dans le cas de la langue, les divisions basées sur le vocabulaire utilisé sont différentes de celles basées sur l'intonation. En cuisine, on coupe l'anguille du côté du ventre à l'Ouest et du côté du dos à l'Est. Le département actuel de Shizuoka semble être la frontière qui sépare ces deux divisions, et ce depuis l'époque de l'ancien point de contrôle d'Arai (Arai no seki 荒井関) du shogunat Tokugawa. Quant à l'architecture des *minka*, la frontière entre l'Ouest et l'Est se trouve plutôt entre Mie et Aichi. En plus des divisions Est-Ouest, on peut aussi observer des divisions entre le Nord et le Sud, tel que proposé par Akasaka (2000). Nagashima (1984) présentait au moins cinq types de divisions : A1, l'Est versus l'Ouest; A2, l'Est et le Nord-est versus le Sud-ouest; A3, le Nord-Est versus le Sud-Ouest et l'Ouest; B, le centre et la côte nord du côté de la mer du Japon versus l'Ouest et le littoral Pacifique Est; C, le côté de la mer du Japon versus le côté de l'océan Pacifique.

---

<sup>10</sup> Maison-souche et maison-branche.

<sup>11</sup> De plus, à l'Ouest, le *inkyō* (le chef de famille retraité) a l'habitude de quitter la maison-souche après avoir transmis ses biens à la prochaine génération.

<sup>12</sup> Groupe formé de villageois ayant pour but d'assumer les événements entourant les rites et les fêtes du sanctuaire shintoïste local.



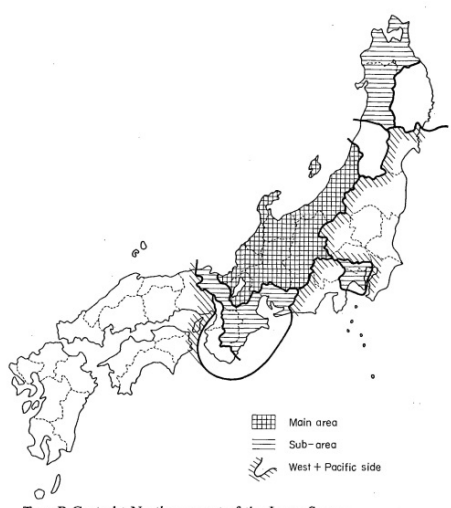
East/West division I Type A1 East vs. West



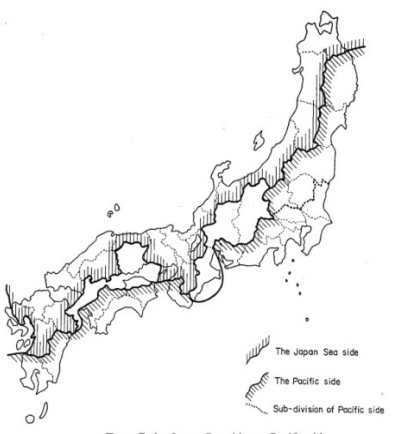
East/West division II Type A2 East + Northwest vs. Southwest



East/West division III Type A3 Northeast vs. Southeast + West



Type B Central + Northern coast of the Japan Sea vs. West + Eastern Pacific Side



Type C the Japan Sea side vs. Pacific side

Figure 1 : Les cinq divisions de Nagashima (1984)

À cela s'ajoutent certaines mœurs spécifiques à l'aire culturelle de la mer l'Intérieur de Seto (Ōbayashi 1996) et aux différentes divisions de la région de Tohoku. Malgré tout, Ōbayashi affirme que la grande division culturelle du Japon se résume à l'Ouest versus l'Est. De la même façon, Amino (1998) interprète l'histoire du Japon en se basant sur cette même grande division. Par exemple, il explique que dans les événements qui ont mené à la fin du bakufu<sup>13</sup> de Kamakura au 14<sup>e</sup> siècle, la cour impériale dans le Saigoku (pays de l'Ouest) a essayé de se rallier à la région du Tōhoku (Nord-Est) pour faire face aux bushis du Tōgoku 東国 (pays de l'Est), le Kantō actuel, où Ashikaga Takauji 足利尊氏 a de son côté tenté de se rallier au Kyushu (Sud-Ouest).

La séparation culturelle entre l'Ouest et l'Est est bien connue des Japonais aujourd'hui<sup>14</sup>. En voici des exemples notables : la surface des tatamis<sup>15</sup>, la couleur du contenant d'huile pour appareils de chauffage<sup>16</sup>, les différents noms de famille<sup>17</sup>, la notion des termes idiot et ignorant<sup>18</sup>, l'appellation de la chaîne américaine McDonald<sup>19</sup>, le nom du dessert aux haricots rouges sucrés<sup>20</sup>, et plusieurs autres. Il y a beaucoup d'exemples connus dans le domaine culinaire, en commençant par la différence la sauce soya *usukuchi* (goût doux) à l'Ouest et *koikuchi* (goût fort) à l'Est. Les différenciations sont tellement reconnues que la Nissin Corporation varie le goût de ses différents produits et assaisonnements de nouilles instantanées pour la distribution

---

<sup>13</sup> Littéralement « gouvernement sous la tente ». Voir la note de bas de page 138.

<sup>14</sup> Hokkaido échappe partiellement à cette séparation, car la majeure partie de sa population japonaise provenant de différentes régions du pays s'y est établie après la Restauration de Meiji.

<sup>15</sup> La surface des tatamis est de 1,82 m<sup>2</sup> pour le kyō-ma ou honken-ma (style Kyoto ou style d'origine) utilisé à l'Ouest du Japon et de 1,54 m<sup>2</sup> pour le kantō-ma dans le Kantō et l'est du pays, soit une différence de 1,68 m<sup>2</sup> pour une pièce de 6 jō (terme employé pour compter les tatamis). Il existe aussi le chūkyō-ma, mesurant 1.6562 m<sup>2</sup>, utilisé dans les environs de Nagoya et à Okinawa ainsi que dans certains endroits de la région de Tohoku.

<sup>16</sup> Le contenant d'huile pour appareil de chauffage est bleu à l'Ouest et rouge à l'Est selon la Japan Polyethylene Products Industrial Federation. La norme industrielle japonaise (JIS) exige la coloration du contenant, sans préciser la couleur. La ligne de démarcation commence aux départements de Toyama et Niigata du côté de la mer du Japon et descend jusqu'aux départements d'Aichi et de Shizuoka. Certains expliquent ce choix de couleur par les raisons suivantes : à l'Est, on associe le contenu à un produit dangereux, donc rouge, et à l'Ouest, on associe le liquide à la couleur bleue.

<sup>17</sup> En général, le nom de famille Suzuki se trouve davantage à l'Est du pays et celui de Tanaka à l'Ouest du pays. Il y a aussi plus de Yamamoto au Sud-Ouest et de Satō au Nord-Est. (Niwa 2002)

<sup>18</sup> L'utilisation des mots *aho* et *baka* est inversée à l'Ouest (surtout au Kansai et en périphérie) par rapport à l'Est. C'est le résultat d'une recherche effectuée dans le cadre de l'émission télévision *Tantei knight scoop!* Le directeur de cette émission, Matsumoto Osamu, a même présenté ces résultats aux chercheurs sur les dialectes japonais.

<sup>19</sup> En général, *Makudo* à l'Ouest et *Makku* à l'Est.

<sup>20</sup> *Zenzai* 善哉 à l'Ouest et *shiruko* 汁粉 à l'Est.

à l'Est et à l'Ouest<sup>21</sup>. Ses produits destinés à l'Ouest ont un goût plus doux et contiennent des algues, tandis que ceux destinés à l'Est sont plutôt faits à partir de bouillon de poisson. Le *mochi*, le gâteau du riz collant, mangé souvent pendant la célébration du Nouvel An, prend une forme ronde à l'Ouest, à partir de Fukui, Shiga et Nara, et une forme carrée à l'Est, à partir de Niigata, Gifu et Aichi. Certains expliquent la forme ronde par l'influence de la cour, et la forme carrée par un mode de production plus efficace diffusé davantage à l'Est. Sur la « frontière » entre l'Est et l'Ouest, on retrouve Toyama, Ishikawa et Mie, des départements tiraillés entre les deux selon plusieurs sources (Asai 2009, 193).



Figure 3 : Couverture du Kenkyō to kyōkaisen no nazo (Les énigmes des frontières départementales et des limites) (Asai Kenji 2009)

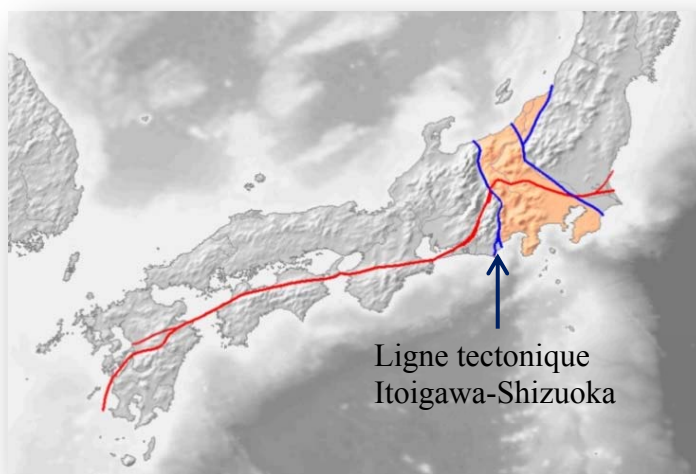


Figure 2: Ligne de démarcation  
Source : Wikimedia commons (Asai Kenji 2009)

<sup>21</sup> La Nissin Corporation inclut la région de Hokuriku (départements de Fukui, Ishikawa et Toyama) dans l'Ouest du Japon et le département de Mie dans l'Est du Japon.



La formation de l'archipel<sup>22</sup> a créé une dislocation majeure que le géologue et paléontologue allemand Heinrich Edmund Naumann a nommée fossa magna à la fin de 19<sup>e</sup> siècle. La fossa magna commence à partir de la ligne tectonique Itoigawa-Shizuoka et, bien que son étendue ne soit pas déterminée avec certitude, certains supposent qu'elle se rend jusqu'à la ligne tectonique Kashiwazaki-Chiba<sup>23</sup>. Le Mont Fuji se trouve dans cette zone. Toutes les montagnes de plus de 2 000 mètres se trouvent à l'est de la ligne Itoigawa-Shizuoka tandis qu'il y a plus d'îles et plus de rias à l'ouest<sup>24</sup>. Pour certains, la division culturelle entre l'Est et l'Ouest du Japon correspond à cette ligne tectonique<sup>25</sup>. Elle démarque aussi une division écosystémique; par exemple, le rythme clignotant de la lumière des lucioles. Aujourd'hui, cette ligne délimite aussi les zones de fréquence électrique : 60 Hz à l'Ouest, à la suite de l'introduction des appareils américains, et 50 Hz à l'Est à la suite de l'introduction des appareils allemands (Bienfait 1966) au début de l'époque Meiji. Cette ligne ne représente pas les divisions administratives du gouvernement et qui varient aussi selon les organismes<sup>26</sup>.

---

<sup>22</sup> Le Japon est connu pour son exposition d'importantes menaces sismiques. Ceci vient du fait que quatre plaques tectoniques se croisent sous l'archipel du Japon: la plaque nord-américaine, eurasienne, pacifique ainsi que la plaque des Philippines, et c'est ce qui caractérise la géographie japonaise. Le territoire japonais formé dans cet environnement comporte des montagnes escarpées et par conséquent, moins de surface plane.

<sup>23</sup> D'un point de vue géologique, l'archipel est aussi divisé en deux sur un axe Nord-Sud par la ligne tectonique médiane du Japon (中央構造線, Chūōkōzōsen) qui commence près du département d'Ibaraki et s'étend jusqu'au Nord de Kyūshū.

<sup>24</sup> Il y a aussi la ligne de partage des eaux qui traverse le Honshū et Shikoku en direction de la mer du Japon et de l'océan Pacifique. Celle-ci correspond à la délimitation des anciens pays et des anciennes provinces, et par conséquent, des départements administratifs actuels.

<sup>25</sup> Aujourd'hui, si on divisait le Japon de cette façon, on compterait 29 départements totalisant une population de 61,7 millions sur une superficie de 156 689 km<sup>2</sup> à l'Ouest et 18 départements totalisant une population de 66,05 millions sur 221 157 km<sup>2</sup> à l'Est (Asai 2009, 164). On remarque que les départements ont une plus grande superficie à l'Est qu'à l'Ouest.

<sup>26</sup> Par exemple, le département de Shizuoka se situe à l'Est de la ligne, bien qu'il soit sous la direction du NTT de l'Ouest du Japon.



Figure 4: Zones de fréquence électrique (Source : Sharp corporation)

## 2. Le Kansai



Figure 6 : Couverture du livre *Kansaijin no nazo desunen* (2008)

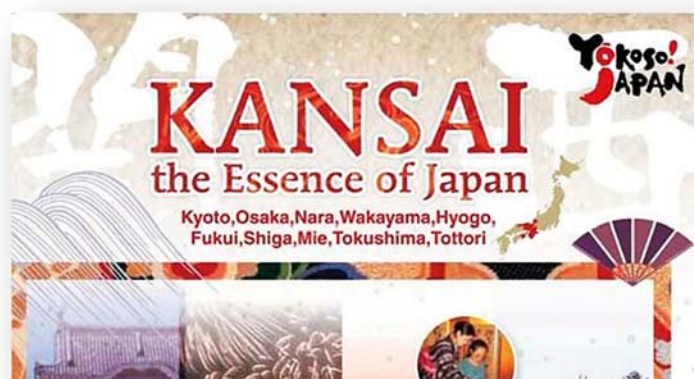


Figure 5 : Publicité du Yokoso! Japan campaign (2010)

Il existe actuellement une contradiction dans le discours culturel sur la région appelée Kansai, la terre des anciennes capitales impériales. La publication touristique de *Yokoso! Japan* (Figure 5) présente la région comme « l'essence du Japon », un endroit où se concentrent la culture et l'histoire japonaise (2009). Mais en parallèle, et comme le démontre la figure 6, les gens du Kansai sont considérés comme mystérieux et différents. Voici une traduction de la couverture de ce livre sur le peuple kansaïen, « Très intense, très imposant, le Kansai est comme un pays étranger où les Japonais n'ont pas besoin d'un passeport pour entrer ». Comment ces deux types de narrations contradictoires peuvent-elles coexister? Comment le Kansai pourrait-il être l'essence du Japon si sa population est si différente des Japonais?

Le Kansai (littéralement « l'ouest de la barrière »), centré sur Osaka, Kyoto et Kobe (la plus grande ville du département de Hyōgo), est un terme toponyme inventé au Moyen Âge en opposition au Kantō (« l'est de la barrière »), actuellement centré sur Tokyo et sur la plaine du Kantō. Par contre, la région que le terme « Kansai » englobe n'est pas toujours délimitée de la même façon. À l'époque, comme mentionné précédemment, la notion du Kansai a longtemps signifié l'ouest de la barrière et couvrait techniquement tout l'ouest du Japon jusqu'à Kyushu. Mais aujourd'hui, dans un sens plus étroit, il comprend les départements d'Osaka, de Kyoto, de

Hyogo, de Nara, de Wakayama et de Shiga. De plus, selon le Conseil du Kansai<sup>27</sup>, les départements de Mie, de Fukui et de Tokushima en font aussi partie (Fukumoto 2000, 1). La première aire correspond plus ou moins à la région du *Kinki* 近畿, terme apparu officiellement en 1903 dans le manuel de géographie 小學地理 utilisé à l'école primaire. Kinki (littéralement « le voisinage de la capitale ») est le terme élargi de *Kinai* 畿内 (littéralement « l'intérieur de la capitale ») qui, autour de 8<sup>e</sup> siècle, comprenait une partie du département actuel de Nara (Yamato), le sud du département de Kyoto (Yamashiro), la majeure partie du département d'Osaka (Kawachi et Izumi) et le sud-est de Hyōgo (Settsu)<sup>28</sup>. En fait, la dénomination « Kantō » est apparue au 8<sup>e</sup> siècle dans le *Shoku Nihongi (Suite des chroniques du Japon)*, avant celle du « Kansai », pour désigner tout l'est de la barrière que formaient les points de contrôle d'Arachi 越前国愛発, de Fuwa 美濃国不破 et de Suzuka 伊勢国鈴鹿 (Shibata 1969, 3)<sup>29</sup>. Le terme « Kansai » est apparu seulement au 12<sup>e</sup> siècle, dans le récit *Azumakagami (Chronique de l'Est)*, à l'époque où les shoguns commençaient à affermir leur pouvoir à l'est de la barrière en installant le premier bakufu à Kamakura. La position des grands guerriers, les shoguns, se raffermi durant la période impériale, avec les campagnes de la cour pour l'expansion des frontières. En fait, le terme « shōgun » en japonais, qui signifie « général », est la contraction de *seiitaishōgun* 征夷大將軍 : grand général pacificateur des barbares de l'Est<sup>30</sup>.

---

<sup>27</sup> *Kansai kōiki renkei kyōgikai* 関西広域連携協会, qui existait précédemment sous le nom de *Kansai kōiki rengō kyōkai* 関西広域連合協会. En anglais, on lui donne le nom de Kansai Council. Voir chapitre 5.

<sup>28</sup> Ce manuel géographique utilisait l'ancien système provincial plutôt que le nouveau système préfectoral. Ainsi, on considérait que le Kinki regroupait quinze provinces : Yamashiro 山城, Yamato 大和, Kawachi 河内, Iami 和泉, Settsu 摂津, Iga 伊賀, Ise 伊勢, Shima 志摩, Ōmi 近江, Tanba 丹波, Tango 丹後, Tajima 但馬, Kii 紀伊, Awaji 淡路, Harima 播磨 (Kaigo et Naka 1961, 368).

<sup>29</sup> De nos jours, ce sont les préfectures de Fukui, de Gifu et de Mie respectivement.

<sup>30</sup> Saji Keizō (1919-1999), l'ancien président de Suntory, était le chef de la chambre du commerce à Osaka lors de la discussion du transfert administratif de la capitale en 1988. À cette occasion, il a critiqué l'idée du transfert de la capitale à Sendai sur la chaîne de télévision TBS dans le réseau JNN, en mentionnant que la région de Tohoku est un pays de barbares et que leur niveau de culture est très faible. Il a été fortement condamné par les gens de la région de Tohoku, et cela a suscité un boycottage des produits Suntory dans cette région. Il a d'ailleurs commis un lapsus en utilisant le terme « Kumaso », appellation donnée au peuple de Kyushu non soumis à l'empereur japonais dans l'époque ancienne, au lieu du terme « Emishi », appellation donnée au peuple du nord de Honshu qui correspond aujourd'hui à la région de Tohoku et d'Hokkaido. Cet épisode démontre ainsi une certaine conscience de la centralité de la région du Kinki (Kansai).

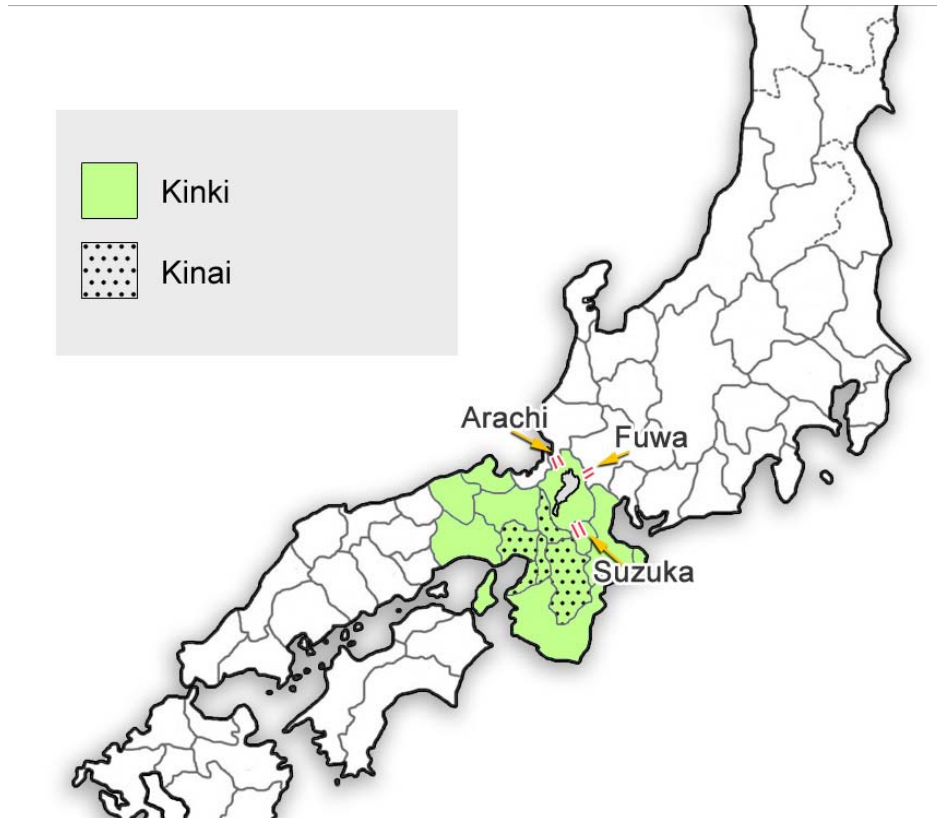


Figure 7 : Points de contrôle d'Arachi, de Fuwa et de Suzuka

Selon les textes scolaires japonais, le gouvernement de Kamakura a dominé le Japon pendant plus d'un siècle, et ce depuis 1185. Néanmoins, en 1333, la région du Kansai (Kinai) est redevenue le centre politique du Japon jusqu'à l'ère Edo. Tokugawa Ieyasu, en 1603, après s'être fait attribuer le titre de shogun, fait du village d'Edo, qui deviendra Tokyo à partir de Meiji, la nouvelle capitale shogunale. Il établit ses quartiers généraux dans cette région du Kantō, à Edo, qui devient dorénavant le centre du pouvoir politique shogunal du Japon. Cependant, la région de Kansai demeure importante; d'une part, Osaka conserve son titre de capitale commerciale et d'autre part, Kyoto continue d'héberger les familles d'empereurs et d'aristocrates. À cette époque, l'appellation Kamik(g)ata (littéralement « le côté supérieur ») apparaît pour désigner la région du Kinai où la puissance économique d'Osaka et le pouvoir impérial font contrepoids au pouvoir shogunal. Le pays trouve alors son équilibre : le Japon de l'est et le Japon de l'ouest.

Plus récemment, l'article daté du 23 avril 2007 dans le journal Asahi Shinbun, un des plus grands journaux japonais, conclut que la division contemporaine du *nishi nihon* (le Japon de l'ouest) et du *higashi nihon* (le Japon de l'est) avait et a toujours pour frontière la ville de Sekigahara dans le département de Gifu, terrain où a eu lieu la grande bataille entre l'armée de l'Ouest et celle de l'Est avant l'établissement du shogunat Tokugawa. L'auteur de l'article place la division du pays au même endroit que le bureau météorologique, que le NTT<sup>31</sup> (*Nishi nihon* et *Higashi nihon*) et que la Nisshin Corporation pour la distribution de ses produits. Une distinction existe donc toujours entre le Japon de l'ouest (Kansai) et le Japon de l'est (Kantō). Celle-ci repose maintenant sur des différences de coutumes et de mentalités, et sur des variations linguistiques, surtout depuis l'époque Tokugawa. Ainsi, la ligne de démarcation culturelle entre l'Est et l'Ouest se trouve un peu plus à l'ouest de la ligne Itoigawa-Shizuoka.

Les mots Kinki et Kansai sont utilisés pour désigner la même région. Par contre, on observe récemment une transition d'utilisation du premier terme vers le deuxième; un glissement de sens. Par exemple, le groupe musical Kinki Kids, formé en 1992, et dix ans plus tard, le groupe Kanjani<sup>∞</sup> (« kan » pour « Kansai »). Pourquoi cette transition? Quelle est la différence entre Kinki et Kansai? À ce sujet, analysons le choix de trois institutions arborant un de ces deux termes : l'Université de Kansai, l'Université Kwansei Gakuin et l'Université Kinki.

L'ancienne Université de Kansai était le Kansai Hōritsu Gakkō, (l'École de droits du Kansai) créé en 1886 dans le temple Ganshūji à Osaka. On ne sait pas exactement la raison pour laquelle le Kansai Hōritsu Gakkō n'a pas été nommé Ōsaka Hōritsu Gakkō malgré le fait que cinq de ses six juristes fondateurs travaillaient à Osaka à cette époque. Ce choix démontre qu'on considère qu'Osaka représente l'ouest du Japon.

Quant à l'ancienne Université Kwansei Gakuin, elle était le Kwansei Gakuin (Institut Kwansei), West Japan College en anglais, fondé par le missionnaire méthodiste américain Walter R. Lambuth en 1912. Cette institution est établie dans le voisinage de Kōbe, département de Hyōgo. « Kwansei » s'écrit avec les mêmes kanjis que Kansai. « Kwan-sei » est la prononciation *kan-on*<sup>32</sup>, employée pour la traduction des philosophies et concepts occidentaux

---

<sup>31</sup> Nippon Telegraph and Telephone Corporation.

<sup>32</sup> La prononciation basée sur celle de la dynastie chinoise Tang.

au début de l'époque Meiji, et « kansai » est la prononciation *go-on*<sup>33</sup> utilisée davantage dans le domaine bouddhique. Selon les mémoires du deuxième président de l'institution, Yoshioka Yoshikuni 吉岡美国 (Kwansei gakuin hyakunenshi iinkai 1994, 108), les membres fondateurs ont choisi de représenter le concept du Kansai avec le nom de leur université pour faire opposition au Kanto et affirmer leur désir de faire de cet établissement le leader en éducation à l'ouest du Japon. Yoshioka souligne qu'à cette époque, on n'utilisait peu le concept du Kansai.

L'ancienne Université Kinki, la Nihon Daigaku Senmon Gakkō (École spécialisée de l'Université Nihon), est fondée en 1925 et rattachée à l'Université Nihon<sup>34</sup> à Tokyo. Pour sa fondation, le secrétaire général de l'université tokyoïte, Sakakibara Konsaku 榊原坤作, a reçu l'aide de Kanamori Mataichirō 金森又一郎, gérant de la compagnie de chemin de fer électrique d'Osaka<sup>35</sup> (Osaka Denki kidō 大阪電気軌道), et de Takemura Kamejirō 武村亀二郎, propriétaire terrien du village Kowakae<sup>36</sup>, tous deux conscients de la possibilité de développement que représente l'arrivée d'une institution scolaire et l'installation d'une voie ferroviaire. En 1939, elle est rebaptisée Nihon Daigaku Ōsaka Senmon Gakkō (École spécialisée de l'Université Nihon à Osaka) en même temps devenue indépendante de l'Université Nihon puisque le financement de l'école était géré entièrement par des hommes d'affaires de Kansai (Kondō 1998; 61). En 1943, elle prend le nom de Ōsaka Senmon Gakkō. Affiliée à cette dernière, l'université Ōsaka Rikōka Daigaku (Université de Science et d'Ingénierie d'Osaka) est créée dans la même année. En 1949, avec la nouvelle loi sur le système d'éducation, les deux institutions sont fusionnées pour former l'Université Kinki. La compagnie de chemin de fer électrique d'Osaka change aussi son nom pour le Kinki Nippon Tetsudō (Compagnie ferroviaire japonaise de Kinki) ou Kintetsu en 1944<sup>37</sup>.

---

<sup>33</sup> La prononciation entrée dans la langue japonaise avant l'envoi d'ambassade impériale japonaise auprès de la dynastie chinoise Sui au début du 7<sup>e</sup> siècle.

<sup>34</sup> Nihon Hōritsu Gakkō (l'École de droit Nihon), établi en 1889, est devenu en 1903 l'Université Nihon.

<sup>35</sup> Fondé en 1910 et desservant les villes entre Osaka et Nara.

<sup>36</sup> Il fait partie aujourd'hui de la ville de Higashiōsaka.

<sup>37</sup> Avant de devenir Kinki Nippon Tetsudō, le Kansai Kyūkō Dentetsu 関西急行電鉄 (Chemin de fer électrique express du Kansai) est créé en 1938 par l'annexion d'une compagnie affiliée à Ōsaka Denki Kidō et la compagnie ferroviaire d'Ise qui a construit la ligne entre Aichi (Nagoya) et Kuwana. En 1941, Ōsaka Denki Kidō fusionne avec le Kansai Kyūkō Dentetsu et devient le Kansai Kyūkō Tetsudō 関西急行鉄道 (Rail ferroviaire rapide de Kansai) avant d'être renommé Kintetsu. En 1944, ce dernier est devenue Kinki Nihppon Tetsudō (Communément appelé Kintetsu) par la fusion exigée par le gouvernement avec la compagnie ferroviaire Nankai. Mais elles sont dissociées après la Guerre.

Le réseau du Kinki Nihon Tetsudō, couvrant le Sud-Est de la ville d'Ōsaka jusqu'à Nagoya, joue un rôle important pour les départements de Nara et de Mie ainsi en les reliant aux départements d'Osaka, de Kyoto et d'Aichi (Nagoya). Cette compagnie n'a pas utilisé le mot Kansai. Ceci démontre un lien fort avec l'histoire impériale ancienne; pour inclure le département Mie<sup>38</sup> dans le réseau ferroviaire, on considérerait plus naturel d'utiliser le nom « Kinki » plutôt que « Kansai ». Par contre, aujourd'hui, pour les cartes de transport ferroviaire, on utilise le terme « Kansai » qui couvre un plus grand territoire que le terme « Kinki », comme la Kansai Thru pass, délivrée par les compagnies ferroviaires privées desservant les villes d'Osaka, de Kyoto, et de Kobe, et la Kansai Area Pass délivrée par JR West (une ancienne compagnie ferroviaire nationale privatisée).

La base de données de la bibliothèque nationale du Japon indexe plusieurs documents contenant le terme « Kansai-jin » (les Kansaiens) et très peu de documents contenant le terme « Kinki-jin » (les gens du Kinki)<sup>39</sup>. Le fait d'utiliser le terme « Kansai » projette une image de nouveauté, en comparaison du terme « Kinki » relié à la monarchie impériale japonaise. Une chose est certaine, l'utilisation de ce terme pour désigner cette région est une chose récente. Ceux qui désirent que cette région soit reconnue internationalement en tant que *sekai toshi* (ville mondiale) préfèrent le terme « Kansai » à « Kinki » pour éviter de susciter une image négative en raison de la similarité avec le mot anglais *kinky*, même si Kinki a un sens positif en japonais. L'aéroport du Kansai, fondé en 1994, a été nommé ainsi pour les mêmes raisons. Pour comprendre ce glissement de sens, il faut savoir que la dichotomie entre l'Ouest et l'Est est mieux représentée aujourd'hui par l'opposition entre les villes d'Osaka et de Tokyo (Pelletier 2003, 151-162). Dans son livre, *Ōsakajin no omowaku tōkyōjin no tsugō* (*La position des Osakaiens à la convenance des Tokyoïtes*)<sup>40</sup>, Tōmori Kei (2001) explique que les Osakaiens refusent de s'identifier aux modes et aux manières tokyoïtes; cette affirmation d'une culture différente convient parfaitement à Tokyo qui profite de l'image singulière projetée par Osaka.

---

<sup>38</sup> C'est à Mie que se situe le sanctuaire shinto le plus vénéré, celui d'Ise.

<sup>39</sup> Kinki-jin : 1 résultat. Kansai-jin: 156 résultats (Consulté le 15 mars 2013).

<sup>40</sup> Traduction libre.



À Osaka, il n'y a pas plus grand homme que Toyotomi Hideyoshi<sup>41</sup>. D'origines roturières, il a réussi à se distinguer par ses compétences et a ainsi servi de modèle pour les marchands. Tout le monde à Osaka éprouve de la rancune pour Tokugawa Ieyasu qui a éliminé son fils, Hideyori. C'est sérieux; ce sentiment existe encore à Osaka. Et c'est pire à Kyoto où on parle encore des événements qui se sont passés il y a 1 000 ans comme s'ils avaient eu lieu récemment. Les gens d'Osaka n'aiment pas des Tokyoïtes. Évidemment, ils détestent les Yomiuri Giants, les politiciens aux couleurs de Tokyo et surtout, le dialecte. La Troupe☆ Shinkansen (Gekidan ☆ shinkansen 劇団 ☆ 新感線) remplit aujourd'hui les grandes salles de théâtre de Tokyo, mais le sentiment de peur et de répugnance qu'ils ressentaient pour Tokyo les a menés à pratiquer une cérémonie de *mizusakazuki*<sup>42</sup> 水杯 (Coupe d'eau d'adieu) avant d'y tenir leur premier spectacle. C'est une histoire très connue. (Wakagi 2003, 152-160)

Kelly (2004) observe une régionalisation du phénomène d'admirateurs en ce qui a trait au monde du baseball qui jouit d'une popularité extrême auprès des Japonais, en comparaison avec les autres sports. Il traite surtout du cas des Hanshin Tigers, dont la lignée d'admirateurs remonterait jusqu'en 1936, date de la fondation de la ligue nationale. Mais l'émergence des organisations d'admirateurs actuelles remonte au milieu des années 1970 où l'enraiment des conflits politiques, le taux de croissance économique très élevé et la diffusion de la télévision dans les foyers sont d'autant de facteurs ayant contribué à l'accélération de la consommation de masse en milieu urbain. Il observait, dans les rivalités que le sport engendre, l'opposition entre les admirateurs des Yomiuri Giants de Tokyo, et ceux des Hanshin Tigers d'Osaka : la nature compétitive du sport permet à l'identité des Hanshin Tigres de se réduire symboliquement aux rivalités plus grandes qui existent, surtout entre le centre du Japon et sa deuxième plus grande

---

<sup>41</sup> En tant que personnage historique, Toyotomi Hideyoshi représente Osaka et est encore aimé de ses habitants aujourd'hui. Par exemple, les parents du réalisateur natif d'Osaka Kimu Sugiru 金秀吉 (Kim Soo-Kil) ont choisi les kanjis de Hideyoshi pour nommer leur fils. Certains se demandent pourquoi Tokugawa Ieyasu est si impopulaire, puisqu'Osaka était quand même prospère en tant que capitale du commerce sous le régime Tokugawa. On pourrait expliquer l'impopularité de Tokugawa par ses actes durant le siège d'Osaka en 1615 (Ōsaka natsunojin zu byōbu 大坂夏の陣図屏風). Les paravents peints avec les images de cette campagne militaire, produits par le daimyo Kuroda Nagasama après la bataille, témoignent de la violence faite par les guerriers de l'armée Tokugawa envers les habitants de la ville d'Osaka (R. Okamoto 1978). Des œuvres comme l'émission télévisée historique *Sonotoki rekishi wa ugoita* (diffusé par NHK le 25 juin 2008) contribuent à la diffusion du récit.

<sup>42</sup> Coupe d'eau que buvaient rituellement les bushis et les soldats contemporains avant une grande bataille pour implorer les divinités de leur porter chance.

ville (Kelly 2004, 84)<sup>43</sup>. Kelly (2004, 100) fait un parallèle entre la grande popularité de l'équipe qui gagnait pourtant très rarement et le déclin économique d'Osaka. L'équilibre politico-économique entre la région de Kansai<sup>44</sup> et celle de Kantō, renversé durant le 20<sup>e</sup> siècle, est représenté dans cette rivalité Giants-Tigers et symbolise souvent les dichotomies suivantes : « impassibilité nationale versus fierté régionale », « bureaucrates nationaux versus hommes d'affaires locaux » et « grandes et puissantes sociétés versus PME ». Effectivement, parmi les admirateurs des Hanshin Tigers on retrouve beaucoup d'hommes d'affaires locaux.

Paggie Cho, un écrivain coréen-japonais de deuxième génération, a publié récemment un livre intitulé *Pagi-yan Boku wa zainichi kansai-jin* (Je suis Pagi-yan, un kansaïen au Japon<sup>45</sup>) dans lequel il fait foi de son identité locale et globale. Au lieu d'intituler ce livre « Zainichi chōsen-jin » (un Coréen au Japon)<sup>46</sup>, l'auteur a choisi de se définir en tant que Kansaien. Ce livre fait état des activités de Pagi-yan<sup>47</sup> dans la région du Kansai. Il encourage le principe d'autodétermination de la culture d'Osaka (2003, 45), qui est différente de la culture japonaise contemporaine représentée par Tokyo et certains de ses quartiers, tels que Shinjuku et Roppongi. Il voudrait que le centre du Japon reconnaisse les divergences (*zure*) sans voir Osaka comme une périphérie (*chihō*). C'est à ces exemples qu'est rattaché l'intérêt du projet de la thèse que je vous propose; ce détour emprunté à une précédente recherche sert d'amorce et d'exemple pour les futures recherches portant sur cette région.

---

<sup>43</sup> L'association entre la rivalité et l'identité locale est alimentée et renforcée par la structure hôte-visiteur et par le fait que l'équipe est rattachée au stade de son territoire. Le soutien apporté à l'équipe et l'identité locale pourraient s'affirmer mutuellement : d'une part, en étant spectateurs au *Kōshien*, le stade des Hanshin Tigers, on peut devenir des admirateurs des Hanshin Tigers, parce qu'ils sont d'Osaka et que l'équipe est investie de la fierté de leur ville d'origine, et inversement, comme ils deviennent les admirateurs des Hanshin Tigers, ils peuvent s'identifier à Osaka.

<sup>44</sup> Parmi les équipes de la ligue centrale, les Hanshin Tigers est la seule de la région de Kansai. Quant à la ligue du Pacifique, les Orix, fondés par la compagnie de trains Hankyū, et les Buffaloes, fondés par la compagnie de trains Kintetsu, sont de la région de Kansai, et ces deux équipes ont été fusionnées récemment à cause des problèmes financiers de Kintetsu Buffaloes; depuis 2005, ils portent le nom d'Orix Buffaloes.

<sup>45</sup> Traduction libre.

<sup>46</sup> Il faut noter que, comme le démontrent plusieurs ouvrages portant sur les minorités japonaises, Pagi-yan et sa famille n'ont jamais obtenu la nationalité japonaise due à la problématique de leur statut de Coréen *Zainichi*. Pour ceux qui s'intéressent à la situation des minorités au Japon, le cas de Pagi-yan en serait un intéressant à traiter puisque, si l'on veut catégoriser, il est Burakumin, activiste de gauche, musicien qui a perdu la vision de son œil droit, qui a enseigné l'éducation à l'Université de Kansai et l'anglais à l'école préparatoire d'examen d'entrée universitaire. Malgré tout, l'identité qu'il a choisie est celle d'Osaka et de kansaïen.

<sup>47</sup> *Pagi* est son prénom prononcé en coréen -*yan* est une terminaison familière dans le langage du Kansai qui équivaut à -*chan* en japonais standard.

### **3. Méthodologie**

#### **3.1. Cadre conceptuel**

L'objectif est d'analyser les discours et les tentatives de définition de la région du Kansai. En m'inspirant d'*Imagined Communities* de Benedict Anderson (1983) ainsi que des concepts du pouvoir symbolique et du capital culturel de Pierre Bourdieu, j'analyserai les stratégies utilisées pour les revendications régionales. En me penchant sur les discours identitaires régionaux du Kansai, et en me basant sur les concepts de Danielle Juteau, j'essaierai de démontrer le processus de formation d'entités identitaires dans lequel se construisent simultanément des frontières intérieures et extérieures. Au lieu de savoir de quelle façon ils manifestent leur « différence », je m'intéresserai plutôt à la manière avec laquelle ces frontières ont été créées.

En l'absence d'ouvrage en français ou en anglais traitant de l'histoire d'une région racontée par les habitants de cette région eux-mêmes, je me pencherai d'abord sur l'histoire objectivée pour comprendre les questions contemporaines concernant les régions au Japon. Puis, dans le chapitre 2, j'exposerai la problématique entourant la question des changements identitaires et des revendications régionalistes dans le cadre de l'émergence de l'entité « Kansai » en opposition à Tokyo. Ensuite, dans le chapitre 3, je présenterai une vision régionale de l'histoire japonaise et des moments particulièrement importants menant à l'émergence de la dichotomie entre l'Est et l'Ouest. Le chapitre 4 mettra en lumière l'identité kansaïenne à travers les discours dichotomiques présents dans la littérature des villes d'Osaka et de Tokyo. Finalement, le chapitre 5 sera consacré aux différentes approches utilisées pour adresser la problématique, menant ultimement aux discussions portant sur le système quasi-fédéralisme, le dōshū-sei. Je me suis inspirée des résultats de mes entrevues pour choisir les éléments présentés dans cette thèse. À la fin de chaque chapitre, j'intégrerai aussi des entrevues semi-dirigées réalisées auprès de Kansaiens, et à la fin de cette thèse, je broserai un portrait de la situation présente du Kansai à l'aide d'une synthèse des extraits d'entrevue.

### 3.2. La méthodologie : l'enquête sur le terrain

« Mais je supporte les Hanshin Tigers uniquement par souci d'opposition. [...] Ton parcours (en parlant à l'auteur de la présente thèse) est assez inhabituel. Il est très difficile d'exprimer ces choses dans une autre langue; ça peut être dommageable si on est mal compris. Les sujets dont tu veux parler font partie de l'histoire et de la réalité du Kansai, mais ne seront jamais bien exprimés dans un seul ouvrage. C'est cette complexité qui rend le Kansai si intéressant. Je ne t'en aurais pas autant parlé si je ne t'avais pas considéré comme une Kansai-jin (kansaienne). » (Dohman)

En se fondant sur l'idée que la science se doit d'être objective, on pourrait me reprocher d'avoir un parti pris, en tant qu'anthropologue native de la région que j'ai choisi d'étudier. Pourtant, l'anthropologue non natif n'est pas plus impartial du simple fait qu'il observe la culture étudiée d'un œil extérieur. Bien au contraire. Que l'anthropologue soit natif ou pas n'affectera pas son regard épistémologique (Bunzl).

Dans mon observation participante, j'ai longtemps réfléchi à la façon dont je devais procéder lors de mon travail sur le terrain. J'étais consciente que je ne pourrais pas jouir de ce qu'on appelle le *gaijin advantage* (Yano 2003), c'est-à-dire que je ne pourrai pas user des prérogatives que l'on accorde habituellement aux étrangers caucasiens en leur facilitant l'accès aux informations et informateurs précieux par simple admiration pour les Occidentaux. C'est ce que les chercheurs *nikkei* (d'origine japonaise) mentionnent souvent par rapport à leur expérience. Ces chercheurs adaptent ce qu'ils appellent la stratégie d'*amae* (dépendance réciproque) : en tant que nouveaux arrivants, ils respectent le code social tout en demandant aux Japonais de les guider. Ils réussissent ainsi à s'intégrer dans la société japonaise en restaurant leur propre japonité. Pour ma part, je ressentais le besoin de trouver une autre stratégie, puisque je partais complètement de l'intérieur du groupe, en tant que Japonaise de souche. En effet, mes recherches ont suscité des questionnements chez les Kansaiens. J'avais du mal à expliquer pourquoi je reste à Montréal pour étudier le Japon, malgré le fait que je suis Kansaienne. Finalement, c'était en parlant du Québec et du Canada que j'ai pu les intéresser à mes recherches<sup>48</sup>. Autrement dit, c'est en demandant aux Kansaiens de m'aider à expliquer le Kansai

---

<sup>48</sup> Nagao Kenkichi (2010), professeur de l'Université de la ville d'Osaka ayant déjà vécu à Montréal, m'a dit lors d'une rencontre informelle que Montréal et Osaka partagent des points en commun. En voici quelques exemples : elles sont toutes deux classées au deuxième rang de leur pays bien qu'elles aient occupé autrefois la première place;

aux gens de l'extérieur, qu'ils se sont ouverts à moi et qu'ils ont partagé leurs idées et leurs observations.

J'ai effectué mon travail sur le terrain entre mai 2009 et avril 2010 à l'Osaka City University Urban Research Plaza. Les interviews ont été menées entre décembre 2009 et avril 2010. Les interviewés habitaient tous au Kansai au moment de mon travail sur le terrain. J'ai ciblé deux groupes de personnes pour qui les transferts à Tokyo sont chose courante. J'ai donc interviewé des cadres de grandes entreprises et des gens dans le domaine des médias de masse.

---

par conséquent, elles ont vécu un transfert des sièges sociaux; un développement urbain très important au niveau du transport et de l'industrie légère. On parle d'elles comme des villes chaleureuses, à la différence de la capitale politique/administrative. Elles sont reconnues pour leur caractère différent des autres villes du pays et pour leur zone économique régionale forte. Elles sont différentes des villes étasuniennes qui ont chacune une industrie de spécialité. (Nagao)

# Chapitre 1 Région : territoire, culture et identité

## 1. Cadre théorique

Comment, de nos jours, comprendre « la région » d'un point de vue anthropologique? Quelle est sa relation avec le régionalisme? Quelle est sa relation avec le régionalisme sous-étatique? Quelle place donner à l'ancrage territorial dans la construction de la région? Comment se manifeste-t-elle dans le contexte de globalisation actuel?

Les études en sciences sociales se sont développées en se divisant pour créer les différentes disciplines que l'on retrouve aujourd'hui. Ces divisions, phénomène plus récent dans l'histoire, incitent les chercheurs et scientifiques à se spécialiser dans une seule discipline, contrairement à l'époque de la Grèce antique, par exemple, où les grands penseurs se voulaient à la fois philosophes, mathématiciens, linguistes, etc. Selon Foucault, ce phénomène récent serait même à l'origine de la fin éventuelle des sciences humaines; dans les sciences humaines, pour Foucault, l'épistémè est la rationalisation excessive du sujet, l'homme, dans la société modernisée. C'est ce que Foucault a essayé d'éviter en clamant que les sciences humaines devaient voir au-delà de cette rationalisation excessive du sujet. Plus récemment, d'une part, il y a l'émergence des nouvelles disciplines, comme les études internationales, d'autre part, on parle de l'importance de l'interdisciplinarité dans les programmes d'études universitaires; le qualificatif « œcuménique » est devenu un terme souvent utilisé. Néanmoins, chaque discipline conserve ses caractéristiques, c'est-à-dire qu'elles abordent un même sujet, certes, mais d'un angle différent et à des fins différentes. On y remarque des approches convergentes et divergentes, comme dans le cas de la démographie se voulant une discipline croisée entre la géographie et la sociologie. Comprendre « la région » du point de vue anthropologique nous permet de comprendre l'interaction des humains, tant concrète (sur place) qu'abstraite (à distance), en utilisant des approches propres à l'anthropologie, tout en convergeant inévitablement avec des sujets de préoccupation touchant d'autres disciplines.

À l'aube des études portant sur les sciences humaines, entre 1820 et 1920, il existait deux conceptions de la notion de « région »; la conception géographique, d'une part, telle que présentée par Paul Vidal de la Blache, et la conception sociologique, d'autre part, telle que

présentée par François Simiand. Pour arriver à comprendre l'intérêt des intellectuels de l'époque sur le sujet de la « région », Chartier (1980) intègre dans son discours le travail des statisticiens du début du 19<sup>e</sup> siècle qui tentaient de rendre déchiffrable et compréhensible l'analyse d'un espace, mettant ainsi en évidence le sens socio-économique attribué à la distribution spatiale des écarts. Ensuite, il présente la théorie de la géographie humaine de l'école de Vidal de la Blache, selon laquelle la région constitue le seul espace où existe l'articulation entre les sollicitations du milieu naturel et les actions volontaires des groupes humains, plutôt que de prendre le parti du déterminisme causal qui estime que la région géographique naturelle conditionne l'évolution de la société humaine. Du point de vue vidalien, la région naturelle n'est pas superposable à l'espace historique ou au sentiment d'appartenance. Il reste donc à s'interroger sur les critères utilisés pour diviser les régions entre elles, le moyen de les articuler, ainsi que le moyen de conserver leur unicité malgré les différentes cultures, industries, coutumes et données naturelles présentes à l'intérieur de chacune d'elles.

Le sociologue François Simiand, quant à lui, constitue sa notion de région sur une base principalement économique, et critique la pensée vidalienne dont la méthodologie serait vouée à l'incertitude par sa réclusion dans le cadre étriqué de la description régionale. Selon lui, le découpage essentiel des frontières qui mérite d'être analysé et comparé est surtout celui du « phénomène » et non celui du territoire. Dans ce contexte de confrontation de point de vue, Chartier présente un autre géographe français, Maximilien Sorre, qui voyait la région comme un artefact servant à démontrer les possibilités d'interactions entre les milieux naturels et les modes de vie.

Le point de vue croisé entre l'anthropogéographie et la sociologie appuie l'approche de l'historien Lucien Febvre, un des fondateurs principaux de l'École des Annales, tout en s'opposant à celle de Simiand pour deux raisons : premièrement, Febvre affirme qu'il est illusoire de prétendre établir des « rapports généraux simples » préalablement à la description des ensembles territoriaux. Deuxièmement, à l'inverse, c'est seulement par l'accumulation des études localisées que pourra éclore l'analyse des formes complexes et de la distribution des faits sociaux fondamentaux, ce qui constitue un sujet propre aux sciences sociales.

Pour les historiens, les débats sur la notion de région ont eu une importance décisive en France, un des pays les plus centralisés au monde. L'historien Chartier (1980, 35) note

cependant que la raison de cette influence marquante dans l'historiographie française reste à préciser. Il en vient à s'interroger sur le fait que régionaliser l'histoire équivaudrait à délimiter des aires de pouvoir.

En rejetant l'idée que la région est prédéterminée par des limites naturelles ou historiques, les études régionales subséquentes vont se limiter aux thématiques, pouvant aller jusqu'à affirmer parfois que ce sont les villes qui créent les régions dans les pays de structure occidentale (Elissalde 1993). L'espace géographique produit des limites régionales selon un cadre donné, administratif dans la plupart des cas. Les études régionales, en général, déterminent avec difficulté les limites et les profils régionaux dans le cadre de la problématique de la persistance des « régions ». L'identité de la région subsiste, et ce, malgré les changements constants qui s'opèrent à l'intérieur de la société. Cette identité ne possède pour unique point de résistance que l'espace qu'elle utilise pour subsister, même lorsque les conditions socio-économiques lui sont rendues défavorables. Nous effleurons ici la question de la relation entre la temporalité de l'économie et celle de l'espace. En fait, les multiples structures spatiales d'une même région évoluent à des rythmes différents, ce qui a pour effet, non seulement de créer une dynamique unique à chaque région, mais aussi de créer un certain décalage avec les phénomènes économiques de la société dans laquelle elles évoluent.

L'anthropologie, science enracinée dans l'histoire coloniale, étudie la question des groupes ethniques ainsi que de leurs frontières et s'intéresse aux relations de pouvoir existant dans les différentes sociétés. Par conséquent, elle s'interroge sur les notions telles que la localité et la communauté, tout en portant particulièrement son attention sur le rituel et le symbolisme dans les relations de pouvoir. En fait, à l'ère de la modernisation, avec les changements sociaux survenus dans le monde entier au moment de l'industrialisation, il est devenu difficile pour les anthropologues de circonscrire leur champ d'études dans un cadre « exotique ». Parallèlement, les anthropologues ont pris conscience du fait qu'« exotiser » une certaine population devient un concept associé à l'idéologie impérialiste/colonialiste (MacClancy 2002).

Au début de l'ère du postmodernisme, bon nombre de chercheurs avaient commencé à travailler sur le terrain occidental en soulignant l'unique, le particulier et le local (Shurmer-Smith 1990) et en rejetant la présupposition d'une culture unitaire. L'anthropologie des sociétés industrielles et urbaines apparaissait dans les années 1970 en France, époque où la plupart des



ex-colonies de pays occidentaux (en Asie et en Afrique) acquéraient leur indépendance. Il faut toutefois noter qu'en cela, l'anthropologie apparue en 1970 diffère du folklore, en ce sens qu'elle tente de travailler sur la société actuelle, au lieu de rechercher des survivances ou traces de sociétés rurales.

En comparant avec les études sur d'autres sociétés effectuées par les anthropologues, par exemple *Les Nuer (1939)* de Evans-Pritchard, on assiste depuis quelques décennies à la naissance d'approches différentes dans le domaine des sciences sociales. Par exemple, Marc Abélès affirmait qu'il utilisait la notion de réseau, lui conférant un sens différent de celui trop formalisé utilisé dans les théories proprement sociologiques (associations, différents regroupements, élites politiques, etc.). Il tente de retrouver, avec la notion de réseau, ce que l'on a du mal à enfermer dans une seule catégorie : l'imbrication du politique dans le social, un type d'individu ou un phénomène en particulier (Abélès 27, 1990). Il a été amené à s'interroger sur l'identité locale et à intervenir dans des débats comme ceux sur la décentralisation, sur les rapports entre le central et le local dans sa propre société, en plus de se questionner sur la signification des différents types d'acteurs dans la société, tels qu'un élu du peuple, par exemple. Il croyait que cette interrogation était instructive, surtout dans l'optique où l'on observe une coexistence des différents types de territorialités, à une époque où la décentralisation a amplifié l'importance du rôle du département en France, où l'on note que les gens restent avant tout attachés à leur commune. Les enquêtes, en France, démontraient que, même si la mobilité se développe, les appartenances territoriales et le besoin d'un attachement restent très forts ; les gens se déplacent, certes, mais cherchent à s'enraciner. C'est le phénomène de la sédentarisation. En plus de la coexistence des différents types de territorialité, Abélès affirme qu'une personne peut s'identifier à plusieurs espaces à la fois, que ces espaces sont à la fois sociaux et imaginaires, et qu'ils sont, pour les citoyens, une société locale où l'on observe un rapport à son extérieur par des expressions linguistiques utilisées pour dénommer l'étranger, comme « le Parisien » pour le Marseillais qui veut dénommer ceux qui proviennent des environs de Paris, par exemple.

La place qu'occupent les notions de région et de régionalisme dans les sciences sociales est toujours un peu ambiguë. Le contemporainiste Christophe Charle (1980) constatait que l'analyse du régionalisme prend souvent la forme de l'étude d'un particularisme dont les

résultats de recherche sont peu représentatifs, puisque souvent, la revendication d'une autonomie culturelle et linguistique régionaliste fonde les revendications pour d'autres libertés à base spatiale, libertés telles qu'encourager les études sur la langue locale. Cette revendication pour l'autonomie ne peut pas être comprise si on ne tient pas compte des forces sociales en rapport avec le phénomène régional. Charle a analysé le cas de la France, de l'époque de Napoléon à nos jours, et il conclut que l'ambiguïté de la situation des groupes qui essaient de promouvoir la région était causée par le fait qu'une partie seulement des notables locaux pouvait accéder au champ du pouvoir officiel ; le résultat étant que « ceux d'entre eux qui sont écartés du champ du pouvoir trouvent une compensation symbolique dans des investissements culturels en vue d'entretenir ou de développer la culture régionale.» En ce sens, pour ceux qui sont éloignés du pouvoir central, « le centralisme culturel et la dévalorisation des cultures locales au profit du champ culturel national en voie d'unification par les nouveaux moyens de communication tels que la presse, l'édition et le système académique, apparaissent, pour eux, plus problématiques que le centralisme politique » (Charle 1980, 39-40).

Bourdieu (1980) a analysé les textes de *De l'Esprit des lois* de Montesquieu et il remarquait la conjonction de l'appareil scientifique et du réseau de significations mythiques dans l'interprétation que ce dernier faisait des régions du Nord et du Midi de la France. La théorie des climats, dans l'ouvrage de Montesquieu, est caractérisée par la coexistence de deux principes embrouillés ; d'une part, une cohérence proclamée, en apparence scientifique, entre les deux régions, et d'autre part, une cohérence cachée, mythique dans son principe même. La partie qui traite de la distinction entre le Midi et le Nord est plutôt de l'ordre de la mythologie, de la combinaison de fantasmes sociaux et de fantasmes sexuels qui font partie de l'inconscient collectif : le Nord, par son climat froid, représente la virilité, la force du corps et de l'esprit ; la liberté, la monarchie et la république. Le Midi, par son climat plus chaud, représente la passivité physique et la faiblesse ; la servitude et le despotisme. Montesquieu n'a eu recours à aucune source scientifique pour mettre au point les principes fondamentaux de sa théorie. Bourdieu taxait d'imposition symbolique irraisonnable les projections de fantasmes sociaux et les préconstructions de préjugés engendrés par cette partie de l'œuvre de Montesquieu, qui se voulait scientifique. Pour Bourdieu, il fallait comprendre ces idées de Montesquieu dans l'optique de la logique spécifique de la mythologie. Car, selon lui, « dès que les traits et les

critères sont perçus et appréciés comme ils le sont, ils fonctionnent comme des pouvoirs » (Bourdieu 1982, 136). Pareillement, lorsque les provinces ont perdu leur plein pouvoir politique, la région de Bretagne émergeait en tant qu'objet culturel, en considération pour son climat (comme dans le cas du Nord et du Midi), sa langue, sa culture matérielle rurale (l'habitat, le costume traditionnel, etc.); autant d'éléments se figeant en stéréotypes. Ensuite, une fois que ces stéréotypes convergent avec le « nouveau régionalisme » (après 1968), on en considère une partie comme l'utopie d'une société agraire sans histoire et sans conflits (Bertho 1980).

En fait, le régionalisme d'autrefois baignait dans une atmosphère politique plutôt conservatrice, dans le sens où il cherchait, dans la nostalgie d'une société traditionnelle, une solution aux tensions engendrées par le changement social. Cependant, dans l'histoire plus récente, la région, en tant que colonie intérieure, commençait à envisager le modèle du nationalisme du Tiers Monde convergeant ainsi avec l'idée libératrice du marxisme (Touraine 1981). Pour analyser la prise de conscience régionale plus récente, Charle (1980) porte son attention sur les mouvements migratoires du monde industrialisé, c'est-à-dire l'exode rural, en partie à l'origine du changement d'orientation des revendications régionalistes.

Dans ce contexte, il est ressorti que certaines études traitant du nationalisme sous-étatique tel que celui qu'on retrouve au Québec, par exemple, auraient démontré que les mouvements revendicateurs sont apparus plutôt après l'arrivée d'une certaine industrialisation, c'est-à-dire au moment où l'écart entre les modes de vie et les différences culturelles s'était amoindri. En ce sens, le particularisme, qui se concentre sur l'analyse des particularités régionales n'ayant aucun lien direct avec les revendications régionales, n'apparaît d'aucune utilité aux mouvements régionalistes.

En fait, dans le cas de l'Italie aussi, les revendications régionalistes sont apparues très récemment sous la forme de la Ligue du Nord, créée initialement en 1991 à partir de la Ligue lombarde formée en 1984. Il est vrai que, même si la télévision et le système d'éducation ont favorisé la diffusion de la langue italienne, les dialectes sont en Italie demeurés comme une sorte de langue seconde ou une langue familiale. Mais, tant de son côté socioéconomique qu'en regardant sa sphère culturelle matérielle, l'Italie nous apparaît aujourd'hui plus homogène qu'autrefois (Cavazza, 2002).

Les théoriciens de la modernisation considéraient le territoire comme porteur de caractéristiques résiduelles d'une société prémoderne. Selon eux, l'avancement de l'industrialisation comportait des éléments tels que la division du travail dans le but de développer le marché, ce qui aurait diminué l'importance des régions. Finalement, les variations régionales se limiteraient seulement à des diversités superficielles. Par exemple, Durkheim concevait que l'organisation segmentaire perd de plus en plus de son relief à mesure que les sociétés se développent. Selon lui, peu à peu, ces dernières se fondent les unes dans les autres et s'unifient, alors que l'organisation familiale et les religions locales disparaissent sans retour, et que l'administration régionale perd son autonomie. Il a conclu que « les diversités locales ne peuvent se maintenir qu'autant que la diversité des milieux subsiste. Les divisions territoriales sont donc de moins en moins fondées dans la nature des choses et, par conséquent, perdent de leur signification. » (Durkheim (1960; 163) 1893). Si nous ne considérons que l'évolution linéaire de notre histoire, les traits régionaux ne seraient que des fragments qui demeurent à cause d'un processus inachevé. Faisant suite à cette théorie, Karl Deutsh (1953) prévoyait, de façon imaginée, que la fin du nationalisme adviendrait avec l'unification linguistique et culturelle entre les nations, postulant que les nations sont un phénomène de communication.

Beaucoup de chercheurs observent une relation étroite entre le régionalisme et le nationalisme sous-étatique. Parmi eux, Agnew (1990) observait le retour des « lieux » et la reconnaissance de leur rôle après la nationalisation du pays où les « lieux » sont liés à l'État par le biais de son organisation administrative à plusieurs niveaux et de la géographie de son hégémonie. Mais sans être un phénomène purement politique, le régionalisme est plutôt une manifestation sociale et idéologique qui relève principalement des mouvements migratoires, des perceptions stéréotypées et des activités symboliques (Charle 1980).

Mais, avons-nous encore besoin de la notion de région? À la base, les réseaux passent outre les délimitations des territoires et, paradoxalement, aident à délimiter ceux-ci. (Lévy 1991, 102). Sous cette aporie, la notion de région est remise en question surtout chez les chercheurs qui se sentaient ballottés entre les sciences de la nature et les sciences humaines ; la région est délimitée par des concepts géographiques issus des sciences de la nature, mais la conceptualisation des notions géographiques est faite par les humains, donc relevant ainsi des sciences humaines. Ce débat rend difficile la délimitation des espaces, et ce malgré le besoin de

la notion de territoire pour étudier la région et le régionalisme. Pour analyser le phénomène de la région, qui est un espace vécu, on doit tenir compte des institutions en place et de leur condition de production ainsi que de la convergence de celles-ci avec les réseaux de communication. Pour la géographe Jacqueline Beaujeu-Garnier (Beaujeu-Garnier et al 1993), la région, en tant qu'objet de géographie, est définie par les interrelations entre l'homme et la terre, et non par l'étude séparée de l'homme et la terre.

Selon Cox (1990), la tendance à trop souvent négliger l'analyse de la société dans son contexte spatial est une caractéristique généralisée des sciences sociales du 20<sup>e</sup> siècle. Il observe les tentatives récentes de remédier à cette négligence. Par exemple, on a longtemps considéré les localisations et les rapports marchands comme deux éléments distincts dans la théorie classique de la société, mais l'immobilité du capital matérialisé et la sédentarité du travail sont incontournables, car elles rassemblent les conflits de classe dans un contexte géographique précis. Du point de vue socio-économique, la viabilité de plusieurs petites entreprises dépend de leur relation de confiance et de prévisibilité avec certaines entreprises spécifiques pour lesquelles toute délocalisation entraînerait une longue période d'apprentissage. Aussi, les entreprises dont la rentabilité dépend de l'amortissement d'investissements à long terme ont une dépendance locale particulière. Les travailleurs prennent des engagements dans les espaces délimités. Ils sont aux prises avec des contraintes qui les incitent à demeurer au même endroit (lieu de travail, acquisition du logement, soutien de la famille), ce qui rend leur dépendance locale très complexe. Donc, pour Cox, le compromis de classe doit se faire dans des limites géographiques restreintes, même si l'échelle de ces limites peut être locale, régionale, voire nationale. Dans ce contexte, il conclut que le moteur de changement social n'est pas purement la lutte des classes, mais bien la concurrence des groupements territoriaux. La race et la religion ne définissent pas nécessairement des groupements territoriaux; en outre, l'importance des groupements territoriaux ne signifie pas la perte de pertinence de la lutte des classes. L'importance d'un facteur ou d'un autre dépend de la conjoncture historique et géographique particulière; enfin, il peut y avoir de multiples moteurs de changement agissant en même temps. Par exemple, en Afrique du Sud, la « race » a historiquement été utilisée comme base de la politique de localisation de la même façon que la religion l'a été en Irlande du Nord (Cox 1990, 97; 100). Tant que l'État interviendra dans les politiques régionales ou locales, les collectivités

telles que les villes se feront constamment concurrence. Cette interrelation entre la société et l'espace est en étroite corrélation avec le nationalisme sous-étatique.

De nos jours, le mot régionalisme s'applique à deux réalités différentes. D'une part, il y a le régionalisme basé sur des ententes pluriétatiques, telles que l'Union européenne, l'ASEAN et le Mercosur, qui s'inscrivent dans le cadre de la globalisation. D'autre part, il y a le régionalisme caractérisé par des mouvements sous-étatiques, souvent confondus avec les mouvements nationalistes du siècle dernier : le nationalisme occitan, écossais, et québécois, pour ne nommer que ceux-ci. Il existerait donc deux sortes de régionalisme : le pluriétatique et le sous-étatique. Le premier demande la libéralisation du marché à l'intérieur d'une région donnée, tandis que le second demande la décentralisation de l'État. Toutefois, ces deux mouvements, en apparence contradictoires, ont un point en commun : ils défient le système d'État-nation existant en ce sens qu'ils tentent, grâce à une relation étroite avec l'économie, d'opérer une reconfiguration du pouvoir.

Pour comprendre le régionalisme sous-étatique, il s'avère essentiel de comprendre la notion de l'État ; comment il a émergé, comment il fonctionne et pourquoi il s'est propagé rapidement à travers le monde. Certains penseurs ont tenté de le définir; en anthropologie, l'État est, au sens large, une société ou une polities (Cohen 1978, 2), c'est-à-dire une société politique de grande envergure. Cette définition est évidemment très vague. En reconnaissant la difficulté et la complexité de l'émergence de cet appareil, Balandier (1968) a examiné les critères utilisés chez les anthropologues pour tenter de se rapprocher d'une définition plus spécifique de l'État dit traditionnel. D'abord entrent en considération les liens territoriaux (les divers rapports entre parenté, territoire et politique) ; ensuite vient l'analyse du fonctionnement des systèmes segmentaires (claniques) et centralisés; puis finalement, l'analyse de la rationalité, rarement présente dans un grand nombre d'États traditionnels : l'unité et la centralisation restent inachevées et le pouvoir étatique intervient peu dans les affaires locales. Cependant, Balandier mentionne que l'État rationnel est possible, mais seulement dans la théorie élaborée par Wittfogel (historien de la Chine) dans son ouvrage intitulé *Despotisme oriental* (1957) :

L'État détient un pouvoir total et la classe dirigeante se confond avec l'appareil qu'il met en œuvre; maître des moyens de production essentiels, il joue un rôle énorme dans la vie économique; il instaure l'emprise de la bureaucratie et crée, dans la société qu'il domine,

« une propriété foncière bureaucratique, un capitalisme bureaucratique, une aristocratie rurale bureaucratique. » (Balandier 1968, 169)

Ainsi, l'État despotique devient plus fort que « la société ». Mais soulignons que, la structure politique de la Chine ancienne restait segmentaire; malgré le système bureaucratique en expansion, les unités telles que les villages et les clans maintenaient leur autonomie. Voilà donc un exemple, selon Balandier, d'obstacle et de limite à la centralisation. Il poursuit en mettant en relief les défauts de la conception unilinéaire du développement social et politique d'Engels dans son célèbre ouvrage *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* (1884). Il conclut donc qu'il existe différentes formes d'États et que leurs changements ne sont pas de nature répétitive<sup>49</sup>. Pour comprendre la notion de l'État, Balandier (1968, 228) soutient donc l'importance de tenir compte de sa pleine complexité et de sa profondeur temporelle.

Toutefois, Balandier (1968) insistait sur la présence de violence dans toutes les formes d'État et il démontrait les mécanismes de complicité entre le pouvoir et le sacré, en mettant l'accent sur le processus qui engendre le changement sociétal. Il voit la modernité aussi dans ce contexte. Le colonialisme, ce modèle par lequel la modernisation a été universalisée (Apter 1965), modifie des stratifications sociales et affecte indirectement l'action politique et ses organisations (Balandier 1968, 196). Malgré le fait que la modernité est présentée comme universelle, les effets possibles de cette dernière sont multiples. Néanmoins, ils engendrent de nouvelles hégémonies dans les nouveaux États. Par exemple, Comaroff et Comaroff (1991, 18) précisent que la transformation sociale intervient au niveau des signes, des relations sociales ainsi que des pratiques matérielles; l'histoire mondiale s'inscrit dans une dialectique d'ordre et de désordre, de consensus et de luttes. Or, c'est souvent la tentative même de maîtriser cette indétermination qui active à la fois l'exercice du pouvoir et la résistance que celui-ci peut

---

<sup>49</sup> C'est pourquoi il ne faut pas non plus essayer de trouver l'explication d'un phénomène en remontant le plus loin possible dans l'histoire ; ce faisant, on fixe la trajectoire historique inconsciemment. Par exemple, contrairement aux penseurs qui font remonter l'apparition de l'antisémitisme jusque dans l'histoire ancienne, Hannah Arendt (1968) a démontré que son origine remonte plutôt à la fin du 19<sup>e</sup> siècle dans le contexte de la création de l'économie nationale. Elle expliquait qu'une des raisons de l'émergence de l'État totalitaire serait le système bureaucratique dans lequel la domination anonyme s'avère plus efficace que la domination interpersonnelle, c'est-à-dire que la relation de dominance où le dominant est une institution et non un individu aurait facilité l'expansion du pouvoir totalitaire.

engendrer. Certains individus et certaines pratiques deviennent (ou demeurent) dominants, leur autorité s'exprimant dans un ordre naturel des choses en apparence établi.

L'histoire récente nous a permis d'observer la prolifération des États-nations. Pourtant, il est relativement récent que des études sur le nationalisme soient devenues un sujet populaire dans le domaine des sciences humaines. Leur popularité est, en fait, due à la capacité du nationalisme de combiner un projet politique et culturel de modernité dans la vie de tous les jours (Delanty et O'Mahoney 2002, xi) surtout après la chute du communisme et les conflits dits ethniques observés dans le monde des années 1990. C'est pour cette raison que certains auteurs utilisent dans leurs analyses la pensée de Marx, sa notion du capital ainsi que sa position contre l'inégalité sociale, en tant que fondement conceptuel, malgré l'échec constaté de sa théorie au niveau politique. (Burawoy et Wright 2000). Parmi ces auteurs, Balibar et Wallerstein (1988), dans leur ouvrage *Race, nation, classe : les identités ambiguës*, notent divers processus conflictuels en lien avec l'ethnisation et la racialisation, et considère le nationalisme comme symptômes de crise.

Aussi, pour comprendre les revendications régionalistes et leur caractère conflictuel avec l'État-nation, il est essentiel de comprendre comment la nation s'est rendue porteuse d'identité collective. Gellner conclut que le nationalisme est un phénomène moderne qui aurait créé les nations : il est rendu possible seulement avec et après l'industrialisation de la société où l'on retrouve l'impératif d'exosocialisation, c'est-à-dire les effets de la division du travail, de l'urbanisation rapide, d'une migration de la main-d'œuvre, etc. Avant d'entrer dans ce système, la langue écrite et la centralisation du pouvoir doivent exister (Gellner, 1983). Benedict Anderson (1991) reconnaît l'importance de l'écriture, ce qu'il appelle « print capitalism », dans son ouvrage sur la construction d'une nation imaginée en Indonésie. Les racines du nationalisme se nourrissent des exigences structurelles caractéristiques de la société industrielle. L'ordre industriel requiert l'homogénéité à l'intérieur des unités politiques, ce qui permet une mobilité des gens sur un territoire donné. Le monopole de l'État sur l'éducation, plutôt que sur la violence légitime, devient son instrument principal de pouvoir, car les systèmes de communication normalisés sont fondés sur l'éducation et l'écriture (Gellner 1983, Payot, 1989,85).

Ainsi, l'État et la culture doivent aujourd'hui être rattachés. La relation entre un État et une culture moderne naît des exigences de l'économie moderne. La nation est rendue possible



à travers une vaste structuration de l'espace social public qui transforme ce qui fut jadis le terrain des autonomies locales et régionales en un domaine homogénéisé et nationalisé où les histoires objectivées rendent la présence de l'État palpable au quotidien (Alonso 1994, 382). On fait souvent remonter cette convergence de la nation avec l'État à l'époque de la Révolution française. Par la suite, nous observons un glissement de la notion française vers celle du romantisme allemand. Dans le premier cas, il s'agissait d'une nouvelle entité politique accomplie, résultat de l'unification territoriale apportée par la monarchie absolue, mais fondée sur un projet proprement politique, celui de la République. Dans le deuxième cas, la notion de nation signifie une entité culturelle, la germanité, qui établit un État national. Dans cette logique, le peuple (*volk*) doit s'actualiser dans l'État (*reich*) (Bernier 1983, 119). Ce nationalisme est un discours formalisé et une idéologie objectivée, dont le but est la fondation de l'État-nation allemand. Pour cela, on tente de mobiliser le sens de l'identité en utilisant les dispositions cognitives existantes liées aux petites entités territoriales. On voit ici l'émergence de l'État-nation, et sa relation avec la notion de territoire, dans lequel la nationalité comporte des dimensions idéelles et matérielles produites au sein d'un processus où se construisent simultanément des frontières intérieures et extérieures (Juteau 1994, 70).

D'ailleurs, dans un pays comme la France, Charle (1980) proclame que c'est en effet au moment où se produit une « nationalisation » de la littérature que les stéréotypes régionaux deviennent le fondement d'un genre littéraire : le roman régional. Selon lui, les différents stéréotypes rattachés aux régions sont une des conséquences des mouvements migratoires, et leur sens et leur utilisation dans le champ littéraire varient en fonction de la conjoncture politique et économique nationale globale. Ils sont devenus une matrice de perception par rapport à laquelle les habitants eux-mêmes sont obligés de se situer. Mais, ces stéréotypes, imposés de l'extérieur ou assumés de l'intérieur, qu'ils soient positifs ou négatifs, engendrent l'émergence d'une conscience régionale. Mettre l'accent sur la région, c'est en effet privilégier dans une population les liens de proximité spatiale par rapport aux coupures sociales internes. Ces stéréotypes supposent une réorganisation culturelle et la réaction des groupes concernés : ils sont entretenus par commodité ou sont rejetés comme un indice défavorable. En outre, nous observons que les images stéréotypées, ainsi que d'autres critères tels que la langue et l'habitat, ne coïncident jamais parfaitement avec un territoire.

La culture, qui est un objet principal de la recherche anthropologique, n'est pas un terme directement relié à la politique, contrairement à celui de nation. Cependant, les deux termes représentent une entité conceptuelle et partagent donc une même problématique : la difficulté de définir l'entité en question. Brightman (1995, 522) a examiné la notion de culture dans la compréhension du localisme. La reconceptualisation de la culture ou le remplacement du concept de culture sont encouragés déjà dans les années 1970, mais Brightman remarquait que les critiques des années 1990 opéraient sous l'influence des pensées convergentes et divergentes de l'économie politique, du modernisme et du postmodernisme. En tant qu'attribut du concept de culture, le localisme transmet les images des cultures comme unités territoriales isolées de toute interaction extérieure. Ce problème conceptuel provient de l'enfermement d'un groupe d'individus dans une image conceptuelle de l'espace auquel ils appartiennent.

D'ailleurs, une considération importante dans l'analyse du territoire et de l'identité fut apportée par les chercheurs en études sur l'immigration. Gans (1997) a proposé une réconciliation des concepts d'assimilation et de pluralisme. La conceptualisation dominante, au début de l'émergence de ce domaine d'étude, avait pour axes l'assimilation (ou l'accommodement) et l'acculturation en tant que repères d'analyse dichotomique. Ces deux concepts étaient souvent confrontés dans les recherches empiriques. Par exemple, le maintien d'une langue dans la deuxième ou troisième génération du groupe « ethnique » n'indique pas leur rejet de l'acculturation, car ceci leur est plutôt indispensable à l'intérieur du contexte familial. De même, il devenait problématique, pour certains anthropologues, de définir leur statut personnel par rapport à leur sujet d'études (*insider/outsider*).

Poirier (2004) se penche sur la question de la politisation et de la dépolitisation de la culture. Elle cite le cas d'une communauté aborigène du désert Tanami, situé au centre de l'Australie, dont certains membres ont choisi, à partir des années 1980, de représenter certaines pratiques rituelles à un public non aborigène, dans le cadre des revendications territoriales. Les leaders ont réalisé très rapidement qu'aux yeux des non-aborigènes, cette politique ne mettait en valeur que le côté esthétique des rituels. Le résultat fut une dépolitisation de la culture, à la suite de quoi les leaders ont décidé de changer leur méthode, utilisant une approche panaborigène pour partager le sens de l'importance du rituel, même si les corpus rituels diffèrent d'une communauté à l'autre. Ce qui est remarquable ici, c'est plutôt leur investissement dans

des activités interrégionales avec la création de nouveaux espaces de rencontre de groupes autochtones géographiquement éloignés, duquel émerge une nouvelle solidarité.

Cavazza (2002) s'intéresse à la redécouverte d'une identité territoriale locale qui entre en conflit avec l'identité nationale dans laquelle le caractère national s'est identifié comme authentique, comme c'est le cas pour le sud de l'Italie. Il propose de voir d'abord l'impact des mouvements migratoires des années 1960 où les grands flux démographiques du sud vers le nord, des zones rurales vers les zones urbaines, ont modifié le rapport entre territoire et identité. On assiste alors à la construction de stéréotypes, du fait des déplacements des individus en dehors de leur région natale ; en voyageant au nord, les gens du sud propagent une certaine image générale de leur peuple, en même temps qu'ils forment des groupes entre eux qui, par nostalgie, créent d'autres généralités. La construction de stéréotypes se fait donc à partir des généralités imaginées par la société d'accueil et de ceux créés par les nouveaux arrivants eux-mêmes. Ensuite, Cavazza souligne que l'apparition de la société de consommation a non seulement homogénéisé la vie des consommateurs, mais a aussi engendré la demande de produits culturels et touristiques liés à la spécificité des lieux et des traditions, avec un effet de retour sur les cultures territoriales. En fait, depuis l'installation de l'État, on voit se déplacer des projets de sauvegarde des trésors naturels ou artistiques nationaux. Dans ce contexte, on aide indirectement les régions à asseoir les cultures territoriales, phénomène qui vient s'ajouter aux interventions des communes et des provinces elles-mêmes. Les savants et les intellectuels, manifestant leur intérêt pour les cultures locales et le folklore, s'engageaient dans la valorisation des cultures populaires. Leurs données contribuaient au militantisme politique, encourageant aussi parfois le mythe populiste à la recherche d'un idéal de la culture paysanne antimoderne. Finalement dans les années 1990, la revendication d'appartenance territoriale s'est fondée, dans un espace autonome qui viendrait s'opposer à l'État italien, sur un sentiment d'appartenance territoriale largement partagé, véritable alternative au sentiment d'appartenance nationale.

Il y a une bonne raison pour laquelle l'analyse d'une nation se centrerait souvent sur l'État qui est un mécanisme de normalisation et d'homogénéisation. Mais, lors d'études effectuées en Équateur dans le but d'examiner l'émergence des nouvelles identités nationales dans et au-delà des frontières des anciens États, Radcliffe et Westwood (1996) observaient que l'apparition de la notion de nation plus centralisée ne signifiait pas pour autant la disparition des différences

locales et régionales. Leur tentative était de saisir le sens de la communauté imaginée de la nation qui refuse de faire partie du projet de construction d'identité nationale de l'État dans lequel les élites politiques voulaient consolider leur pouvoir. Ils tentaient aussi de comprendre le processus de construction et la définition de la nation avec laquelle les différents groupes et institutions expriment leur subjectivité collective. Souvent, dans les sociétés colonisées, la construction de la nation s'opère dans un contexte de représentation de la communauté nationale par le colonisateur. En ce sens, les nations colonisées devaient depuis le début de leur histoire coloniale imaginer les différences et les identités nationales alternatives. Charttergee (1993) souligne que même si le régime moderne essaie de réorganiser l'identification de sa population à sa guise pour qu'elle s'actualise dans l'État-nation, d'autres communautés imaginées et des identités croisées persistent. De plus, ces communautés floues se retrouvent dans les discours politiques populaires dans lesquels légitimité et représentation politique ont des sens différents de ceux attribués par l'État.

Par ailleurs, si les conditions du monde global dans lesquelles les États et les nations opèrent changent, nous ne pouvons plus traiter des éléments reliés à ces derniers comme avant. Dans le cas de l'Écosse, bien que Benedict Anderson (1996, 90) l'ait jugé comme une collectivité imaginée moins articulée en tant que nation, on assiste aujourd'hui à la ré-institution du parlement, après 292 ans d'absence. On disait que l'Écosse ne constituait pas un modèle de nation conventionnel, car elle n'avait pas d'appareil culturel propre tel que la langue et la religion. La prédiction d'Anderson par rapport à la faible expression de nationalité était basée sur le rôle du « *print capital* » anglophone qui facilite l'accès au centre de la culture panbritannique pour les intellectuels, politiciens et capitalistes, ce qui alimente aussi l'imagination de cette totalité en retour. Mais nous avons appris par cet exemple qu'il n'existe pas de marqueur culturel objectif qui explique la mobilisation d'une population sous la forme du nationalisme, qui est un phénomène très complexe. L'alimentation du sentiment d'appartenance n'exige pas une différence objective. McCrone (2001, 180), dans son analyse du nationalisme écossais, remarque que les deux grands contributeurs aux études sur le nationalisme, c'est-à-dire Anderson et Gellner, ont adopté un cadre défini, qui devrait être une nation créée par des visées homogénéisantes de l'État. Cependant, on peut observer un même phénomène au niveau sous-étatique dans une communauté imaginée d'une densité

institutionnelle suffisante comme l'Ecosse ; les manifestations les plus évidentes de cet espace distinctif s'étendent dans le *print* et les médias de diffusions. La théorie d'Anderson au sujet de l'émergence du nationalisme permet d'expliquer comment le *print capitalism* génère un tel espace vernaculaire. De même, c'est grâce à Ernest Gellner (1983) que nous considérons que la nation définit son propre cadre culturel à l'intérieur duquel « chaque homme est un commis ». On pourrait ainsi distinguer l'identification d'appartenance de l'identification de référence. La première se nourrit du réseau des relations immédiates telles que la relation familiale, l'école, les activités récréatives, le quartier, etc. La dernière, qui est une identification par projection collective, se situe plutôt dans l'imaginaire jusqu'à prendre un caractère totalement symbolique, dont les références sont utilisées pour projeter l'individualité dans une collectivité quelle que soit la réalité de cette dernière (Gallissot 1984, 17). Sans perdre son unité, l'identité devient plurielle, ou plutôt multidimensionnelle. (Gallissot 1984, 15).

Si on réduit tout l'intérêt des humains à celui de nature purement économique, on ignore l'aspect du profit symbolique. Nous pourrions considérer la définition de l'identité « régionale » ou « ethnique » comme partie d'une lutte de représentation qui est une lutte de classements. Le territoire délimité par sa frontière juridique ou administrative produit la différence culturelle autant qu'il en est le produit. Dans ce sens, ce n'est pas l'existence physique qui fait la « région », ou l'ancrage territorial, mais plutôt le temps. Selon Bourdieu, « [...] tout énoncé sur la région fonctionne comme un argument qui contribue à favoriser ou à défavoriser l'accès de la région à la reconnaissance et, par là, à l'existence [...] » (1982; 144). Donc, l'acte de catégorisation, par exemple à partir d'une simple dénomination, en soi exerce un pouvoir qui prétend faire exister une « région ». Il considère la catégorisation « régionale » comme similaire à la catégorisation « ethnique » et « nationale », qui institue une réalité en usant du pouvoir de révélation et de construction exercé par l'objectivation dans le discours. Cette lutte à propos de l'identité est liée à l'origine qui est quant à elle associée au « lieu » d'origine. Elle est aussi liée aux marques durables, puisque les deux sont corrélatives, comme c'est le cas pour l'accent. C'est une lutte de classement qui peut accompagner la définition légitime des divisions du monde social, on entend par là, de faire et de défaire les groupes (1982; 137). C'est pour cette raison que Schnapper (1999 ; 23) propose, pour parler de la dimension sociale de l'homme, d'abandonner les termes utilisés auparavant tels que « communauté », « nation », « ethnie »,

« race », etc., qui sont contestés et mieux compris aujourd'hui sous le terme « collectivité historique ».

On dit que la diversité culturelle dans le monde fait face à la question de la globalisation. De plus, comme le nationalisme, il apparaît que ce phénomène tombe à l'extérieur des disciplines académiques établies (Jameson et Miyoshi, 1998). L'aspect de « déterritorialisation » que comporte ce phénomène exige de nous une révision du concept de « localité ». Appadurai observe qu'avec la modernisation et l'avancement du capitalisme, les localités deviennent de moins en moins facilement identifiables dû à l'effacement des frontières, aux migrations de la population, à l'urbanisation et aux cultures transitoires qui constituent les ethnoscapes (les paysages d'identité de groupe) d'aujourd'hui et qui sont engagées dans la construction de la localité (1996). Dans ce contexte de réorganisation physique et conceptuelle du monde, comment peut-on comprendre les variations régionales actuelles par rapport à la construction identitaire?

Plus d'un siècle après la réflexion de Durkheim, et un demi-siècle après celles de Deutch, Bauman (1992) a observé que du discours des années 1950, portant sur une standardisation des cultures de masse comme effets de l'industrialisation, on en est maintenant venu à parler d'une homogénéisation des cultures *nationales* comme effet de la globalisation. Comme Bauman l'a observé, on est revenu plusieurs fois sur la question de l'homogénéisation du monde. En fait, dans les États dits avancés dans les années 1960, la première prédiction a été confrontée paradoxalement aux mouvements des minorités nationales qui ont accompagné la montée de la population industrialisée en milieu urbain. En réfutant la vue homogénéisante de la globalisation, Bauman a observé un besoin immuable pour une construction identitaire, malgré le déclin du monopole de l'État-nation en tant que source d'identité ultime. Ensuite, il conclut que l'homogénéité à l'intérieur d'une entité culturelle, et la séparabilité de celle-ci d'avec l'extérieur, restera une tendance du groupe, indépendamment des liens territoriaux. À l'État-nation qui périclité, Bauman entrevoit des alternatives qui, pour la plupart d'entre elles, sont à caractère « non territorial ». D'ailleurs, pour lui, la culture nationale est formée en totalité à partir d'un amalgame de sélections et de combinaisons arbitraires. La terre, le sang et la culture sont des éléments privilégiés par le primordialisme, et plus tard par Geertz (1973), dans le domaine anthropologique ; ce dernier s'orientait plutôt vers les deux derniers éléments, les

unités ethniques et les différences culturelles, ainsi que leurs frontières et jonctions historiques. Barth (1969), quant à lui, s'intéressait plutôt à l'état de ces dernières : les frontières invisibles conçues par ses membres et le maintien de celles-ci. Il a découvert d'abord que les frontières persistent malgré le fait qu'on les traverse aisément. Autrement dit, la catégorisation ne dépend ni de l'absence de mobilité, ni de l'interaction ou de l'acceptation sociale. Et il a observé que sur des statuts ethniques dichotomiques se basent les relations sociales stables.

Dans notre époque du système mondial (Wallerstein 1990), nous pourrions repenser la notion des localités dans sa relation avec l'économie politique globale et dans sa forme socioculturelle locale. La « globalité » signifie un changement important dans les paysages d'appartenance culturelle, non pas parce qu'elle supprime l'État-nation ou d'autres formes de patrie, mais parce qu'elle modifie les contextes (politique, culturel, et géographique) de ceux-ci. Elle situe différemment l'identité nationale et le sens d'appartenance, et se superpose à la nationalité comme un nouveau système de référence et de conscience original, principalement pour les élites globalisées, mais de plus en plus pour « les citoyens ordinaires » (Hedetoft et Hjort 2002, xv).

Certains chercheurs proposent plutôt de renoncer d'abord à l'idée voulant que la situation actuelle de globalisation soit sans précédent (Amselle 2003, 47) et de cesser de concevoir la modernité en rupture historique avec le passé auréolé de toutes les vertus d'une culture traditionnelle. Featherstone (1996) soulignait les problèmes que soulève notre conceptualisation de la globalisation; on ignore encore le degré d'influence de ce phénomène sur les différentes communautés et sur l'individu, et pourtant, on a tendance à voir le global et le local comme des dichotomies dans le temps et dans l'espace. Il confirme à regret cette impression répandue du « no place space » où il est impossible de se sentir chez soi, où la culture globale prend la place du locale et où le localisme et le sens du lieu tendent à disparaître. Pour éviter cela, Gupta et Ferguson parlent du besoin de se questionner sur la « *re* » territorialisation du monde contemporain ; ils demandent aux anthropologues de travailler dès maintenant à reconnaître « la connexion et la contiguïté » (1992, 18) des différentes cultures. Autrement dit, d'abord nous devons considérer une société ou une communauté comme une sorte de mécanique des fluides, ensuite nous y voyons le changement des rapports parmi leurs composants.

La reterritorialisation de la dimension locale se fait à plusieurs niveaux. Par exemple, en ce qui a trait au régionalisme sous-étatique, il faut mentionner qu'il n'existe pas qu'un modèle. Le régionalisme peut résulter du fait qu'une région donnée se pense partie intégrante de l'État-nation ; ou encore qu'elle s'auto-définit comme nation distincte et s'oppose à l'État-nation ; ou encore qu'elle est construite par l'État. Dans le cas de l'Europe de l'Ouest, Keating (1996) note ces variétés du régionalisme et témoigne qu'elles sont des systèmes sociaux partiellement indépendants de l'État liés aux autres paliers extra-gouvernementaux, plutôt que des images de sociétés globales entourant la totalité de la relation sociale qui est l'aspiration de l'État-nation (1996; 11). Même si les États continuent à maintenir un formidable pouvoir, Keating observe un dynamisme de la politique territoriale non étatique. Cette nouvelle puissance territoriale met moins d'importance sur l'administration territoriale et sur l'intégration du pays, pour privilégier la compétitivité sur le marché mondial en même temps qu'à l'intérieur du pays même.

Prenons en exemple les interrogations suggestives de Michel de Certeau par rapport à la conceptualisation d'une culture. Quelles que soient les modalités d'expression culturelle, cette dernière est un processus opératoire dans lequel toutes les techniques d'expression sont intégrées à la pratique sociale. Mais, il faut noter ici que la valeur culturelle d'un écrit, d'un édifice, d'une rue, et cætera, varie selon les pratiques textuelles, constructrices et urbaines. Autrement dit, l'homogénéisation des produits culturels, causée par la rationalisation de la production de ceux-ci, ne néantise pas les interprétations variables de ces derniers. Avec l'unification des objets en progrès, l'hétérogénéité se cache dans les pratiques émergentes qui sont des phénomènes plus importants. Pour cela, De Certeau trouve qu'il est inutile de chercher une solution à l'incertitude de la relation entre la « création » culturelle et sa « réception ». Aussi, il s'interroge sur la division active et passive des éléments conçus, par exemple l'action d'écrire et de lire. Pour lui, il est plus intéressant d'analyser la façon avec laquelle l'opération culturelle est modulée sur différents registres du schéma social en général et de déterminer les méthodes par lesquelles cette opération peut être favorisée. En général, cette opération culturelle pourrait être représentée comme trajectoire reliée aux lieux, qui sont organisés différemment par le système économique, la hiérarchie sociale, les coutumes et les traditions variées, qui déterminent ses conditions de possibilité. La culture est un phénomène idéal et matériel pratiqué. Dans la même ligne de pensée, il entrevoit l'espace aussi comme un lieu pratiqué. Cette



compréhension nous permet de saisir la relation avec le lieu figé et la notion de l'espace en mouvement.

La notion de « chez soi », qui est en relation étroite avec la territorialité quotidienne, est un espace proche de soi qui comporte une dimension physique et sociale. Hannerz (2002) définit le « chez-soi » ainsi: « *“home” is also a special kind of bodily and sensual experience, of immediately accessible environment. It is a matter of being there, in touch, with all one's senses, of being able to see, hear, feel, taste, and smell all more or less at once.* » Cette territorialité nous fournira une piste pour comprendre la construction de notre identité ou d'un sentiment d'appartenance dans un sens plus large. Le sentiment territorial par rapport au régionalisme peut s'actualiser en tant que collectivité historique. Ce n'est pas la différence qui fait naître le sentiment d'appartenance, mais plutôt le contexte temporel. Néanmoins, il y aura toujours des diversités dans les espaces abstraits et concrets qui continueront à reconfigurer les sociétés. Il est donc naturel que la région, espace territorial idéal et matériel, se manifeste à travers ces diversités.

Dans ce cadre théorique, nous avons fait une réflexion sur la notion entourant la région qui nous aide à conceptualiser le régionalisme en général. Cependant, jusqu'à maintenant, en ce qui a trait au Japon, la conceptualisation du régionalisme ne semble pas correspondre entièrement aux modèles existants. Le régionalisme est bel et bien présent au Japon, mais il n'est pas représenté par le même genre de mouvement qu'on retrouve ailleurs. Contrairement aux mouvements québécois et aux revendications catalanes, il n'y a pas, sur l'archipel japonais, de corps uni autour de réclamations d'indépendance. On a donc l'impression que le régionalisme est inexistant et que le concept de l'homogénéité est justifié. Pourtant, au Japon, l'homogénéité de la nation et la diversité régionale sont deux choses bien réelles qui n'apparaissent pas nécessairement comme une dichotomie. C'est en considérant la région comme une entité physique et idéale en constant mouvement dans le contexte de changement global que nous pourrions saisir la force du régionalisme tel qu'il se manifeste au Japon.

## 2. La place du régionalisme au Japon dans le contexte de l'idéologie d'homogénéité culturelle

Un des problèmes fondamentaux que nous rencontrons dans les études japonaises, c'est non seulement la présupposition que la culture japonaise est homogène ou qu'elle se résume à ce qu'on a appelé la culture nationale, mais il y a aussi le fait que les Japonais eux-mêmes se conforment à cette idée que l'identité culturelle japonaise se limite à l'identité nationale. Bien sûr, ceux qui n'entrent pas dans ce cadre deviennent des « minorités », ce qu'on appelle aujourd'hui la diversité socioculturelle. Cette idéologie d'homogénéité culturelle japonaise est avancée après la Seconde Guerre mondiale, tant par les chercheurs étrangers que par leurs homologues japonais. Ainsi, les variations régionales du Japon intéressaient peu de chercheurs de l'extérieur ; elles étaient et sont encore considérées comme un facteur secondaire dans les recherches sur le Japon. Récemment, on semble s'intéresser davantage au sujet. Dans son livre intitulé *La Japonésie : Géopolitique et géographie historique de la surinsularité au Japon* (1998), le géographe Philippe Pelletier voulait étudier le caractère des îles en périphérie du Japon. Il disait : « *Le Japon n'avait pas besoin du monde, il avait déjà son monde à lui, l'espace insulaire et surinsulaire, un monde en soi, vaste, plus ou moins docile.* » À ce sujet, le commentaire d'Alexander Kabanoff (1999) s'avère pertinent : « *Few Japanese scholars up to now have investigated the significance of this suprainsularous space. [...] prewar nationalists and contemporary Nihonjinron theorists have stressed the unique character resulting from Japan's insularity and maritime situation, this "negligence" seems paradoxical.* » Comme le remarque Pelletier lui-même (2003), la distinction des régions demeure, même si elles n'ont aucun pouvoir politico-administratif.

Historiquement, les études sur la société japonaise étaient orientées vers la comparaison entre le Japon et l'Occident, engendrant ainsi une simplification de la perception de la culture, tant pour celle du Japon que pour celle de l'Occident. Ce phénomène est devenu la cible des critiques blâmant la méconnaissance de la diversité culturelle qu'il entraîne ; le *Nihonjinron*, l'ensemble des théories sur les caractéristiques du peuple japonais, est critiqué et l'orientation des institutions qui encadrent les chercheurs étrangers, comme le *Nichibunken* (International Research Center for Japanese Studies) (Ivy 1995, 3), est remise en question. Le *Nihonjinron* est

représenté dans des ouvrages tels que *Amae no Kōzō (Le jeu de l'indulgence)* de Doi Takeo (1971) et *Personal Relations in a Vertical Society: A theory of Homogeneous Society* de Nakane Chie (1967 et 1970 pour la version anglaise). Mais il faut noter que ni Doi ni Nakane ne parlait d'homogénéité culturelle ou ethnique du Japon; les mots *amae*<sup>50</sup> et *tate shakai*<sup>51</sup>\* sont devenus tellement populaires qu'ils ont été utilisés en dehors même de l'intention de ces auteurs. L'interprétation de ces mots en tant que spécificités du « japonais » s'est répandue, et cette interprétation a été jugée négativement ou positivement selon l'atmosphère entourant la situation socio-économique du Japon (Funabiki 2003, 168).

Selon l'anthropologue japonais Aoki Tamotsu(1990), le *Nihonjinron* peut être divisé en quatre périodes : la reconnaissance du caractère particulier du Japon du point de vue culturel (1945-1954), la reconnaissance de son histoire relative (1955-1963), la reconnaissance de sa spécificité positive (1964-1983) et la période de passage du relativisme à l'universalisme (1984-). Aoki prétendait ne pas vouloir contribuer au *Nihonjinron* en tant qu'anthropologue culturel dans les années 1970 car cela représentait pour lui le fait de chanter les louanges de son propre pays. Néanmoins, il a tout de même insisté sur la fondation des études sur le Japon dans un contexte plus universaliste, dans le but de préparer les universités japonaises à la globalisation. Il craignait d'avoir à utiliser des textes anglais et français, produits du cadre théorique et méthodologique occidental, pour enseigner l'anthropologie du Japon à ses étudiants venus de partout en Asie et parlant couramment le japonais. Finalement, il lui semble qu'on ait d'autres choix que de passer par la vue homogénéisante pour faire les premiers pas vers la globalisation.

Aux États-Unis, Harootunian et Miyoshi (2002) parlent du rôle d'« area studies » qui nous oblige à réduire la matière d'une façon compréhensive et simple, voire superficielle, pour

---

<sup>50</sup> Ce terme englobe à lui seul les notions de courtoisie, de bienveillance, de respect, de fidélité et d'obéissance mutuelle que l'on retrouve en tête de liste dans les valeurs confucéennes. On dit du concept d'*amae* qu'il tourne autour du paradoxe de l'« indulgence musclée » et de la « douce rigueur ». Doi Takeo, en tant que psychanalyste, interprétait ce terme comme un phénomène psychologique plutôt qu'historique et l'analysait dans le contexte de la relation entre la mère et son enfant.

<sup>51</sup> Littéralement « société verticale ». Le système selon lequel les relations sociales obéissent toutes à une hiérarchie qui ressemble davantage à une relation de service mutuel, de devoir et de respect entre un inférieur et son supérieur (en âge, en expérience ou en position sociale). Pour l'anthropologue Nakane Chie, la conscience de l'appartenance, dans la société verticale, est caractérisée par l'importance mise sur le lieu, tandis que, dans la société horizontale, représentée par la société indienne, elle est mise sur le statut. Par exemple, dans une société verticale, on se présenterait en disant « Je suis untel de l'Université X », tandis que dans une société horizontale, on dirait « Je suis untel, étudiant ».

satisfaire les horaires limités du programme d'étude qui dépendent beaucoup des fonds généreux du gouvernement japonais. Enfin, Robertson (2005) souligne l'importance des études à des fins comparatives sur le Japon.

Sonia Ryang (2004) mentionne que notre difficulté à entreprendre des études anthropologiques sur le Japon ne se caractérise pas par la problématique liée à la relation de pouvoir entre le chercheur et son terrain de recherche, mais plutôt par une communication asymétrique<sup>52</sup> entre des chercheurs occidentaux et japonais, qui partagent néanmoins un parcours disciplinaire similaire ainsi que des affinités liées à leur classe socio-économique ou leurs dispositions politiques. Selon elle, la façon avec laquelle nous étudions le Japon est fortement liée au fait que le pays n'a jamais été colonisé par l'Occident, et donc, n'a jamais été utilisé comme étant une source de données permettant la construction des bases de l'anthropologie occidentale. Puisque les études modernes sont basées sur des modèles occidentaux, deux pièges nous guettent : l'imposition d'un modèle inapproprié dans le contexte ou à l'inverse, le rejet de ce modèle par l'affirmation de la tradition. L'appel à la tradition signifie le maintien des inégalités sociales, comme nous le montre le rejet du féminisme, théorie occidentale, dans les pays postcoloniaux<sup>53</sup>. Certes la tradition est un concept inhérent à la modernité.

Jennifer Robertson (2005), dans l'introduction d'un livre intitulé *A companion to the anthropology of Japan*, réclame que l'anthropologie sur le Japon n'a pas encore contribué au développement théorique dans le domaine des sciences sociales, à l'exception de l'ouvrage *Le chrysanthème et le sabre* de Ruth Benedict, publié juste après la seconde Guerre mondiale<sup>54</sup>. En

---

<sup>52</sup> Aussi, Lie (2001) explique que les nouveaux immigrants de l'Asie du sud-est constituent un nouveau groupe qui vient occuper la place qu'avaient les Coréens et les *Burakumin* dans la société. Cependant, Lie démontre que les discours contre les immigrants étrangers ne sont pas nés de la classe ouvrière (ce qui est le cas partiellement en France), mais des classes supérieures qui n'ont pas de contact direct avec la classe ouvrière; les débats sont orientés vers la façon d'accepter la culture « différente » pour des raisons socio-économiques, au lieu de discuter des problèmes économiques déjà existants. Ces débats se basent sur l'homogénéité culturelle du Japon.

<sup>53</sup> Voir l'article de Nivedita Menon, *Bourqa et beauty parlors* (2005).

<sup>54</sup> Les recherches sur la personnalité, comme celles de Geoffrey Gorer et de Weston La Barre, sont devenues influentes, et ont préparé le terrain pour *Le Chrysanthème et le sabre*, l'explication du caractère national japonais. Gorer a appuyé ses recherches sur des résultats de questionnaires, des sondages et des entrevues auprès de Japonais américains. La Barre quant à lui a observé la vie courante des Japonais américains durant leur relocalisation dans un camp de prisonniers de guerre en Utah. À cette époque, près de la moitié des anthropologues professionnels travaillaient à plein temps dans des bureaux gouvernementaux liés à l'armée, tels que l'OWI et le Bureau des Services Stratégiques, précurseur de l'Agence de l'Intelligence Centrale (CIA).

effet, après la Guerre, *Le chrysanthème et le sabre*, a suscité beaucoup de réactions de la part des Japonais. Cet ouvrage donna pour la première fois aux Japonais un bon aperçu de la façon dont les Occidentaux les percevaient, tout en livrant des outils discursifs et des constructions conceptuelles appropriées pour l'expliquer. Si l'écriture de *Le Chrysanthème et le sabre* a été entreprise dans le contexte d'études sur l'ennemi et sur son caractère national durant la guerre, les intérêts des États-Unis pour le Japon d'après-guerre sont inextricablement liés à la stratégie géopolitique américaine dans le contexte de la Guerre Froide. Donc, une fois l'occupation terminée, les recherches politico-économiques portant sur le Japon étaient davantage privilégiées. Avec l'économie montante, on s'intéresse beaucoup à ses politiques, et pour expliquer ce miracle du Japon d'après-guerre, on a utilisé le *Nihonjinron*. Enfin, comme Clifford le note sur le cas de l'Afrique<sup>55</sup>, Dale (1988 :4) observe un phénomène d'intériorisation du *Nihonjinron* par les Japonais. Goodman (1992) parle de ce danger lié au taux d'alphabétisation très élevée au Japon, et Yoshino (1998) parle du rôle des nouveaux « intermédiaires culturels » (Bourdieu 1992 : 371) dans la société japonaise qui sont surtout les élites, hommes d'affaires et fonctionnaires, qui réinterprètent les théories du *Nihonjinron* pour être consommées par le peuple à des fins plus concrètes : « nos » caractéristiques qui nous distinguent des « autres » (Yoshino 1998; 27).

Dans les années 1990, on a publié, tant au Japon qu'en Occident, beaucoup de livres qui dénonçaient les vues homogénéisantes et prônaient la reconnaissance des diversités dans la société japonaise. Comme dans le cas des études sur les minorités au Japon, de plus en plus de chercheurs démontrent les marginalités et la diversité de la société japonaise. Par exemple, *Multicultural Japan: Palaeolithic to Postmodern*, publié en 2001, édité par plusieurs japonologues et penseurs japonais contemporains, couvre, non seulement la problématique de la traduction des termes « État » et « nation » en japonais (Morris-Suzuki 1995)<sup>56</sup>, mais aussi le

---

(Cooper, J.M. 1947) C'est dans cette optique de recherche que Ruth Benedict a réalisé son ouvrage, en travaillant sur les Américaines d'origine japonaise, qui ont majoritairement quitté le pays juste après la Restauration de Meiji, et en utilisant les films japonais propagandistes commandés par le gouvernement japonais de l'époque. Le souhait de Benedict, à savoir que l'occupation américaine adopte un point de vue basé sur le relativisme culturel, s'est réalisé même si les Japonais et les Américains n'étaient pas sur un pied d'égalité.

<sup>55</sup> Clifford (1986 :116-117) note que les informateurs autant que les chercheurs agissent en tant que lecteurs et auteurs de la réécriture d'une édification culturelle.

<sup>56</sup> Il n'a pas été facile d'introduire certains concepts occidentaux, tels que l'État et la nation, puisque ces notions n'existaient pas au Japon. Aujourd'hui, par exemple, le terme « nation » est traduit parfois par *minzoku* (groupe

phénomène de créolisation du nord de l'île de Kyûshû à l'époque paléolithique. Cependant, ces études ne sont pas effectuées dans une optique de régionalisme.

Selon Befu (2001, 70), l'embryon des études sur les régions est né des cadres théoriques de la modernisation, cadres dans lesquels les chercheurs, durant les années 1960 et 1970, dirigeaient leurs recherches sur le Japon. Ils ont, par la suite, avancé que les différences saillantes entre le Japon et les autres sociétés industrialisées tendaient à disparaître. Par conséquent, à la fin des années 1980, ils ont commencé à étudier, de plus en plus, les problématiques régionales dans l'optique du changement social, l'une des conséquences étant l'observation d'une opposition entre l'urbain et le rural, c'est-à-dire entre la modernité et la tradition (Traphagan et Thompson 2006, 5). De nos jours cette dichotomie n'est plus visible, mais elle persiste dans la perception des habitants qui préfèrent différencier leur culture régionale (tradition) pour arriver à des buts spécifiques.

Un géographe contemporain, Takeuchi (2000), note que les variations de cultures et le sentiment d'appartenance à sa région d'origine continuent à exister, mais que ceux-ci n'ont jamais pris une forme d'expression régionaliste dans le vrai sens du terme. Il en parle comme une sorte de pseudo-régionalisme déformé qui reflète plutôt les effets du système fortement centralisé à Tokyo ayant réussi à amoindrir les aspirations et les revendications du vrai régionalisme.

Beaucoup de chercheurs s'intéressent à la transition qu'a vécue le Japon entre l'ère Tokugawa et celle de Meiji qui a finalement réussi à centraliser l'État. Pour expliquer ce succès, le *Haihan chiken*<sup>57</sup>, instauré en 1871, est considéré comme l'élément-clef. Ce que l'on retient de cet élément, c'est le déplacement des anciens daimyô à Tokyo et le remplacement de ceux-ci par des gouverneurs nommés par le gouvernement central. En général, le succès de la transformation du système *bakuhan* au système bureaucratique moderne est expliqué d'abord par le fait que le gouvernement a réussi à apaiser les anciens *daimyô*\* en les accommodant généreusement en argent et en titres de noblesse, alors que la plupart des domaines s'essoufflaient sous les difficultés financières. Ensuite, le gouvernement central s'est chargé du

---

ethnique), *kokumin* (les habitants du pays, donc les citoyens) ou *kokka* (l'État), mais *minzoku* est surtout utilisé pour désigner les peuplades. On utilise aussi le terme *shimin* (les habitants de la ville) pour désigner les citoyens.

<sup>57</sup> L'abolition des domaines (*han*) et l'établissement du système préfectoral.

salaire des ex-samouraïs, bien que temporairement (jusqu'en 1876), et a réussi à faire glisser leur loyalisme et leurs intérêts pour leur domaine vers la nation japonaise, sous la menace des grandes puissances occidentales.

Cependant, comme le démontre Bernard Bernier (1990) dans ses écrits sur le développement du capitalisme au Japon, la causalité dans le social est plus complexe et ne peut être conçue comme déterministe. La structure économique et politique du Japon de 1853 ne menait pas automatiquement à la défaite des Tokugawas. Il n'y avait donc pas de structures et de contradictions structurales qui menaient inexorablement vers le résultat de 1868. Il y a eu construction graduelle d'une solution. Ce qui s'est passé ne fut pas le fruit d'une nécessité historique, inscrite dans les structures : plusieurs autres cours de l'histoire étaient possibles.

Dans les vingt premières années après la Restauration de Meiji, l'unification de l'État n'était pas si déterminante; certains s'y opposaient. Il y a eu, par exemple, la Guerre du sud-ouest (*Seinan no eki*) principalement concentrée à Kyushu et orchestrée par les ex-samouraïs, en 1877, et des révoltes de paysans dans les préfectures d'Ibaraki, de Mie, d'Aïchi et de Sakai en 1876, et encore dans la ville de Chichibu dans la préfecture de Saitama en 1884. Baxte (1994) a analysé le cas du département d'Ishikawa, l'ancien domaine de Kaga<sup>58</sup>, en démontrant la dimension du système politique sous-national. Il note, le manque d'études régionales causé par le fait que ses collègues, en histoire ou autres sciences sociales spécialisées en études japonaises, confondent notoriété et notabilité, c'est-à-dire qu'ils ne voient dans l'étude des régions (domaines) plus discrètes rien qui suscite l'intérêt : la plupart des études effectuées s'orientent en effet vers les domaines actifs dans le mouvement de la Restauration de Meiji, vers leurs conflits et leur poursuite de la modernité. Baxte observe les interactions du peuple dans la région de Kaga sous une nouvelle dimension sociale : ce qui représente la réalité des régions du Japon à cette époque.<sup>59</sup> De la même façon, si on étudiait les autres régions de moindre renommée, nous

---

<sup>58</sup> Connu comme le domaine de *hyakuman goku* (« un million », la richesse d'un fief étant mesurée par la quantité de riz)

<sup>59</sup> Kaga, géré par le clan Maeda, était le domaine le plus productif en riz de l'époque Tokugawa et comprenait un grand nombre de samouraïs. À la différence d'autres domaines à la fin de la période d'Édo, Kaga n'était pas en difficulté financière; ainsi le clan Maeda était une source de fierté au pays de Kaga. Donc, la neutralité de Kaga dans la Restauration de Meiji, l'absence de résistance des samouraïs contre le changement du système politique et l'absence de conflit entre les nouveaux officiels du gouvernement et le clan Maeda sont des faits qui entrent en contradiction avec l'explication générale, mentionnée plus haut, au sujet de la transition vers le système dit moderne.

en viendrions à découvrir que chaque région démontrait un cheminement différent dans sa transition entre l'époque Tokugawa et l'ère Meiji.

Comme le démontre Yonemoto (2003; 117), le premier stade du Japon moderne abonde en cartes et textes géographiques d'un bout à l'autre du pays. À cette époque, la cartographie n'était pas vue comme outil idéologique de l'autorité shogunale; en conséquence, elle n'était pas uniformisée et ne représentait pas un véhicule du pouvoir unique de l'État. Elle est donc une des sources de reconnaissance des diversités régionales. Selon l'historien Wigen (1999), à l'époque moderne, ce sont principalement les étudiants en archéologie, en linguistique, et en folklore qui entreprennent des projets d'études cartographiques pour comprendre les diversités régionales ; la notion implicite de régions culturelles n'était pas étrangère au vocabulaire des historiens locaux. En comparaison avec la représentation monolithique des Japonais et les analyses politico-économiques dont le sujet est de démontrer les caractéristiques japonaises, il existe beaucoup de descriptions locales surtout dans le domaine de la géographie, discipline qui fait maintenant partie de la faculté de littérature dans la plupart des universités japonaises<sup>60</sup>. Avant la Seconde Guerre mondiale, c'était les intellectuels locaux, tels que les enseignants des

---

<sup>60</sup> Il faut noter que les terrains de recherche des anthropologues japonais ne se situent normalement pas au Japon, et que les programmes sont souvent offerts dans les universités de langues étrangères. Au Japon, l'anthropologie est importée des sociétés modernes occidentales dites avancées au même moment que les autres « sciences modernes » après la Restauration. C'est ainsi qu'en 1884, la société *Jinruigaku no tomo* (les compagnons de l'anthropologie) est formée par l'initiative de Tsuboi Shōgorō de la faculté des sciences de l'Université de Tokyo. Cette société, ancêtre de l'Anthropological Society of Nippon actuel, publie son premier journal en 1886, traitant de tous les sous-domaines anthropologiques, tels que la préhistoire, l'archéologie, l'ethnologie, la primatologie, la génétique, etc. 1886 est aussi la date à laquelle la société change son nom pour *Tokyo jinruigaku kai* (la société d'anthropologie de Tokyo). Même si cette autorité en sciences démontre le caractère hétérogène de l'origine du peuple japonais, le débat public s'intéressait surtout à la réussite de l'assimilation de la « culture nationale ». Les anthropologues japonais ont commencé plus tard à suivre un parcours similaire à celui des anthropologues occidentaux, c'est-à-dire une approche colonisatrice après l'annexion de Taiwan en 1895, résultat de la guerre sino-japonaise. Par exemple, Torii Ryūzō, bien que ses intentions et ses motivations tendaient vers la recherche sur les origines du peuple japonais, menait néanmoins ses travaux sur le terrain parallèlement aux étapes de l'expansion de l'empire japonais. Ses recherches ont porté sur la péninsule du Liaodong en 1895 après la guerre sino-japonaise, à Taiwan en 1897 après son annexion, en Manchourie en 1905 après la guerre Russo-japonaise et en Corée en 1910 après son annexion. Après la perte des colonies japonaises, les anthropologues japonais durent se retourner vers leur propre société pour continuer leurs recherches, mais depuis le milieu des années 1960, la puissance économique japonaise a poussé ces mêmes chercheurs à retourner faire des voyages sur le terrain en Asie du Sud-Est, dans les îles du Pacifique et en Afrique, laissant le champ libre aux ethnologues étrangers dans leur propre pays. Le docteur Junji Koizumi, de l'Université d'Osaka, qualifie de *centrifugeuse* cette tendance des anthropologues japonais à ne pas travailler sur le Japon (J.Koizumi 2004)



écoles de la région et les prêtres bouddhistes du quartier, qui, sous l'influence du folkloriste Yanagita Kunio, rédigeaient des descriptions locales.

En observant le Japon actuel, on pourrait penser que c'est l'idéologie de l'homogénéité qui a poussé le pays vers la Seconde Guerre mondiale, certes, mais pour faire écho à ce qui a été mentionné précédemment, et en réponse à l'idéologie de l'homogénéité japonaise telle que prônée par l'ancien Premier Ministre Nakasone Yasuhiro<sup>61</sup>, il ne faudrait pas oublier que l'idéologie de l'impérialisme japonais, avant la fin de la Seconde Guerre mondiale, était basée plutôt sur l'hétérogénéité ethnique du peuple japonais. Selon Oguma (1995), par souci de différenciation avec l'expansionnisme occidental, le Japon s'est vu contraint d'adopter cette idéologie d'hétérogénéité pour justifier l'expansionnisme de l'empire en Asie. Cette idéologie prétendait qu'en comparaison avec la relation existante entre les peuples occidentaux et leurs dirigeants, la relation entre le peuple japonais et l'empereur, elle, se voulait organique et naturelle, considérée comme une force unificatrice de l'Asie contre les civilisations occidentales qui prônaient l'avancement social vers la modernité<sup>62</sup>. Les capacités assimilatrices du Japon ont donc été mises de l'avant en tant que motif valable à la colonisation. Pour ce faire, on s'est intéressé principalement à l'origine du peuple japonais et surtout à aux temps anciens où l'empereur était tout puissant.

Devant les *kokutairon ja* (théoriciens étatistes) qui ont tendance à expliquer les victoires de la guerre sino-japonaise et russo-japonaise par la pureté ethnique japonaise, l'anthropologue Tsuboi Shōgorō 坪井正五郎 de la faculté des sciences de l'Université de Tokyo prétendait, au contraire, que ces victoires étaient le résultat de l'hétérogénéité de la race ; il a démontré l'utilité de l'hétérogénéité d'un peuple par des exemples tels que le cas des soldats d'origine Aïnu<sup>63</sup> qui ont reçu des médailles pour leur contribution durant la guerre russo-japonaise, menée dans des

---

<sup>61</sup> Face aux pressions internationales critiquant le « système japonais », l'ancien Premier ministre Nakasone Yasuhiro a proclamé, en 1986, l'excellence de l'homogénéité ethnique japonaise, en comparaison avec l'hétérogénéité du peuple états-unien.

<sup>62</sup> Voir la pensée du philosophe Watsuji Tetsurō dans les pages qui suivent.

<sup>63</sup> Les Aïnu, un peuple de chasseurs-pêcheurs, qui étaient à l'origine répartis dans l'ensemble de l'archipel japonais, ont été repoussés vers le nord du Japon au cours des siècles et ne vivent plus aujourd'hui que dans le Hokkaidō, l'île de Sakhaline et les îles Kuriles. Mais rares sont ceux qui ne sont pas métissés et qui ont conservé leur langue et leur culture ; la plupart ont été sédentarisés dans l'agriculture, sont devenus ouvriers du bâtiment ou journaliers agricoles. Également appelé en japonais Ebisu, Emishi ou Ezo, ce peuple a connu un sort similaire à celui des Indiens d'Amérique, avec la perte de ses traditions et la création de réserves. (Calvet 2003, 287)

conditions climatiques auxquelles ce peuple du nord du Japon était habitué<sup>64</sup>. À cette époque, la vue égalitaire ethno- raciale chez les anthropologues japonais, suite à leurs analyses de l'origine hétérogène du peuple japonais, défendait les peuples marginalisés contre le racisme; ces recherches ont ironiquement contribué à l'expansion du Japon en Asie.

Le *Japanese Society of Cultural Anthropology* (*Nihon bunka jinruigaku kai*)<sup>65</sup> organise un colloque depuis 1936 en collaboration avec l'*Anthropological Society of Nippon*, mais il faut noter que cette dernière regardait d'un point de vue différent la genèse de la civilisation japonaise ; le premier détenteur de la chaire de cette dernière société, le linguiste Shiratori Kurakichi<sup>66</sup>, a nié la théorie de l'origine gémellaire des Japonais et des Coréens<sup>67</sup> en se basant sur les différences linguistiques, remettant en doute le contenu des écrits du *kojiki*<sup>68</sup> et du *nihonshoki*<sup>69</sup> pour expliquer l'origine du peuple japonais. En se basant sur cette idée de Shiratori, Tsuda Sōkichi, historien des bureaux de recherche géohistorique en Manchourie et en Corée, a fait l'analyse de sources historiques chinoises et coréennes et en a conclu que l'origine du peuple japonais remonterait à des temps plus anciens que ceux du *kojiki* et du *nihonshoki* qui expliquent les origines de l'empereur qui, jusqu'à l'époque de Tsuda, n'était pas dissociée de l'origine de son peuple (Tsuda 1963, 178-179) ; cette analyse était perçue comme une attaque directe à la base de l'idéologie de l'empereur (Tam 1983). Le résultat, c'est qu'en 1942, Tsuda a été

---

<sup>64</sup> Un an après la Loi pour la protection de anciens barbares d'Hokkaido de 1899 (*Hokkaido kyū dojin hogo hō*), la Société anthropologique de Tokyo 東京人類学会 a réclamé, dans son journal, la fondation d'une association pour l'éducation des Aïnu. En s'inspirant du cas des Amérindiens aux États-Unis, Tsuboi a essayé de démontrer qu'il est possible de « civiliser » ce peuple du nord. Tout comme les États-Unis ont réussi à changer les coutumes des Amérindiens, à leur apprendre l'anglais et à les christianiser, de la même façon, le Japon pourrait enseigner la langue japonaise aux Aïnu et les instruire sur l'agriculture et l'éthique *tennoïste* (Relatif au tennō, à l'empereur japonais) (Oguma 1995, 83).

<sup>65</sup> Fondé en 1934 sous le nom de *Japanese Society of Ethnology* (*Nihon minzoku gakkai*).

<sup>66</sup> Il a étudié avec Ludwig Riess selon la méthode allemande moderne de recherche historique de Leopold von Ranke.

<sup>67</sup> Kita Sadakichi 喜田貞吉 a présenté la théorie de l'origine gémellaire des Japonais et des Coréens 日鮮両民族同源論 paru en 1921.

<sup>68</sup> Littéralement « Chronique des choses anciennes ». Compilation de l'histoire nationale rédigée dans un style hybride de chinois et de japonais, écrite en 712 de notre ère, à partir du regroupement de différentes sources écrites et orales. Le *Kojiki*, mêlant à la fois mythologie et histoire, explique la création du Ciel et de la Terre, la formation des îles japonaises et, surtout, l'origine de la lignée des empereurs japonais qui descendraient des *kami* (dieux tutélaires du Japon). Cette compilation avait été commandée dans le but de justifier le pouvoir impérial.

<sup>69</sup> Littéralement « Chroniques du Japon ». Le *Nihonshoki*, entièrement écrit en écriture officielle de l'empire chinois, a été rédigé quelques années seulement après le *Kojiki*, c'est-à-dire en 720 de notre ère. Bien que leur contenu soit similaire, c'est le *Nihonshoki* qui a longtemps été considéré comme la seule histoire véritable du Japon.

condamné pour le crime de lèse-majesté envers la famille impériale, et s'est vu interdire la publication de cinq de ses livres<sup>70</sup>.

Selon Oguma (1995), cette théorie de Tsuda, selon laquelle l'homogénéité et la spécificité du peuple japonais aurait reçu l'influence de l'ancien empire chinois uniquement à un niveau superficiel, ne convenait pas à l'empire japonais qui tentait d'assimiler la Chine à cette époque avec comme objectif « l'Asie unie » contre l'Occident.

Devant la cour, Watsuji s'est chargé de la défense de Tsuda avec qui il partageait les mêmes idées par rapport à l'empereur. Cependant, la vision des deux hommes diffère. Tsuda considérait que l'architecture des temples anciens à Nara et à Kyoto n'est que l'art importé de la Chine, tandis que Watsuji insiste sur la japonisation de ces œuvres d'arts. Watsuji souligne, par exemple, la statue du Kannon à onze têtes du temple bouddhiste Shōrin<sup>71</sup> devant laquelle il ne ressent nullement cette impression d'étrangeté que lui procure l'art chinois de la dynastie Tang. Selon Watsuji, c'est parce que les ancêtres du peuple japonais, arrivées sur l'archipel en provenance de la Chine et de la Corée, ont été inspirés par le paysage japonais. Pour lui, cette nouvelle culture de l'époque de l'empereur Tenmu est tout à fait « japonaise » (nihonteki 日本的) puisque les arrivants se sont naturalisés. Dans son ouvrage *Fūdo (Le milieu humain)*<sup>72</sup>, paru en 1935, il explique la spécificité du peuple japonais, non pas à partir de son origine, mais à partir de son environnement. Watsuji concevait l'environnement japonais dans son ensemble comme explication de l'esprit japonais, sans tenir compte des particularités géographiques

---

<sup>70</sup> Cet incident incarnait la contradiction du régime de l'époque. En effet, Tsuda ne remettait nullement en doute le rôle de l'empereur ; il percevait simplement le *kojiki* et le *nihonshoki* comme des écrits de propagande étatique, importés de la culture chinoise. Selon lui, le peuple japonais existait à une époque ultérieure à celle relatée dans ces deux écrits, une époque où le peuple n'était pas encore « contaminé » par le système étatique importé de la Chine. Tsuda croyait en la relation naturelle et harmonieuse entre l'empereur, en tant que dirigeant du groupe, et son peuple à cette époque de l'histoire. Donc, pour lui, l'empereur était le symbole d'intégration du peuple, contrairement au système chinois dans lequel l'empereur, donc le pouvoir, était dissocié du peuple. Voir Burns (2003) pour comprendre cette ligne de pensée.

<sup>71</sup> Shōrinji jūichimen kannon 聖林寺十一面観音. Dans *Koji junrei* de Watsuji (1919).

<sup>72</sup> Traduit par Augustine Berque. Certains traduisent aussi le terme *fūdo* par « climat ».

régionales<sup>73</sup>. Il présente l'État japonais impérial comme l'unité sociale ultime<sup>74</sup> (1942, 596)<sup>75</sup>. Oguma croit que c'est Watsuji Tetsurō<sup>76</sup> (1942) qui aurait donné naissance au discours homogénéisant après la Seconde Guerre Mondiale; il aurait concrétisé l'homogénéité du peuple en parlant de l'unicité de « l'esprit japonais » (nihon seishin).

Après la Seconde Guerre mondiale, Tsuda, lui, jouissait de l'estime des nouveaux intellectuels puisqu'il était considéré comme un critique du régime impérial. Malgré tout, Tsuda a refusé l'offre de devenir président du Historical Science Society of Japan et il a publié un article en faveur du système impérial, *The Circumstances of the Founding of the Nation and the Idea of the Eternal Succession of Emperors (Kenkoku no jijō to bansei ikkei no shisō 建国の事情と万世一系の思想)*, contrairement aux attentes de l'éditeur de la revue Sekai (vol.4) (Ruoff 2001,45-47). Watsuji a aussi publié dans la même revue un article en faveur du système impérial<sup>77</sup> et n'hésitait pas à défendre cette position. Il est reconnu pour son débat avec Sasaki Sōichi 佐々木惣一 sur le *kokutai* après la Guerre, débat par lequel il est devenu la cible des critiques du monde intellectuel d'après-guerre. Finalement, on a peu à peu oublié que les idées expansionnistes étaient basées sur l'idéologie assimilatrice de l'hétérogénéité. On a aussi tendance à oublier que Tsuda allait en fait à l'encontre de l'autorité de l'époque, et qu'après la

---

<sup>73</sup> Pourtant, sur une note plus personnelle, Watsuji reconnaît, en 1960, des « différences remarquables » entre Tokyo et Kyoto dans son article intitulé « Kyō no shiki » (Littéralement : les quatre saisons de Kyoto) pour la revue *Shinchō* 新潮. Il commence par : « Je déménageais de nouveau à Tokyo à la fin juin [...] le vert des feuilles d'arbre de Tokyo me dégoutait, c'était insupportable. (traduction libre) ». Il avait pourtant vécu vingt ans à Tokyo auparavant. Il est allé jusqu'à dire qu'il a compris concrètement « la différence entre le *fūdo* (milieu humain) de Tokyo et de Kyoto » (*Tōkyō to Kyōto tono fūdo no chigai* 東京と京都との風土の相違). En conclusion, il fait un parallèle entre les beautés saisonnières de Kyoto et les coutumes établies par les ancêtres du peuple Japonais, excluant de ce fait l'influence qu'aurait pu avoir l'Est sur les premières civilisations.

<sup>74</sup> « Si nous le voyons de cette façon, l'État n'est rien d'autre que la manifestation de la coopération comme dédiation de l'existence des individus. » (Watsuji 1942, 596, traduction de Bernier 2001, 538) Le disciple de Watsuji confirme qu'il répétait souvent que l'État japonais est une parfaite synthèse de la notion de *minzoku* (« peuple » au sens ethnique) et du *kokumin* (« peuple » au sens nation) (Oguma 1995, 297).

<sup>75</sup> Basé sur la traduction de Bernier (2001).

<sup>76</sup> Watsuji Tetsurō dévalorise le type d'État fondé sur l'utilitarisme et l'individualisme, puisque ce dernier ne poursuit que l'intérêt privé. Il appuie les principes de l'État impérial japonais. Il appuie aussi la guerre, en cas de défense seulement, quand l'État imparfait menace d'envahir son État-nation. Ne pas arriver à protéger son État est synonyme d'échec sur tous les plans, car l'État, selon Watsuji, émane du soi (私). Malgré tout, il n'était pas en faveur de l'expansionnisme. Il rêvait d'un monde en harmonie composé d'États-nations parfaits, et déplorait la faiblesse des amérindiens et de certains pays africains devant la menace occidentale. Cette théorie n'entre pas non plus en conflit avec l'autorité japonaise de l'époque.

<sup>77</sup> *Kokumin no rekishiteki sōi wa tennō ni yotte hyōgen* 国民の歴史的創意は天皇によって表現.

fin de la Guerre, Tsuda était prisé et Watsuji critiqué<sup>78</sup>. Ces penseurs sont décédés au début des années 1960, avant la montée du Japon dans l'échelle de l'économie mondiale.

Pour ce qui est de la description locale au Japon, c'est sans doute Yanagita Kunio qui a encouragé la naissance de l'anthropologie des Japonais par les Japonais (Hashimoto 1998). Yanagita s'opposait au courant anthropologique principal du Japon, remettant en question l'utilité de la recherche sur l'origine du peuple. C'est pour cette raison que ses études ne se sont pas confrontées à l'autorité. Il a critiqué le monde académique qui se concentrait sur les écrits historiques anciens construits à partir des faits, combinant quelques épisodes des héros historiques, ignorant la vie, donc l'histoire, de la majorité du peuple. Avec une certaine hantise envers les études académiques dites scientifiques, fondées par les « Blancs », il a fondé l'école du folklore japonais, inspiré de *The handbook of folklore* de George L. Gomme, en s'écartant des méthodes des autres écoles anthropologiques du Japon. Dans ce contexte, il a valorisé le travail de Sir James George Frazer (1854-1941) qui dirigeait ses études vers des sujets que les anthropologues de l'Université impériale de Tokyo n'avaient jamais traités (Yanagita vol.25, 234 ; Oguma 1995, 231<sup>79</sup>). Il a commencé ses activités à l'extérieur du contexte universitaire, c'est-à-dire de façon autonome, après avoir quitté le ministère de l'Agriculture parce qu'il considérait les politiques de l'État comme trop centralisatrices<sup>80</sup> : il a commencé à publier le journal *Kyōdo kenkyū* (*Études sur la terre natale*<sup>81</sup>) en 1913, et a formé le *Minkan denshō no kai*\* (Assemblée pour les traditions du peuple) en 1935. Il faisait une distinction entre son *minzoku gaku* 民俗学 (folklore) et le terme *minzoku gaku* 民族学 (ethnologie) déjà existant, en utilisant des *kanji* différents pour l'écrire: le premier 俗 signifie, pour lui, une investigation du soi, de sa propre

---

<sup>78</sup> Watsuji n'était pas contre la guerre puisqu'au moins il s'agissait de l'affranchissement de l'Asie envers l'Occident. Il était plutôt contre les politiques d'assimilation en général (322-323). Quant à Tsuda, il était plutôt contre l'expansionnisme; il ne voulait pas que les japonais se mêlent avec les chinois ou les coréens (288).

<sup>79</sup> Oguma explique que Yanagita a voulu établir une discipline propre au Japon après son expérience humiliante en Europe, où il était membre de la délégation pour la Société des Nations.

<sup>80</sup> Yanagita a publié, dans la revue *Chihō* 地方, un article intitulée *Chihōbunka kensestu no josetsu* 地方文化建設の序説 (traduit littéralement : Introduction à la construction de la culture des régions). Il y déplore clairement la concentration à Tokyo à partir de laquelle tous les éléments civilisationnels sont diffusés unilatéralement vers les régions. Voir Denda (1977) pour l'idée du régionalisme (*chihō shugi*) de Yanagita.

<sup>81</sup> Traduction libre.

culture, tandis que le second 族 signifie une description plutôt large de la vie et de la culture des autres groupes ethniques, c'est-à-dire des peuples des autres pays (Hashikawa 1977, 88-95).

Néanmoins, ses études n'échappent pas à la relation du pouvoir entre ceux qui étudient et ceux qui sont étudiés. C'est pourquoi ses deux ouvrages célèbres, *Tōno Monogatari* 遠野物語 et *Kaijō no michi* 海上の道, sont écrits à partir de ses recherches dans la région du Tōhoku et Okinawa respectivement. Sa théorie marquante, *Réflexions sur l'escargot* (*Kagyū-kō* 蝸牛考) (1932), basé sur son analyse des variations linguistiques du mot désignant l'escargot, repose sur un modèle de diffusion culturelle du centre vers la périphérie. Cette théorie présuppose que les périphéries conservent la culture ancienne qu'elles avaient reçue du centre, dans ce cas-ci, de Kyoto. Il voyait donc la différence régionale (spatiale) comme une différence temporelle. Pour comprendre sa pensée, il faut voir le parcours de sa vie : il s'est déplacé à Tokyo en raison de sa situation familiale et il est devenu un bureaucrate des ministères (à commencer par celui de politique agricole, comme on l'a vu plus haut). Il a reçu un prix pour sa contribution à l'annexion de la Corée et il a voyagé à Taiwan où son oncle était gouverneur. Parallèlement, il a étudié le folklore japonais en vue de comprendre l'essence de son peuple. Les membres de cette école et Yanagita partageaient un profil commun, c'est à dire qu'ils étaient des intellectuels du centre du Japon, résidant à Tokyo pour la plupart, avec quelques exceptions à Kyoto et à Osaka (Takeuchi 2000, 28). Akamatsu Keisuke, contemporain de Yanagita, reprochait à ce dernier d'avoir fermé les yeux sur certains sujets dans ces recherches, tels que l'empereur, les yakuzas et les habitudes sexuelles du peuple (Akamatsu 2004).

À Hokkaidō, après la Restauration de Meiji, le Japon réclamait la « japonisation » des Aïnu, comme l'avait fait de façon sporadique les Tokugawa pour réclamer la possession d'Hokkaido<sup>82</sup>. Néanmoins, à la différence du cas d'Okinawa, le gouvernement de Meiji a investi

---

<sup>82</sup> Durant l'ère Tokugawa, l'Hokkaido actuelle était divisée en deux parties : la portion majoritaire, appelée *Ezochi* (le territoire des barbares) était habitée par les Aïnus et ne faisait pas partie des domaines japonais; la partie la plus au sud, appelée *Wajinchi* (territoire japonais) était sous le contrôle du domaine Matsumae. Le domaine Matsumae n'étant qu'un intermédiaire, les Aïnus n'étaient pas, en général, encouragés à utiliser la langue ou à adopter les coutumes japonaises, à la seule exception de l'époque où le domaine de Matsumae avait été mis sous le contrôle directe du *bakufu* de Tokugawa devant la menace d'*Aka ezo* (la Russie), entre 1799 et 1821, et entre 1855 et 1868. Cependant, le *bakufu* de Tokugawa n'avait pas les fonds nécessaires pour gérer la politique d'assimilation, et quand la menace russe s'est éloignée, l'intérêt de « japoniser » les Aïnus en a fait de même. À la fin de l'ère Tokugawa, le domaine Matsumae, grevé par le système du *sankin kōtai* imposé par le shogun, était endetté envers les marchands de Honshū, notamment envers ceux d'Ōmi (Weiner 1997, 20). Par

dans l'exploitation et la mise en valeur du territoire d'Hokkaido, en y encourageant, en premier lieu, l'immigration de la population *shizoku*<sup>83</sup>, alors en souffrance financière. Les peuples aïnus ont alors été privés des terres qu'ils utilisaient, terres que les Japonais considéraient comme *terra nullius*, au profit des immigrants japonais et du gouvernement; on a aussi révoqué les dispositions spéciales qu'ils avaient reçues du domaine Matsumae. De plus, une fois que l'immigration atteignait un certain volume, il ne devenait plus nécessaire d'investir davantage pour la politique d'assimilation des Aïnus. Pour les « japoniser », donc les « civiliser », une demande d'adoption d'une politique de « protection » a été déposée<sup>84</sup>. Une fois cette demande rejetée, le gouvernement japonais a tout de même adopté une loi pour la protection des Aïnus, en 1899, en imposant toutefois au gouvernement d'Hokkaido la responsabilité des dépenses que cette loi imputait.

Kindaichi Kyōsuke, linguiste et professeur de l'Université impériale de Tokyo, a reçu le prix Imperial Award of the Japan Academy pour son ouvrage *Yukara, Aïnu Epic Poetry* avec l'aide d'une jeune femme d'origine aïnue, Chiri Yukie 知里幸恵, en 1932. La relation entre son frère, Chiri Mashihō 知里真志保, devenu professeur à l'Université impériale d'Hokkaido, et Kindaichi a souvent été décrite comme représentant la dichotomie entre les Japonais et les Aïnus. Kindaichi a parfois été critiqué pour la conception qu'il avait de la culture « traditionnelle » aïnue dissociée de la vie sociale moderne de ces derniers. Mais le fait de critiquer ainsi les idées de Kindaichi peignait une image de la culture des peuples aïnus « en voie de disparition », et voilait le vrai processus qui avait engendré ce discours (Murai 1996). Dans le même ordre d'idée, Kamada (1999) a retracé la colère que ressentait Chiri Mashihō

---

conséquent, l'administration du domaine exploitait de plus en plus la main-d'œuvre aïnue en augmentant la valeur des produits japonais échangés contre les produits aïnus. Par la suite, on assiste à plusieurs phénomènes qui ont contribué à miner les sociétés aïnues : les déplacements forcés des peuples aïnus de la région montagneuse vers les côtes maritimes, l'exploitation des femmes aïnues et l'apparition de nouvelles maladies transmises par les ouvriers saisonniers japonais.

<sup>83</sup> L'immigration de la population *shizoku* est appelée *tondenhei* 屯田兵 (colon-militaire). Après la Restauration de Meiji, les *daimyō* et les clans étroitement reliés à l'empereur sont devenus *kazoku* (noblesse). Il en résulte donc que les membres de la classe guerrière dont la mission était de servir leur *daimyō*, perdaient leur utilité et leur domaine. Les plus hauts gradés d'entre eux devenaient *shizoku* (famille guerrière) et les plus endettés étaient envoyés à Hokkaido pour cultiver la terre. Plus tard, l'immigration vers le nord ne se limite plus aux *shizoku*.

<sup>84</sup> Politique proposée avec l'appui de ceux qui voyaient d'un mauvais œil l'installation des missionnaires occidentaux à Hokkaido, notamment contre le missionnaire John Batchelor, qui fondait des écoles et fournissait aux Aïnus une éducation dans leur langue ainsi qu'en anglais. Il établissait même des écoles pour eux, ce qui n'avait jamais été fait par les Japonais (Oguma 1998; 50-69).

devant les traductions de la langue aïnue à la langue japonaise, puisque ce processus ne faisait que réaffirmer le discours de la disparition des Aïnus. Il n'était pas satisfait de la situation identitaire de son peuple. Il a vécu exaspéré de cette absence d'harmonie intérieure qui l'a suivie jusqu'à la fin de ses jours. Surtout depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, le mouvement des Aïnus s'oriente contre ce type de discours<sup>85</sup> et en faveur de l'abolition de la Loi pour la protection des anciens barbares d'Hokkaido de 1899 (*Hokkaidō kyū dojin hogo hō* 旧北海道土人保護法) qui reconnaissait les Aïnus comme citoyens de deuxième degré et comme un peuple à protéger. Le peuple aïnu a contesté de nombreuses fois les énoncés des différents premiers ministres japonais à l'effet que le Japon est un pays ethniquement homogène (le premier ministre Nakasone en 1986, Mori en 2001 et Aso en 2005). La loi de 1899 a été abolie en 1997 et la Loi pour la promotion de la culture aïnue et pour la dissémination et le soutien des traditions aïnues a été adoptée<sup>86</sup>.

Pour comprendre le point de vue des intellectuels provenant des périphéries. Prenons pour exemple la préfecture d'Okinawa, appelée Ryūkyū avant l'ère Meiji. Lors du *Haihan chiken* en 1871, le Ryūkyū, qui devait toujours allégeance à la Chine ainsi qu'au Japon, est tombée sous la tutelle de la préfecture de Kagoshima (Satsuma) en tant que Royaume de Ryūkyū. L'année suivante, le royaume est devenu le domaine Ryūkyū, et son roi est anobli, au même titre que les autres ex-daimyō, et obligé de se déplacer à Tokyo. Malgré la résistance opposée par le Ryūkyū, le domaine est devenu la préfecture d'Okinawa, en 1879, par la force du gouvernement japonais, assisté de son armée qui était aussi chargée d'amener le roi jusqu'à Tokyo<sup>87</sup>. Après l'annexion, certaines lois, telles que le code pénal japonais, sont introduites,

---

<sup>85</sup> Citons en exemple le procès lancé par Cikap Miekō en 1985 à la suite de l'utilisation d'une image d'elle-même dans un film où elle était représentée comme la fille d'un peuple en train de disparaître.

<sup>86</sup> En juin 2008, le gouvernement japonais a officiellement reconnu les Aïnus en tant que peuple autochtone du Japon.

<sup>87</sup> En fait, cette annexion du Ryūkyū ne s'est pas réalisée à l'unanimité des Japonais; il y avait des objections au point de vue économique. Maintenant que le Ryūkyū n'avait plus sa double appartenance à la Chine et au Japon, ce qui avait favorisé les échanges internationaux jusqu'à ce jour, il était considéré, par certains, comme désavantageux pour le Japon. Ce système de double appartenance n'est pas basé sur la division géographique en tant que tel, mais plutôt sur la relation du peuple qui habite sur la terre avec la Chine et le Japon (Oguma 1998; 50). Mais, le système international de l'Asie de l'Est, construit autour de l'empereur chinois, qui permettait cette double appartenance du Ryūkyū, n'a pas fait le poids devant l'intervention des puissances occidentales dont le système n'admettait pas la double allégeance d'un pays soumis. Dans ce contexte, on assiste alors à un changement de point de vue de la part du Japon : l'annexion d'Okinawa est alors encouragée surtout pour sa valeur géopolitique en vue de la défense militaire.



mais le système fiscal reste inchangé dans l'immédiat, c'est-à-dire que la gouvernance japonaise accordait à Okinawa la gestion de son propre système. Pourtant, pour faciliter la gouvernance, le système scolaire japonais a été installé instantanément<sup>88</sup>. En 1896, à l'initiative de l'association politique *Kodōkai*, les intellectuels et les classes dirigeantes du Ryūkyū ont soumis au gouvernement central japonais une pétition de 73 000 signatures (ce qui représentait la quasi-totalité des hommes majeurs à Okinawa) pour demander l'installation d'une assemblée régionale dans la préfecture, avec l'ancien roi du Ryūkyū comme préfet. Cette demande avait pour objectif de ramener le roi sur son territoire. Après l'échec de ce projet pour l'obtention d'une certaine autonomie, les revendications se sont orientées vers l'acquisition d'un pouvoir égal à celui des autres préfectures du Japon.

On assiste à une résistance stratégique qui se manifeste entre autre dans des écrits, comme ceux d'Iha Fuyu 伊波普猷<sup>89</sup>. (1876-1947) Dans sa théorie *Nichi Ryū doso ron*<sup>90</sup> selon laquelle le peuple japonais serait de la même origine que le peuple de Ryūkyū, il démontre non seulement des traits de culture similaires à ceux de l'île principale du Japon, mais aussi des traits différents qu'ils partageaient autrefois et qui, selon lui, témoignent de la disparition de certains

---

<sup>88</sup> Il était gratuit, ce qui n'était pas le cas dans le reste du Japon. Au début, le taux de fréquentation n'était pas élevé, car l'éducation en japonais était inutile pour la vie à l'Okinawa, mais la défaite de la Chine, en 1894 lors de la guerre sino-japonaise, a apporté des changements dans l'opinion publique à Okinawa : jusqu'à cette époque, les habitants désiraient conserver la protection de la Chine, mais la situation étant ce qu'elle était, se sont résignés à une simple allégeance envers le Japon. La fréquentation scolaire a aussitôt augmenté (Oguma 1998; 39). Dès lors, l'assimilation était convoitée tant de la part d'Okinawa que de la part du Japon, mais dans des buts différents. Pour Okinawa, devenir Japonais, c'est-à-dire adopter la langue et le mode de vie, signifiait la seule chance de prospérité et d'augmentation du statut d'Okinawa dans l'empire japonais.

<sup>89</sup> Le « père d'Okinawa », revenu à Okinawa après avoir étudié dix ans à Tokyo, était conscient que le destin des habitants de l'île d'Okinawa n'était pas dans leurs propres mains.

<sup>90</sup> Certains critiquent l'hypothèse d'Iha Fuyū selon laquelle les Japonais et les Ryūkyūans (Okinawans) partageraient les mêmes origines. Jusqu'à récemment, on croyait que les habitants du nord du Japon, les Aïnus, et du sud du Japon, les Okinawans, étaient des descendants de la population Jōmon. Cette théorie est basée sur le fait qu'en général les Aïnus et les habitants d'Okinawa ont une peau plus foncée, un visage aux traits plus accentués et une pilosité plus importante. On a ainsi déduit que ces populations ont été repoussées aux extrémités de l'archipel durant l'expansion de Yayoi. C'est pourquoi on appuie leur autonomie en tant que peuple distinct des Japonais. Pourtant, les études dans les domaines de l'anthropologie physique et génétique ont conclu récemment que les Aïnus et les habitants de Ryūkyū (Okinawa) ne sont pas de la même origine. Selon Asato et Doi (2011), les Okinawans partagent des similitudes génétiques avec les Japonais et font partie d'un groupe qu'ils appellent eux-mêmes *yamatonchu* (habitants du Yamato). Les ancêtres directs de la population d'Okinawa actuelle sont de l'époque Gusuku. Les ossements datant d'après le 12<sup>e</sup> siècle ne sont guère différents de ceux des Japonais du Moyen Âge. Effectivement, à cette époque, il y a certainement eu un contact entre la population de Kyushu et de Honshu. De plus, les recherches plus récentes sur les tombes de la noblesse indiquent que les membres du royaume de Ryūkyū du 12<sup>e</sup> siècle partagent leur ADN avec les Japonais mais aussi avec les habitants du sud de la Chine. L'ADN okinawan reflète le commerce actif dans cette partie de l'Asie.

aspects culturels dans le centre du Japon. Il tentait en cela de protéger les particularités d'Okinawa des traitements discriminatoires sévères du gouvernement impérialiste japonais.

En ce qui concerne le Japon, l'ethnicisation et la revendication éventuelle pour la différence en périphérie du Honshu sont des processus parallèles qui accompagnent l'expansion colonialiste du Japon. L'assimilation aux Japonais était considérée comme la seule voie possible pour les peuples aïnus (Sidde 28), tout comme la modernisation était inévitable pour les Japonais. Les politiques établies pour les Aïnus étaient donc « japonisées » et « modernisées » à la fois<sup>91</sup>. C'est à travers sa résistance au Japon que le peuple aïnu a acquis son identité propre. De la même façon, Sakai (1997) nous rappelle que le concept d'État-nation est indissociable du processus d'homogénéisation. Pour faire face à l'Occident, les éléments hétérogènes peuvent se regrouper en résistance monolithique contre celui-ci. Mais pour y arriver, l'homogénéité doit prédominer à l'intérieur de la nation. Lors de la formation d'une nation, le processus de modernisation devrait entraîner l'élimination de tout élément hétérogène. Par contre, le concept de l'État-nation en est un occidental et c'est là que le cercle vicieux commence. Selon Sakai, pour conserver son identité face à l'Occident, le Japon a dû s'opposer à l'Occident en adoptant l'idéologie et le mode de penser de l'Occident.

La plupart des chercheurs observent que, suite aux efforts de construction nationale à partir de Meiji, au sein d'une culture extrêmement standardisée et grâce à l'omniprésence niveleuse des media de masse, les signes résiduels de variations régionales sont d'autant plus importants qu'ils révèlent encore un sens du local conçu soit comme une dispersion stylisée du national, soit comme une revendication identitaire quasi régionale (Ivy 1998, 89; Pelletier 2003). Depuis, et encore aujourd'hui, l'identité japonaise est devenue la seule identité par laquelle tous

---

<sup>91</sup> Et pour cette création du peuple « japonais », les autres peuples (ethnies), comme les *Burakumin* et les Aïnus, sont différenciés respectivement par les dénominations « nouveau- gens du peuple » (*shin-heimin* 新平民) et « ex-autochtones » (*kyū-dojin* 旧土人); ce stigma rattachée à ces statuts différents dans le polity japonais, statuts entre « barbare » et « civilisé », équivaut aux traits ethniques dans un régime qui traite la différence par des termes ethniques. Administrativement, le gouvernement japonais reconnaissait et accordait le statut Aïnu uniquement à ceux qui occupaient les territoires délimités appelés *kotan*. De la même façon, le statut de *Burakumin*, grâce auquel on pouvait recevoir, entre autres, un soutien financier, était accordé uniquement à ceux qui résidaient dans les quartiers circonscrits de certaines villes, bien que l'origine burakumin ait servi de trait discriminatoire en matière d'emploi, de mariage et de logement, même à l'extérieur des villages circonscrits. Ces politiques administratives ont créées des variations régionales ; aujourd'hui encore, le problème de *Burakumin* en est un concentré dans le Kinki, tandis que celui des Aïnus reste localisé à Hokkaido.

les habitants peuvent négocier avec l'État-nation (Howell 2005, 17). Dans ce contexte, les idéologies d'homogénéité culturelle et d'hétérogénéité culturelle peuvent toutes deux servir aux revendications contre le pouvoir central. Bien que faibles, ces revendications sont omniprésentes.

## Chapitre 2 : Le *jibanchinka* du Kansai

### 1 Le discours du *jibanchinka* (l'affaissement de terrain)

#### 1.1 L'énoncé de Sugi Michisuke à la CCIO

Depuis quelque temps, le terme « *jibanchinka* 地盤沈下 (affaissement de terrain) <sup>92</sup> » est aussi employé pour décrire la situation de la région du Kansai. Par analogie, « *Kansai no jibanchinka* (L'affaissement de terrain du Kansai) » nous ramène à l'image du « terrain » du Kansai qui s'affaisse, effrité par le contexte économique. Cette analogie n'existait pas avant l'époque de Meiji. Par conséquent, à quel moment peut-on situer le début des discussions entourant ce phénomène? En fait, on peut retracer l'origine de cette expression à l'allocution de Sugi Michisuke 杉道助 à la Chambre du Commerce et de l'Industrie d'Osaka 大阪商工会議所 (CCIO) en 1952 (Nakamura 2000); il s'agirait alors de la première apparition publique de l'analogie, utilisée alors par *Sugi* pour exprimer son inquiétude au sujet de l'économie d'Osaka, alors qu'il lançait un appel à la promotion économique de la ville. L'année suivante, *Sugi* encourage la formation de l'Assemblée délibérante pour la promotion de l'économie d'Osaka 大阪経済振興審議会.

Ces dernières années, l'économie d'Osaka démontre des signes évidents d'affaissement. Dans ces circonstances, il est important de faire tout ce qui est en notre pouvoir pour encourager l'essor de cette économie.

(Sugi Michisuke à la CCIO 1952)

On dit qu'Osaka est le centre économique et le cœur de l'industrie commerciale du pays, mais aujourd'hui, ce n'est plus qu'un titre qui ne représente plus vraiment la réalité. Redonnons à Osaka la place qu'elle mérite, non seulement pour servir les intérêts du Kansai, mais pour toute la nation. Je suis convaincu

---

<sup>92</sup> Le terme « *jibanchinka* » réfère aux années où les problèmes de pollution causaient de réels affaissements de terrain et où la récession faisait rage après la guerre de Corée. Le réel affaissement du terrain à Osaka commence bien avant la Seconde Guerre mondiale; le gouvernement constate le problème après le passage du typhon Muroto en 1934 et tente de régler le problème en effectuant des recherches sur les ravages causés par ce phénomène naturel. Quand les activités économiques d'Osaka se rétablissent, le gouvernement aménage un canal industriel en 1951 pour aborder le problème d'affaissement qui persiste jusqu'au passage du typhon Muroto II en 1961, après quoi l'affaissement de terrain cause une importante inondation. Finalement, l'affaissement est stabilisé depuis 1967 grâce au canal industriel et aux réglementations d'utilisation de l'eau (Mita M. 2009).

que la renaissance d'Osaka contribuera au développement économique du Japon et à la récupération de la force nationale.

(Sugi Michisuke à la CCIO 1953, cité par la CCCIO [2003])

Selon Fukumoto, directeur de l'Institut de recherches de la Banque Sanwa à Osaka<sup>93</sup> (2000), nous pourrions diviser le *jibanchinka* en quatre épisodes d'affaiblissement de l'industrie et de la finance du Kansai. Le premier épisode s'est manifesté entre la fin d'Edo et le début de la Restauration de Meiji, c'est-à-dire entre l'époque où les marchands d'Osaka étaient forcés de déboursier le coût des armements pour les expéditions du *bakufu* contre le domaine Chōshū et l'époque où ces mêmes marchands d'Osaka ont ensuite été approchés pour déboursier le coût des armements destinés aux expéditions contre le *bakufu*. Au début de l'ère Meiji, malgré leur contribution financière à la guerre intérieure en faveur du nouveau gouvernement et à la suite changements apportés par le nouveau système, les marchands d'Osaka vivaient des moments difficiles. Par exemple, l'abolition des domaines a mené à la disparition des *kurayashiki*<sup>94</sup> qui faisaient d'Osaka le centre commercial du Japon. Dès le début de l'ère Meiji, les marchands d'Osaka perdent leurs créances sur les domaines appartenant au régime politique précédent. Le système monétaire basé sur la devise argent à Osaka et sur la devise or à Edo est aboli et remplacé par un système monétaire basé sur l'or dans tout le pays<sup>95</sup>. Le système financier d'Osaka se retrouve ainsi en état de panique, réduisant la plupart des institutions financières à la faillite.

Le deuxième épisode d'affaiblissement de l'industrie et de la finance du Kansai se produit à l'époque de la Seconde Guerre mondiale, surtout après les campagnes du Pacifique de 1941 alors que, selon Fukumoto, l'économie dirigiste du Japon renforce la concentration des secteurs financiers et industriels à Tokyo tout en nationalisant les entreprises privées. Le troisième épisode d'affaiblissement a lieu à l'époque suivant la guerre de Corée (1950-1953). En premier lieu, les politiques industrielles du pays effectuaient la transition vers l'industrie lourde et chimique qui s'était beaucoup développée à Tokyo durant la Seconde Guerre mondiale

---

<sup>93</sup> Après la fusion de la Banque Sanwa et la Banque Tōkai en 2002, l'Institut de recherche change son nom pour l'Institut de recherche UFJ et incorpore son homologue de la banque Tōkai. Puisque la Banque UFJ a fusionné de nouveau avec la Bank Tokyo Mitsubishi en 2006, l'Institut fait désormais partie du *Mitsubishi UFJ Research and Consulting Co.,Ltd.*

<sup>94</sup> Kurayashiki 蔵屋敷 : l'entrepôt seigneurial des fiefs situés à Osaka et où sont emmagasinés les produits de tous les domaines, notamment le riz.

<sup>95</sup> La monnaie japonaise est aujourd'hui encore fabriquée à Osaka.

et vis-à-vis de laquelle le Kansai avait accusé un retard. En second lieu, l'internationalisation de la finance nécessitait que les banques aient une seule maison-mère pour représenter l'Ouest et l'Est du Japon; pour la plupart d'entre elles, Tokyo était le choix le plus judicieux. Le dernier épisode d'affaiblissement du Kansai a quant à lui commencé il y a vingt ans et persiste encore de nos jours : le contexte de libéralisation du monde financier japonais à l'échelle internationale a rendu le marché financier de Tokyo de plus en plus important, au détriment de celui d'Osaka.

## 1.2 L'origine du *jibanchinka*

Nakamura (2000) remarque que la plupart des rapports traitant du *jibanchinka*, depuis la fin de la décennie Showa 20 (1945-1954) jusqu'à la décennie Showa 30 (1955-1965), tels que celui du CCIO et celui de la Division du commerce et de l'industrie d'Osaka City Affaires Bureau, mentionnent la centralisation à Tokyo durant la Seconde Guerre mondiale comme cause de ce phénomène. Dans le commerce de gros, le produit des ventes d'Osaka d'avant-guerre représentait 1,65 fois celui de Tokyo en 1935, alors qu'il ne représente plus que 1,4 fois celui de Tokyo en 1952, soit après la guerre<sup>96</sup>. Pour expliquer cette diminution de l'écart entre les deux villes, la division de recherche du CCIO a souligné neuf facteurs : (1) l'économie dirigiste et, par conséquent, l'effondrement de l'organisation commerciale, (2) la précarité du capital, (3) la politique nationale priorisant la productivité, (4) la tendance de centralisation du pouvoir<sup>97</sup>, (5) les pratiques professionnelles des marchands d'Osaka, (6) le nombre excédentaire de commerçants et l'intensification de la compétition, (7) la perte du marché mandchou-coréen, (8) la difficulté d'approvisionnement en marchandises nouvellement disponibles sur le marché, (9) les dommages causés par la récession. Quant au commerce de détail, le produit des ventes de Tokyo représentait 1,35 fois celui d'Osaka avant la guerre, et 3 fois celui d'Osaka après la guerre. Pour expliquer une fois de plus cet écart, le CCIO a mentionné cinq éléments : (1) le taux de croissance de la population d'Osaka relativement plus faible que celui de Tokyo, (2) le niveau de consommation relativement plus bas que celui de Tokyo, (3) le caractère

---

<sup>96</sup> Osaka shōkōkaihissho chōsabu. *Osaka shōgyō no genjō bunseki*. 1953

<sup>97</sup> Déjà avant la Seconde Guerre mondiale, Ogawa Gōtarō, ancien professeur à l'Université de Kyoto et membre de la Chambre des Représentants depuis 1917, a fait savoir publiquement « *that he intended to eliminate the control faction in MCI (Ministère du Commerce et de l'industrie), and he had several reasons for wanting to do so. First, he was from Kansai and reflected the Osaka business world's hostility to the controlled economy* (Johnson 1982, 127). »

« marchand » d'Osaka, comparé au caractère plus « consommateur » de Tokyo, (4) la réduction du nombre de visiteurs de l'extérieur d'Osaka, (5) la population trop portée vers les métiers de commerçants.

Il semblerait donc que la Seconde Guerre mondiale ait été le tournant pour l'économie du Kansai. Cependant, selon Nakamura (2000), le phénomène du *jibanchinka* a pris racine avant la guerre, à l'époque où le Kansai s'orientait vers l'industrie légère et l'industrie textile, dont les produits étaient exportés sur le marché asiatique en partance du port d'Osaka et du port de Kobe, deux villes qui avaient prospéré en tant que villes commerciales. « *The biggest industries were the cotton textile firms on Osaka, and they were fiercely independent and suspicious of Tokyo.* (Johnson 1982, 88) » Durant la guerre, en plus des dommages causés par les bombardements, la structure industrielle d'Osaka est affectée par la politique du gouvernement central japonais misant sur l'industrie lourde et chimique pour les fournitures de guerre. Le rétablissement de l'industrie légère axée sur l'industrie textile au Kansai après la guerre agit comme remorque de l'économie régionale et permet au Kansai de reprendre sa place dans le commerce international.

Après la Seconde Guerre mondiale, durant la période de rétablissement, les ports d'Osaka et de Kobe accusent un certain retard par rapport aux autres ports japonais, surtout parce que leurs destinations principales étaient les anciennes colonies japonaises en Chine, en Corée et en Asie de sud-est. C'est à cette époque qu'on commence à observer un désavantage structurel au niveau de l'économie de la ville d'Osaka, et donc de la région du Kansai dans son ensemble, celle-ci étant dépendante des exportations de l'industrie du textile et de l'industrie légère. À cause de la concurrence d'autres pays d'Asie œuvrant dans les mêmes domaines, même dans le contexte de la situation économique favorable d'après-guerre, les exportations en provenance du Kansai n'ont pas connu un essor aussi grand que celui observé dans d'autres régions du Japon.

Dans la décennie Showa 30 (1955-1965), tout comme d'autres régions du Japon, le Kansai commence à démontrer une croissance dans le domaine de la fabrication de produits d'industrie lourde et chimique. En 1962, parmi les secteurs industriels d'Osaka, c'est l'industrie lourde et chimique qui enregistre le plus gros chiffre d'affaires, supplantant ainsi l'industrie textile. En considération de ce changement important, les efforts sont concentrés dans le domaine de l'industrie lourde et chimique, notamment avec la construction de la zone

industrielle maritime de Sakai-Senboku à partir de 1957<sup>98</sup>. Cependant, et malgré ce changement, la caractéristique première de l'industrie d'Osaka demeure la fabrication de produits de petite et moyenne taille (Miyamoto 1977); la ville développe plutôt des appareils électroménagers que de la machinerie lourde, comme c'est le cas pour les compagnies Matsushita (Panasonic) et Sharp. De la même façon, dans le domaine de l'industrie chimique, Osaka se spécialise surtout dans la fabrication de médicaments et de cosmétiques (Nakanura 2000).

Malgré l'énoncé de Sugi en 1952, la plupart des hommes d'affaires du Kansai situent le commencement du jibanchinka après l'Exposition universelle d'Osaka en 1970 qui pour eux représentent l'apogée d'Osaka. Cette exposition universelle basée sur le progrès de l'industrie et l'harmonie pour l'humanité était la première en Asie. Elle était suivie par la fin du miracle économique japonais en 1973, lors du premier choc pétrolier. C'est dans cette décennie que l'affaiblissement du Kansai se manifeste plus concrètement.

En 1979, le département d'Osaka, dans son rapport à l'Assemblée délibérante pour la promotion de l'industrie et du commerce 商工業振興審議会, fait observer que le commerce international à Osaka est en baisse par rapport à Tokyo. Concrètement, cela implique le transfert à Tokyo des divisions internationales ou des fonctions décisives des entreprises d'Osaka<sup>99</sup>. D'autre part, les entreprises kansaïennes œuvrant dans l'industrie légère et du textile commencent à transférer leurs bases de production outremer ou à vendre leurs équipements aux pays leur faisant concurrence. La réimportation qui résulte de ces décisions nuit encore plus aux entreprises du Kansai. De plus, dans le domaine du commerce international, on observe une croissance importante des exportations chez les grandes entreprises et une croissance des importations chez les PME œuvrant dans l'industrie légère. Le Kansai se trouve donc désavantagé par cette tendance. Celui-ci compte effectivement plus de PME que de grandes entreprises, puisque son économie - et celle du pays - repose alors sur les petites entreprises œuvrant dans l'industrie légère. Maintenant que l'économie japonaise a rejoint les rangs des pays développés, le coût de la main-d'œuvre, plus dispendieuse qu'ailleurs, représente en fait un désavantage comparatif pour de telles structures.

---

<sup>98</sup> À cette époque, beaucoup de jeunes ouvriers (15-34 ans) provenaient de Kyūshū, de Shikoku et de Chūgoku, bref de l'ouest du Japon, attirés par le développement de l'industrie textile (p.124) et par la construction de la zone industrielle maritime de Sakai-Senboku (p.130) pour les grandes entreprises.

<sup>99</sup> Un sujet de l'heure aujourd'hui, mais un fait déjà connu à cette époque.



De gré ou de force, Nakamura (2000,134) affirme que l'État a de plus en plus de difficulté à rectifier la situation économique des régions affectées par l'internationalisation du pays par voie administrative. Il explique le *jibanchinka* au Kansai par deux facteurs principaux : la structure du commerce et la réorientation industrielle. La structure du commerce est basée sur l'import-export des industries à forte intensité de main-d'œuvre, c'est-à-dire l'industrie du textile et l'industrie légère incluant la production de petits appareils électroménagers. Cette structure a suscité le déclin de l'économie régionale à cause de la concurrence des nouveaux pays industrialisés d'Asie, et du déplacement des bases de production outremer. En ce sens, Nakamura croit que le *jibanchinka* d'aujourd'hui a été amorcé dans le cadre de cette structure industrielle, avant même la Seconde Guerre mondiale. Ce qui constitue le deuxième facteur est représenté par les projets de réorientation industrielle du tournant des années 1960, calquées sur les autres régions industrielles telles que Keihin (Tokyo-Yokohama) et Chūkyō (Nagoya), phénomène résultant de la centralisation à Tokyo qui s'amorçait déjà depuis longtemps. Cette tendance commence à devenir plus tangible dans la vie quotidienne depuis les années 1970, à la suite du développement des réseaux de transport et de communication qui, en conséquence secondaire, a contribué à la centralisation commerciale à Tokyo.

*« J'ai déjà entendu le terme « affaissement de terrain du Kansai ». Le déclin d'Osaka est sérieux, et ce, depuis le temps de la bulle spéculative, il me semble, et même avant. Les trains à haute vitesse, les lignes de shinkansen, sont entrés en service l'année des Jeux olympiques à Tokyo en 1964. Plus l'accès devient facile, plus Tokyo absorbe les diverses ressources des régions. » (Fujiki)*

### **1.3 Le changement des artères de distribution industrielles**

Regardons maintenant cette situation sous une perspective plus globale. Comment l'économie des régions s'est-elle développée avec l'avancement du capitalisme au Japon? En 1955, le produit national brut du pays a rejoint le niveau d'avant la Seconde Guerre mondiale. Cette même année, la couche sociale des paysans et pêcheurs (37,7 %) indique à peu près la

même importance que celle des travailleurs/ouvriers (44,0 %) <sup>100</sup>. Cette dernière classe représente 63 % de la population active dans les zones métropolitaines<sup>101</sup>.

Un quart de siècle plus tard, en 1980, la classe sociale des paysans et pêcheurs ne couvrait que 9,9 % de la population active alors que celle des travailleurs/ouvriers passe à 64,7 %. De ce 64,7 %, 35,9 % occupaient un travail non productif <sup>102</sup> et représentaient 41,2 % de la population active nationale et 68,9 % de la population active des zones métropolitaines. Ces chiffres font foi de la croissance des secteurs de la distribution, de l'administration, de l'information, de la culture, de l'éducation et de la recherche dans le système économique du Japon. D'ailleurs, la classe capitaliste composée de travailleurs autonomes 個人事業主 et d'administrateurs d'entreprises a aussi connue une croissance, passant de 2 % en 1955 à 6,3 % en 1980. Cette dernière augmentation est une conséquence des effets de la réforme d'après-guerre : l'augmentation du nombre de compagnies, plus faciles à fonder dans ce contexte, la dissociation des propriétaires d'entreprises et de leurs actions en bourse, ainsi que l'agrandissement majeur des compagnies. Ces deux derniers facteurs favorisent le développement des secteurs administratifs de ces compagnies dans une atmosphère d'*oligarchie financière*.

En 1980, le nombre de travailleurs non productifs représente plus du double de celui des travailleurs productifs. Ceci démontre que le système économique du Japon a atteint l'étape de la post-industrialisation et de la prépondérance du secteur des services. Par exemple, dans le secteur secondaire, nous observons une croissance du nombre de travailleurs dans le domaine de l'électronique. De plus, deux facteurs suscitent le développement et l'élargissement du secteur de la recherche et du développement (R et D) dans les entreprises japonaises : l'intensité de la compétition sur le marché ainsi que l'arrivée de certaines industries, dont celles de la haute technologie (ex. : l'électronique, l'informatique et la biotechnologie), qui engendrent, entre autres, l'automatisation de la production manufacturière et de la bureaucratie. Cette restructuration et cette modification dans la division du travail à l'intérieur des entreprises sont à l'origine de nouveaux changements dans la structure régionale. Les sièges sociaux d'une

---

<sup>100</sup> À cette époque, on compte quatre grandes classes sociales: les capitalistes, les artisans et les marchands, les paysans et les pêcheurs, les travailleurs/ouvriers.

<sup>101</sup> Selon la définition d'Iwai Hiroshi 岩井浩 de l'Université du Kansai, il s'agit des départements de Tokyo, Kanagawa, Aichi, Osaka, Kyoto et Hyogo.

<sup>102</sup> Le terme réfère à la théorie d'Adam Smith (« Chapitre 3 *Du travail productif et du travail non productif*. - *De l'accumulation du capital* » dans *Livre II Recherche sur la nature et les causes de la richesse des nations*.)

grande partie des entreprises migrent à Tokyo pour les raisons suivantes, qui seront explorées en détail plus tard dans ce chapitre : la proximité avec le gouvernement, l'acquisition aisée d'informations sur d'autres compagnies, et la concentration des affaires financières et internationales. Inévitablement, les nouvelles entreprises de développement et de recherche, telles que les entreprises en démarrage et les compagnies de logiciels spécialisés, s'installent autour de ces sièges sociaux, et c'est dans cette même région périphérique qu'on retrouve, en majorité, les usines de hautes technologies, par exemple les usines de semi-conducteurs.

Les combinats des zones maritimes subissent une régression, et le nombre de travailleurs en industrie dans les régions entourant la mer intérieure de Seto, d'Osaka à Oita, diminue. Par contre, le nombre de travailleurs en industrie augmente dans les régions de Tōhoku, dans le Kantō non littoral, et dans le sud de Kyūshū. À Tokyo, le nombre de travailleurs en industrie diminue de façon considérable au profit du domaine de l'administration et de celui de la recherche et du développement. Dans le cadre de ce changement spatial dans la production industrielle et dans l'administration, on note un écoulement des profits de la production des régions vers Tokyo; d'une part, sous la forme de salaires versés aux employés des sièges sociaux et, d'autre part, par le biais des impôts sur le revenu déboursés par le siège social des entreprises au profit du département où il se situe. Selon les statistiques du Bureau de la planification économique (Yokota 1990; Keizaikikakuchō 1987), 3 400 milliards de yens sont transférés à Tokyo depuis Tōkai, Kinki, et Chūgoku en 1983. Toujours selon ces statistiques, le département d'Osaka, dont la ville du même nom est considérée comme l'autre centre administratif hébergeant des sièges sociaux prestataires de transferts de revenu tels que mentionnés ci-dessus, est plutôt devenue expéditeur depuis 1977. Bref, sans compter les années où Aichi a fait exception, seul le Kantō apparaît comme destinataire dans ces statistiques. Par contre, ces données émanent principalement de Tokyo. En fait, Tokyo absorbe même les revenus du reste de la région du Kantō. Ainsi, la structure spatiale de l'industrie du Japon devient unipolaire, le tout concentré à Tokyo. Le système de distribution démontre aussi la même tendance. Selon les recherches de Yokota (1990), Tokyo et Osaka étaient les deux gros noyaux où se rejoignaient les différentes artères de distribution au début des années 1960. Cependant, dès 1980, Tokyo est devenue le pôle définitif.

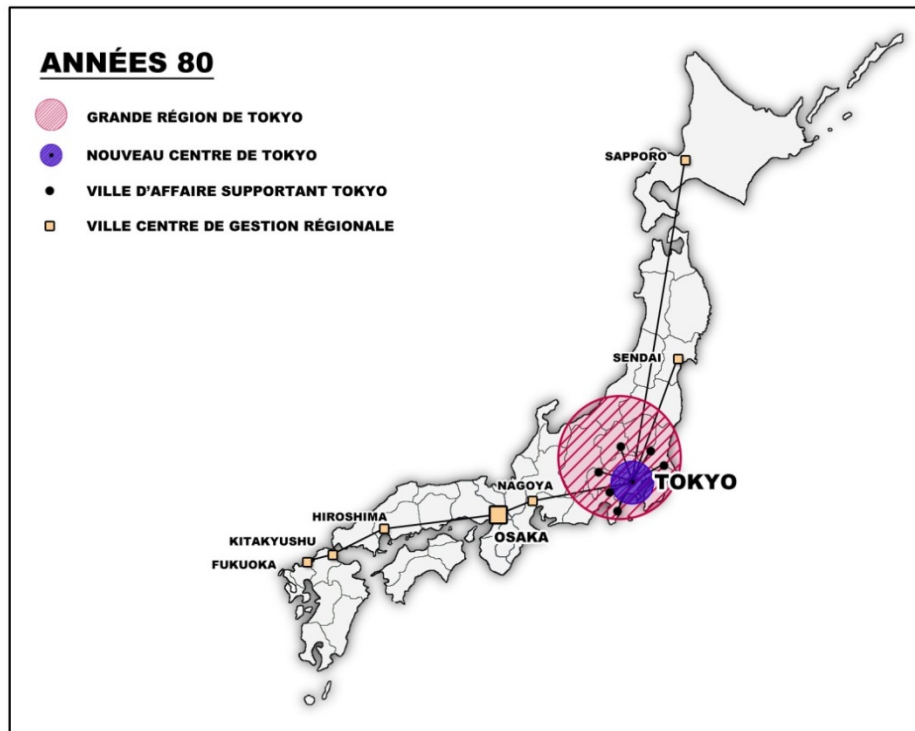
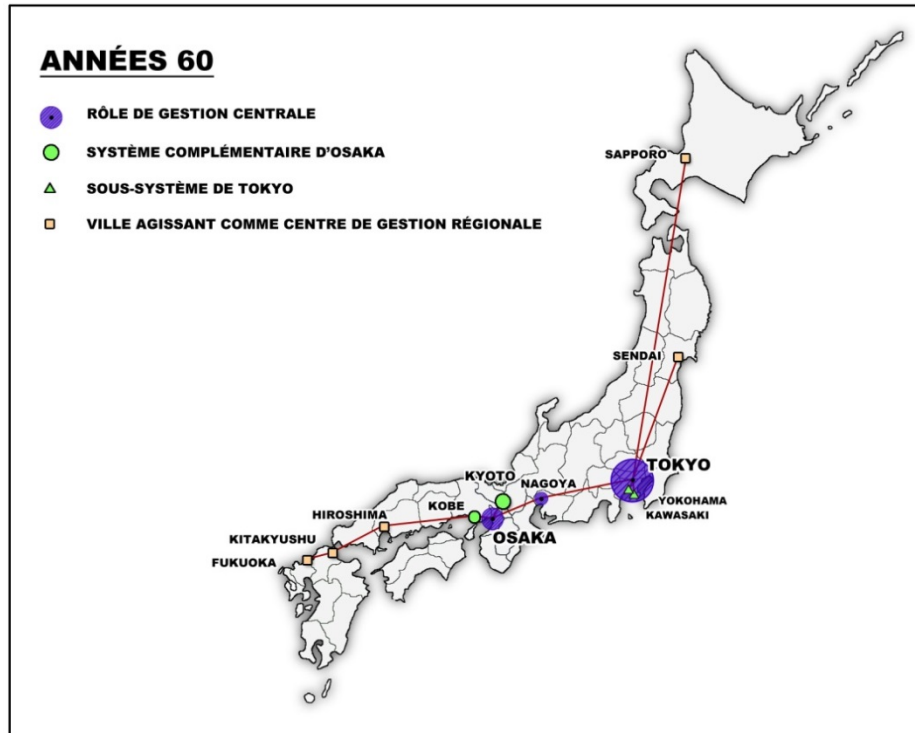


Figure 8 : Changement de la structure spatiale<sup>103</sup>

<sup>103</sup> Créées à partir des images de l'ouvrage de Teranishi (1990).

*« C'était l'époque à l'aube de télévision. Hawaï était le bout du monde pour nous. À ce moment, la culture de Tokyo que je voyais à la télévision était nouvelle pour moi; on voyait que les gens parlaient très différemment. J'avais donc de l'admiration pour Tokyo comme pour un pays étranger, et son accessibilité me donnait envie de m'y rendre. Aujourd'hui, Tokyo n'est plus comme ça. » (Sasaki)*

*« Quand je cherchais du travail, je ne considérais vraiment pas la possibilité d'aller à Tokyo. Les jeunes d'aujourd'hui doivent y penser à cause de l'accélération de la concentration du travail là-bas. Ce n'était pas le cas pour nous. À l'époque, beaucoup de nouveaux sièges sociaux s'établissaient à Osaka et dans le Kansai durant la bulle économique des années 1987 et 1988. En plus, j'avais étudié à l'Université de la ville d'Osaka; il n'y avait donc aucune raison pour moi de penser à Tokyo. » (Kato)*

*« Il est vrai que Tokyo a une plus grande population, mais il paraît qu'elle n'a pas de personnalité distincte. Quand j'y suis allée pour la première fois, je suis revenue à Osaka en colère. J'étais absolument incompatible avec Tokyo. C'était lors de mes recherches d'emploi. C'était pour une compagnie d'Osaka, mais j'ai dû passer l'entrevue à sa succursale de Tokyo. Rien ne me plaisait là-bas. D'abord, je ne comprenais pas pourquoi je devais travailler à Tokyo pour une compagnie kansaïenne. Ensuite, je ne m'entendais pas bien avec les gens de là-bas. Je me suis dit que je ne pourrais jamais habiter dans un endroit aussi aride. En ville, les gens refusaient de me donner des directions, soit par indifférence, soit parce qu'ils ne connaissaient pas leur quartier. » (Kuzunishi)*

*« La concentration à Tokyo augmente quand l'économie ne va pas bien. [...] Ça ne changera pas tant que la structure du gouvernement ne changera pas. Les bureaucrates japonais n'acceptent pas la plupart des demandes par courriel. Pour obtenir n'importe quel permis d'autorisation gouvernemental, par exemple pour créer un nouveau département à l'université, il faut se rendre à Tokyo. Il faut changer ça. La concentration à Tokyo, c'est la concentration des secteurs administratifs. On n'y concentre pas les usines. On les place plutôt aux endroits les moins coûteux. Je peux nommer en exemple le cas du keidanren (l'organisation patronale japonaise). Dès que la branche de Tokyo a quelque chose à annoncer ou à discuter, c'est le président de l'organisation patronale kansaïenne qui doit se déplacer. Beaucoup de chefs d'entreprise d'ici qui passent leur vie à voyager entre Tokyo et le Kansai le font parce qu'ils veulent demeurer au Kansai. Sinon, ils n'accepteraient pas de faire ces déplacements fréquents et resteraient à Tokyo. En réalité, ils ne veulent pas y aller, mais ils sont obligés. Normalement, les Kansaiens ne sont pas attirés par le Kantō. [...] Il y en a qui veulent aller à Sapporo (Hokkaido) ou à Hakata (Fukuoka) parce qu'ils sont attirés par leur culture. Cependant, il n'y a aucun avantage à aller à Tokyo, autre que le travail. » (Ishihara)*

*« Depuis toujours, nous avons fait affaire dans le Kansai uniquement, mais puisque les temps sont devenus difficiles, on a finalement décidé d'ouvrir une succursale à Tokyo. [...] Notre compagnie vend des systèmes informatiques et des logiciels, et certains de nos produits se vendent à l'échelle nationale. C'est plus facile d'atteindre le marché d'Hokkaido à partir de Tokyo que du Kansai. Même si certaines compagnies ont deux honsha [siège social], un à Osaka et l'autre à Tokyo, c'est celui de Tokyo qui fait entrer le plus de profit. » (Tsutsumi)*

#### **1.4 Tendence irréversible : le déversement des sièges sociaux vers Tokyo**

En mars 2008, une nouvelle a bouleversé la région du Kansai : Nissin Foods, une des entreprises symbolisant la créativité osakaïenne et reconnue mondialement en tant que créateur des nouilles instantanées, a décidé en 2008 de fermer son siège social d'Osaka pour donner les pleins pouvoirs à sa branche de Tokyo. Nissin était présent depuis 1988 dans les deux métropoles. Ando Momofuku, originaire de Taïwan, a fondé la compagnie à Osaka après la Seconde Guerre mondiale. L'année suivant sa mort, en juillet 2008, la compagnie déplace ses activités à Tokyo. Lors de l'annonce de cette migration en conférence de presse au mois de mars 2008, le président Ando Kōki donnait tout le crédit qui revenait à Osaka pour la création de produits évoquant la joie et l'humour. Il ajoute : « Si Osaka redevient plus alléchante, par l'introduction du *Dōshū-sei* par exemple, nous aimerions revenir. Je considère la possibilité de ce déplacement depuis déjà un an et demi en raison des nombreux voyages que je dois faire à Tokyo chaque année pour participer aux réunions du ministère de l'Agriculture, de la Foresterie et de la Pêche, et également pour améliorer l'organisation de notre entreprise qui dispose d'une section internationale là-bas. » En tant que compagnie originaire d'Osaka, Nissin y tient toujours les assemblées générales de ses actionnaires, ses cérémonies d'entrée dans la compagnie, ses conseils d'administrations ainsi que d'autres évènements commémoratifs (Yomiuri shinbun, le 6 mars 2008<sup>104</sup>).

Quant à Yoshino Isao, président de Yoshimoto kōgyō, il confirme que « 70 % des médias de masse est concentré à Tokyo; même les stations de télévision basées dans la région de Kansai ont tendance à produire leurs émissions à Tokyo puisqu'on peut y embaucher et y inviter facilement les gens tout en réduisant les coûts [...] enfin, dorénavant, seules les

---

<sup>104</sup> Page : « c » consultée le 9 septembre 2008.

émissions de nouvelles locales sont produites au Kansai » (*Nikkei Shinbun*, 25 décembre 2006). Dans ces circonstances, Kizugawa Kei (2007) confirme le manque de ressources humaines, causé par le phénomène de la polarisation à Tokyo. Pour lui, la polarisation des activités économiques affecte les ressources culturelles du Kansai : les deux tiers du nombre de spectacles se tiennent à Tokyo aujourd'hui. Le nombre de spectacles qui a lieu dans la région de Kansai (Osaka et Kyoto) diminue d'année en année malgré la croissance du nombre total de spectacles au Japon.

Le thème du 45<sup>e</sup> *Kansai zaikai seminar*, organisé par le *Kankeiren* (Kansai Keizai Rengō : Kansai Economic Federation) en 2007, était l'écoulement des sièges sociaux vers Tokyo. On y discute de la nécessité pour le Kansai de renforcer sa fonction de centre de l'ouest du Japon; pour certains, il est surtout question d'attirer les départements spécialisés dans le commerce international asiatique au sein des différentes compagnies. Pour d'autres, il est question de rappel des compagnies originaires du Kansai (Keizaijin 2007 April).

En effet, même le *Kankeiren* éprouve de la difficulté à trouver son président. En mai, c'est Shimotsuma Hiroshi qui est nommé président, celui-là même qui avait pris l'initiative de déplacer le siège social de sa compagnie, Sumitomo Metal Industries<sup>105</sup>, ainsi que sa maison privée à Tokyo lorsqu'il en était président-directeur général. Cette nomination a soulevé l'indignation de Eguchi Katsuhiko de l'Institut de recherche PHP; selon lui, pour le bien économique du Kansai, la première décision que devrait prendre le nouveau président du *Kankeiren* serait de rapatrier sa compagnie vers son sol d'origine.

En fait, le nombre total d'entreprises ayant leur siège social dans la région du Kansai n'a pas diminué (Kansai kasseika hakusho 2004, 42), mais le pourcentage qu'elles occupent au Japon, lui, a baissé; le déplacement des sièges sociaux vers Tokyo devient un symbole important de ce que les Kansaiens appellent « l'affaissement de terrain » du Kansai.

Le déplacement du siège social d'Osaka vers Tokyo est un phénomène courant pour les entreprises dont le capital est de plus de 10 milliards de yens. C'est ce qu'a fait remarquer le département d'Osaka en 2003, après avoir fait des recherches sur le sujet, à partir des données publiées, ainsi que des sondages effectués sous forme d'entrevue depuis 1985 auprès de 64

---

<sup>105</sup> Devenu Nippon steel & Sumitomo metal après la fusion de deux compagnies en octobre 2012.

compagnies dont le capital est de plus de 10 milliards de yens. Cette recherche confirme que le nombre de déplacements augmente sans cesse depuis 1985.

**Tableau 2 : Nombre de grandes entreprises dont le capital est supérieur à 10 milliards de yens à Osaka**

	I (Simple)	II (Multiple [Principal] )	III (Multiple [Secondaire] )	Nombre total de I, II et III	IV (Déménagé)	Nombre total de I à IV
1984	48 (60,8 %)	23 (29,1 %)	8 (10,1 %)	79 (100,0 %)	-	79
1989	89 (62,2)	42 (29,4)	12 (8,4)	143 (100,0%) <81,0%>	2	145 <83,5%>
1994	92 (59,4)	50 (32,3)	13 (8,4)	155 (100,0%) <8,4%>	2	157 <8,3%>
1999	92 (58,2)	53 (33,5)	13 (8,2)	158 (100,0%) <1,9%>	7	165 <5,1%>
2004	75 (54,0)	47 (33,8)	17 (12,2)	139 (100,0%) <-10,3%>	18	157 <-4,8%>
2007	78 (60,0)	37 (28,5)	15 (11,5)	130 (100,0%) <-17,7%>	29	159 <1,3%>
< > indique le taux de changement par rapport au résultat précédent						
I Simple : entreprises d'Osaka n'ayant qu'un siège social. II Multiple [Principal] : entreprises introduisant le système de multiples sièges sociaux, dont les fonctions principales sont à Osaka. III Multiple [Secondaire] : entreprises introduisant le système de multiples sièges sociaux, dont les fonctions principales ne sont pas à Osaka. IV Déménagé : nombre total d'entreprises n'ayant plus de siège social à Osaka depuis 1984.						

Créé par le Département d'Osaka à partir du premier tome des années 1985, 1990, 2000, 2005, 2008 de *Kaisha shikihō*, une revue trimestrielle de *Tōyō keizai* sur les entreprises au Japon (Département d'Osaka 2008).



Dans les faits, le problème de déplacement de certains *sōgōshōsha* 総合商社<sup>106</sup> et de certaines compagnies financières date d'avant les années 1960 (Département d'Osaka, 2003). D'ailleurs, entre 1985 et 2000, cette tendance s'est élargie jusqu'au secteur manufacturier et à celui des services (Département d'Osaka 2006, 56). Cependant, malgré la montée en popularité des déplacements, le nombre de compagnies d'Osaka arrivant à disposer de plus de 10 milliards de yens de capital a aussi augmenté. Depuis 2000, ce nombre diminue et le nombre de déplacements de compagnies aux multiples sièges sociaux (un siège social au Kansai et un autre à Tokyo) augmente. Aujourd'hui, le nombre total de grandes entreprises d'Osaka ayant un capital de plus de 10 milliards de yens diminue toujours. De plus, chez certaines compagnies n'ayant qu'un siège social à Osaka, les analyses démontrent que la fonction principale du siège social, c'est-à-dire l'administration, est en réalité déplacée à Tokyo; les fonctions normalement prises en charge par le siège social, telles que la publicité, les relations avec les investisseurs, les relations internationales et la planification, sont souvent celles qui sont déplacées à Tokyo. En analysant les différents secteurs d'activité, on remarque que la concentration de ces fonctions à Tokyo est considérable chez les établissements financiers et les compagnies d'assurances.

Le déplacement à Tokyo est motivé principalement par la proximité avec le marché et les partenaires de vente, ce qui remet en perspective l'ampleur du marché du Kansai qui semble diminuer au fur à mesure que le marché de Tokyo s'agrandit. Il est aussi le résultat de l'importance accrue des relations avec les investisseurs institutionnels et les analystes financiers. Malgré les coûts qu'occasionnent ces déplacements, les résultats financiers sont positifs dans presque tous les cas.

Le « nombre » d'entreprises qui se déplacent ne semble pas démesuré, mais ce qu'il faut noter, c'est qu'il s'agit surtout des grandes entreprises. Pour bien comprendre ce phénomène, le groupe de recherche de l'Université du Kansai nommé Kansai Activation Research Group a analysé en 2007 le cycle du pouvoir aux environs de Tokyo et la baisse relative de l'emprise du Kansai (dans les environs d'Osaka). On perçoit la centralisation du secteur privé à Tokyo comme une conséquence inévitable du développement des technologies de l'information et de la globalisation. Le développement des technologies de l'information, au lieu d'occasionner la

---

<sup>106</sup> Maisons de commerce qui servent d'intermédiaire dans les échanges commerciaux.

dispersion géographique des entreprises grâce à une capacité accrue de partager l'information, a plutôt engendré une baisse de la valeur de l'information comme telle au sein de l'entreprise. À l'opposé, ce phénomène a propulsé la valeur des informations difficilement accessibles à un niveau très élevé, de la simple rumeur qui n'est pas encore rendue publique aux décisions administratives internes des organisations importantes. À terme, cette situation a creusé un fossé entre le centre, qui analyse les informations rares et précieuses et qui agit en conséquence, et sa périphérie, qui reçoit les décisions qui en résultent. Dans ce contexte, la centralisation assure aux organismes une voix dans le processus décisionnel.

Selon Takase et Hagio (2007), la centralisation des organismes privés a aussi augmenté la valeur de l'information relative à l'administration de l'État. Les entreprises qui n'ont pas besoin de ce genre d'information se déplacent maintenant aussi à Tokyo, à la recherche de proximité avec leurs clients qui eux en ont besoin, à plus forte raison, les industries tertiaires. C'est ainsi que le groupe de recherche explique l'attraction du monde économique du Kansai envers l'introduction du *dōshūsei*; le développement des technologies de l'information peut difficilement être freiné, mais l'organisation de l'État peut être revue. Cependant, le groupe de recherche de l'Université du Kansai doute que cela porte fruit dans un avenir rapproché puisque les entreprises continuent d'attacher une certaine importance aux effets secondaires des contacts directs, qui constituent un des avantages majeurs de la centralisation géographique des entreprises.

Tableau 3 : Sièges sociaux et départements

Département	Nombre d'entreprises cotées en bourse*	% au Japon	Produit départemental brut en 2005 (milliard \$)**	% au Japon
Tokyo	1721	47,7	92 269,4	18,3
Osaka	508	14,1	38 529,4	7,7
Aichi	224	6,2	31 184,3	6,2
Kanagawa	190	5,3	35 819,9	7,1
Hyogo	115	3,2	18 529 (en 2001)	3,7 (en 2001)
Japon	3609	100	503 366,8	100

\* Créé par le Département d'Osaka à partir du premier tome de l'année 2003 de la revue *Kaisha shikihô de Tôyo keizai*.

\*\* Créé par le Département d'Osaka à partir du *Produit départemental brut* publié par le *Naikakuhu* (Bureau du Conseil des ministres)

Tableau 4 : Sièges sociaux et villes

	Villes possédant le plus haut pourcentage de sièges sociaux dans leur pays respectif (en 2004)	Deuxième rang	Suivi de...
Japon	23 arrondissements spéciaux du département de Tokyo 51,3 %	Ville d'Osaka 9,8 %	Yokohama 3,0 % Nagoya 2,8 % Kobe 1,7 %
Grande-Bretagne	Londres 39,5 %	Glasgow 2,1 %	Leeds 1,5 % Manchester 1,1 % Birmingham 0,9 %
France	Paris 26,8 %	Lyon 2,0 %	Toulouse 1,2 % Marseille 0,9 % Bordeaux 0,6 %
Canada	Vancouver 22,6 %	Toronto 19,4 %	Calgary 15,6 % Montréal 5,3 % Edmonton 1,8 %
Italie	Milan 21,8 %	Rome 13,3 %	Gênes 3,6 % Naples 0,6 % Turin 0,6 %
Allemagne	Munich 8,2 %	Hambourg 8,1 %	Francfort-sur-le-Main 5,9 % Cologne 4,2 % Düsseldorf 3,8 %
États-Unis	New York 6,4 %	Chicago 2,6 %	Houston 2,5 % Boston 1,5 % Los Angeles 1,1 %

Créé par le Département d'Osaka à partir de données obtenues de *Mergent Online* en février 2004. (Département d'Osaka 2004)

## 2 La concentration à Tokyo sur le plan socio-politique

Connu par son nom d'écrivain, Sakaiya Taichi 堺屋太一, l'ancien bureaucrate du MITI Ikeguchi Kotarō 池口小太郎 témoigne des politiques de concentration à Tokyo :

*« Le ministère mettait en place au moment de son embauche en 1960. À cette époque, les associations d'industrie de filage et de vêtement se trouvaient tous à Osaka. Quand les tensions commerciales entre le Japon et les États-Unis<sup>107</sup> ont escaladé, on pouvait voir dans le bureau de directeur de la section textile du MITI une pancarte sur laquelle était inscrit "Notre ennemi ne se trouve pas aux États-Unis, mais bien à Osaka". C'est la preuve que le MITI voyait le déplacement des associations industrielles d'Osaka vers Tokyo comme une priorité plus importante que ses négociations avec les États-Unis. » (Tokyo Shinbun 2012)*

### 2.1 La concentration à Tokyo comme « système japonais »

La montée de la valeur des informations difficilement accessibles et le caractère dirigiste du gouvernement japonais sont indissociables. Ce caractère dirigiste fait partie intégrante du « système japonais ». C'est ce qui explique le « miracle du Japon » et le rôle joué par les bureaucrates dans ce phénomène<sup>108</sup>.

Cette connexion importante établie entre le gouvernement et le secteur privé est étudiée par plusieurs chercheurs, notamment par Chalmers Johnson (1982). Dans son ouvrage, il explique comment le ministère de l'Économie, du Commerce extérieur et de l'Industrie du Japon (MITI) essaie de contrôler les entreprises. Il cite l'exemple de JETRO<sup>109</sup>, fondé en 1951 par le maire d'Osaka et le président de la CCIO, et financé en grande partie par les industriels du Kansai, qui est passé aux mains du MITI en 1958 quand la part de financement de celui-ci excédait finalement celle des départements. *« Except during its earliest days, when it was the brainchild of Osaka business leaders, JETRO has always been an operating arm of the MITI*

---

<sup>107</sup> Dans les années 50, les tensions existaient déjà entre l'industrie du textile japonais et américain. À partir de 1965, la balance commerciale entre les États-Unis et le Japon est renversée. En 1972 est signé le U.S.-Japanese agreement on textile trade.

<sup>108</sup> L'importance des bureaucrates dans la politique japonaise est évaluée différemment selon les politologues. Dès 1952, le professeur Tsuji Kiyooki de l'Université de Tokyo a publié ses études sur le système de la bureaucratie japonaise 日本官僚制の研究. Il soutient que ce système, qui a survécu à la Seconde Guerre mondiale, a plus de pouvoir décisionnel que les politiciens. Muramatsu Michio, de l'Université de Kyoto, a publié en 1981 une étude du système bureaucratique japonais de l'après-guerre 戦後日本の官僚制 dans laquelle il soutient l'importance de la délibération politique entre les bureaucrates et les politiciens du parti libéral-démocrate sous le régime de 1955.

<sup>109</sup> Japan External Trade Organisation.

(Johnson 1982, 231). » Ayant consacré un chapitre à l'incitation administrative, il démontre comment les bureaucrates ont acquis les moyens d'exercer leur pouvoir d'une façon informelle dans ce réseau de communication structuré. Le politologue Jin-Wook Choi a qualifié ce réseau d'homogène, parce qu'il est exclusif et verticalement fermé. Dans son article paru en 2007, Choi explique ce qualificatif en citant en exemples les phénomènes d'*amakudari* et de *zoku-giin* qui sont, selon lui, propres au Japon.

*Amakudari*, « la descente du ciel », désigne le phénomène par lequel des bureaucrates ministériels intègrent les entreprises privées ou semi-privées après leur retraite de la fonction publique. Ce moyen d'accumuler des informations via un médiateur est profitable pour les entreprises privées et utile pour les ministères comme moyens d'implanter les incitations administratives. De plus, ce système fonctionne, en partie, pour assurer un poste de cadre aux bureaucrates de niveau supérieur après leur retraite. Le gouvernement a annoncé à quelques reprises son intention de réformer le système dans le but de prévenir la corruption, mais Choi (2007) doute de l'efficacité de cette réforme, car les membres du parti au pouvoir, soit le Parti libéral démocrate<sup>110</sup> à l'époque, sont des *zoku*-politiciens, terme qui désigne les membres de la Chambre des représentants ou de la Chambre des conseillers qui influencent les politiques reliées à leur domaine d'expertise. Ils sont souvent d'anciens bureaucrates d'un secteur en particulier. Dans l'exemple de corruption noté par Choi au sein du triangle entre l'administration, la politique et les affaires, les *zoku*-politiciens, anciens bureaucrates, obtiennent des informations confidentielles par le ministère des Finances en échange de faveurs. Un autre exemple connu de l'administration fermée est le *dangō* qui désigne une sorte de cartel dans une situation de marché oligopolistique souvent observé dans le domaine de la construction. Ceci est relié aux anciens bureaucrates.

---

<sup>110</sup> En septembre 2009 s'est produite une alternance : le Japon, qui depuis juillet 2007 avait des chambres de majorités différentes, a vu sa Chambre basse passer au Parti démocrate (*Minshutō*) qui s'était imposé comme principal parti d'opposition à la fin des années 1990. En 1993, lors de l'élection qui met fin au régime de 1955, quelques scissionnistes, notamment Hatoyama du PLD, forment le parti *Sakigake*. D'autres politiciens, comme Kan Naoto, provenant de factions du Parti socialiste rejoignent ce parti. En 1996, Hatoyama, Kan et d'autres politiciens, comme le scissionniste du Parti socialiste-démocrate Okazaki Tomiko, fondent le Parti démocrate. En absorbant les politiciens du Parti socialiste, le Parti démocrate augmente le nombre de ses membres. En 1997, le Parti du renouveau se dissocie et Ozawa (ancien secrétaire-général du PLD, membre influent de la faction Takeshita et assistant de Kanemaru) fonde et dirige le Parti libéral qui fusionne avec le Parti démocrate en 2003.

La réglementation de la loi sur la fonction publique 国家公務員法 interdit à une entreprise privée d'embaucher, durant les deux années suivant immédiatement sa retraite, un bureaucrate qui, dans les cinq années précédant son retrait de la fonction publique, a travaillé dans un département relié au secteur d'activité de l'entreprise. Cette loi ne s'applique pas dans le cas où le *jinjiin* 人事院 (National Personnel Authority) juge qu'il n'y a aucune possibilité de fuite d'informations confidentielles. Dans la version de la loi modifiée en juin 2007, l'interdiction est levée et le lobbying par les anciens bureaucrates auprès des ministères pour lesquels ils ont déjà travaillé<sup>111</sup> est considéré comme une offense criminelle.

Les intérêts de Choi (2007) sont d'analyser comment le système politique japonais, qui a mené au succès économique du pays, engendre la corruption politico-économique. En faisant cela, il confirme que « *le réseau de contacts au Japon est beaucoup plus prédominant et déterminant aux niveaux social, économique et politique que dans les pays occidentaux. La relation entre le gouvernement et le secteur privé ne fait pas exception.* » (932). Dans ce contexte de relations très étroites et fermées entre le monde économique et politique du Japon, il va de soi que là où se trouve une concentration politique, se trouve aussi une concentration économique, en l'occurrence à Tokyo. Depuis l'époque Meiji, le gouvernement encourage la collaboration État-entreprise pour rattraper plus rapidement l'Occident et devenir une puissance à la fois économique et militaire. Après la défaite du Japon lors de la Seconde Guerre mondiale, le gouvernement tente de se concentrer principalement sur l'économie, ce qui renforce la collusion entre l'État et les entreprises. Aux yeux des gens de l'époque, c'est ce système qui a mené au « succès économique » du Japon et c'est la raison pour laquelle il persiste toujours.

Le système bureaucratique japonais est indispensable à l'État qui l'a créé. Kōno Tarō, politicien de quatrième génération du Parti libéral-démocrate (Schoppa 2006), parle au nom de quelques-uns en disant sur un ton sardonique : « Le Japon est le dernier pays socialiste sur la planète. [...] Il n'échappe pas à la corruption expérimentée par ses homologues ». Sarcasme à part, le système japonais partage un point commun avec les pays socialistes : une bureaucratie

---

<sup>111</sup> En 2009, le gouvernement du Parti démocrate a interdit le « *amakudari* », mais l'application concrète de cette politique reste ambiguë. Dès l'entrée en vigueur de cette loi, un service est mis en place (le *kanmin jinzai kōryū sentā* 官民人材交流センター) pour aider les bureaucrates à se tailler une place dans le secteur privé plutôt que de laisser chaque ministère placer ses employés à la façon *amakudari*. En 2010, le mandat de ce service se limite au placement de ceux qui sont obligés de quitter leur poste, par exemple à cause de la suppression de ce dernier.

centralisée. Dans le cas du Japon, cette bureaucratie centralisée est indissociable du système d'éducation hiérarchique qui a pour sommet l'ancienne université impériale : l'Université de Tokyo.

En 2011, parmi les fonctionnaires publiques de type I 国家公務員 I 種, 182 des 528 bureaucrates dans le domaine sciences et agriculture et 262 des 699 bureaucrates dans le domaine de l'administration des lois et de l'économie sont diplômés de l'Université de Tokyo (Asahi shinbun 2012)<sup>112</sup>. Le chiffre concernant l'administration des lois et de l'économie a diminué récemment si on le compare avec les 305 bureaucrates diplômés en 2003. Cette diminution ne reflète pas le taux de réussite à l'examen de la fonction publique, mais plutôt une baisse de popularité récente pour ce métier au profit du secteur privé. Effectivement, beaucoup de présidents d'entreprises importantes sont diplômés de l'Université de Tokyo<sup>113</sup> (Vogel 2006). Selon Mainichi Communications, certains préfèrent les grandes entreprises étrangères puisqu'elles offrent un meilleur salaire (Mainichi Shinbun 2010).

Toujours en 2011, 137 des 722 membres de la Chambre des conseillers et de la Chambre des représentants sont diplômés de l'Université de Tokyo, suivie par l'Université Waseda (94) et Keiō (62)<sup>114</sup>. L'Université de Tokyo<sup>115</sup> occupe aussi le premier rang<sup>116</sup> dans la liste des lieux

---

<sup>112</sup> En 2011, il y a 763 universités au Japon : 86 universités nationales, 81 universités publiques et 596 universités privées (Japon. MEXT. 2013)

<sup>113</sup> Selon le calcul de Vogel (2006), 401 des 1 454 entreprises les plus importantes ont un président diplômé de l'Université de Tokyo, suivis par 140 diplômés de l'Université de Kyoto et 72 de l'Université Hitotsubashi. Notez que les données récentes ont changé un peu récemment. Le magazine President (2011) démontre un certain recul pour l'Université de Tokyo et la présence de l'Université Keiō, institution privée offrant l'éducation depuis le niveau primaire. En général, on observe dans le palmarès de ce magazine une diminution du nombre de présidents diplômés des universités publiques. Pour les quatre années mentionnées plus bas, voici les cinq premières entrées de ce palmarès des universités ayant produit le plus de présidents de compagnies cotées en bourses, en commençant par le nombre le plus élevé.

En 1985 : Université Tokyo (413), Keiō (160), Kyoto (144), Waseda (134), Hitotsubashi (76)

En 1995 : Université Tokyo (369), Keiō (237), Waseda (150), Kyoto (149), Hitotsubashi (67)

En 2000 : Université Keiō (299), Waseda (177), Tokyo (170), Nihon (84), Kyoto (71)

En 2011 : Université Keiō (280), Waseda (178), Tokyo (155), Nihon (86), Kyoto (66)

<sup>114</sup> Suivie de l'Université de Kyoto (35), Université Nihon (30), Université Chūō(21).

<sup>115</sup> À travers les années, l'Université de Tokyo a changé plusieurs fois de nom : Université de Tokyo (1877-1886), Université impériale (1886-1897), Université impériale à Tokyo (1897-1947) et Université de Tokyo (depuis 1947).

<sup>116</sup> Université de Tokyo : 16 premiers ministres, Université de Waseda : 7, Université Keiō : 2, Université Meiji : 2, Université de Kyoto : 2, École de Hepburn (Université Meiji Gakuin d'aujourd'hui) : Université Sophia : Université de Seijō : 1, Université Hitotsubashi : 1, Université océanographique de Tokyo : 1, Université de Seikei : 1, Université Gakushūin : 1, Université de Technologie de Tōkyō : 1. Ces chiffres couvrent la période commençant avec le premier ministre Katō Takaaki, le premier japonais issu du système d'éducation moderne à posséder ce titre, jusqu'à aujourd'hui avec le premier ministre Noda Yoshihiko (2011-présent).

de formation des premiers ministres<sup>117</sup> du Japon; on en dénombre un total de 15, suivi par l'Université Waseda avec sept premiers ministres. Évidemment, ces totaux excluent les premiers ministres nés à la fin de l'époque Tokugawa où le système universitaire n'existait pas encore et Tanaka Kakuei<sup>118</sup> qui n'a jamais fréquenté l'université. Mais ce qui est remarquable, c'est qu'ils sont tous diplômés d'universités situées à Tokyo, à l'exception de Ikeda Hayato (1960-1964) et de Konoe Fumimaro<sup>119</sup> (1937-39 et 40-41), tous deux diplômés de l'Université de Kyoto.

L'éducation japonaise est fondée sur une hiérarchie ayant pour sommet l'université de Tokyo qui a engendré une compétition féroce à tous les niveaux du système d'éducation. Cette compétition est symbolisée par la cote *hensachi*, calculée à partir de la note de passage aux examens d'entrée. Selon Wolferen (1997) :

Le diplôme de l'Université de Tokyo (Todai), et particulièrement de sa faculté de droit, ouvre automatiquement sur un immense réseau de contacts susceptible d'entrer en action à tout moment. Si la faculté de droit de Todai est le sommet incontesté de l'enseignement japonais, ce n'est pas en vertu de ses qualités universitaires, mais parce que, par tradition, ses diplômés accèdent aux échelons administratifs les plus élevés, d'où il découle qu'ils sont immédiatement branchés sur le réseau en place des anciens élèves. 88,6 % de chefs de section et bureaucrates de haut rang du ministère des Finances sortent de Todai. [...] (Van Wolferen, 1997 : 127)

## 2.2 L'aube des universités japonaises et la concentration des universités à Tokyo

Le système d'éducation japonaise, reconnue pour la compétition féroce de ses examens uniformisés axés sur la mémorisation<sup>120</sup>, est implanté lors de la modernisation du Japon. La

---

<sup>117</sup> Tous les premiers ministres issus de l'Université de Tokyo sont diplômés de la faculté de droit, à l'exception de Katō Takaaki (1924-1926), diplômé avant l'existence de cette faculté et de Hatoyama Yukio (2009-2010), diplômé en ingénierie.

<sup>118</sup> Pour en savoir plus sur son parcours, voir Takabatake (1986). On y découvre que son succès était crucial pour le département de Niigata. Mais, au cours des années, ses relations avec l'industrie de la construction régionale ont commencé à nuire à sa réputation. Ironiquement, sa fille Makiko, diplômée de l'Université Waseda, est née, a grandi et habite toujours Tokyo, bien qu'elle ait hérité de la circonscription de son père dans le département de Niigata.

<sup>119</sup> En fait, Konoe Fumimaro a commencé ses études à l'Université de Tokyo, mais les a terminées à l'Université de Kyoto.

<sup>120</sup> Dans les premières années de la faculté de droit de l'Université impériale créée à Kyoto en 1899, on accordait plus d'importance aux séminaires et aux travaux écrits des étudiants. Cependant, comme le taux de réussite des étudiants aux examens de fonctionnariat était jugé trop bas, l'université a dû ajuster ses examens au style de



création du système universitaire au Japon date de 1873, à la suite du Décret sur l'éducation, *Gakusei*, de l'année précédente. Le gouvernement du Japon établit sept districts universitaires, d'où le caractère centralisateur du système scolaire. Le prochain tableau dénombre les universités créées dans chaque district avant la réforme éducative de 1947 par la Loi-cadre sur l'éducation, système qui est toujours en usage aujourd'hui<sup>121</sup>.

Tableau 5 : Districts universitaires avant 1947

<b>District 1</b> : couvre la région de Kantō, ayant à son centre <b>Tokyo</b> . 11 universités privées et 3 universités publiques sont créées, toutes dans le département de Tokyo.
<b>District 2</b> : couvre la région de Tōkai, ayant à son centre <b>Aichi</b> . 2 universités sont créées, une à Aichi et l'autre à Mie.
<b>District 3</b> : couvre la région de Kansai (incluant les départements actuels de Tokushima et de Kōchi à Shikoku), ayant à son centre <b>Osaka</b> . 2 universités publiques et 3 universités privées sont créées, trois à Kyoto et 2 à Osaka.
<b>District 4</b> : couvre la région de Chūgoku, ayant à son centre Hiroshima. Aucune université n'est créée.
<b>District 5</b> : couvre la région de Kyūshū, ayant à son centre Nagasaki. 1 université est créée en tant que division de l'Université de Kyōto et devient l'Université de Kyūshū en 1911.
<b>District 6</b> : couvre les départements actuels de Niigata, Ishikawa, Toyama, Yamagata, Fukushima et Nagano, ayant à son centre Niigata. Aucune université n'est créée.
<b>District 7</b> : couvre la région de Tōhoku et de Hokkaidō, ayant à son centre Miyagi. 2 universités publiques sont créées, une à Miyagi et l'autre à Hokkaidō.

L'ancienne Université de Tokyo, l'Université impériale, est fondée à Tokyo pour faire fonctionner l'État moderne japonais, doté d'un parlement depuis 1890, en formant des spécialistes de l'administration et du droit comme défini par la loi de 1886 帝国大学令<sup>122</sup>. En 1887, un an après sa fondation, *la Règle régissant les examens des fonctionnaires et stagiaires civils* 文官試験試補見習規則 établit le système d'embauche des bureaucrates. Selon cette règle, les diplômés de l'Université impériale (à Tokyo) peuvent devenir fonctionnaires sans

---

l'Université impériale de Tokyo qui était axé sur la mémorisation intensive. Il en va de même pour les autres universités spécialisées dans ces domaines. (Fujimoto T. 1992, 148)

<sup>121</sup> Voir Annexe 1 pour plus de détails.

<sup>122</sup> En suivant cette loi, les universités impériales (aujourd'hui devenues universités nationales) sont créées. L'Université impériale de Kyoto est fondée en 1896, l'Université impériale de Tohoku en 1907, l'Université impériale de Kyushu en 1911, l'Université impériale de Hokkaido en 1918, l'Université impériale de Keijō (Séoul) en 1924, l'Université impériale de Taipei (Taiwan) en 1928, l'Université impériale d'Osaka en 1931, l'Université impériale de Nagoya en 1939.

passer l'examen et seules les institutions privées désignées préalablement ont le droit de présenter leurs diplômés aux examens. En 1886, cinq institutions privées de Tokyo, spécialisées en droit, sont autorisées à passer les examens; ce sont celles qui sont devenues aujourd'hui l'Université Senshū, l'Université Waseda, l'Université Meiji, l'Université Hōsei et l'Université Chūō. Elles sont placées sous la direction du recteur de l'Université impériale (à Tokyo) 帝国大学総長. Pour être traitées en égales avec cette institution, les universités privées sont incorporées dans le système universitaire contrôlé par l'État. Leur objectif est surtout d'acquérir le même niveau de compétence que l'Université impériale (à Tokyo). Dans cette structure, dont l'objectif académique est de former des bureaucrates<sup>123</sup>, on fonde d'autres universités à Tokyo, mais les postes bureaucratiques sont surtout comblés par les diplômés de l'Université impériale (à Tokyo). À la suite de contestations émises par les institutions privées, la règle est amendée en 1893. Elle exige désormais deux examens : en plus de l'examen habituel, elle ajoute un examen préparatoire duquel les étudiants de l'Université impériale (à Tokyo) sont exemptés. De plus, comme les professeurs de l'Université impériale sont chargés de créer l'examen de la fonction publique, leurs étudiants restent avantagés par cette situation.

L'année suivant l'introduction de la *loi sur l'enseignement spécialisé* 専門学校令 en 1903, la fondation de 28 institutions est autorisée par le ministère de l'Éducation, mais seulement 7 sont situées à l'extérieur de Tokyo.<sup>124</sup> Après la nouvelle loi sur les universités 大学令 entrée en vigueur en 1919, 22 autres institutions sont fondées. Encore une fois, la majorité d'entre elles se situent à Tokyo. Celles qui ne sont pas à Tokyo sont Dōshisha, Ryūkoku, Ōtani, et Ritsumeikan à Kyoto ainsi que l'Université Kansai à Osaka et l'Université Kōyasan à Wakayama, toutes situées dans le Kansai. Après la Seconde Guerre mondiale, 129 institutions spécialisées deviennent des universités sous le nouveau régime. Parmi ces 129 institutions, 66

---

<sup>123</sup> À Tokyo, l'internat en droit est créé sous la direction du ministère de la Justice en 1871. Le ministre Etō Shinpei partageait l'idée du professeur responsable de cet internat, Gustave Boissonade de Fontarabie, homme de loi français invité par le gouvernement, sur la séparation des pouvoirs de l'État, le Trias Politica. Cependant, les membres du gouvernement de Meiji acceptaient difficilement cette idée et préféraient plutôt le regroupement des pouvoirs de l'État (江藤南白). L'Internat en droit est devenu l'École de droit en 1875, et est ensuite transférée sous la direction du ministère de l'Éducation en 1884 sous le nom de Tōkyō hō gakkō, puis annexée à l'Université de Tokyo en 1885 en tant que faculté de droit.

<sup>124</sup> Dōshisha senmongakkō et Dōshisha shingakkō à Kyoto, Kansai hōritsu gakkō et Ōsaka sanichi shingakkō à Osaka, Shingonshu kangakuin à Mie, Kumamoto igaku senmon gakkō à Kumamoto et Tōhoku gakuin à Miyagi.

sont situées à Tokyo. À titre de comparaison, dans le Kansai, en additionnant celles qui sont à Kei-han-shin (Kyoto, Osaka, et Hyogo), on en dénombre 28.

L'importance du diplôme dans la société, la volonté des familles de donner la meilleure éducation possible à leurs enfants et l'augmentation importante du revenu des ménages à partir de 1955 ont mené à la fondation de plusieurs universités privées et à un certain déséquilibre dans la qualité de l'enseignement. Parmi elles, nombreuses sont celles qui sont situées à Tokyo, d'où la création de nombreuses écoles préparatoires pour l'examen d'entrée aux universités de cette ville. De nos jours, Tokyo compte 141 universités, suivie par Osaka qui en compte 55. Tokyo et ses environs (Saitama, Kanagawa, et Chiba) comptent 220 universités au total, tandis que la zone Kinki (Kansai) en compte 140, donc moins que le nombre d'universités dans la ville même de Tokyo<sup>125</sup>.

*« De nos jours, le Kansai a un grand handicap face au Kantō. Plus qu'il n'y paraît. On devrait discuter davantage de ce problème de structure du pays dans les journaux, mais les gens de là-bas sont surchargés d'informations qui ne concernent que Tokyo. Lorsque vous êtes à Tokyo, vous ne voyez que Tokyo. Je crains que le Kantō ne souffre d'un manque d'équilibre dans le choix de l'information. Il se peut que le Kansai ait une vision plus objective de la réalité du pays. Le Japon devrait se décentraliser davantage. Ça fait quelques décennies qu'on parle de l'avènement de "l'ère des régions", mais le gouvernement ne change surtout pas sa structure, par exemple pour la séparation des fonds provenant des impôts. » (Ōfuno)*

*« Plusieurs ont intérêt à pousser la concentration à Tokyo, et le Kantō fait tout ce qu'il peut pour participer à ce mouvement. Il existe une infrastructure complète, établie pour tout concentrer à Tokyo. À Tokyo, on n'a qu'à faire trois*

---

<sup>125</sup>Selon Knowledge Station (2012);  
Hokkaido (Total 39)

Tōhoku (Total 50): Miyagi 14, Aomori 11, Fukushima 9, Akita 6, Iwate 6, Yamagata 5.

Tōkyō et ses environs (Total 220) : Tōkyō 141, Saitma 43, Kanagawa 50, Chiba 4

Kantō (Total 37) : Tochigi 10, Gunma 16, Ibaraki 11

Kinki (Total 140) : Osaka 55, Kyōto 33, Hyōgo 40, Nara 12 Shiga 10 Wakayama 4

Tōkai (Total 87) : Aichi 51, Shizuoka 17, Gifu 12, Mie 8

Chūgoku (Total 52) : Hiroshima 21, Okayama 17, Shimane 2, Tottori 2, Yamaguchi 10

Kōshinetsu (Total 34) : Niigata 17, Yamanashi 9, Nagano 8

Hokuriku (Total 19) : Ishikawa 11, Toyama 4, Fukui 4

Shikoku (Total 16) : Tokushima 4, Kagawa 5, Ehime 5, Kōchi 3

Kyūshū et Okinawa (Total 84) : Fukuoka 39, Saga 2, Nagasaki 8, Kumamoto 10, Ōita 5, Miyazaki 7, Kagoshima 6, Okinawa 7

\*Notez que certaines universités ont des campus dans plusieurs départements. Par conséquent, le nombre total de ces données ne correspond pas au nombre total d'universités au Japon.

*stations de métro pour rencontrer quatre partenaires dans une journée. Au Kansai, il faut prévoir la journée entière pour rencontrer un seul partenaire parce qu'ils ne sont pas tous concentrés dans un même endroit. Tokyo est pratique. Ainsi, on parle de "l'efficacité" pour justifier la concentration. En fait, on recherche la facilité plus que l'efficacité. En faisant ça, on néglige le fond du problème. C'est comme refuser les sacs en plastique au supermarché du coin pour protéger l'environnement, mais utiliser la voiture pour s'y rendre. Les gaz d'échappement et le pétrole sont beaucoup plus nocifs pour l'environnement que les sacs en plastique. C'est une contradiction. C'est de la paresse. On le fait parce que c'est facile et non parce que c'est efficace. Pour faire une métaphore, Tokyo est comme une minuscule chambre dans laquelle on peut faire et prendre ce qu'on veut sans avoir à trop bouger. C'est un environnement malsain pour l'humain. » (Noto)*

*« Si vous êtes à Tokyo, vos affaires vont certainement avancer rapidement puisque tous les ministères y sont. Mais si vous êtes à Osaka, ou n'importe où à l'extérieur de Tokyo, il faut vous déplacer pour parler avec les bureaucrates. Même si les différents moyens de transport à haute vitesse se sont développés, il ne faut pas oublier les frais et la planification du voyage. Même si on a l'Internet aujourd'hui, on ne peut pas régler tout par courriel, surtout concernant les documents importants. Pour chaque modification demandée, il faut organiser des réunions, rédiger des documents et retourner à Tokyo. C'est un système inefficace. Je souhaite fortement que le gouvernement divise ses fonctions, au moins en deux, à l'Ouest et à l'Est, ce serait plus pratique pour nous, surtout pour les "Kyoninka-ken 許認可権 (Service chargé d'accorder les licences)" ». (Yoshihara)*

*« C'est triste. Je comprends que les entreprises veulent avoir leur siège social à Tokyo pour des raisons d'efficacité, mais ça met en péril l'originalité. Les coutumes commerciales propres à Osaka et la langue d'Osaka sont parmi toutes ces choses qui sont en train de disparaître. Même l'humour propre à Osaka se dénature tranquillement. On ne parlera plus de "l'humour d'Osaka" <sup>126</sup>. [...] Tokyo est une ville de rêve, mais en réalité je ne peux pas y habiter. Même si la compagnie me transfère à Tokyo, je ne pourrais pas y rester; ce n'est pas la ville où je veux faire ma vie. Juste le temps passé dans le train pour aller travailler, c'est assez pour me décourager. On doit rester deux heures, trois heures et même plus dans le train, debout, sans pouvoir s'asseoir. En fait, même si ce problème de trajet était résolu, s'il y avait un grand sinistre à Tokyo, qu'est-ce qui se passerait avec cette grande densité de population? On s'arracherait certainement la nourriture, etc. Je ne pourrais pas dormir sans soucis là-bas. Une personne est comme une petite fourmi à Tokyo, et je ne sais pas si on peut maintenir un état d'esprit sain dans cette ville. » (Hayashi)*

---

<sup>126</sup> Aujourd'hui, les humoristes se rendent à Tokyo dès le début de leur carrière. Plus ils gagnent en popularité, plus ils s'éloignent de leurs origines.

*« Quand je fais des entrevues avec les bureaucrates du METI (ministère japonais de l'Économie, du Commerce et de l'Industrie), je vois bien qu'ils ne connaissent que Tokyo. Ils n'ont aucune connaissance du terrain. [...] Le nombre de bureaucrates natifs des régions, ou qui y ont à tout le moins étudié ou travaillé un certain temps, diminue de plus en plus. Je crains qu'il y ait de plus en plus de bureaucrates qui ne connaissent pas la réalité du reste du Japon, à l'extérieur de Tokyo, où vit la majorité de la population du pays<sup>127</sup>.*

*[...] En effet, la tendance qui veut que le centre des compagnies et leur chef soient situés près du gouvernement central s'est accentuée depuis ce temps [depuis la bulle économique]. Tokyo est vu un peu comme le bureau du Japon alors que le reste du pays est comme une poubelle, par exemple San'in ou les régions assez éloignées où on installe des centrales nucléaires.*

*[...] L'affaissement du Kansai est le résultat des projets concoctés par Tokyo, comme le Keihanna Science City. De plus, Tokyo utilise le budget national, alors que le Kansai doit utiliser son propre budget, comme pour la construction de l'aéroport du Kansai par exemple. Le " pays Tokyo " utilise l'argent absorbé du Japon entier, tandis que le Kansai se laisse bernier par des expressions en apparence positives, comme " l'utilisation du dynamisme du pouvoir économique privé " ». (Kato)*

### **3 Régions japonaises d'aujourd'hui**

#### **3.1 Régions japonaises qui s'épuisent**

Entre 1950 et 1955, c'est le baby-boom au Japon. On observe une grande augmentation de la population dans la période qui suit, coïncidant avec la haute croissance économique du pays, appelée « le miracle du Japon ». Pendant cette époque, les zones urbaines attirent les foules et le dépeuplement des régions soulève des questionnements. L'exode rural est un problème commun lors de l'industrialisation d'un pays. Entre 1970 et 1990, la croissance de la population japonaise est modérée et la migration vers la zone urbaine depuis la zone rurale s'est en quelque sorte stabilisée. Depuis 1990, la croissance démographique stagne au Japon. De plus, après le premier déclin de la population en 2005, le nombre de Japonais diminue peu à peu (Japon. Sōmu-shō 2012)<sup>128</sup>.

---

<sup>127</sup> C'est différent de l'époque Tokugawa où les daimyos devaient déplacer leur lieu de résidence tous les deux ans.

<sup>128</sup> En effet, le taux de croissance de la population japonaise entre 2000 et 2005 était de 0,7 % contre 0,2 % entre 2005 et 2010. (Japon. Sōmu-shō 2012)

Sanuki Toshio, professeur à l'Université de Teikyo et ancien employé de la Banque de Développement du Japon, a décrit cette situation dans son ouvrage « *Kyūseichōsuru machi to tōasareru machi : Zenshichōson no 5 nengo 10 nengo* 急成長する町淘汰される町 (Les villes de haute croissance et les villes éteintes) » (Sanuki 2007). Il a préalablement publié, en 1983, le livre intitulé *Toshi no keizairyoku : Seichōsuru toshi, suitaisuru toshi* 成長する都市衰退する都市 (Les villes en croissance et les villes en baisse<sup>129</sup>), après quoi il décide de souligner ce phénomène démographique qui accélère à nouveau. Selon lui, les municipalités affichant un taux de dépeuplement de plus que 2,9 % sont appelées à disparaître à moins qu'un changement radical ne se produise. Il qualifie ce type de municipalités de « villes éteintes ». Si le taux de dépeuplement demeure entre 0 et 2,8 %, la municipalité est en déclin, mais elle a des chances de croître à nouveau.

<ul style="list-style-type: none"> <li>• Pourcentage des municipalités qui perdent plus que 2,9 % de population (Sanuki 2007).</li> </ul>	
1985-1990	6,4 %
1990-1995	33,3 %
1995-2000	45,0 %
2000-2005	50,6 %

Entre 1985 et 1990, seulement 6,4 % de toutes les municipalités du Japon montrent un recul de population de plus de 2,9 %. Mais depuis, le nombre de municipalités augmente en flèche. Il passe de 33,3 % entre 1990 et 1995 à 45 % entre 1995 et 2000. Enfin, plus de la moitié des municipalités (50,6 %) souffrent d'une diminution de la population entre 2000 et 2005.

---

<sup>129</sup> Traduction libre.

Tableau 6 : Index de population prévue par département (2005=100)

	2005	2010	2015	2020	2025	2030	2035
Japon	100.0	99.5	98.2	96.1	93.3	90.2	86.6
Hokkaido	100.0	98.0	95.2	91.8	87.7	83.2	78.4
Aomori	100.0	96.5	92.6	88.1	83.3	78.3	73.1
Iwate	100.0	96.9	93.3	89.1	84.5	79.8	75.1
Miyagi	100.0	98.9	97.1	94.5	91.4	87.9	84.0
Akita	100.0	95.5	90.6	85.2	79.5	73.9	68.3
Yamagata	100.0	96.8	93.2	89.1	84.9	80.5	76.0
Fukushima	100.0	97.5	94.5	90.9	87.1	83.1	78.8
Ibaraki	100.0	98.7	96.6	93.8	90.4	86.6	82.4
Tochigi	100.0	99.5	98.1	95.9	93.2	90.0	86.5
Gunma	100.0	98.9	96.9	94.2	91.2	87.7	84.0
Saitama	100.0	100.4	99.7	98.1	95.7	92.5	88.7
Chiba	100.0	100.8	100.5	99.2	97.1	94.2	90.8
Tokyo	100.0	102.6	103.8	104.2	103.7	102.6	<b>100.9</b>
Kanagawa	100.0	101.9	102.6	102.3	101.2	99.4	97.0
Niigata	100.0	97.3	94.0	90.2	86.1	81.7	77.1
Toyama	100.0	98.0	95.2	91.6	87.7	83.5	79.1
Ishikawa	100.0	98.4	96.1	93.1	89.7	85.9	81.8
Fukui	100.0	98.2	95.9	92.9	89.6	86.1	82.3
Yamanashi	100.0	98.6	96.4	93.8	90.7	87.3	83.6
Nagano	100.0	98.1	95.4	92.0	88.4	84.6	80.6
Gifu	100.0	98.8	96.9	94.2	91.0	87.4	83.6
Shizuoka	100.0	99.4	97.9	95.5	92.6	89.2	85.5
<b>Aichi</b>	<b>100.0</b>	<b>101.5</b>	<b>101.9</b>	<b>101.4</b>	<b>100.3</b>	<b>98.6</b>	<b>96.4</b>
Mie	100.0	99.3	97.7	95.3	92.4	89.2	85.7
Shiga	100.0	101.5	101.9	101.5	100.6	99.1	97.2
Kyoto	100.0	99.3	97.8	95.7	92.9	89.6	85.9
<b>Osaka</b>	<b>100.0</b>	<b>99.1</b>	<b>97.3</b>	<b>94.8</b>	<b>91.6</b>	<b>87.8</b>	<b>83.7</b>
Hyogo	100.0	99.5	98.1	95.8	92.9	89.6	85.8
Nara	100.0	97.7	94.9	91.4	87.2	82.7	77.7
Wakayama	100.0	95.9	91.6	86.7	81.7	76.5	71.2
Tottori	100.0	98.1	95.6	92.5	89.0	85.4	81.5
Shimane	100.0	96.6	92.7	88.4	83.8	79.2	74.6
Okayama	100.0	99.2	97.6	95.2	92.4	89.2	85.7
Hiroshima	100.0	98.8	96.8	94.1	90.8	87.2	83.2
Yamaguchi	100.0	96.8	92.9	88.5	83.8	78.9	73.9
Tokushima	100.0	97.3	94.0	90.1	85.9	81.4	76.8
Kagawa	100.0	97.9	95.1	91.5	87.6	83.5	79.2
Ehime	100.0	97.3	94.0	90.1	85.9	81.4	76.8
Kochi	100.0	96.9	93.2	88.9	84.3	79.7	74.9
Fukuoka	100.0	99.7	98.6	96.7	94.2	91.3	87.9
Saga	100.0	98.1	95.7	92.8	89.4	85.9	82.1
Nagasaki	100.0	96.8	93.3	89.2	84.8	80.3	75.6
Kumamoto	100.0	98.2	95.9	92.9	89.5	85.8	82.0
Oita	100.0	98.1	95.4	92.2	88.4	84.5	80.3
Miyazaki	100.0	97.7	94.9	91.5	87.6	83.5	79.1
Kagoshima	100.0	97.4	94.4	91.0	87.2	83.3	79.2
Okinawa	100.0	102.4	104.0	104.9	105.3	105.1	104.4

(Source: Japanese Journal of Population, Vol.9, No.1, March 2011)

En tenant compte de ces tendances, on estime que la région de Tokyo est la seule<sup>130</sup> qui pourra clairement maintenir sa population d'ici 25 ans. Presque toutes les autres régions souffriront d'un recul de population.

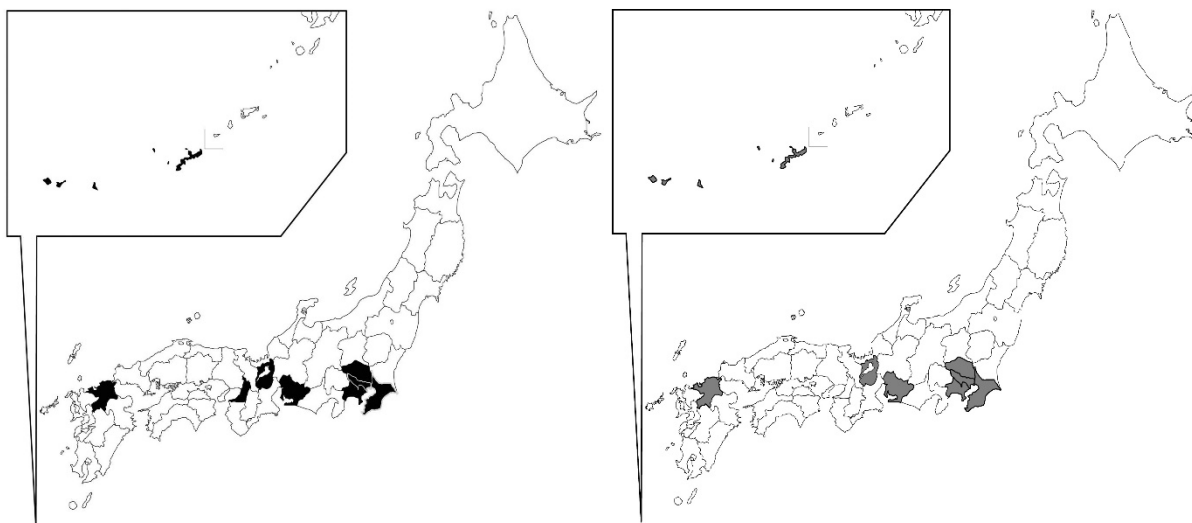


Figure 9 : Augmentation de population (gauche) et de migration nette (droit) selon département

Selon le résultat du recensement de 2010 (Japon. MSTA 2011), la plupart des départements ont effectivement vu leur population diminuer. Seulement neuf départements ont vu leur population augmenter (en noir dans la figure 13) : Tokyo 4,65 %, Kanagawa 2,93 %, Chiba 2,65 %, Okinawa 2,27 %, Shiga 2,17 %<sup>131</sup>, Aichi 2,12 %, Saitama 1,99 %, Osaka 0,52 %, et Fukuoka 0,45 %. Ceux qui affichent une croissance sont tous des départements à zones urbaines, à l'exception d'Okinawa. La figure 13 démontre en gris les départements affichant une migration nette<sup>132</sup> positive. Il n'y a que huit départements dont la population a augmenté grâce à l'immigration : Tokyo et les départements environnants (Kanagawa, Chiba et Saitama),

<sup>130</sup>La situation du département d'Okinawa est un cas d'exception en raison de son contexte géo-socio-historique, particulièrement dû à la baisse démographique après la Seconde Guerre mondiale et au retour du département aux mains du Japon en 1972. Pour cette raison, on ne peut pas le placer sur le même plan que les autres départements.

<sup>131</sup> L'augmentation de la population du département de Shiga est de 26 793 habitants. La principale source de migration est le département de Kyoto (6 474), le département d'Osaka (4 496) et le département de Hyogo (1 864) suivie par le département d'Aichi (1451) et le département de Tokyo (1304). Cela démontre que ce sont principalement les arrivants en provenance des départements urbains du Kansai. Certains estiment que la cause serait l'introduction et l'amélioration du service de *shinkaisoku* (train rapide spécial) qui connecte les départements de Shiga, Kyoto, Osaka et Hyogo.

<sup>132</sup> La différence entre l'immigration et l'émigration.



ainsi que Fukuoka, Shiga, Aichi et Okinawa<sup>133</sup>. Ces huit départements correspondent à ceux qui sont illustrés dans la figure 9, excepté Osaka, et aucun département principal du Kansai, où se situent les villes de Kobe, Kyoto et Osaka, n'a vu sa population augmenter par la migration en provenance des autres départements<sup>134</sup>.

Tableau 7 : Taux de natalité au Japon

Département	1970	1975	1980	1985	1990	1995	2000	2005	2008	2009	2010
À l'échelle nationale	2,13	1,91	1,75	1,76	1,54	1,42	1,36	1,26	1,37	1,37	1,39
Hokkaido	1,93	1,82	1,64	1,61	1,43	1,31	1,23	1,15	1,20	1,19	1,26
Aomori	2,25	2,00	1,85	1,80	1,56	1,56	1,47	1,29	1,30	1,26	1,38
Iwate	2,11	2,14	1,95	1,88	1,72	1,62	1,56	1,41	1,39	1,37	1,46
Miyagi	2,06	1,96	1,86	1,80	1,57	1,46	1,39	1,24	1,29	1,25	1,30
Akita	1,88	1,86	1,79	1,69	1,57	1,56	1,45	1,34	1,32	1,29	1,31
Yamagata	1,98	1,96	1,93	1,87	1,75	1,69	1,62	1,45	1,44	1,39	1,48
Fukushima	2,16	2,13	1,99	1,98	1,79	1,72	1,65	1,49	1,52	1,49	1,52
Ibaraki	2,30	2,09	1,87	1,86	1,64	1,53	1,47	1,32	1,37	1,37	1,44
Tochigi	2,21	2,06	1,86	1,90	1,67	1,52	1,48	1,40	1,42	1,43	1,44
Gunma	2,16	1,99	1,81	1,85	1,63	1,56	1,51	1,39	1,40	1,38	1,46
Saitama	2,35	2,06	1,73	1,72	1,50	1,41	1,30	1,22	1,28	1,28	1,32
Chiba	2,28	2,03	1,74	1,75	1,47	1,36	1,30	1,22	1,29	1,31	1,34
<b>Tokyo</b>	<b>1,96</b>	<b>1,63</b>	<b>1,44</b>	<b>1,44</b>	<b>1,23</b>	<b>1,11</b>	<b>1,07</b>	<b>1,00</b>	<b>1,09</b>	<b>1,12</b>	<b>1,12</b>
Kanagawa	2,23	1,95	1,70	1,68	1,45	1,34	1,28	1,19	1,27	1,28	1,31
Niigata	2,10	2,03	1,88	1,88	1,69	1,59	1,51	1,34	1,37	1,37	1,43
Toyama	1,94	1,94	1,77	1,79	1,56	1,49	1,45	1,37	1,38	1,37	1,42
Ishikawa	2,07	2,08	1,87	1,79	1,60	1,46	1,45	1,35	1,41	1,40	1,44
Fukui	2,10	2,06	1,93	1,93	1,75	1,67	1,60	1,50	1,54	1,55	1,61
Yamanashi	2,20	1,98	1,76	1,85	1,62	1,60	1,51	1,38	1,35	1,31	1,46
Nagano	2,09	2,05	1,89	1,85	1,71	1,64	1,59	1,46	1,45	1,43	1,53
Gifu	2,12	2,00	1,80	1,81	1,57	1,49	1,47	1,37	1,35	1,37	1,48
Shizuoka	2,12	2,02	1,80	1,85	1,60	1,48	1,47	1,39	1,44	1,43	1,54
Aichi	2,19	2,02	1,81	1,82	1,57	1,47	1,44	1,34	1,43	1,43	1,52
Mie	2,04	1,99	1,82	1,80	1,61	1,50	1,48	1,36	1,38	1,40	1,51
Shiga	2,19	2,13	1,96	1,97	1,75	1,58	1,53	1,39	1,45	1,44	1,54
Kyoto	2,02	1,81	1,67	1,68	1,48	1,33	1,28	1,18	1,22	1,20	1,28
Osaka	2,17	1,90	1,67	1,69	1,46	1,33	1,31	1,21	1,28	1,28	1,33
Hyogo	2,12	1,96	1,76	1,75	1,53	1,41	1,38	1,25	1,34	1,33	1,41
Nara	2,08	1,85	1,70	1,69	1,49	1,36	1,30	1,19	1,22	1,23	1,29
Wakayama	2,10	1,95	1,80	1,79	1,55	1,48	1,45	1,32	1,41	1,36	1,47
Tottori	1,96	2,02	1,93	1,93	1,82	1,69	1,62	1,47	1,43	1,46	1,54
Shimane	2,02	2,10	2,01	2,01	1,85	1,73	1,65	1,50	1,51	1,55	1,68
Okayama	2,03	2,05	1,86	1,89	1,66	1,55	1,51	1,37	1,43	1,39	1,50
Hiroshima	2,07	2,05	1,84	1,83	1,63	1,48	1,41	1,34	1,45	1,47	1,55
Yamaguchi	1,98	1,92	1,79	1,82	1,56	1,50	1,47	1,38	1,43	1,43	1,56

<sup>133</sup> Selon le recensement de 2010, la migration du département d'Aichi vers la zone de Tokyo représente 32 760 personnes, tandis que celle de la zone de Tokyo vers le département d'Aichi est de 34 522 personnes. Quant à la migration du département de Fukuoka vers la zone de Tokyo, on parle plutôt de 25 488 personnes et à l'inverse 21 026 personnes de Fukuoka à Tokyo. Selon le recensement de 2011, le département d'Aichi compte 27 562 arrivants en provenance de la zone de Tokyo et y envoie 30 273 habitants. Cependant, le nombre d'arrivants en provenance du département voisin, Gifu, compense avec 13 339 personnes. Quant au département de Fukuoka, la migration vers la zone de Tokyo en 2011 est de 25 343 et à l'inverse, 24 280 personnes vont de Tokyo à Fukuoka.

<sup>134</sup> Depuis 1973, le résultat de la migration nette de la zone d'Osaka (dép. Osaka, dép. Hyogo, dép. Kyoto et dép. Nara) est toujours négatif.

Tokushima	1,97	1,89	1,76	1,80	1,61	1,52	1,45	1,26	1,30	1,35	1,42
Kagawa	1,97	1,96	1,82	1,81	1,60	1,51	1,53	1,43	1,47	1,48	1,57
Ehime	2,02	1,97	1,79	1,78	1,60	1,53	1,45	1,35	1,40	1,41	1,50
Kochi	1,97	1,91	1,64	1,81	1,54	1,51	1,45	1,32	1,36	1,29	1,42
Fukuoka	1,95	1,83	1,74	1,75	1,52	1,42	1,36	1,26	1,37	1,37	1,44
Saga	2,13	2,03	1,93	1,95	1,75	1,64	1,67	1,48	1,55	1,49	1,61
Nagasaki	2,33	2,13	1,87	1,87	1,70	1,60	1,57	1,45	1,50	1,50	1,61
Kumamoto	1,98	1,94	1,83	1,85	1,65	1,61	1,56	1,46	1,58	1,58	1,62
Oita	1,97	1,93	1,82	1,78	1,58	1,55	1,51	1,40	1,53	1,50	1,56
Miyazaki	2,15	2,11	1,93	1,90	1,68	1,70	1,62	1,48	1,60	1,61	1,68
Kagoshima	2,21	2,11	1,95	1,93	1,73	1,62	1,58	1,49	1,59	1,56	1,62
Okinawa	...	2,88	2,38	2,31	1,95	1,87	1,82	1,72	1,78	1,79	1,87

Le département d'Osaka se trouve donc dans une situation particulière, comme le démontrent les taux de natalité sur le tableau 6 : en 2010, la population du département d'Osaka augmente, bien que la population sortante dépasse la population entrante. Le taux de natalité du département, qui n'est pas très élevé, vient quand même compenser. Avec 1,12 %, Tokyo détient le taux le plus faible (Okinawa détenant le taux le plus élevé). Cela dit, l'augmentation de la population de Tokyo est causée principalement par la migration en provenance des autres départements, et non par sa propre capacité de reproduction. La nature de cette concentration de la population à Tokyo est différente de celle de l'exode rural puisque la migration ne se fait pas nécessairement de la zone rurale vers la zone urbaine. Donc, le Japon expérimente une concentration unipolaire à Tokyo dans un contexte de baisse de population à l'échelle nationale.

## 4. Extraits d'entrevue en lien avec le thème du chapitre

**M. Ōtsuki** : Recteur de l'Université Hannan

**M. Noto** : Employé de Kawashima Orimono Selkon, une compagnie de textile de Kyoto

**M. Dohman** : Président de la compagnie Oliver, spécialisée dans les sauces

**M. Ietsugu** : Président de la compagnie pharmaceutique Sysmex (KCCI)

**M. Minemura** : Directeur d'une compagnie dans le domaine informatique

**M. Kato** : Journaliste au journal Kobe shinbun

\* Le profil complet de chaque participant est disponible à l'annexe 4.2.

*« Si on pense au futur d'un pays, l'économie ne devrait pas être le seul critère. Ici, la culture est concentrée dans le Kansai. Même s'ils ont réussi à déplacer l'empereur, ils ne peuvent pas déplacer le temple Hōryūji ni la statue du grand bouddha à Nara. C'est seulement à partir de la Restauration de Meiji que Tokyo a commencé à rassembler les biens culturels de partout au Japon. Si on remonte plus loin dans notre histoire, le même phénomène s'est produit à partir de 1600, quand Tokugawa Ieyasu a créé le bakufu à Edo, mais l'héritage culturel traditionnel du Japon demeure au Kansai. Tokyo a essayé de concentrer la culture du Japon dans sa main. Il possède des salles de cinéma, des théâtres et des salles de concert, mais la culture en tant que telle est au Kansai; c'est notre histoire. Jusqu'à nos jours, tous les pays ont mis de l'avant le développement économique comme objectif ultime, et je souhaitais que le Japon réagisse contre cette tendance, mais ce n'est pas évident. [...] Lorsqu'on parle de l'indice économique, on entend des termes comme " l'affaissement de terrain ", mais si on regarde l'indice de qualité de vie, on en vient à une conclusion différente. On est plus riche qu'on le pense au Kansai. [...] Je pense qu'après une croissance économique aveugle, les gens vont commencer à chercher une croissance culturelle. Je ne ressens pas de rivalité avec Tokyo. [...] Que ce soit Tokyo ou le Japon tout entier qui assume le rôle économique, une fois que la population s'enrichira, ce sera au tour du Kansai de jouer un grand rôle. » (Ōtsuki)*

*« Le Kansai n'est pas une simple région. Si on parle d'axe d'innovation et d'avant-gardisme, plutôt que du nombre d'habitants, Tokyo et Osaka sont les deux plus grands. D'ailleurs, je sens fortement le déclin d'Osaka. La preuve, c'est qu'une personne comme moi, née et élevée dans le Kansai, en vienne à penser que c'est seulement à Tokyo qu'on peut faire des affaires. Pour arrêter l'" affaissement de terrain du Kansai ", on devra peut-être faire comme Tokyo et remplacer les bâtiments tous les cinq ans. Ce que je comprends de l'expression " affaissement de terrain ", c'est le " dépeuplement ". Le déplacement de la population a pour cause et conséquence de diminuer les attraits et le dynamisme de la région. » (Noto)*

« Même si la zone de commerce est déplacée ailleurs, on garde soit le siège social, soit quelque chose de symbolique dans le Kansai, comme l'a fait Kawasaki avec son importante usine de sous-marins. Par ces décisions, il démontre qu'il appartient à cette région. C'est un plaisir personnel : " Vous voyez, les personnes importantes ou symboliques restent ici. Ils conversent en dialecte d'ici." L'échec de la fusion entre SUNTORY et Kirin en est représentatif. Ça démontre qu'il y a quelque chose de plus important que le simple avantage de l'efficacité économique. Ainsi, aller à Tokyo n'est pas du tout un symbole du succès. » (Dohman)

« En arrivant au Japon, lors d'un voyage d'affaires, je suggère aux étrangers d'atterrir au Kansai au lieu d'atterrir directement à Tokyo. Ça change complètement et positivement la vision de nos clients sur le Japon. La première impression est importante. Les étrangers sont toujours impressionnés par notre région. Je dis ça en toute objectivité. C'est un environnement naturel et le paysage est d'une grande beauté. De plus, puisque le Kansai était autrefois le centre du pays, soixante pour cent des trésors nationaux s'y trouvent. » (Ietsugu)

« Si Osaka s'affaisse, ce serait une situation vraiment critique pour tous les Japonais, car Osaka a prouvé sa position dans l'histoire jusqu'à nos jours. » (Minemura)

« Le système d'éducation d'avant la Seconde Guerre mondiale était meilleur, parce que les élites pouvaient choisir les lycées supérieurs régionaux qui préparaient l'entrée à l'Université Impériale. Il y en avait à Kanazawa, à Nagoya, à Taiwan, etc. On choisissait selon la spécialisation de l'école et selon la préférence de la ville. Aujourd'hui, les élites ne sortent pas de Tokyo. Certains arrivent directement des écoles secondaires reconnues de l'extérieur de Tokyo, comme La Salle et Nada, mais personne ne s'intéresse aux autres régions. Aujourd'hui, les bureaucrates de Tokyo décident du sort des régions, mais ils ne tiennent plus compte des spécificités de chacune d'entre elles.

Nous avons parlé de l'affaiblissement du Kansai dans nos articles, mais je dois réfléchir sur ces phénomènes ou sur leurs effets. Je crois que l'affaiblissement du Kansai est plutôt celui de la société japonaise en entier. Partout au Japon, les **shōtengai** (les petits magasins regroupés, souvent sous un passage couvert), qui se situent traditionnellement au centre de la ville, sont en voie de disparition depuis l'arrivée des centres commerciaux inaccessibles sans voiture. Partout au Japon, le charme de chaque ville est en train de disparaître. [...] Notre nouveau collègue m'a parlé à ce sujet récemment. Il est natif de Kobe et il y est revenu après avoir étudié à Tokyo, à l'Université Keio. Il pense que le paysage des régions du Japon ressemble de plus en plus à des miniTokyo. De Shimane, ou bien de Shikoku, on voit que l'accès à Tokyo est devenu beaucoup plus facile aujourd'hui. Avec cette amélioration des transports, il y a moins d'attraits propres aux régions. Les attraits régionaux de Kyushu, de San'in, de Tohoku ainsi que de Hokkaido disparaissent sous la force magnétique de Tokyo. Seul le Kansai reste debout, avec peine, et conserve ses particularités. On dirait que le

*Japon est divisé en deux : d'un côté, le pays Kansai, et de l'autre, le pays Tokyo et les régions "tokyonisées". [...] La richesse du Kansai lui permet de prospérer. C'est un endroit où il fait bon vivre, où les paysages sont beaux, où l'héritage culturel est riche, et où on retrouve plusieurs universités. Donc, même si on sent l'affaissement de la région, je crois qu'il est impossible que cette région devienne un jour dévastée et vide. » (Kato)*

## Chapitre 3. L'Ouest et l'Est dans l'histoire du Japon

<b>Empereur</b>	天皇	<b>Shogun</b>	將軍
<b>Cour impériale</b>	朝廷	<b>Gouvernement militaire</b>	幕府
<b>Aristocratie</b>	貴族	<b>vs Guerriers</b>	武士
<b>Tradition</b>	伝統	<b>Nouveauté</b>	清新
<b>Culture</b>	文化	<b>Esprit militaire</b>	尚武 <sup>135</sup>

---

### 1. Les débats sur la question de la division du pouvoir au Moyen-Âge

On parle souvent des tentatives d'homogénéisation culturelle dans les périphéries du Japon, mais quel en est le vecteur? Le berceau du centre spatio-temporel du Japon est l'État du Yamato du 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> siècle, avec l'empereur à sa tête, situé dans le département actuel de Nara. Cependant, Amino Yoshihiko 網野善彦 (1928-2004), historien spécialisé en histoire médiévale japonaise et professeur à l'Université de Tokyo, faisait parler de lui, non seulement pour ses idées sur les notions du *Japon* et des *Japonais*, mais aussi pour celle du Japon en tant qu'« État unique » (Lewis 2007). Dans son ouvrage, Amino (1988, 151) affirme qu'à l'époque médiévale, il y avait au moins trois rois : celui de Ryūkyū, celui de Saigoku (l'Ouest) et celui de Tōgoku (l'Est). Il en conclut que si des forces politiques extérieures au Japon avaient étendu leur puissance en pénétrant le pays par le nord et par l'ouest, en passant par la Corée, l'Ouest et l'Est du Japon d'aujourd'hui seraient probablement divisés. À ce sujet, les débats continuent : comment appréhender la relation entre la cour impériale à Kyoto et le shogunat à Kamakura? Comment interpréter le pouvoir du clan Taira et de l'empereur Go-Shirakawa (1127-1192) au moment de l'établissement du shogunat? Le débat sur ces questions nous amène à remettre en question notre interprétation de la nature de l'État au Moyen Âge.

---

<sup>135</sup> Vocabulaire utilisé par Hongō Kazuto dans son analyse l'Est et l'Ouest du Japon (2009).

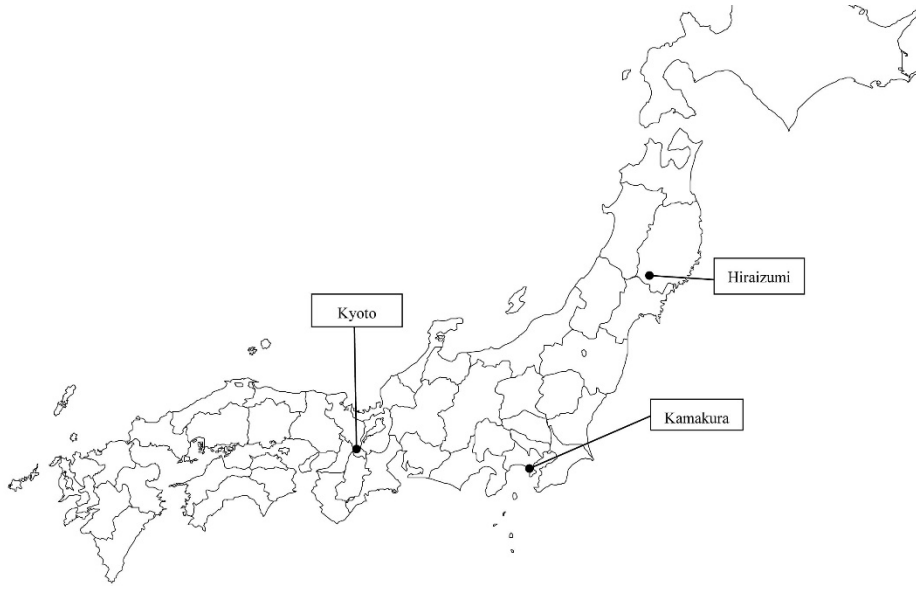


Figure 10 : Kyoto, Kamakura et Hiraizumi

Kuroda Toshio 黒田俊雄 (1926-1993), professeur à l'Université d'Osaka, formé à l'Université de Kyoto, a avancé une théorie qu'il a appelé *Kenmon* 権門体制論 selon laquelle trois forces principales se partageaient le pouvoir de manière mutuelle et complémentaire et ainsi formaient l'État : la noblesse aristocratique 公家, les temples bouddhistes 寺家 et la noblesse militaire 武家 (Kuroda 1963). Sa théorie était une critique de la vision propagée qui considérait cette période comme un simple transfert du pouvoir, de Kyoto à Kamakura, de la société aristocratique de la cour impériale à la société féodale. Cependant, puisqu'elle suppose qu'il existait un État unique à cette époque, cette théorie est remise en question par Satō Shin'ichi 佐藤進一, professeur à l'Université Chūō, formé à l'Université de Tokyo. Satō (1983) propose plutôt la théorie de l'État de Tōgoku, le pays de l'Est 東国国家論. Cette théorie voit le gouvernement shogunal à Kamakura comme un État indépendant qui a établi une relation non-interventionniste avec l'État basé sur la cour impériale et centré à l'ouest du Japon. Certains prétendent qu'il est peu probable que le pouvoir de la cour impériale s'étendait aux quatre coins de l'archipel. Toutefois, à cette époque pour la même raison, d'autres prétendent qu'il est aussi peu probable qu'il n'y ait eu aucune interaction entre la cour et le shogunat. Pour concilier ces visions, d'autres chercheurs ont introduit différentes théories ; Gomi Fumihiko 五味文彦, professeur à l'Université de Tokyo, présente la théorie suivante : le shogun comme roi de l'Est

et l'empereur comme roi de l'Ouest (Gomi 2003). De son côté, Motoki Yasuo 元木泰雄 (2004), professeur à l'Université de Kyoto, propose une version plus complexe de la théorie *Kenmon* basée sur plusieurs forces (*Fukugō kenmon ron* 複合権門論). Quant à la professeure Hongō Keiko 本郷恵子 du Historiographical Institute de l'Université de Tokyo, elle publiait récemment un livre intitulé *Kyō Kamakura futatsu no ōken* (*Kyoto et Kamakura : deux pouvoirs royaux*<sup>136</sup>) qui appuie plutôt la théorie de Gomi (Hongō 2008). Son époux, le professeur Hongō Kazuto 本郷和人, de l'Université de Tokyo, affirme que les chercheurs formés à l'Université de Kyoto ont tendance à soutenir la théorie *Kenmon* tandis que ceux qui sont formés à l'Université de Tokyo appuient plutôt la théorie basée sur deux centres de pouvoir (Hongō 2009). On peut dire que la première met l'accent sur Kyoto comme pouvoir central et la dernière accorde plus d'importance à la division du pouvoir entre l'Est et l'Ouest ; l'est de la barrière, le Kantō, comprenant entre autres Kamakura et Hiraizumi. Ce débat se poursuit encore de nos jours entre les chercheurs de l'Ouest et ceux de l'Est.

## **2. Jusqu'à la guerre entre l'Ouest et l'Est, et l'installation du shogunat Tokugawa**

On considère que le shogunat Tokugawa est le premier à avoir complété l'unification stable et pacifique du pays pendant ses 264 années de gouvernance (Lewis 2007). C'est Oda Nobunaga qui initie le projet d'unification du Japon. Après sa mort en 1582, le projet est mené à bien par son lieutenant Toyotomi Hideyoshi, surtout après le siège d'Odawara en 1590, où il vainc le clan Hōjō qui dominait la région du Kantō. Toyotomi Hideyoshi construit le luxueux et princier château d'Osaka sur le site du temple Ishiyama Honganji que Oda Nobunaga avait détruit pour épuiser la classe de moines-guerriers bouddhistes à l'époque médiévale. Pour tenter de conquérir la Corée, Toyotomi Hideyoshi envoie des troupes menées par des *daimyō* (grands seigneurs de domaines) qui considèrent cette charge comme un fardeau trop lourd à porter, ce qui fendille l'hégémonie de Toyotomi Hideyoshi. En fait, la mobilisation pour la conquête de la Corée confirme le fait que Toyotomi Hideyoshi n'a pas réussi à s'emparer totalement du pouvoir à l'Est du Japon (Aoki 15-20). Sa mort donne donc lieu à des rivalités entre les grands seigneurs

---

<sup>136</sup> Traduction littérale.



du pays. Il en résulte la bataille de Sekigahara, en 1600. L'armée de l'Est, commandée par Tokugawa Ieyasu, désigné par Hideyoshi depuis 1590 pour « contrôler le Kantō » (*Kantō no gi* 関東の儀), défait l'armée de l'Ouest, les troupes loyales à Toyotomi Hideyori, le fils de Hideyoshi installé au château d'Osaka. Ainsi, Tokugawa Ieyasu, ex-lieutenant de feu Toyotomi Hideyoshi, a enfin la chance de voir l'œuvre unificatrice du Japon déposée entre ses mains.

En 1603, pour asseoir son pouvoir, Tokugawa Ieyasu demande à l'empereur d'être nommé *Seii taishōgun* (général en charge de la conquête des barbares<sup>137</sup>) puisque sa position de simple général de Hideyoshi, dont le fils héritier est toujours en vie, ne lui confère pas une autorité suffisamment haute pour être reconnu tant par les autres *daimyō* que par les autorités parallèles telles que les temples. Il choisit d'être nommé ainsi par l'empereur en considération de sa relation de pouvoir avec la force de l'Ouest et de ses tentatives pour y étendre l'influence de son autorité, suivant ainsi la tradition de la politique *buke*<sup>138</sup> que le clan Minamoto avait installé depuis le 12<sup>e</sup> siècle à l'est du Japon pour y établir un gouvernement militaire, le *bakufu* (gouvernement sous la tente)<sup>139</sup>. Ieyasu fait du village d'Edo (l'actuelle Tokyo) la nouvelle capitale où il établit ses quartiers généraux. C'est à cette époque que le shogunat Tokugawa construit le système de gouvernance appelé *bakuhan*<sup>140</sup> pour concilier et exercer son autorité sur les deux forces existantes : le *bakufu* et les *han* (domaines). Cette démarche se concrétise grâce à un système de double maîtrise : maîtrise de la classe militaire et maîtrise de la noblesse. Il exerce son autorité sur les guerriers avec le *buke shohatto*, lois régissant la noblesse militaire<sup>141</sup>, en particulier la règle du *sankin-kōtai*, un système de résidence alternée qui oblige les *daimyō* à passer une partie de l'année à Edo et le reste du temps sur leur domaine. Pour assurer leur obéissance, la règle implique que les femmes et les enfants des *daimyō* doivent demeurer à Edo

---

<sup>137</sup> Traduction littérale.

<sup>138</sup> C'est ainsi que l'on nommait la noblesse militaire rattachée au *bakufu*, par opposition au *kuge*, la noblesse de la Cour rattachée à l'empereur.

<sup>139</sup> Désigne à l'origine le gouvernement militaire établi à Kamakura en 1185 par Minamoto Yoritomo. Celui-ci passe ensuite entre les mains de différentes familles, très rapidement des Hōjō qui en assurent la régence, puis des Ashikaga et enfin des Tokugawa. Entre ces différentes étapes, le style de gouvernement s'est transformé. Le *bakufu* prend fin en 1867 avec le *taiseihōkan* (大政奉還), le retour du pouvoir à l'empereur.

<sup>140</sup> Terme créé à partir de *baku* (abréviation de *bakufu*) et *han* (domaine).

<sup>141</sup> En se basant sur le serment écrit par les *daimyō* en 1611 envers le *bakufu* d'Edo, la première *buke shohatto* est créée et entrée en vigueur en 1615. Elle est amendée à quelques reprises et pour la dernière fois en 1717.

toute l'année<sup>142</sup>. Outre le *bakuhan*, le shogunat Tokugawa tente aussi de s'assurer une certaine mainmise sur l'aristocratie en imposant la *kuge-shū hatto* 公家衆法度 (la loi des 5 articles sur les nobles de la cour) en 1613.

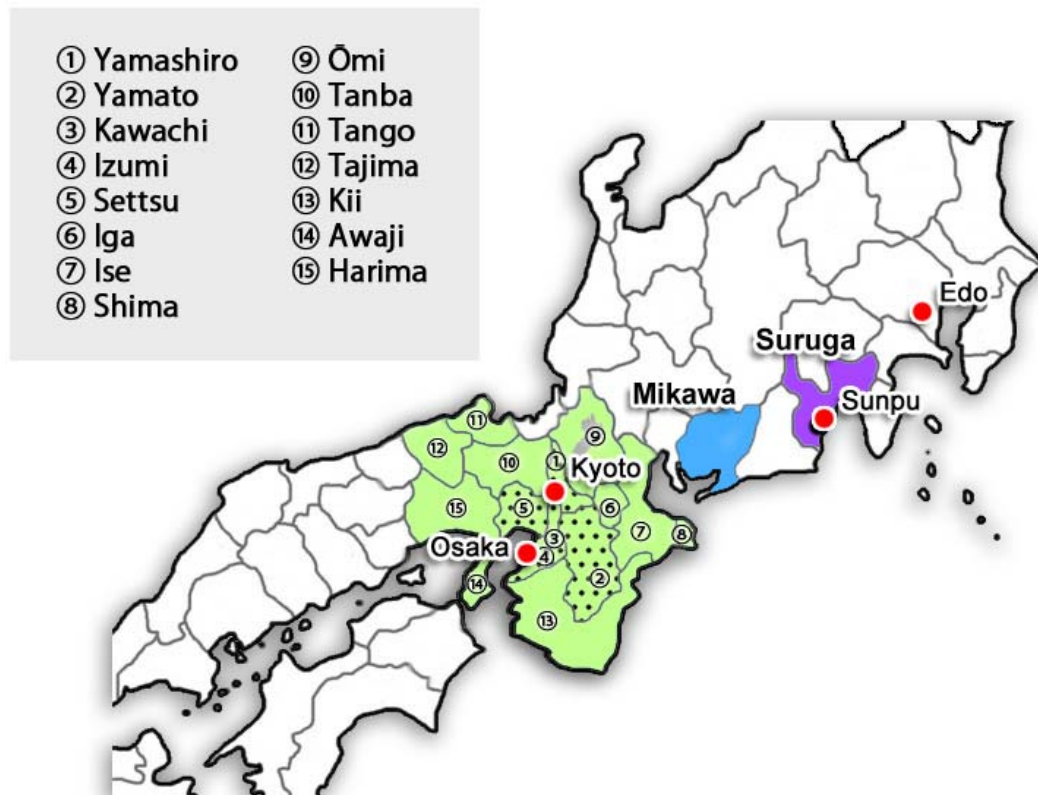


Figure 11 : Kinai/Kamigata, provinces de Suruga et de Mikawa

La double maîtrise du pouvoir se reflète dans la structure politique du *bakufu*. Comme c'était le cas sous la dominance de Toyotomi Hideyoshi, Tokugawa Ieyasu veut s'assurer de commander sur deux plans, l'Est et l'Ouest. Comme il base son pouvoir à l'Est, il doit redoubler d'efforts pour établir le shogunat Tokugawa dans l'Ouest. Pour ce faire, il cède le titre de shogun

<sup>142</sup> Règle ajoutée dans le *Bukeshohatto* en 1635. Le « *Iri deppō ni de onna* 入鉄炮出女 (l'entrée des fusils et la sortie des femmes) » est le mandat donné aux points de contrôle en 1635 et signifie qu'il y avait deux choses importantes à ne pas laisser passer au-delà des limites d'Edo : personne ne pouvait entrer avec des fusils et aucune femme de *daimyō* n'avait le droit de sortir.

d'Edo à son fils et s'installe à Sunpu où il exerce son autorité sous le titre de *Ōgoshō*<sup>143</sup>. Il choisit Sunpu pour se rapprocher de l'Ouest, cette partie du pays où son autorité n'est pas encore assise, à ce premier stade du shogunat Tokugawa. Dans ce contexte, le *bakufu* établit le poste d'*Ōsakajōdai* (le représentant du château d'Osaka), en 1619, et ordonne la reconstruction du château d'Osaka qui avait été détruit lors de la campagne de l'été 1615, au moment où le shogunat Tokugawa en avait extirpé le clan Toyotomi. Le deuxième shogun, Tokugawa Hidetada, investit dix ans pour remodeler le château selon ses goûts, en exigeant l'aide des *daimyō* de l'Ouest, exerçant ainsi son autorité sur tout le Kamigata (la région comprenant aujourd'hui les villes d'Osaka et de Kyoto). On désigne la capitale où réside l'empereur par le terme « *kami* 上 » (haut) et le bakufu choisit le terme « *kamigata-suji* 上方筋 » (les axes du haut) pour représenter les cinq provinces du Kinai (Yamato, Yamashiro, Settsu, Kawachi, Izumi) et les trois provinces (Ōmi, Tanba, Harima) qui se situent à l'ouest de la province de Mikawa. Dans la même lignée, « *kamigata-shū* 上方衆 » (partisans du Kamigata) désigne tous les *daimyō* de l'Ouest qui, aux yeux de Tokugawa, sont toujours fidèles à la mémoire du clan Toyotomi.

La procédure de remodelage du Château d'Osaka évite donc un soulèvement de la part des anciens vassaux et donne l'impression que le retour au pouvoir du clan Toyotomi est impossible (Aoki 1994; 35). L'*Ōsakajōdai* a pour fonction la « surveillance » des *daimyō* de l'Ouest, et souvent, en carrière avancée, le *daimyō* qui occupe cette position est nommé *Kyōtoshoshidai*, chargé de « surveiller » le *chōtei* (la cour impériale). On reconnaît la pertinence du poste d'*Ōsakajōdai* lors de la rébellion de Shimabara, au sud de la ville de Nagasaki actuelle, menée par des paysans chrétiens en 1637 : stratégiquement, pour réprimer la rébellion, il est plus efficace d'envoyer des troupes à partir d'Osaka plutôt que d'Edo. En conséquence, l'*Ōsakajōdai* se voit attribué certains pouvoirs décisionnels pour régler les conflits dans l'Ouest.

Le pouvoir du shogunat Tokugawa s'affermi sous le règne du troisième shogun, Iemitsu (Gordon 2003, 13), grâce à sa politique isolationniste. Il faut toutefois noter que, même si le *shōgunat* Tokugawa a finalement réussi l'unification du Japon après l'époque des pays en

---

<sup>143</sup> Titre donné au shōgun qui, en théorie, lègue ses pouvoirs à son fils, mais qui, en pratique, continue de tirer les ficelles du pouvoir en tant que *shōgun* retiré.

guerre, l'ancienne unité géographique, la province, est conservée, c'est-à-dire l'unité administrative de l'ancien système établi par l'empereur au 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> siècle, et coexiste en parallèle avec le nouveau système de domaines (le *bakuhan*).

Le double contrôle que doit exercer le *bakufu* transparait aussi dans l'économie. L'unification du pays sous le shogunat a certes favorisé l'intégration de l'économie, mais un déséquilibre entre l'Est et l'Ouest se fait toujours sentir ; par exemple, le service des affaires maritimes a deux divisions pour contrôler les bateaux de riz, celle d'Edo à l'Est et celle d'Osaka à l'Ouest. La juridiction de ces dernières a pour frontière une ligne « verticale » tranchant le Japon en deux, utilisant la ville de Toba comme point de séparation. Cette division se fait sentir entre autres par le système de *koku-daka* 石高<sup>144</sup>. Ce système de détermination de valeur est basé sur la consommation moyenne de riz par personne par année et occupe une place importante dans le cadre de l'administration du *Bakuhan*. Pour la convertir en unité de mesure, le *bakufu* encourage les guildes utilisant déjà le *hakari* (balance) et le *masu* (boisseau) en autorisant officiellement l'utilisation du *hakari* dans les 33 pays de l'Est, et l'utilisation du *masu* dans les 33 pays de l'Ouest<sup>145</sup>. Aussi, Ieyasu entreprend la production de monnaie en or, bien que la monnaie en argent circulait déjà dans l'ouest du Japon. Le poste d'agent de change, établi d'abord à Osaka, est créé pour contrôler l'étalon-or et l'étalon-argent pendant que les deux monnaies circulent partout au Japon ; néanmoins, les prix sont indiqués en argent à l'Ouest et en or à l'Est.

### 3. Contestation pour l'appellation de l'époque

Dans son livre intitulé *Hideyoshi et l'époque d'Osaka* paru en 1999, Wakita Osamu, historien et professeur émérite de l'Université d'Osaka, émet des doutes quant à l'appellation de l'époque Azuchi-Momoyama (1568-1603) utilisée dans l'enseignement de l'histoire du Japon pour décrire l'époque où Oda Nobunaga et Toyotomi Hideyoshi, ont respectivement

---

<sup>144</sup> 1 koku = 180,39 litres.

<sup>145</sup> Au commencement, Tokugawa Ieyasu avait autorisé l'utilisation de la technique de production en *hakari* (balance) de Yoshikawa Shuzui de Kōshū, pour cinq provinces du *Kantō*. Pourtant, Ieyasu a aussi autorisé l'utilisation de la technique de production en *masu* (boisseau) de la maison Jin de Kyoto, et ce, dans tout le Japon. Cette double autorisation a occasionné certains problèmes sur le marché ; ainsi, pour régler les différends, le *bakufu* a dû faire une démarcation entre les provinces d'Ōmi et de Minō.

régné. Cette époque est aussi appelée l'époque Shoku-Hō 織豊, mot composé des premiers caractères en kanji de chaque nom de famille de ces personnages historiques. Les noms des différentes divisions historiques du Japon sont choisis en fonction du nom de l'autorité en place à l'époque ou par sa position géographique. Suivant cette règle, l'appellation Azuchi, lieu symbolique du pouvoir où Nobunaga a construit le château où il demeurait, ne cause pas de problème. Cependant, Wakita trouve inappropriée l'appellation « Momoyama » pour représenter l'époque d'Hideyoshi. Les manuels scolaires japonais expliquent cette appellation par le fait que « Hideyoshi a construit un château à Fushimi pour y vivre ses vieux jours. Lorsque les pêches (*momo*) ont été plantées sur le site historique de ce château, on est venu à l'appeler *Momoyama* (montagne de pêches). C'est la raison pour laquelle on appelle aussi cette époque *Momoyama* (Yamakawa shuppan 2000, 156). Selon Wakita, même en faisant une concession pour accepter *Momoyama* plutôt que Fushimi, on ne résout pas entièrement le problème de pertinence quant à l'utilisation de ce lieu pour représenter le moment où Hideyoshi régnait, car le château de Fushimi, son troisième château, n'a servi que pour les quatre dernières années de sa vie. En effet, Hideyoshi a fait construire le château d'Osaka après son ascension au pouvoir, ensuite celui *Jurakudai* 聚楽第, puis celui de Fushimi (*Momoyama*). Wakita se questionne donc sur la pertinence du choix de l'appellation *Momoyama* alors que, parmi les trois châteaux de Hideyoshi, c'est plutôt le château d'Osaka qui a été témoin du sommet de son pouvoir. Ainsi, il propose l'appellation « Ōsaka » (écrit avec les kanji utilisés à l'époque 大坂) pour nommer cette période de l'histoire. Par ailleurs, il cite un autre exemple d'appellation inappropriée dans les manuels d'histoire : le cas du temple Ishiyama Honganji (détruit par Oda Nobunaga) qui portait originellement le nom d'Osaka Honganji, comme le prouvent les archives. La date exacte à laquelle on a commencé à utiliser l'appellation Ishiyama dans les récits historiques nous est inconnue, mais elle se situe quelque part après la Restauration de Meiji. On a choisi Ishiyama pour représenter le fait que les moines de Honganji y avaient trouvé des pierres (*ishi*) convenables à la construction du temple lorsque le moine suprême Rennyō 蓮如 a choisi cet endroit. Selon Wakita, cela provoque une confusion avec un autre site historique reconnu, le temple Ishiyama, construit au 8<sup>e</sup> siècle. Comme Wakita ne trouve pas de raison pertinente pour laquelle le nom Osaka a été remplacé dans ce cas-ci, il évoque la possibilité que les historiens de Tokyo de l'époque Meiji aient éprouvé une sorte de sentiment superstitieux, ce même

sentiment qui avait poussé Tokugawa Ieyasu à reconstruire le château d'Osaka après avoir enterré celui de Toyotomi Hideyoshi pour enfouir la mémoire du clan Toyotomi.

Si on considère la contestation de Wakita, l'époque Edo présente aussi une certaine problématique, puisque lorsque l'on parle de la culture d'Edo pour désigner la culture de cette époque, on a tendance à l'associer au lieu géographique. S'il est vrai que les différentes périodes historiques japonaises sont nommées selon la capitale de l'époque, et donc l'endroit d'où provient la culture de cette période, l'époque Edo serait une appellation erronée. En effet, pendant l'époque Edo, on dit qu'il y avait trois capitales (*santo* 三都): Kyoto 京, Osaka 大坂 et Edo 江戸, donc trois centres culturels chacun à la tête d'une des trois divisions historico-culturelles se retrouvant dans les manuels scolaires japonais : Kan'ei, Genroku et Kasei.

## **4. La culture Kan'ei 寛永**

### **4.1. Le Katsura rikyū à l'Ouest et le Nikkō tōshōgū à l'Est**

L'ère Kan'ei s'étend de 1624 à 1643, soit au début de l'époque Edo. Aujourd'hui, on compare souvent deux sites historiques importants de cette époque : le Katsura rikyū 桂離宮 à l'ouest et le Nikkō-tōshōgū 日光東照宮 à l'est. Le Katsura rikyū est la Villa impériale de Katsura fondée vers l'an 1615 par le Prince Hachijō Toshihito, fils sous tutelle de Toyotomi Hideyoshi et petit frère de l'empereur Go-Yōzei. La construction des parties plus importantes de cette résidence impériale secondaire a été effectuée par son fils Toshitada à partir de 1641. L'autre site, le Nikkō-tōshōgū, est un sanctuaire shintoïste construit en l'honneur de Tokugawa Ieyasu à partir de 1617, un an après sa mort. De nos jours, on s'entend pour dire que la comparaison entre les deux sites historiques a été diffusée par les écrits sur le Japon de l'architecte allemand Bruno Taut (1880-1938). Il a notamment vanté la beauté éternelle de la Villa impériale de Katsura et de ses éléments japonais hérités du sanctuaire d'Ise, tandis qu'il a porté un jugement très sévère sur le Nikkō-tōshōgū, accusant ce dernier d'être « kitch » et d'avoir hérité des éléments négatifs de l'architecture bouddhique emprunté superficiellement à la Chine. En inversant la réputation de ces deux bâtiments en faveur de la Villa impériale de

Katsura, Taut est aujourd'hui reconnu pour avoir lancé « la redécouverte de la beauté japonaise<sup>146</sup> ».

Inoue (1986) analyse la montée en popularité de la Villa impériale de Katsura et explique que c'était surtout la vulgarisation faite par Taut qui a attiré les lecteurs japonais. Au-delà du monde architectural japonais, les écrits de Taut sont populaires parmi les intellectuels de la culture japonaise, tels que Watsuji Tetsurō. Il est ainsi devenu porte-parole de la beauté de la « tradition » japonaise : la Villa impériale de Katsura représente la modestie et le Nikkō-tōshōgū représente la somptuosité. Taut critiquait l'architecture entraînée par les modes et les courants qu'il juge éphémères. Il était plutôt à la recherche de quelque chose d'universel (Taut, 1976, 9) : un exemple d'architecture classique, un monument éternel. Selon lui, il est presque impossible de créer quelque chose d'aussi simple et élégant que la Villa impériale de Katsura.

Cependant, selon Inoue, à l'époque de Taut, dans cette atmosphère sobre de la Seconde Guerre mondiale, la villa n'était pas considérée si modeste. En effet, on y retrouve des *chigaidana* (étagères ornementales) et des petites décorations élégantes telles que de la ferronnerie, des poignées de tiroirs artisanales et des motifs aux couleurs vives sur les portes à glissière. Devant ce supposé symbole de la beauté japonaise, Inoue dénonce plutôt l'accessibilité à ce site touristique; comme la villa fait partie des biens impériaux, l'accès y est très limité et les règles de visite sont changeantes, tandis que le Nikkō-tōshōgū est ouvert au public.

Néanmoins, on se pose encore la question : pourquoi les deux sites créés à la même époque par le même monde artistique ont-ils donné à Taut deux impressions si différentes. C'est l'interrogation de départ de l'architecte Miyamoto Kenji (18, 1997) qui analyse aussi ces deux sites. Effectivement, Miyamoto observe dans les deux constructions une influence de la Renaissance européenne tardive, amorcée avant l'époque Edo, importée par le commerce avec les Portugais et les Espagnols. Autrement dit, d'un point de vue architectural, les deux bâtiments partagent plus de similarités que de différences, surtout par l'utilisation de la perspective *vista* et du nombre d'or<sup>147</sup>. Miyamoto a conclu qu'on ne peut expliquer les commentaires de Taut que par la philosophie des constructions. Il faut aussi prendre en considération le contexte historique

---

<sup>146</sup> Traduction libre du titre du livre publié en japonais en 1962 par le traducteur Shinoda Hideo 篠田英雄 à partir de différents textes en allemand de Taut.

<sup>147</sup> Proportion géométrique utilisé en architecture.

entourant la construction de ces deux sites. Selon Miyamoto, comparativement à la villa, le Nikkō-tōshōgū représenterait le vainqueur. Il a été construit directement sous l'étoile Polaire immobile qui représente le souverain de l'univers (Gerhart 1999, 77), tandis que la villa n'est munie que d'une plate-forme pour admirer le passage de la lune. Effectivement la critique de Taut envers le Nikkō-tōshōgū est dirigée vers l'art du dominateur et le goût faste et artificiel des décorations abondantes (Taut 1976, 23). Il démontre de l'admiration pour la Villa impériale de Katsura qui lui semble beaucoup plus sobre et modeste que les palais et les châteaux d'Europe qui font l'étalage de la supériorité de la classe privilégiée (1976, 151).

C'est en analysant le contexte politique et historique entourant la construction de ces deux bâtiments qu'on peut en expliquer les divergences. En 1585, à l'aube de l'émergence de l'État du shogunat Tokugawa, Toyotomi Hideyoshi choisit le titre de *kanpaku*, (Hori 2009, 89), le plus haut poste de conseiller dans l'ordre aristocratique, tandis que Tokugawa Ieyasu est nommé *shogun* en 1603, le titre le plus élevé dans l'ordre militaire. Ces deux titres sont accordés par l'empereur. La relation entre Toyotomi Hideyoshi et la cour impériale n'est sans doute pas simple, mais l'enjeu n'est pas le même que pour Tokugawa Ieyasu. En obtenant le titre de *kanpaku*, jusqu'alors décerné uniquement à l'une des cinq maisons aristocratiques, Toyotomi remplit mieux que ses prédécesseurs le rôle de gérant de la politique, puisqu'en tant que successeur de Oda Nobunaga celui-ci exerce un meilleur contrôle sur les guerriers. C'est ce contrôle sur les clans militaires qui permet à Toyotomi de rétablir l'autorité impériale. Après la mort de Toyotomi Hideyoshi, son fils Hideyori continue son ascension dans l'ordre aristocratique, et ce, plus rapidement que les Tokugawa, ce qui implique que la cour impériale fonctionne en faveur des Toyotomi. Le clan Toyotomi est accepté des aristocrates de la cour (Yoshida Y. 2005) et fait donc partie du système impérial, tandis que le shogunat Tokugawa tente d'altérer ce même système et de museler le pouvoir de l'empereur en limitant celui des aristocrates et en orientant les activités de la cour vers des domaines extérieurs à la politique, notamment les arts et les sciences.

En plus de faire appliquer sa double maîtrise avec les lois sur la noblesse militaire et aristocratique, il tente de limiter le pouvoir de l'empereur avec deux nouvelles lois en 1615, *Kinchū narabi ni kuge shohatto* (la loi pour l'empereur et la loi pour les nobles de la cour impériale). Le conflit entre le shogunat Tokugawa et la cour est palpable notamment dans



l'affaire des « robes violettes » où l'acte de certification des religieux bouddhistes, traditionnellement ordonnée par l'empereur, passe aux mains du bakufu, causant ainsi l'indignation et l'abdication de l'empereur Go-mizunoo<sup>148</sup> en 1629. Si on considère que la bataille déterminante de Sekigahara en 1600 divise les allégeances entre l'armée de l'Est et l'armée de l'Ouest, alors l'affrontement au plan symbolique des deux centres de pouvoir devient plus clair; un centre de pouvoir repose sur l'ancien (la cour impériale à Kyoto) et l'autre sur le nouveau (le bakufu à Edo). Il s'agissait donc en fait d'une lutte de pouvoir entre l'Ouest et l'Est. De là la dernière volonté de Tokugawa Ieyasu avant sa mort et qui a inspiré le projet de construction du Nikkō-tōshōgū :

Je deviendrai en ce lieu la divinité tutélaire des huit provinces du Kantō.

Date : 4e jour du 4<sup>e</sup> mois de la 2<sup>e</sup> année de Genna

Signé : Konchiin Sūden

À l'attention de : Itakura Iga-no-kami Katsushige<sup>149</sup>

Tokugawa Ieyasu, divinisé, prend le titre posthume de *Tōshō daigongen*, la Grande Divinité qui illumine l'Est, pour surpasser Toyotomi Hideyoshi dont le titre posthume était *Toyokuni daimyōjin*, la Grand Divinité du pays d'abondance, et pour renforcer la position du shogunat Tokugawa face à l'autorité impériale à Kyōto. La construction du Nikkō-tōshōgū à Nikkō est aussi une tentative d'équilibrer les forces idéologiques entre la trinité impériale (l'Empereur, Kyoto, et le sanctuaire d'Ise) et la trinité shogunale (le shogun, Edo, et le sanctuaire de Nikkō) (Ooms 1985, 57-62 ; 162-186). Peut-être est-ce aussi dans cet esprit que son tombeau fait face à l'Ouest (Aoki 1994, 35). L'analyse, ou l'impression, de Taut était probablement juste, car il était inconvenant pour la cour impériale de créer quelque chose de plus luxueux que le Nikkō-tōshōgū; il fallait plutôt éviter de démontrer le peu de luxe que la villa possédait. Au

---

<sup>148</sup> On parle de la Villa impériale de Katsura, mais l'empereur Go-mizunoo a aussi construit la Villa impériale de Shūgakuin 修学院離宮. Avec Sentō-gosho 仙洞御所, un autre bâtiment dédié à l'empereur Go-mizunoo, elles sont considérées représentatives de l'architecture de l'époque.

<sup>149</sup> *Shintei honkō kokushi nikki* 新訂本光国師日記, vol.3, p.382a; WB. « Ieyasu and the Founding of the Tokugawa Shogunate » dans *Sources of Japanese tradition: From earliest times to 1600*, Volume 2, p.25. (Willem 2005). La traduction anglaise de ce livre utilise la 3<sup>e</sup> personne (*he*) au lieu de la 1<sup>re</sup> personne (*je*). Cette traduction française libre utilise la 1<sup>re</sup> personne puisque la plupart des citations japonaises sont habituellement représentées ainsi.

fond, ce n'est pas tant la fonction des deux bâtiments qui était différente plutôt que le fait que les pouvoirs souverains de la cour impériale étaient restreints.

#### 4.2. Les *chōshū* (ou *machishū*) 町衆 comme meneur de la culture Kan'ei

C'est l'historien Hayashiya Tatsusaburō 林屋辰三郎 qui aurait nommé cette culture « Kan'ei ». Il a évoqué l'importance de cette ère, en tant que période de jonction (Hayashiya 1953) : une culture qui a émergé dans une atmosphère plus libérale, avant la fixation du phénomène culturel<sup>150</sup> par le pouvoir politique qui prend de l'ampleur en parallèle avec l'avancement de la politique isolationniste<sup>151</sup> du bakufu, (Hayashiya 1954). D'après Hayashiya, cette époque est caractérisée par un accroissement des *chōshū* 町衆 dans la société, surtout à Kyoto, meneuse des activités culturelles de cette époque.

La population *chōshū* puise ses origines des registres domiciliaires de la ville de Kyoto à la période Heian. Vers la fin de cette époque, le système basé sur la cour impériale est bouleversé et on observe l'apparition de la population urbaine dans la littérature. Ensuite, au Moyen Âge japonais, la population urbaine composée de marchands et d'artisans s'unit aux serviteurs qui sont nouvellement arrivés dans la ville avec les clans militaires. Ils sont appelés *Kyō warabe* 京童 (les enfants de Kyoto) et commencent à se regrouper en *machi* 町, communautés qui se rapprochent du quartier. Cette formation progresse pendant les temps d'instabilité de la fin de l'époque Muromachi (1336-1573) où les révoltes de paysans, *do-ikki* 土一揆, surtout contre les établissements de prêts sur gages 土倉, sont chose fréquente à Kyoto, ville qui héberge le bakufu. L'autorité en place, le bakufu de Muromachi, n'arrive plus à calmer ces révoltes et à protéger la ville depuis la crise politique de l'ère Kakitsu en 1441, déclenchée

---

<sup>150</sup> Comme représenté entre autres par le développement du système de l'*iemoto* (chef d'un courant artistique) à travers lequel se transmettent les techniques artistiques de générations en générations. Hirota (2011) note que, dans le domaine de la cérémonie du thé, le système d'*iemoto* tel qu'on le connaît aujourd'hui date de la restauration de Meiji. Selon lui, le prestige et l'autorité de l'*iemoto* de l'époque Tokugawa n'était pas aussi élevés. En ce sens, il croit que Hayashiya avait tort de qualifier l'*iemoto* de « structure féodale ». Néanmoins, Hirota confirme l'institutionnalisation du système *iemoto* dans le domaine du thé à cette époque par deux philosophies différentes : la cérémonie plus rituelle guidée par les maîtres de thé au service des grandes maisons de la classe guerrière, surtout au début de l'époque Edo, et la cérémonie pratiquée par les *chōnins* et les agriculteurs riches, au milieu de l'époque Tokugawa.

<sup>151</sup> Contrairement à l'image qu'on se fait de ce terme, l'isolationnisme japonais signifiait un contrôle plus sévère du commerce extérieur et non la fermeture complète du territoire.

par l'assassinat du shogun Ashikaga Yoshinori. Les habitants des villes sentent le besoin de protéger leur lieu de résidence et leurs activités, ce qui nécessite des établissements de prêts sur gages. Cette situation encourage un sentiment collectif et éventuellement un regroupement plus organisé en *machi*. Les aristocrates de bas niveaux ou appauvris, qui habitent alors dans les mêmes quartiers, convergent avec la population urbaine. La population aristocrate cultivée aide à la création de *collectivités viables* et mène à l'émergence des *chōshū* 町衆, une population économiquement et culturellement riche. Hayashiya situe son apogée au moment de l'entrée de Oda Nobunaga<sup>152</sup> à Kyoto en 1568, donc vers la fin de l'époque Muromachi. Ensuite, avec l'établissement du nouveau pouvoir par la succession des trois grands chefs militaires, Oda, Toyotomi et Tokugawa, la population *chōshū* se scinde en deux : ceux qui deviennent des riches et puissants marchands et ceux qui s'incorporent à l'administration de l'autorité en place. Ce sont surtout les premiers qui donnent naissance aux grands noms de la scène culturelle de Kan'ei du début de l'époque Tokugawa (Hayashiya 1964).

Après la victoire de Tokugawa, le climat politique est toujours instable. La montée de l'Est érode le pouvoir de l'Ouest. Dans ce contexte de découragement, les *chōshū* préfèrent se replier vers le monde artistique à la recherche du plaisir intérieur. Ce changement est relié au sentiment d'aversion des *chōshū* envers la société militaire dirigée par Tokugawa. Ils encouragent la culture classique développée à la cour en résistance à l'imposition de la morale du bakufu.

Hayashiya considère que la culture Kan'ei est née de cette résistance contre l'installation du pouvoir shogunal à Edo. On observe le sentiment d'aversion des *chōshū* notamment dans la critique de l'artiste Hon'ami Kōetsu (1558-1637), un des trois pinceaux de l'ère Kan'ei, envers le philosophe néo-confucéen Hayashi Razan (1583-1657). Kōetsu reproche à Razan son manque

---

<sup>152</sup> Au Moyen Âge (entre le 12<sup>e</sup> et le 16<sup>e</sup> siècle), le Japon compte quelques grandes villes. Parmi elles figure Sakai, une ville portuaire relais libre, reconnue pour ses marchands autonomes et son gouvernement semblable à une république (Wakita et Souyri 1997), le *egōshū* 会合衆. Il y a aussi Kyoto; à partir de la fin du 15<sup>e</sup> siècle, son administration municipale est gérée par les marchands qui jouissaient aussi d'une grande autonomie. C'est à ce moment, en raison de l'instabilité politique, que la fête de Gion était organisée surtout par les marchands en remplacement de la classe aristocrates. Oda Nobunaga a éliminé ces deux administrations autonomes de façon très violente à Sakai et à Kamigyō à Kyoto, comme il l'avait fait pour les temples bouddhiques. Oda Nobunaga a établi le principe de marché libre (*rakuichi rakuza* 楽市楽座), il a interdit le monopole des associations (guildes) et il a imposé des impôts aux marchands, ce qui a amoindri la force des ces derniers.

de respect envers la littérature de cour, le prince Shōtoku (6<sup>e</sup>-7<sup>e</sup> siècle), l'ouvrage du *Dit du Genji* (10<sup>e</sup>-11<sup>e</sup> siècle) et les œuvres de Yoshida Kenkō (14<sup>e</sup> siècle)<sup>153</sup>. Ces divergences d'opinions symbolisent l'opposition entre la culture émergente basée sur le néoconfucianisme nouvellement importé et la culture traditionnelle de l'époque basée sur le bouddhisme naturalisé et sur une version plus ancienne du confucianisme. Hayashiya conclut que la culture de Kan'ei est l'émanation de la résistance du peuple de l'Ouest menée par Kyoto contre le renforcement du contrôle du bakufu venu de l'Est, plutôt que de simplifier cette dualité à la rivalité entre le shogun et l'empereur. Il s'agissait plutôt d'un mouvement culturel initié par une région puissante en réaction au renforcement du système de Tokugawa à Edo. C'est cette population urbaine *chōshū* qui tenait et tient encore la fête de Gion. Hayashiya retrouve l'héritage de cette culture chez les citoyens de la ville de Kyoto d'aujourd'hui. La culture Kan'ei est une culture urbaine menée par la population *chōshū* et non par la cour ou les aristocrates militaires. Elle fait partie intégrante de la culture de l'époque Tokugawa avec deux autres mouvements : Genroku et Kasei.

## 5. La culture Genroku 元禄

Les uns chantant, chacun à sa guise, d'autres buvant avec des femmes, ou encore des moines de la montagne avec leurs novices, des dizaines de milliers de gens se retrouvaient là, sans la moindre algarade, car les habitants de Kyōto son ainsi faits, quand soudain un groupe de samuraï du nord se heurta violemment à une bande non moins rude d'hommes du Kantō<sup>154</sup>. (Ihara Saikaku 井原西鶴 1689)<sup>155</sup>

Se répandre en amabilités envers quelqu'un qu'on se propose de mettre à contribution, le couvrir de cadeaux, lui prodiguer les flatteries, ce sont là manières du Kamigata. Le Kantō est une région où l'on n'a aucune considération pour ces amitiés de circonstance, alors qu'à quelqu'un, par contre, avec qui l'on aurait des relations suivies et confiantes, on donnerait or et argent, ce qui va de soi, mais sa vie même s'il le fallait<sup>156</sup>. (Ihara Saikaku 1696)<sup>157</sup>

Dans ses notes de traduction pour ces deux œuvres, Sieffert mentionne que « les gens de guerre du Nord et de l'Est (le Kantō, la région d'Edo) passent pour frustes et batailleurs, et par

---

<sup>153</sup> Dans la 79<sup>e</sup> partie du *Hon'ami gyōjōki* 本阿弥行状記.

<sup>154</sup> Traduit par René Sieffert (1990, 129).

<sup>155</sup> « Le crime révélé par le son du luth » dans *Enquêtes à l'ombre des cerisiers*.

<sup>156</sup> Traduit par René Sieffert (1990, 224).

<sup>157</sup> « Une leçon de parcimonie » dans *Vieux papiers vieilles lettres*.

conséquent sont à la fois craints et méprisés par les bourgeois raffinés du Kansai » (1990, 267). Il note aussi que « Si les gens de la région de Kyoto et d'Osaka, le Kamigata ou Kansai, méprisent les manières rudes de ceux d'Edo, ces derniers, par contre, se gaussent de celles des villes rivales, qu'ils jugent trop polies pour être honnêtes » (275).

En écrivant sur son expérience au Japon entre 1690 et 1692, le médecin et voyageur allemand Engelbert Kaempfer notait qu'il y avait deux empereurs, l'un ecclésiastique et l'autre séculier (1906, lvi). Ses notes datent de l'ère Genroku qui s'étend de 1688 à 1703, ce qui correspond à l'époque du 5<sup>e</sup> shogun Tsunayoshi (1680-1709). Cependant, on dit que la culture Genroku aurait commencé quelques années plus tôt et se serait terminée quelques années plus tard. Mais en général, on s'entend pour dire que la culture de cette époque est caractérisée par les activités des *chōnin* (la population urbaine). En comparaison avec l'ère Kan'ei, les activités culturelles exercées par les *chōnin* à l'ère Genroku ne s'adressent pas uniquement à la classe supérieure. Et cette fois-ci, c'est plutôt la ville d'Osaka qui en est représentative. Selon le manuel scolaire japonais Yamakawa shuppan, avec les quelques décennies de paix instaurées par le système *bakuhau* sous le shogunat Tokugawa, les *chōnin* du Kamigata ont créé une culture humaniste et opulente; à la différence de la culture de la cour et de la classe guerrière, la culture de *chōnin* mettait l'accent sur le côté pragmatique. Parmi les artistes les plus représentatifs de ce mouvement, on note le créateur d'estampes Hishikawa Moronobu (1618-1694), le peintre Ogata Kōrin (1658-1716), l'écrivain Ihara Saikaku (1642-1693), le maître haïku Matsuo Bashō (1644-1694), et le dramaturge Chikamatsu Monzaemon (1653-1725). Hishikawa Moronobu a créé les illustrations pour le récit d'Ihara Saikaku, *Un homme amoureux de l'amour* (1682) (*Kōshoku ichidai otoko* 好色一代男), paru à Osaka puis à Edo. Le journal de voyage *Nozarashi kikō* (1684-85) de Matsuo Bashō, originaire d'Iga, est aussi rédigé à cette époque. Ogata Kōrin, quant à lui, provenait d'une famille marchande de Kyoto et avait pour mécènes les maisons aristocrates et guerrières. Il a été plutôt actif en tant que peintre après l'obtention du titre honorifique *hokkyō* en 1701, titre que l'on attribuait traditionnellement dans la religion bouddhiste, mais aussi de façon honorifique aux peintres. De la même façon, la plupart des oeuvres de Chikamatsu Monzaemon ont été écrites après 1703. Donc, la période couverte par ces créateurs était plutôt large, et leurs parcours assez différents.

Néanmoins, ce qu'on remarque à l'époque Genroku est l'apparition d'un nouveau type de marchand. À cette époque, Kyoto, qui a abrité la population la plus nombreuse jusqu'à l'époque Kan'ei, commence à céder sa place à Edo. De plus, la démographie d'Osaka dépasse celle de Kyoto. Osaka, avec sa baie semi-fermée qui donne sur l'extrémité orientale de la mer intérieure de Seto et sur l'Océan Pacifique par le chenal Kii suidō, est le centre de ce réseau et, de ce fait, le centre économique de la région et du Japon<sup>158</sup>; on l'appelle *Tenka no daidokoro*, le garde-manger de l'État. Ce centre de circulation des marchandises prend encore plus d'importance avec l'institutionnalisation du bakufu à Edo. Par exemple, le *sankin-kōtai* (système de résidence alternée des daimyō), implanté en 1635, modifie non seulement la démographie, mais aussi la structure économique. Comme les daimyō ne sont pas producteurs, leurs séjours fréquents à Edo sont à l'origine de l'apparition d'un vaste marché. Cette situation stimule la consommation et la circulation des marchandises (1990 Bernier). En parallèle, plusieurs endroits au Japon, tels que les ville-sous-châteaux de Kanazawa et Nagoya, se développent pour atteindre une population de près de 100 000 âmes (Hayami 1992). Pour la formation des ville-sous-châteaux, il faut prendre en considération la stabilisation des quatre classes telles que définies par le bakufu à l'aube d'une période de paix: guerriers, paysans, artisans et marchands.

Une ville-sous-châteaux<sup>159</sup> est composée de trois parties: les maisons des guerriers, celles des *chōnin* (les artisans et les marchands) et les temples (shintoïstes et bouddhistes). Les temples sont placés à l'extrémité de la ville. Les maisons de la classe guerrière sont construites selon l'ordre du statut de ses habitants, les plus hauts gradés plus près du château, ce qui coupe les guerriers de la terre. Il s'agissait aussi d'une politique des Tokugawa pour éviter le renversement de pouvoir (*gekokujō*). Avant cette époque, ils habitaient dans les villages et

---

<sup>158</sup> Au début de l'époque Tokugawa, le transport du riz à partir de la région du Hokuriku s'effectuait par voie maritime via le lac Biwa puis par voie terrestre jusqu'à Kyoto et Osaka. Mais le développement des voies maritimes occidentales passant par le détroit de Shimonoseki et la Mer intérieure de Seto offraient une option plus viable. Plus tard, cette même voie maritime s'étendra jusqu'à Hokkaido.

<sup>159</sup> Avant l'établissement du bakufu, durant l'époque Sengoku (l'âge des provinces en guerre), les châteaux étaient plutôt construits sur la montagne. Les daimyos les utilisaient durant la guerre, mais habitaient dans leurs maisons sur les plaines en temps normal. Avec l'établissement du système bakuhan de Tokugawa, les intérêts des daimyos sont orientés davantage sur la meilleure gestion de leur domaine plutôt que sur l'élargissement de leur territoire par des moyens militaires. Dans ce contexte, les châteaux ont commencé à être construits surtout dans les plaines.

participaient à l'agriculture. Mais, dans la ville-sous-château, ils deviennent des fonctionnaires et passent de producteurs à consommateurs. Les maisons des *chōnin* sont situées entre celles des guerriers et les temples. La création de la ville-sous-château est essentielle pour maintenir l'ordre social basé sur les quatre classes imposées par le bakufu, et chaque domaine « contrôle » la population paysanne puisqu'il peut facilement les couper du marché. Les marchands mènent leurs affaires dans la ville et seulement ceux qui détiennent un permis peuvent aller vendre leurs produits dans les villages. De plus, le domaine exige que certains produits majeurs, notamment le riz, le soya et le coton, (Ōishi 1970, 38) soient vendus uniquement dans la ville-sous-château. Ainsi, dans ce système, chaque marchand détient un permis et est assuré de vendre à la classe guerrière au début de l'époque Tokugawa. Mais, à l'époque Genroku apparaissent les marchands qui ne dépendent pas nécessairement des ventes à la classe supérieure. C'est le résultat de l'augmentation des surplus de marchandise de la classe paysanne (Ōishi 1970, 54); l'amélioration de la productivité entraîne un surplus de produits que les paysans commencent à vendre aux marchands qui voient leur réseau de consommateurs s'accroître grâce à de nouvelles marchandises plus diversifiées. Le nouveau type de marchand profite du monopole de la circulation de ces surplus.

*Le magazine perpétuel du Japon (Nihon Eitaigura 日本永代蔵)* d'Ihara Saikaku, publié à cette époque, témoigne de l'émergence d'un nouveau type de marchand (Naramoto 1975, 16), représenté notamment à Edo par la maison marchande Echigoya, fondée par Mitsui, et à Osaka par la maison marchande Yodoya. Mitsui commence à distribuer ses marchandises aux marchands des différentes régions en plus de ses ventes sur place, contrairement aux anciens marchands qui faisaient des ventes sur commande et visitaient leurs clients avec leurs produits. Mitsui introduit aussi les échanges monétaires et les prêts. On attribue son succès en partie aux marchands de Kyoto qui continuent d'offrir leur soutien en fournissant des vêtements à la division d'approvisionnement de Mitsui à Kyoto. Quant à Yodoya, celui-ci introduit les opérations à terme (*sakimono torihiki* 先物取引)<sup>160</sup> dans le marché du riz. On attribue ces changements au développement dans le système de distribution. À cette époque, beaucoup de

---

<sup>160</sup> Opération financière de base qui est caractérisée par un décalage de temps entre le jour de la négociation, celui où les ordres d'achat et de vente sont passés, et le jour de la livraison des actifs négociés et de leur règlement.

produits proviennent de l'ouest du Japon. À Edo, on appelait *kudari-mono* 下りもの (traduit littéralement par « *produits descendus* » ou « *produits d'en haut* ») les produits envoyés du Kamigata (*kami* 上 = haut), notamment le coton, l'huile, le saké, et la sauce de soya. Ils sont transportés par les navires de type *higakikaisen* qui mettent en moyenne un mois pour arriver à Edo (Osaka maritime museum 2003) <sup>161</sup>.

Relativement à l'apport civilisationnel, Shimauchi (25, 2009) mentionne le détournement du centre culturel japonais vers l'Est, de Kyoto à Edo. Pour ce faire, Edo invite les hommes cultivés de l'Ouest et crée des postes tels que chargé d'études du shintō et maître de poésie (*kagaku-gata* 歌学方), institués respectivement par Yoshikawa Koretaru en 1682 et Kitamura Kigin en 1689. Cependant, cela ne signifie pas la migration de la culture vers l'Est, mais plutôt le prélude du développement de la ville d'Edo. Le spécialiste de la culture d'Edo, l'historien Nishiyama Matsunosuke (1997, 11), professeur émérite de l'ancienne Université d'éducation de Tokyo, affirme que :

À partir du milieu du 17<sup>e</sup> siècle, Edo devenait un centre culturel au Japon faisant rapidement concurrence avec Kyoto, considérée comme le centre culturel depuis l'ère Heian. À partir de cette époque, on distingue donc deux cultures entièrement différentes : la culture du Kamigata, la région comprenant les villes de Kyoto et d'Osaka, et la culture d'Edo<sup>162</sup>.

## 6. La culture Kasei et les Edokko

### 6.1. La culture Kasei 化政

L'époque Kasei 化政 s'étend de 1804 à 1829 (l'ère Bunka 文化 et l'ère Bunsei 文政). Souvent, les livres d'histoire du Japon prétendent que durant cette période le poids culturel du pays tendait vers l'Est. À cette époque, Kyoto hébergeait encore la famille impériale et une communauté culturelle constituée de l'élite aristocratique, tandis qu'à Edo, grâce au *sankinkōtai*, la communauté culturelle était constituée de guerriers de la classe supérieure, un

---

<sup>161</sup> Avec le temps, le délai nécessaire pour arriver à Edo devient de moins en moins long. Au début de l'époque Tokugawa, cela prenait même deux mois si le temps était mauvais, mais à la fin de l'époque Tokugawa, cela prenait en moyenne 12 jours et même 6 jours si le temps était favorable.

<sup>162</sup> Traduction libre de la traduction anglaise de Gerald Groemer.



bassin de population beaucoup plus large composé de daimyō stationnés à Edo et de l'élite des guerriers associés au bakufu (Nishiyama 1997, 11). Ce qui confirme la perception des historiens quant à l'effervescence de la culture dans l'Est et l'augmentation incontestable de la population d'Edo, qu'on estime avoir surpassé celle d'Osaka et celle de Kyoto à cette époque. Au milieu de 17<sup>e</sup> siècle, Kyoto compte 430 000 habitants, Osaka 220 000 et Edo 43 000 (Saitō S. 1985). Au début du 18<sup>e</sup> siècle, on note que la population des quartiers de *chōnin* à Edo atteint les 500 000 habitants. En incluant la population de la classe guerrière, ainsi que les habitants qu'amène le *sankinkōtai*, Edo compte plus d'un million d'habitants (Takeuchi 1993, 121). Au milieu du 18<sup>e</sup> siècle, Osaka compte 330 000 habitants et Kyoto 290 000). Depuis cette période, la population d'Osaka et de Kyoto diminue tandis que celle d'Edo est maintenue à environ 500 000 ou plus jusqu'à la fin de la période d'Edo (Nakabe 1967, 32)<sup>163</sup>. Ce fait démographique est une autre raison de dire que le poids culturel du pays tend vers l'Est à cette époque, entraînant ainsi une certaine maturité de la culture propre aux *chōnin* natifs d'Edo, les « *edokko*<sup>164</sup> ».

## 6.2. Changement et développement du réseau de diffusion culturelle de l'époque

En disant qu'Edo est devenu, depuis le milieu du 18<sup>e</sup> siècle, le site d'une nouvelle force créative, Nishiyama considère l'existence de deux centres d'activité, Edo et Kyoto (Kamigata), puisque la culture de Kyoto n'a pas cessé de s'épanouir, comme le démontre l'exemple du développement du *bunjin-ga*, la peinture des lettrés, représenté, entre autres, par les écoles Maruyama et Shijō. De plus, il observe que les relations villes-villages et les relations villes-villes sont très complexes dans chaque province. Nishiyama soutient qu'en comparaison avec les individus raffinés de la cour de Kyoto qui ne s'identifient pas par leur provenance<sup>165</sup>, la noblesse de la classe guerrière d'Edo contrôle un nombre incalculable de maisons de guerriers classés plus bas dans la hiérarchie. Nishiyama et Ikeda (1982) croient qu'à cette époque est apparue une société commune de haute classe au Japon, différente de la société aristocratique

---

<sup>163</sup> Les recherches ne donnent toujours pas de chiffres démographiques exacts et fiables pour ces époques.

<sup>164</sup> Nishiyama (1982 ; 1981, 30) a retracé le terme *edokko* jusqu'en 1771 dans un *senryū*, petit poème japonais.

<sup>165</sup> Provenance dans le sens d' « origine ». Au Kamigata, on associe l'origine des gens au métier qu'ils pratiquent et au quartier qu'ils habitent, bien que cela entraîne parfois une certaine discrimination. La provenance ne signifie donc pas la province ou le domaine d'origine.

de la cour impériale dont l'influence se limite à la population de Kyoto et de ses environs. Cette culture créée par la haute classe d'Edo est diffusée dans toutes les provinces grâce au système du *sankinkōtai*. La diffusion à grande échelle de la culture d'Edo face à la culture du Kamigata, plus limitée, est probablement à l'origine de la culture distincte de la région du Kansai aujourd'hui.

Toutefois, le traducteur Gerald Groemer (Groemer 1997, 2) met en garde le lecteur sur le fait que le contenu des ouvrages de Nishiyama est teinté d'une vision « edo-centrique » à un certain degré. Nishiyama lui-même en est conscient. Il mentionne souvent d'autres parties du Japon, surtout Kyoto et Osaka, dans le but de souligner le caractère unique d'Edo. Effectivement, la ville d'Edo a ses particularités, mais d'autres villes ont aussi démontré leur unicité. Au Japon, on dit : « On devient edokko (les natifs d'Edo) en trois générations, Naniwakko (les natifs d'Osaka) en une génération et Kyōwarabe (les natifs de Kyoto) en dix générations » (Takeuchi 2007). En fait, ces trois grandes villes ont un point en commun : l'absence de *daimyō* provincial. Ces villes sont sous le contrôle direct du bakufu de Tokugawa, ou des domaines des maisons impériales et aristocratiques<sup>166</sup> gérées par le *kyōtoshoshidai*<sup>167</sup>.

Pour installer son pouvoir sur l'ensemble du territoire, le bakufu tente d'exercer un contrôle direct sur certains lieux stratégiquement importants. Pour ce faire, il évite de laisser les grandes villes sous la juridiction de *daimyō*. Le bakufu nomme donc quatre *machi-bugyō* 町奉行 (traduit littéralement par « magistrat de la ville ») pour administrer les quatre villes les plus importantes : Edo, Sunpu, Kyoto et Osaka. Parmi ces quatre magistrats, ceux de Sunpu, de Kyoto<sup>168</sup> et de Osaka sont aussi nommés *ongoku-bugyō* 遠国奉行 (traduit littéralement par « magistrat d'un pays lointain »). Ils étaient recrutés dans la classe guerrière, parmi les *hatamoto*, (un des grades supérieurs dans la hiérarchie Tokugawa)<sup>169</sup>. Lorsqu'ils se rendent à Edo, ils assistent comme auditeurs aux réunions du Tribunal Suprême (*Hyōjō-sho* 評定所). Ils

---

<sup>166</sup> *Kinrigoryō* 禁裏御料 et *kugeryō* 公家領. Ils sont différents des domaines 藩 de *daimyō*. Le shogunat envoie des administrateurs pour collecter l'impôt annuel en nature.

<sup>167</sup> Celui qui gère entre autre les domaines de la famille impériale et de la noblesse de la cour. Sa résidence est située à côté du château de Nijō. Voir p.65 sur le *Kyōtoshoshidai*.

<sup>168</sup> Kyoto est aussi responsable du *bugyō* de Fushimi, une ville importante pour le transport sur la rivière Kizu, qui gérait aussi les provinces d'Ōmi et de Tanba ainsi que la ville de Nara (pour les temples).

<sup>169</sup> Sauf celui de Fushimi qui est gérée par un *daimyō*.

sont responsables de l'administration des points stratégiques, souvent associés au transport maritime et aux décisions politiques importantes<sup>170</sup>. Dans ces villes, on retrouve aussi le poste de *jō-dai* (gardien et administrateur de château) : *Sunpujō-dai* (gardien du château de Sunpu), *Ōsakajō-dai* (gardien du château d'Ōsaka) et *Nijōjō-dai* (gardien du château de Kyoto). Ils se voient attribuer le mandat de surveiller le château et ses environs. Le *Sunpujō-dai* et le *Nijōjō-dai* sont sous la direction du *rōjū* (haut fonctionnaire du gouvernement shogunal) à Edo, et gérés par un *hatamoto*, haut placé envoyé sur les lieux. Le *Ōsakajō-dai* est nommé par le shōgun parmi les *fudai-daimyō*<sup>171</sup>, tout comme le poste de *kyōtoshoshidai* à Kyoto. Cette administration complexe fait état du degré d'importance qu'accordait le bakufu à chacune des villes du Kamigata à cette époque.

### **6.3. Les *kudari-mono* en provenance du Kamigata et la circulation de marchandise par voie maritime.**

À l'Est, les produits en provenance du Kamigata sont réputés pour leur qualité supérieure. Ils sont nommés *kudari-mono*, l'inverse de l'expression adjectivale « *kudara-nai-mono* » qui signifie « choses inintéressantes, sans valeur ».

Edo est un grand centre de « consommation ». Elle attire les guerriers, les artisans, les marchands et les artistes de partout ailleurs. (Nishiyama 1997, 41). Tel que mentionné plus haut, depuis la formation des villes-sous-château, la classe guerrière est forcée de renoncer à l'agriculture et devient consommatrice. Lors de leur long séjour à Edo, les *daimyō* et leurs serviteurs consomment, et les produits du Kamigata sont en vogue.

Pour satisfaire à la demande, la circulation des produits par voie maritime est améliorée. Les navires *higaki-kaisen* 檣垣廻船, assurant le transport des marchandises entre Osaka et Edo, peuvent transporter des charges de 200 à 400 *koku*. Peu à peu, ils s'alourdissent allant jusqu'à transporter 1000 *koku* de fret. En parallèle, pour satisfaire aux exigences particulières en matière

---

<sup>170</sup> Les autres *ongoku bugyō* sont; Sado, pour les mines d'or et d'argent, Nagasaki, pour la ville ainsi que pour le commerce international, Yamada (Ise), pour le sanctuaire d'Ise et pour les voies maritimes du port à Toba, Nikkō, pour l'administration du sanctuaire de Nikkō, Uruga, pour les voies maritimes, Shimoda: pour les voies maritimes, Niigata, pour son port, Hakodate, pour le contrôle de Ezochi (aujourd'hui Hokkaido), Kanagawa, pour les voies maritimes et Hyogo, pour son port (à partir de 1864).

<sup>171</sup> Maisons vassales de la famille Tokugawa.

de transport<sup>172</sup>, les grossistes de saké se dissocient du regroupement comprenant les vingt-quatre grossistes d'Osaka et les dix grossistes d'Edo<sup>173</sup>, en 1730. Ils commencent alors à utiliser des nouveaux navires beaucoup plus rapides et mieux adaptés au transport de tonneaux : les *taru-kaisen* 樽廻船<sup>174</sup>. Un peu plus tard, ces nouveaux navires assurent régulièrement le transport de tonneaux de saké des villes bordant la baie d'Osaka vers Edo. Au 18e siècle, les *taru-kaisen* commencent à transporter d'autres marchandises, comme le vinaigre et le coton, pour en venir éventuellement à concurrencer sérieusement les *higaki-kaisen*, à partir de l'ère Kyōho 享保 (1716-1736). En fait, à cette époque, les *taru-kaisen* assuraient le transport d'une grande partie des produits, dominant largement les *higaki-kaisen*. Un accord sur le fret est conclu en Meiwa 明和 7 (1770) entre les deux types d'armateur : les *taru-kaisen* obtiennent l'exclusivité du transport du saké et la permission de transporter aussi sept autres produits prédéterminés, incluant le riz, le vinaigre et la sauce soya. De leur côté, les *higaki-kaisen*, en plus de pouvoir transporter ces sept mêmes produits, obtiennent l'exclusivité sur tous les autres produits.

Quand les *higaki-kaisen* apparaissent en 1619, le bakufu tente premièrement d'interdire l'émergence du cartel de grossistes qui basait son commerce sur les services de ces navires afin d'empêcher la croissance de leur influence, mais décide éventuellement de leur faire payer des droits de permis (*myōgakin* 冥加金). Avec les réformes de l'ère Kansei 寛政 (1787-1793), le bakufu tente de freiner l'inflation, mais les grossistes réalisent qu'ils ne sont plus en mesure de baisser leur prix, car de plus en plus de marchandises leur glissent entre les doigts. En effet, avec le temps, le marché commence à se développer à Edo et les grossistes perdent le contrôle sur la circulation des marchandises. De nombreuses plaintes à ce sujet sont portées à l'attention du bakufu. Malgré tout, la quantité de marchandises transportées ne cesse d'augmenter. Durant

---

<sup>172</sup> Premièrement, contrairement aux autres grossistes, les grossistes de saké doivent envoyer leur marchandise le plus rapidement possible pour conserver la qualité de leur produit. Deuxièmement, en cas d'accident ou de détérioration de la marchandise à bord des navires en partance d'Osaka, les pertes de saké sont couvertes par l'expéditeur à Osaka, contrairement à la marchandise régulière dont les pertes sont couvertes par les destinataires à Edo, puisque celles-ci sont principalement achetées sur commande. Troisièmement, les grossistes de saké sont tenus de partager avec les acheteurs d'Edo les frais de perte sur les autres marchandises à bord, même si leur saké arrive intact à destination (Tokyo abura ton'ya ichiba 2000).

<sup>173</sup> Le regroupement des grossistes d'Edo « tokumi don'ya 江戸十組問屋 » et le regroupement des grossistes de Ōsaka « nijūyokumi donya 大坂二十四組問屋 ».

<sup>174</sup> Les *taru-kaisen*, appelés aussi *kohaya* 小早, sont apparus à l'ère Kanbun (1661-1673), assurant principalement le transport du saké d'Itami.

l'époque Genroku (1688 à 1703), les *higaki-kaisen* faisaient le trajet quatre fois par année. Durant l'ère Tenpō 天保 (1830-1843), quelques siècles après l'entente entre les armateurs, ils le font huit fois par année. Lors des réformes de l'ère Tenpō (1830-1843), le bakufu arrive à dissoudre la coalition des marchands grossistes (*kabunakama*), persuadé qu'elle est la cause majeure de l'inflation (Okazaki 2004). Les grossistes forment alors une autre coalition non reconnue par le bakufu afin de mieux gérer la circulation des produits, jusqu'au moment où les compagnies assurant les deux types de transport maritime fusionnent en 1875, au début de l'ère Meiji.

À la fin de l'époque Tokugawa, on note un changement dans la nature des produits importés du Kamigata. Les produits spéciaux provenant des régions subtropicales telles que Shikoku et le sud de Kyushu sont toujours envoyés à Edo, en passant par Osaka, tandis que la production de la région entourant Edo remplace les marchandises qui étaient autrefois importées d'Osaka. Dans la dernière moitié du 17<sup>e</sup> siècle, le coton occupe la place la plus importante parmi les produits exportés d'Osaka vers Edo<sup>175</sup>. Dans la dernière moitié du 18<sup>e</sup> siècle, la moyenne de 12 jours est réduite à 6 jours pour le transport de marchandises entre les deux grandes villes (Osaka Maritime Museum, 2003, 51). En 1867, c'est le sucre qui occupe 30 % des importations de produits d'Osaka à Edo, suivi par l'huile et le papier. Le coton, qui était toujours un produit de grande importance dans la première moitié de 18<sup>e</sup> siècle, n'occupait que 1,7 % (縹綿 coton égrené) et 2,5 % (木綿 tissu de coton) des importations à Edo (Kitahara 1999, 141). Le coton étant le produit le plus représentatif des exportations du Kamigata, on observe donc un changement dans la nature de la marchandise envoyée à Edo.

Cette situation concernant surtout les produits de consommation est plus apparente sur le plan de la vente auprès du peuple. Ce ne sont pourtant pas tous les produits du Kamigata qui sont remplacés par les produits locaux. Bien que la région du Kantō devienne autosuffisante pour des produits comme la sauce soya, les sakés sont encore importés du Kamigata. Par exemple, selon Kitahara (1991), l'ex-directeur du bureau de recherches du Musée d'Edo-Tokyo, le saké importé du Kamigata, notamment d'Itami, de Nada et d'Amagasaki, ainsi que des régions de Tōkai, Ise et Owari, représentait en moyenne 800 000 tonnes vers 1801. Le nombre

---

<sup>175</sup> Osaka Maritime Museum (exposition permanente visitée en 2010).

de saké Jimawari (produits locaux) qui entre à Edo en provenance des villages de la région de Kantō<sup>176</sup> représentait en moyenne 110 000 tonneaux (Kitahara 1999, 95). Kitahara note que le saké local du Kantō était considéré de moindre qualité jusqu'à très récemment. Ainsi, à la fin de la période d'Edo, la région du Kantō produisait de plus en plus et formait une zone économique différente du Kamigata.

#### **6.4. Le développement du réseau commercial et de la classe marchande**

Hayashi (2001) divise en quatre phases l'état de la circulation des marchandises à l'époque Tokugawa. Durant la première phase, au début du 17<sup>e</sup> siècle, les marchands associés à la classe dominante (支配層) et ceux qui faisaient de l'importation de l'étranger monopolisent la circulation. Lors de la deuxième phase, après le milieu du 17<sup>e</sup> siècle, les marchandises sont transportées sur de grandes distances à travers tout le pays, et le contact entre les marchands et les paysans se fait de façon plus ou moins stable d'un point de production à l'autre, et ceci sans être restreint par les frontières entre les domaines ou par les autorités régionales. Hayashi appelle ce phénomène « la circulation de marchandise en points et lignes ». La troisième phase débute à l'époque Genroku et s'étend jusqu'à la fin du 18<sup>e</sup> siècle. On retrouve des grossistes dans les trois capitales, soit Osaka, Kyoto et Edo, qui collectent les produits des différentes régions et les distribuent aux consommateurs dans tout le pays de façon organisée. Hayashi baptise cette phase « la circulation en filet », pendant laquelle l'organisation se fait au fil des ans pour chaque produit. Les grossistes accumulent des profits en s'associant à l'autorité et exercent le contrôle sur les marchands. Dans la quatrième phase, de la fin du 18<sup>e</sup> siècle au 19<sup>e</sup> siècle, la circulation de certains produits commence à échapper aux filets des grossistes. Certains produits se vendent directement aux consommateurs sans passer par les marchands des villes, et certains villages de production deviennent des centres de distribution. Hayashi nomme cette phase « la circulation polyèdre » puisque la relation entre les producteurs, les marchands locaux, les marchands non-grossistes en villes (les lieux privilégiés pour la consommation) et les transporteurs est plutôt horizontale que hiérarchique (*ibid* 138). Cependant, le type de circulation caractéristique de la

---

<sup>176</sup> On ne sait toujours pas si on produisait du saké à l'intérieur d'Edo à l'époque. Actuellement, il n'y a qu'un seul producteur de saké dans les 23 arrondissements spéciaux de Tokyo, Koyama shuzō 小山酒造 (北区岩淵町), fondé en 1878. La plupart des producteurs de saké à l'extérieur de ces arrondissements de Tokyo se situent dans la région de Tama et ont commencé à produire dans la dernière moitié de l'époque Edo.

troisième phase n'est pas entièrement remplacé par celui de la quatrième phase. Les deux modes de circulation des marchandises continuent à coexister à travers la fin du shogunat Tokugawa et adaptent leurs produits en fonction de l'industrialisation et des relations internationales.

À Edo, à la fin du 17<sup>e</sup> siècle, les grossistes (*niuke donya* 荷受問屋) n'ont aucun choix quant aux marchandises qu'ils vendent, c'est-à-dire qu'ils stockent les surplus des producteurs, peu importe la nature de la marchandise, pour les revendre en gros. On peut donc dire qu'ils adaptent le produit qu'ils traitent en fonction de l'offre et non selon la demande. Plus tard, apparaît une nouvelle sorte de grossiste (*shiire donya* 仕入れ問屋), surtout à Ise et à Ōmi, qui choisit de se lancer dans la vente de marchandises spécifiques. La demande provient des détaillants à Edo et est ensuite relayée aux producteurs par le grossiste (*ibid* 46). Les articles de luxe sont, pour la plupart, des produits transportés par bateau à partir des régions de Kyoto, Osaka et Tōkai. Ce sont des denrées comme le sel, la sauce soya, les alcools (saké), le coton, l'huile à lampe, les peignes, le papier, les parapluies et la soie<sup>177</sup>. Les grands marchands du Kamigata vendent leurs produits à Edo en passant par leurs propres succursales : les *edo-dana*. (Nishiyama 1981). Mais, il n'y a pas que les produits qui sont envoyés à Edo ; la main-d'œuvre l'est également. Les employés des *edo-dana* sont originaires de Kyoto, d'Ise et d'Ōmi et sont formés à la maison-mère qui se situe souvent à Kyoto. Ces employés conversent dans le langage de leurs patries du Kamigata. Pour attirer les marchands à Edo après sa construction, Tokugawa Ieyasu les exempte d'impôts. Il convoite surtout les marchands d'Ōmi, d'Ise, d'Osaka et de Kyoto pour leur grande expérience commerciale. Beaucoup d'entre eux s'installent à Nihonbashi (Nishiyama 1997, 41-43).

À Edo, la classe des marchands est composée principalement d'hommes, tout comme la classe guerrière<sup>178</sup>. Les employés des grands magasins commencent à travailler en tant qu'apprentis (*decchi* 丁稚 au Kamigata ou *kozō* 小僧 à Edo). Ils sont nourris et logés chez leur patron, et deviennent commis adjoints (*tedai* 手代) après environs dix ans, soit vers l'âge de dix-sept ou dix-huit ans. C'est à partir de ce moment qu'ils sont rémunérés. Ensuite, ils ont la

---

<sup>177</sup> Les produits en soie sont fabriqués à Kyoto et vendus surtout à Edo. Dans cette industrie, la plupart des distributeurs sont à Kyoto.

<sup>178</sup> Edo fut surtout la capitale des guerriers, au moins jusqu'à l'ère Genroku. C'était une métropole forte et féconde où les hommes étaient en surnombre, plus de deux hommes pour chaque femme (Nishiyama 1997, 41).

possibilité de devenir gérants (*bantō* 番頭). Avec l'accord du patron, le gérant peut fonder une famille. Il se marie habituellement avec une femme de sa ville d'origine. Ceux qui travaillent à Edo peuvent prendre un mois de congé par année pour aller visiter leur femme et leur famille. Souvent, ils retournent auprès de leur famille vers la fin de la trentaine avec une bonne pension de retraite en main. Le gérant a également la possibilité d'ouvrir une boutique de la même enseigne à son propre compte. Au Kamigata, et surtout à Osaka, les maisons de marchands opèrent davantage de manière matriarcale (Kizuya s.d.). À défaut d'un bon successeur dans la maison patronale, on marie la fille de la maison avec un gérant compétent qui est alors « adopté » par la famille, plutôt que de léguer la gestion de l'entreprise au gérant. Ainsi, il est chose commune de voir les femmes participer à l'administration du magasin (Miyamoto, M. 1959, 242-252)<sup>179</sup>.

Saitō Osamu (1987) observe une double structure du marché : « haute » et « basse ». La structure « haute » est composée de marchands professionnels ayant attaqué leur « carrière » en tant que *decchi* et qui ont par la suite obtenu un poste supérieur, menant parfois à l'ouverture de leur propre magasin. Cette structure est adoptée par les grands magasins. La structure « basse » est composée de travailleurs journaliers. Selon Saitō, il n'y avait pas de démarcation entre les deux structures durant le 18<sup>e</sup> siècle, mais l'écart se creuse au milieu du 19<sup>e</sup> siècle à Edo. À cette époque, tandis que les marchands d'Osaka conservent la structure haute, Edo commence à accueillir des habitants provenant de partout au pays. Le marché est alors envahi par une forte proportion de travailleurs journaliers. La haute structure, maintenant minoritaire, est maintenue par les marchands envoyés du *Kamigata*. Des gens venus de partout s'installent à Edo et forment une population appelée « *edokko* (les enfants d'Edo) ».

## 6.5. Edokko

La description du *edokko* donnée par Santō Kyōden (1761-1816) dans son livre intitulé *Tsūgensōmagaki* 通言総籙 publié en 1787 est souvent utilisée comme repère pour comprendre

---

<sup>179</sup> C.f. Terakado, Seiken 寺門静軒. 1989. « Edo hanjōki 江戸繁昌記 », dans *Edo hanjōki* (Terakado, Seiken). *Ryūkyō shinshi* 柳橋新誌 (*Narushima Ryūhoku* 成島柳北). T. Hino [éd.]. Tokyo: Iwanami Shoten.



la nature de cette population. En général, les cinq conditions suivantes décrivent le mieux le *edokko* (Nishiyama 1982, 94) :

1. Celui qui reçoit son premier bain dans l'eau de l'aqueduc d'Edo et qui grandit les yeux posés sur les *shachihokos* dorés (statues chimériques au corps de carpe et à la tête de tigre, placées sur le toit des châteaux pour protéger des incendies);
2. Celui qui n'est pas attaché à l'argent, qui n'est pas radin. Sitôt gagnés, il dépense ses gains sans souci d'économie;
3. Celui qui a grandi à l'abri de la misère dans un milieu favorisé et qu'on ne doit confondre ni avec le guerrier de province ni avec le vagabond;
4. Celui dont les ancêtres sont tous nés au centre de Nihonbashi;
5. Celui qui possède le *iki*<sup>180</sup> (raffinement) et le *hari* (force de caractère)<sup>181</sup>.

Nishiyama tente de démystifier la nature du *edokko*, après avoir remarqué que les cinq caractéristiques établies par Kyōden avaient souvent été tournées en ridicule. On disait que le château qui était orné de *shachihokos* n'était pas celui d'Edo mais bien celui de Nagoya<sup>182</sup>, que l'eau des aqueducs était sale et que leur prétendue éducation de qualité supérieure n'était qu'une fabulation pour compenser l'enfance dans la pauvreté. On prétendait que la vanité du *edokko* était, en fait, le reflet de son complexe d'infériorité envers les riches marchands originaires du *Kamigata* qui opéraient des *Edo-dana* (succursales installées à Edo), et que le *edokko* n'était qu'un *chōnin* de classe inférieure, pauvre, non cultivé, dénué de force et de courage (Nishiyama, 1997). Cette description est basée sur l'analyse de Mitamura Engyo dans son livre intitulé *Edokko* publié en 1933. Il y mentionne que depuis l'époque Bunka (1804-1818), les *Edokko* ne sont que des travailleurs libres ; les vestiges des guerriers de l'Est qui détenaient le pouvoir à l'époque Kamakura et Muromachi, avant d'être éclipsés par Hideyoshi et Ieyasu. Cependant, comme le développement du marché du travail à Edo a modifié et déstabilisé la relation maître-serviteur, la population a adopté une attitude défiante, et développé un caractère qu'on associe

---

<sup>180</sup> Notion emblématique de la culture bourgeoise d'Edo à l'époque Tokugawa. Le « *iki* » est un mélange de sensualité et de détachement. C'est le propre de celui qui a une connaissance des plaisirs de la vie, mais qui ne s'y abandonne pas par souci de raffinement. À l'inverse, « *yabo* » signifie la rudesse et l'indiscrétion. C'est le propre de celui qui ne contrôle pas ses passions et qui a du mal à saisir les nuances de la situation. (Bayard-Sakai 1994, 232) Pour plus de détails, voir « La Structure de l'*iki* » de Kuki Shūzō (1930, traduction française en 1984 et en 2004).

<sup>181</sup> Tiré de « *Kibyōshi Sharebonshū* » dans *Nihon Koten Bungaku Taikei* (Mizuno 1958, 59).

<sup>182</sup> En fait, on a placé des *shachihokos* sur le portail principal du château d'Edo, mais seulement après le Grand incendie de Meireki, en 1657. Aujourd'hui, il n'en reste qu'un seul.

au *edokko chōnin* (Nishiyama 1982, 16). La communauté *edokko* de cette époque est affaiblie par les Réformes de l'ère Kansei 寛政(1789-1801), menées entre 1787 et 1793 par Matsudaira Sadanobu 松平定信 qui occupe alors le poste de rōjū 老中, une haute fonction dans le gouvernement shogunal. Matsudaira introduit une politique austère, contre le mercantilisme, en réaction aux nombreuses dettes contractées par la classe guerrière envers les marchands. Selon les recherches de Nishiyama, la *shitamachi* (basse-ville) d'Edo, où est concentrée la population *chōnin*, a accumulé une richesse à travers les ères Genroku et Kyōho (1716-1735). Selon Nishiyama, ce serait cette richesse qui serait à l'origine des *edokko*. Il propose de distinguer deux types de *edokko* : le premier apparu au milieu du 18<sup>e</sup> siècle, vers l'ère Tenmei (1781-1789), représenté par la classe *chōnin*, et le deuxième apparu au 19<sup>e</sup> siècle, constitué principalement par la classe populaire. Nishiyama croit que l'image qu'on a aujourd'hui du *edokko*, cet individu médiocre de classe sociale inférieure<sup>183</sup>, réfère au deuxième type de *edokko* apparût à l'époque Kasei.

## 6.6. Les *Edokko*, un mélange de différentes populations

La conscience *edokko* et la culture qui l'accompagne sont apparues dans la dernière moitié du 18<sup>e</sup> siècle et résulte de l'interaction entre trois groupes qui se complètent l'un et l'autre : la classe des guerriers, les *chōnin* provinciaux et les natifs d'Edo.

Les *Edokko* sont volontairement grossiers, et les pires provenant de la classe inférieure. Par pure médisance, certains d'entre eux vont jusqu'à dire que nul ne devrait avoir peur des samouraïs plus que des poux. (Jōkanbōkōa 静観坊好阿 1753)

La répulsion du peuple envers la classe des guerriers provenant des différents domaines, ainsi qu'envers les riches marchands provenant du Kamigata, forge la conscience *edokko* qui se démarque par l'esprit *iki* et *hari* (raffinement et force de caractère). Paradoxalement, malgré le fait que la politique du régime Tokugawa soit la cause de la présence d'« étrangers » dans leur ville, les *edokko* sont fiers du superbe château d'Edo (Nishiyama 167, 1980). Selon Nishiyama cette situation complexe est propre à Edo. Elle s'explique, entre autres, par l'emplacement des résidences de daimyō, choisi selon leur statut respectif. Par exemple, à Edo, la résidence du

---

<sup>183</sup> Nous verrons la description de Tanizai dans le prochain chapitre.

domaine Kaga, à la fois le plus grand domaine et le plus grand *tozama* 外様<sup>184</sup>, se trouve entourée par les résidences des domaines de la famille Tokugawa (*shinpan* 親藩) et des maisons vassales de la famille Tokugawa (*fudai* 譜代). Quant aux petits et moyens domaines, leurs résidences sont fréquemment déplacées, surtout durant le premier siècle de l'époque Tokugawa, d'une part, à cause des nombreuses destitutions (194 en tout) et des nouvelles nominations de daimyō, d'autre part, dans le but d'empêcher une alliance entre ceux-ci. Chaque fois que la résidence est déplacée, les marchands et les artisans qui y sont associés déménagent aussi. De plus, des incendies fréquents rasant des quartiers entiers de chōnin à cause de la structure fragile des maisons aux toits faits de bardeau de bois, collées les unes aux autres. Donc, même si le nombre de déplacements des résidences de daimyō est atténué avec l'affermissement du pouvoir du shogunat Tokugawa (Nishiyama 1982, 104), il est difficile pour les habitants d'Edo de demeurer longtemps au même endroit.

Dans ces circonstances, Nishiyama (1997, 42-43) mentionne que la communauté chōnin d'Edo est complètement différente de celle du Kamigata qui, selon lui, est traditionnellement cimentée dans l'espace tandis que celle d'Edo est plus axée sur l'individu. Il prend pour exemple les trois plus grands festivals du pays, dont l'organisation diffère. Le festival *tenka matsuri* à Edo est une commémoration. Du 17<sup>e</sup> au 19<sup>e</sup> siècle, aux sanctuaires Sannō et Kanda, on y célèbre le règne de Tokugawa. Ceux qui y participent cherchent à avoir du plaisir et à se défouler. Même le bakufu y participe en accueillant le défilé dans le château d'Edo. Tous les participants sont, en quelque sorte, des touristes dans leur propre ville. En comparaison, au Kamigata, la fête de Gion à Kyoto, instaurée en l'an 869, et la fête de Tenjin à Osaka, instaurée en l'an 951, prennent des allures de rituels pratiqués pour éloigner les mauvais esprits. Ces événements préparés par les *chōnin* sont profondément enracinés dans la communauté de chaque quartier.

Comme autre exemple, Nishiyama soutient que l'esprit de résistance des Edokko contre les guerriers, les ressortissants provinciaux et même contre tout le Kamigata est incarné dans la tradition du théâtre kabuki aragoto d'Edo qui est apparu durant l'époque Genroku. Le style *aragoto* représenté par le premier Ichikawa Danjurō (1660-1704) à Edo est caractérisé par la

---

<sup>184</sup> Tozama daimyō 外様大名 : Littéralement « Seigneurs de l'extérieur ». Daimyō qui étaient de puissance égale au Tokugawa avant la mise en place du shogunat et qui, après 1603, furent autorisés à conserver leurs domaines en échange de leur allégeance (Calvet 2003, 146).

beauté masculine (*masurao buri*) tandis que le style wagoto du Kamigata est caractérisé par la beauté féminine (*taoyame buri*), les aventures amoureuses et les portraits de la vie quotidienne. Un bon exemple de kabuki du style wagoto est la pièce *Sonezaki shinjū* créée par Chikamatsu Monzaemon (1653-1725) et jouée par le premier Sakata Tōjūrō (1647-1709).

Le *aragoto*, est basé sur le folklore issu de la région du Kantō. Dans cette région, Edo assume le rôle de centre culturel pour le peuple dans l'Est. Les pièces jouées par Danjūrō commencent à être montées régulièrement à Edo, à la suite de la popularité de son rôle principal, Gorō, devenu un héros grâce à sa force surhumaine. Dans ce style théâtral, le spectateur s'identifie à l'individu. En comparaison, à Osaka, le spectateur s'identifie au groupe, comme dans la pièce *Chūshingura*, basée sur l'histoire de la vendetta d'Akō en 1703, qui met en scène un groupe de personnages réunis pour un seul et même objectif. Nishiyama atteste de la différence entre la pratique d'Edo et celle du Kamigata. À Kyoto et Osaka, les familles de directeurs de théâtre et d'acteurs montrent peu de continuité; les gens sont embauchés de façon contractuelle. À Edo, les directeurs, les acteurs, les musiciens, les danseurs, les scénographes et même les artistes de panneaux d'affichage sont des rôles héréditaires et monopolisés par la même famille, de génération en génération. Nishiyama croit que l'existence des *edokko* a insufflé au kabuki *aragoto* un esprit d'indépendance et de résistance (Nishiyama 1997, 50-51). À Edo, jusqu'au milieu du 18<sup>e</sup> siècle, les artisans et commerçants sont reliés à une maison de *daimyo* en tant que fournisseurs mandatés (*goyōtashi* 御用達). Cette situation empêche l'émergence d'une seule communauté *chōnin*. Cependant, la situation change après l'ère Hōreki 宝曆 (1751-1763), à l'époque où la situation du *chōnin* évolue vers plus d'indépendance en raison de l'appauvrissement de la classe guerrière (Nishiyama 102, 1982). En parallèle, avec le temps, de plus en plus de produits propres aux régions du Kantō commencent à transformer tranquillement le marché à Edo.

La culture de l'époque Kasei démontre donc le parachèvement de l'identité propre de la ville d'Edo plutôt que la dominance de celle-ci sur les trois capitales.

## 6.7. L'émergence de la comparaison

À la fin du 18<sup>e</sup> siècle, Tachibana Nankei 橘南谿, médecin de Kyoto originaire d'Ise, publie ses écrits de voyage *Saiyūki* 西遊記 (*voyage à l'ouest*) et *Tōyūki* 東遊記 (*voyage à l'est*).

Les titres de ses ouvrages signifient qu'on divise le Japon en deux, l'Est et l'Ouest, en faisant de Kyoto le centre ; on sous-entend par là le sud-ouest et le nord-est du Japon. Dans *Saiyūki*, il compare les us et coutumes du Kamigata avec ceux de Shikoku et de Kyūshū. Dans *Tōyūki*, il explore le thème plus général des distinctions entre l'Est et l'Ouest ; il recense ainsi les différences culturelles et linguistiques, et les variations qu'il a pu observer dans les coutumes du Japon<sup>185</sup>. À la même époque, Furukawa Koshōken, pharmacien de Bitchū, observe aussi dans son journal des variations entre les régions de l'Est et de l'Ouest. Tachibana dédie un chapitre au royaume de Ryūkyū, et Koshōken à une description détaillée des peuples aïnus. De plus, les deux auteurs partagent un intérêt particulier pour le domaine Satsuma auquel l'accès est très restreint. Néanmoins, les deux hommes conçoivent la supériorité culturelle selon le même ordre hiérarchique : d'abord, les régions de Kinai, de Chūgoku, et de Saigoku (à l'Ouest), ensuite celles de Kitaguni et Tōgoku (à l'Est) (Aoki 1994;71). Au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, Kitagawa Morisada 喜田川守貞 rédige *Morisada mankō* 守貞謄稿 (1837), 35 volumes de textes et de dessins décrivant surtout la différence entre Edo et le Kamigata (Kyoto et Osaka).

À Kyoto et Osaka, les hommes et les femmes poursuivent principalement la grâce et l'élégance. Ils ont toujours été attirés par le sui 粹, l'essence des choses. À Edo, on poursuit principalement l'esprit, le iki 意気, la morale propre et soignée ; la beauté est une considération secondaire. Voilà ce qui explique leurs différences d'apparence et de comportement. Si l'on fait une analogie avec les fleurs, [...] sui (l'essence) et iki (l'esprit) sont des pruniers. Par contre, le sui de Kyō et d'Osaka serait le prunier rouge tandis que le iki d'Edo serait le prunier blanc. (Kitagawa Morisada 1837)

En effet, comme le disait Nishiyama (1997), le développement de la ville d'Edo a eu pour résultat la multiplication des éléments comparatifs entre cette dernière et le Kamigata à cette époque. Cette œuvre de Kitagawa est souvent consultée pour la réalisation d'études concernant la fin de l'époque Tokugawa. Elle dénote les différences entre l'Est et l'Ouest, deux zones où l'on retrouve des réseaux de circulation de biens et des mœurs distincts. Toujours au 19<sup>e</sup> siècle, le maître confucianiste Hirose Gyokusō 広瀬旭莊 note des différences dans les

---

<sup>185</sup> Notons que Tachibana Nankei n'a pas dédié de chapitre à la description d'Osaka et de Kyoto, le point d'origine de ses voyages. Il ne consacre pas non plus de chapitre à Edo, à l'exception de celui qui parle du portail du temple Kōtokuji dans le volume 5 de la suite de *Tōyūki*, où il remarque que ce portail est beaucoup moins imposant et spectaculaire que ceux de Kyoto.

mœurs entre l'Est et l'Ouest dans son essai *Kyûkeisôdô mazuihitsu* 九桂草堂隨筆 publié en dix volumes, en 1855 :

Les gens de Kyoto font preuve de parcimonie, ceux d'Osaka en veulent toujours plus et ceux d'Edo aiment démontrer qu'ils en ont ; ce qui différencie les caractères des trois capitales. Les gens de Kyoto sont prétentieux, ceux d'Osaka sont brusques, ceux d'Edo sont impudents. (Hirose Gokusô 1855)

On note donc deux axes de comparaisons à cette époque : un comparant Edo et le Kamigata, l'autre comparant les trois villes majeures de l'époque : Edo, Kyoto et Osaka. Ce discours est modifié avec le temps par les changements apportés par la Restauration de Meiji, particulièrement la disparition d'Edo, devenue Tokyo, et le transfert de l'empereur.

## **7. Le prélude de la concentration à Tokyo et l'émergence de l'État moderne. L'empereur du Japon, l'incarnation de la modernité**

À la fin de l'époque Tokugawa, ceux qui veulent changer le régime politique mettent de l'avant la nécessité pour l'empereur de sortir de l'ombre. Pour ce faire, les principaux acteurs de la restauration de Meiji parlent de l'importance d'éloigner l'empereur de la cour de Kyoto. Au début, certaines personnes comme Ōkubo 大久保利通 prônent le transfert de la capitale à Naniwa (Osaka) pour couper les liens de l'empereur avec Kyoto. Pour certains, ce fait démontre l'importance géopolitique et économique d'Osaka à cette époque (Wakaichi 1996). Ils réussissent à organiser une visite de l'empereur à Osaka, le 21 mars 1868, et c'est ainsi qu'Ōkubo a la chance de rencontrer l'empereur, ce qui lui avait été impossible jusqu'à maintenant à cause de son statut. Les réformes du mode de vie de l'empereur qu'Ōkubo tente de mettre en place afin d'en faire un chef d'État moderne nécessitent son éloignement de l'influence des aristocrates de la cour. Dans cette même ligne de pensée, selon Ōkubo, il faut exclure la présence des dames de la cour de la proximité de l'empereur (Takeda 2009), lui apprendre la politique intérieure et extérieure et encourager l'entraînement physique et l'équitation (Sasaki, 1990).

Après le retour à Kyoto en avril, la gouvernance (*shinsei* 親政) de l'empereur est annoncée. Entre-temps, la situation change avec l'ouverture du château d'Edo. Pour se

rapprocher des domaines qui ne sont pas entièrement sous l'influence du nouveau gouvernement de Meiji, comme l'Ō'u'etsu Reppan Dōmei 奥羽越列藩同盟 (l'Alliance du Nord), il devient alors important de déplacer l'empereur vers l'Est. Afin que l'empereur s'installe à Edo, non pas pour conquérir ou pacifier (*shinsei* 親征) mais bien pour gouverner et régner (*shinsei* 親政), la ville est renommée en juillet 1868 : Tokyo 東京, qui signifie « la capitale à l'est ». Le château d'Edo est renommé « château de Tokyo » pour la visite de l'empereur le 13 octobre 1868, et assume dès lors le rôle de palais impérial. La stratégie du gouvernement de Meiji, c'est-à-dire utiliser l'empereur pour rallier le peuple, est un succès; sur le chemin qu'emprunte l'empereur entre Kyoto et Tokyo, le peuple peut enfin constater pour la première fois son existence. Les gens de Tokyo prennent congé pour l'accueillir avec enthousiasme puisque cela signifie pour eux la fin des bouleversements persistant dans la ville depuis le retrait du shogun Tokugawa (Sasaki 2000). L'empereur reste deux mois, puis retourne à Kyoto. Sanjō Sanetomi 三条実美 insiste pour que l'empereur demeure à Tokyo :

L'avenir de l'État/du pays dépend de la volonté du peuple du Kantō [...], il ne faut pas perdre la confiance de ces gens-là qui sont en train de se convertir au régime impérial 王化. Les vicissitudes de Tokyo correspondront à celles de l'avenir de tout le Japon. Même s'il fallait qu'on perde Kyoto et Settsu (Osaka et Kobe), tant qu'on ne perd pas Tokyo, on ne perdra pas le monde. (Sanjō Sanetomi, le 8 décembre, 1869)<sup>186</sup>

Le 7 mars de la 2<sup>e</sup> année de l'ère Meiji (1869)<sup>187</sup>, l'empereur quitte Kyoto et le 5 octobre de la même année, l'impératrice le rejoint à Tokyo. Le gouvernement annonce que ce dernier reviendra à Kyoto au printemps suivant, à temps pour le *Ōnie no matsuri* 大嘗祭, la cérémonie en l'honneur de l'intronisation de l'empereur, et soutient que cela ne signifie en rien un transfert de capitale (Sasaki, 1990 : 61). Cependant, en mars de l'année suivante, le représentant de l'empereur en son absence à Kyoto annonce la décision du gouvernement de reporter le retour de l'empereur auprès des citoyens de Kyoto, puis, au printemps suivant, en quatrième année Meiji, le gouvernement proclame qu'il tiendra le *Ōnie no matsuri* à Tokyo, et le fait en

---

<sup>186</sup>Dans *Sanjō Sanetomi kō-nenpu* 三条実美公年譜 Vol.24.

<sup>187</sup> Notez le passage du calendrier lunaire au calendrier grégorien en 1872 au lendemain du 2 décembre de la 5<sup>e</sup> année de l'ère de Meiji)

novembre. Ainsi, le gouvernement rompt la promesse qu'il avait faite aux gens de Kyoto. Entre-temps, le poste de représentant de l'empereur à Kyoto est aboli. En mai de la cinquième année de Meiji, l'empereur fait une tournée officielle<sup>188</sup> dans l'Ouest du pays, mais le gouvernement évite d'utiliser le terme « retour » lors de son passage à Kyoto. Le transfert de la capitale impériale s'est fait « par défaut » avec l'utilisation du terme *teito* 奠都 (l'implantation de la capitale) et jamais par le terme *seno* 遷都 (le transfert de la capitale).

Le projet de la construction de l'État-nation, entrepris dans le but de « japoniser » la modernisation et l'industrialisation occidentale, était représenté non seulement par le *tennō* (empereur) mais aussi par les *okajōki* (trains à vapeur)<sup>189</sup>, deux symboles spécifiques du Japon. Au début de Meiji, l'empereur visitait les régions du Japon en palanquin. Une fois toutes les régions du Japon connectées par voies ferrées<sup>190</sup>, des trains spéciaux étaient utilisés pour les déplacements de l'empereur. Ironiquement, plus le train et la modernité s'étendaient partout au Japon, moins l'empereur effectuait des visites en région (Hara 1998, 22).

En 1906, une loi vient céder la plupart des chemins de fer du secteur privé au gouvernement pour le transport d'intérêt national, entre autres, pour les ressources militaires, à l'exception de certaines lignes de trains dites « régionales ». Ces voies régionales étaient plutôt celles qui reliaient les villes entre elles, ou la ville à la banlieue. La capacité de transport de ces lignes privées s'accroissait; certaines d'entre elles surpassaient la capacité des lignes nationales. Elles étaient, et sont toujours, concentrées dans les départements d'Osaka, de Hyōgo, de Kyoto,

---

<sup>188</sup> Voir Inose (1984) concernant les efforts du gouvernement de Meiji pour créer un État-nation centrée sur l'empereur.

<sup>189</sup> Même si le Japon est reconnu aujourd'hui pour sa production de voiture, le train demeure le moyen de transport le plus prisé. Au Japon, on dit souvent « *Eki wa machi no genkan* (la station de train est le vestibule de la ville), le vestibule des maisons japonaises représentant la première étape de l'entrée au logis, ainsi que le lieu par lequel on juge la qualité de l'accueil de l'hôte. Selon Hashimoto (2001), c'est grâce aux trains, principalement, que les Japonais ont appris à fonctionner avec le temps mesuré à l'occidentale divisé en heures, en minutes et en secondes. Par exemple, l'apparition du sentiment d'« être en retard » est étroitement liée à l'introduction des trains plus que ponctuels. Le réseau ferroviaire, au Japon, a été développé au départ à l'initiative du gouvernement, inspirant les compagnies et les municipalités à se joindre à l'effort, de sorte que se sont développés trois secteurs distincts : le secteur privé, le secteur public (municipalités), et le secteur gouvernemental.

<sup>190</sup> Avant Meiji, les termes « monter » et « descendre » sont utilisés pour les déplacements vers Kyoto où l'empereur résidait, et après Meiji, ces mêmes termes sont utilisés pour les déplacements vers Tokyo (ex-Edo) car on y avait déplacé l'empereur. Aujourd'hui, nous utilisons ces termes par rapport aux trains, surtout au *shinkansen* (train à grande vitesse du Japon), mais pour les endroits qui ne sont pas reliés directement à la station de Tokyo, ces termes ne sont pas évidents.



de Nara et de Wakayama, correspondant à la région du *Kansai* actuelle. Pour cette raison, cette région est appelée *Shitetsu Ōkoku* 私鉄王国 (le royaume des trains privés). Hara (1998) place ce sobriquet par opposition au terme *teikoku* 帝国 (l'empire) dont l'influence émane de Tokyo, et cette opposition est consolidée par les termes *minto* 民都 (la ville du peuple) utilisé pour Osaka et *teito* 帝都 (la ville de l'empereur) utilisé pour Tokyo. Les compagnies de trains commençaient à réaliser des projets qui allaient faire une différence dans la vie quotidienne du peuple, tels que la construction de condominium autour des lignes ferroviaires et de magasins à grande surface près des stations importantes. De plus, dans le but d'encourager l'utilisation de leurs trains, les compagnies de trains privés ont entrepris des projets culturels, tels que la fondation du théâtre Takarazuka Revue, d'équipes de baseball et de parcs d'attractions (Inose et Yamaguchi 1990). Ces projets ont engendré l'émergence de nouvelles cultures locales (Hamon 2004). Selon Hara (1998, 209), l'atmosphère à l'intérieur du *Shitetsu Ōkoku* a changé, depuis 1932, lorsque l'empereur décida d'utiliser les lignes privées pour ses visites en terres ancestrales, exigeant ainsi la collaboration entre les compagnies de trains privés et le gouvernement; les compagnies n'ont pas eu le choix d'accepter, malgré le fait que le gouvernement exigeait d'eux de travailler pour l'État plutôt que pour les habitants locaux. Après la Seconde Guerre mondiale, le royaume florissait de nouveau pour être chamboulé une fois de plus dans les années 1980 en raison de la privatisation des lignes gouvernementales.

Hara (1998) faisait remarquer qu'en 1993, à l'annonce des fiançailles du prince, les trains de Tokyo étaient remplis de publicités de magazines traitant de cette nouvelle, tandis qu'au *Kansai*, à la même période, les trains affichaient l'annonce d'un séminaire sur la naissance de l'ancien État de l'empire Yamato.

L'empereur siégeant à Tokyo représente à la fois la tradition et la modernité, dualité recherchée par le gouvernement de Meiji. Par contre, pour les gens de Kyoto et de la région élargie du Kinai, l'empereur déraciné et replanté à Tokyo ne représente que la modernité, et donc une coupure avec le passé; la tradition. À l'extérieur de la région du Kinai, l'empereur est encore perçu comme l'incarnation de la tradition, même s'il quitte la région où il a siégé depuis la période protohistorique. L'empereur est maintenant à l'origine de la nouvelle nation. Le concept de la nation est aussi un terme associé au temps de la modernité, l'ère des États-nations. Or la tradition nationale est inhérente à la création de l'État moderne. Le gouvernement de Meiji,

principalement formé de politiciens des domaines Chōshū et Satsuma, voulait créer une nation japonaise par le biais de l'empereur. Mais loin de réparer la dichotomie existant entre l'Est et l'Ouest, ce contexte a engendré un écart entre le Kansai et le reste du Japon.

## Chapitre 4. Les « Kansaiens (Kansai-jin) », la langue et le monde littéraire

*« Pour moi, le Kansai désigne ce qui se trouve à l'ouest de la ligne tectonique Itoigawa jusqu'au nord de Kyushu. Ce n'est pas de l'ethnologie, mais je trouve que morphologiquement cette zone partage le même ADN. C'est l'apparence du type Yayoi. Du Kantō à la région nord-est de Honshu, les gens ont plutôt un visage de type Jōmon, selon moi. Par exemple, ton visage (celui de l'auteur de cette thèse) est de type Yayoi. En tout cas, ce que je crois qui est important, c'est de bien garder ces différences et éviter la concentration unipolaire; le Kansai, ou l'Ouest du Japon, devrait rester différent. J'espère qu'il ne sera pas trop difficile d'habiter au Kansai dans le futur, pour diverses raisons, par exemple à cause de la concentration de la population. » (Yamaguchi)*

*« Si vous demandiez à dix personnes de quitter Osaka pour un travail à Tokyo, huit personnes diraient non, une personne accepterait avec grand regret, et une personne accepterait peut-être, parce qu'elle serait prête à aller n'importe où. [...] Les gens d'ici sont très attachés à leur région. À Kyoto, on dit " miyako ochi (tomber de la capitale) " quand on doit quitter Kyoto pour aller s'installer ailleurs. Toutes les personnes qui ont posé leur candidature pour entrer dans notre compagnie disent sans scrupule qu'ils veulent travailler chez nous parce qu'ils veulent rester ici, dans le Kansai. » (Yasumoto)*

### 1. Le kansai-ben : dialecte ou la langue à part entière?

#### 1.1. Le soulignement de la différence linguistique du Kansai

Avec la centralisation du pouvoir politique et économique, l'expression régionale est surtout apparente dans les domaines culturels. Avec le développement de l'industrialisation, on observe aujourd'hui, au lieu d'homogénéisation, une autre forme de régionalisation renforcée, entre autres, par le développement des médias de masse. L'analyse sociolinguistique démontre que la politique de standardisation de la langue japonaise (le *hyōjungo*) a donné des résultats sociolinguistiques plus complexes (Sato et Yoneda 1999) ; au lieu d'une uniformisation, on a plutôt assisté à une stratification de l'utilisation des accents, en fonction de l'interlocuteur<sup>191</sup>.

---

<sup>191</sup> En 2002, l'ex-animateur de la chaîne de télévision nationale NHK Teratani Ichiki 寺谷一紀 a quitté son poste et créé, quelques temps après, sa propre école de communication basé sur le dialecte du *Kansai*. L'établissement

L'histoire ci-dessous est un conte *rakugo* intitulé *La Résistance d'Osaka*<sup>192</sup> (*Ōsaka resistansu* 大阪レジスタンス) créé en 1986 par Katsura Sanshi qui est maintenant le chef de l'Association du *Kamigata Rakugo*.

En 19XX, la loi de standardisation de la langue japonaise est mise en vigueur, les citoyens d'Osaka conversant dans le dialecte d'Osaka sont arrêtés les uns après les autres et envoyés dans un camp de régularisation linguistique. Cette nouvelle loi stipule que les Osakaïens doivent, par exemple, remplacer :

« Aho chaimannen pā dennen アホちゃいまんねんパーでんねん. »

par

« Baka ja nainda pā nanda バカじゃないんだ、パーなんだ. »

Un groupe de résistance s'est formé autour du dirigeant Yodogawa au moment où la politique d'oppression devenait de plus en plus sévère. Après la mort de Yodogawa, la Résistance a finalement acquis l'indépendance pour Osaka auprès des Nations Unies. Ainsi, Osaka récupère sa langue et son organisation urbaine pêle-mêle; son château est reconstruit dix fois plus grand qu'avant et une tour de Tsūtenkaku est érigée dans chaque quartier... (Katsura Sanshi 1986)

L'humour de cette scène en particulier provient de l'impression différente que nous donne le même énoncé prononcé en kansai-ben et en japonais standard. En kansai-ben, on traduirait la phrase comme suit : « Je ne suis pas idiot, je suis ignorant. », alors qu'en japonais standard, on la comprend plutôt comme ceci : « Ce n'est pas un manque d'intelligence de ma part, c'est plutôt un manque de connaissances. » En convertissant l'énoncé en japonais standard, on perd l'humour intrinsèque du kansai-ben au profit d'un énoncé plus froid et raisonné. La version radiophonique de ce conte était diffusée sur les ondes de Mainichi Broadcasting System en 1988. Le conte, qui couronnait une série de 125 *rakugo* créatifs, a reçu le Grand Prix de la catégorie Kansai du 58<sup>e</sup> concours des arts de l'Agence japonaise des affaires culturelles tenu en 2003. Ce conte, qui s'intéresse principalement à la langue, met en scène l'énergie de tout un peuple contre un système autoritaire central. Il attire la sympathie de la population en plus de faire rire la foule aux éclats.

Yamashita Yoshitaka, professeur à l'Université d'Hokkaido, se démarque parmi les linguistes. Il donne un cours crédité de langue étrangère sur le « kansai-ben » (la langue du

---

est aujourd'hui fréquenté par des gens souhaitant améliorer leur capacité d'interaction avec les gens du *Kansai* par l'utilisation du dialecte de la région.

<sup>192</sup> Traduction libre.

Kansai) et essaie de traiter le dialecte du Kansai comme une langue à part entière. Dans son ouvrage, il note que les habitants sont inconscients du fait que les professeurs enseignent dans les universités kansaïennes en kansai-ben. De plus, par la division des zones d'intonations, il démontre que l'intonation du type Kei-han (Kyoto-Osaka) est répandue dans la région du Kansai.

## Intonations

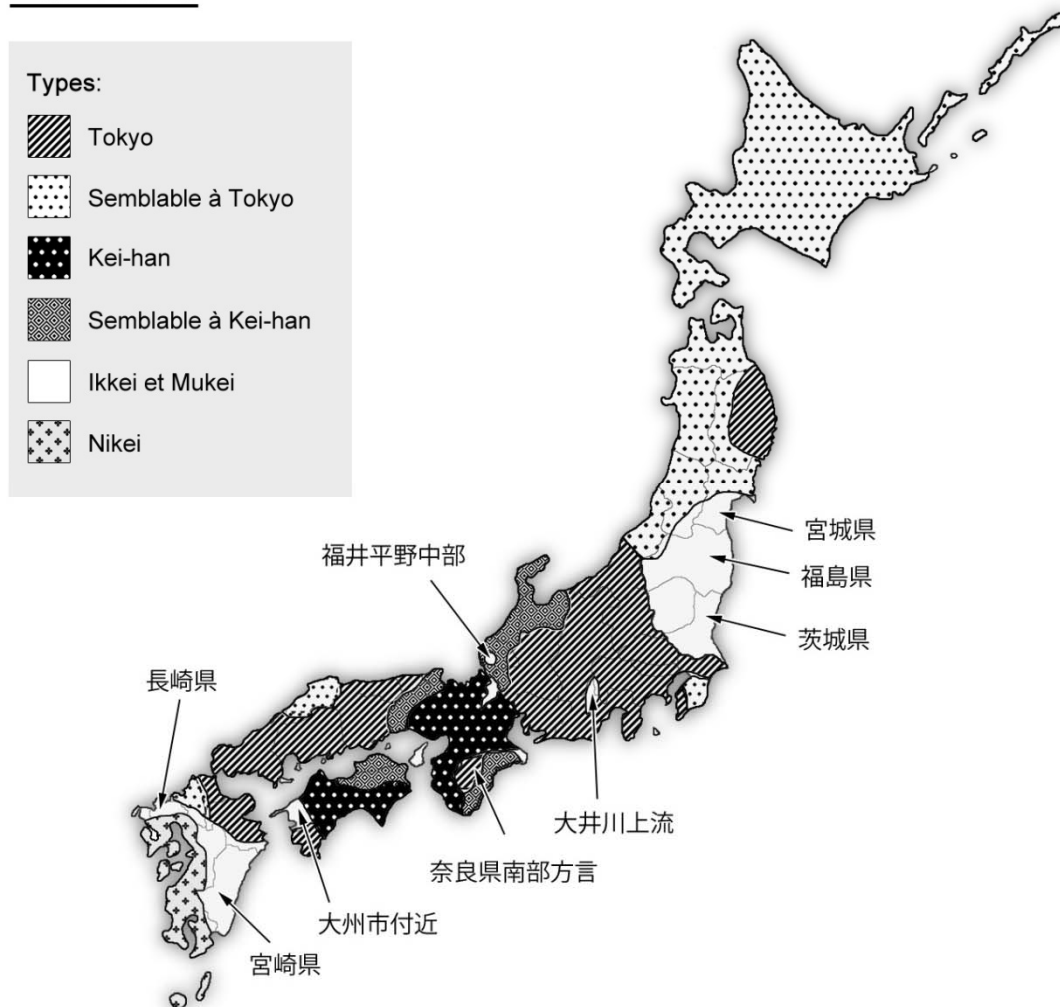


Figure 12 : Division des zones d'intonations<sup>193</sup>

<sup>193</sup> Créée à partir de Kindaichi (1974). Types : Intonation de type Tokyo 東京; Intonation semblable au type Tokyo ; Intonation de type Kei-han 京阪; Intonation semblable au type Kei-han ; Intonation de type Ikkei 一型 et Mukei 無型 ; Intonation de type Nikei 二型. Pour une carte plus détaillée, consultez Hirayama Teruo (1957).

Il existe des manuels pour apprendre le dialecte du Kansai destinés aux gens dont la première langue n'est pas le japonais, par exemple le *Kinki Japanese* (1995), intitulé *Kansai Japanese* (2006) dans sa dernière version, de D.C. Palter et Kaoru Horiuchi, ainsi que *Kansai Japanese : The Language of Ōsaka, Kyōto, and Western Japan* de Peter Tse (1993). Il existe même un livre trilingue anglais, kansai-ben et japonais standard, le *Tabi no yubisashi techō : Ōsaka-hen (Guide pour la conversation en voyage à Osaka)* (Kannari et Tsumeï 2003)<sup>194</sup>. On trouve aujourd'hui certains autres ouvrages pour les gens ayant grandi à l'extérieur du Kansai et dont la première langue est le japonais.

*« En tant que Kansaiien, on ne peut pas se permettre de perdre notre première place en matière de bon goût au profit du Kantō. Même s'il y a une standardisation de la culture, les goûts ne changeront pas facilement, tout comme la base de la culture. Par exemple, dans le domaine culinaire, les régions qui mangent traditionnellement du miso blanc ne se mettront pas soudainement à manger du miso rouge au quotidien. Certaines choses seront homogénéisées, et d'autres pas, comme le sens d'appartenance qui est relié à l'instinct et non à la logique. [...] La chaîne de télévision Terebi Osaka (Television Osaka) porte le nom d'Osaka, mais elle est sous-traitante de Terebi Tokyo (TV Tokyo Corporation). Mais, ceci dit, la division du Kansai et du Kantō a une importance stratégique pour les entreprises, c'est-à-dire qu'on reconnaît que l'entité kansaienne est unique. La preuve, c'est que les entreprises franchisées doivent s'adapter. » (Ōfuno)*

*« Les gens de Kyoto essaient de se différencier d'Osaka quand cela leur convient. C'est la même chose pour les gens de Hyogo. Cependant, tout le monde s'accorde à dire qu'il est important de savoir bien échanger quand on parle. Faire de l'humour tout en montrant nos vrais sentiments et en maintenant un bon échange est la condition essentielle pour être reconnu en tant que kansaiien. » (Kuzunishi)*

*« Je converse toujours en dialecte du Kansai avec n'importe qui n'importe où, que ce soit à Tokyo ou bien à Kyushu. Nous, les Kansaiiens, n'avons aucune réticence envers l'utilisation de notre dialecte. Je ne comprends pas beaucoup le sentiment des gens qui se retrouvent à Tokyo et qui commencent à utiliser la langue standard là-bas. Quand on est dans la zone du Kansai, il est tout à fait naturel de converser dans notre langage, et on ne se pose même pas la question. C'est bien comme ça. Je ne veux pas qu'on nous impose de changer notre façon de faire au Kansai. [...] Moi, je parle le dialecte d'Osaka partout où je vais, pas seulement à Tokyo; les Kansaiiens sont tous comme ça. » (Tsutsumi)*

---

<sup>194</sup> Série de guides de voyage contenant des phrases locales utiles. La maison d'édition Joho Center Publishing a publié plusieurs ouvrages en d'autres langues avant d'attaquer le japonais pour lequel il a publié deux titres : un pour Okinawa et l'autre pour Osaka.

## 1.2. Le langage du Kansai et le *hyōjungo*, langue standard

Sanada Shinji a supervisé la rédaction de *Ōsaka [Kansai]-ben nyūmon (Introduction au langage d'Osaka [Kansai])* (1998), vendu avec du matériel audio. Originaire de Toyama. Ce professeur de l'Université d'Osaka a entrepris des recherches sur la formation de la langue japonaise « standard » après avoir déménagé dans le Kansai. Les Kansaiens ont corrigé son énoncé qui voulait qu'au Japon, la langue standard soit utilisée lors des situations formelles. Les Kansaiens dénoncent ce fait. Ils n'utilisent pas la langue standard, même dans les situations formelles, à l'exception de celle où sont présents des Japonais provenant d'autres régions, surtout de Tokyo. Pour eux, la langue standard est comme une langue étrangère. Ils utilisent plutôt la langue polie du Kansai dans les situations formelles. Après son arrivée au Kansai, Sanada a pris conscience de l'existence de cette langue unique et normative du Kansai. Les Kansaiens semblent être les seuls à ne pas utiliser la langue standard sans aucune gêne. Sanada constate la résistance des Kansaiens à utiliser la terminaison de phrase « *-jan* » (n'est-ce pas) que les jeunes Japonais, de Hokkaido à Okinawa, utilisent aujourd'hui. Les Kansaiens utilisent plutôt « *-yan* ». Avec cette observation, Sanada note que les Japonais non-kansaiens assimilent avec moins de réticence le dialecte de Tokyo.

D'ailleurs, Sanada (1991) a analysé la quantité de mots normatifs utilisés dans les différents départements japonais en comparant les mots normatifs indexés à la carte linguistique du Japon. Puisque les mots normatifs sont établis à partir de la langue de Tokyo, il n'est pas surprenant que Tokyo occupe le premier rang et que la région du Kantō et les départements voisins possèdent le plus haut pourcentage d'utilisation des mots normatifs. Malgré sa position géographique, Hokkaido occupe le 7<sup>e</sup> rang. Après ces départements, celui d'Aichi se trouve au 12<sup>e</sup> rang et celui de Kyoto au 13<sup>e</sup> rang, suivis par les autres départements du Kinki (Kansai). Ensuite, on retrouve les départements des régions Hokuriku, Chūgoku, Tōhōku et Kyūshū. Et enfin, Okinawa occupe le dernier rang. Ceci démontre que la langue normative contient une bonne partie du vocabulaire du Kinki (Kansai) et donc que, comparativement à plusieurs autres régions, la langue du Kansai n'est pas si différente de la langue normative, du moins sur le plan du vocabulaire.

À ce sujet, Sanada fait remarquer que le maître confucianiste Dazai Shundai 太宰春台 (1680-1747), dans son ouvrage *Dokugo* 独語 (*monologue*)<sup>195</sup>, craignait qu'au milieu de l'époque Tokugawa, les mœurs et la langue d'Edo ne deviennent similaires à celles de Kyoto. Il note que « Edo est la capitale guerrière. Les gens de l'Est ont toujours été rudes et insoucians. Mais, puisque les gens d'Edo assimilent les manières de Kyoto depuis trente ans, leur esprit guerrier a changé ». Le langage de la classe supérieure d'Edo absorbait des éléments du Kamigata. C'était plutôt la couche inférieure de la population qui contribuait à l'émergence du langage typique d'Edo. Sanada (1991, 48) qualifie la formation du langage propre à Edo comme un processus d'élimination des éléments du Kamigata. Ce phénomène apparaissait en parallèle avec le développement de la population urbaine d'Edo.

En effet, au début du 19<sup>e</sup> siècle, durant la période Kasei, le langage d'Edo s'est vu attribuer un statut égal à celui du Kamigata. Cette élévation se fit en parallèle avec le développement d'Edo en tant que centre urbain important. On peut observer cela dans *Ukiyoburo* (*Au bain public*), ouvrage humoristique de type *kokkeibon* de Shikitei Sanba 式亭三馬, publié en 1809 et 1810. L'ouvrage décrit quelques conversations entre une personne d'Edo et une personne du Kamigata<sup>196</sup>. On y observe une rivalité entre Edo et le Kamigata. Par exemple, on y lit des conversations de femmes se moquant de la façon de s'exprimer de leurs voisines<sup>197</sup>. On assiste aussi à une situation trompeuse où un marchand d'Edo essaie de vendre des légumes à un homme économe du Kamigata qui réussit à faire baisser le prix au plus bas. Sous la plume humoristique de Shikitei Sanba, on en vient à confondre le marchand et l'acheteur, puisque le langage d'Edo est rude et celui du Kamigata est doux<sup>198</sup>. On observe donc

---

<sup>195</sup> L'année exacte de création du *Dokugo* est inconnue. Cette œuvre est éditée par les disciples de Dazai Shundai après sa mort. Le plus ancien manuscrit existant est celui de 1753.

<sup>196</sup> La culture *chōnin* d'Edo est mise de l'avant dans la littérature : Santō Kyōden 山東京伝 (1761-1816), issu de la littérature des quartiers de plaisir (遊里文学), a publié plusieurs écrits. Ce genre de littérature mène aux styles littéraires *sharebon* et *ninjōbon* représentés par des écrivains tels que Shikitei Sanba (1776-1822) et Tamenaga Shunsui 為永春水 (1790-1843). Avec le développement des techniques d'impression et le taux élevé de lettrés, la littérature devient plus accessible pour une plus grande partie de la population. On y observe, entre autres, la description des grandes villes.

<sup>197</sup> *Ukiyoburo dainihen jochūyu no maki* 第二編女中湯之巻 巻之上七 (Iwanami shoten 1957, 130-135).

<sup>198</sup> *Ukiyoburo daiyonhen otokoyu saihen, kan no chū go* 浮世風呂第四編男湯再編巻之中五 (Iwanami shoten 1957, 269-285).



que le langage du Kamigata est à la fois doux et malin, tandis que le langage propre à Edo est considéré comme rude et unique en son genre<sup>199</sup>.

En se basant sur l'analyse des dictionnaires, Sanada (1991) a conclu que la place du langage du Kansai en tant que langue japonaise normative est érodée par celle d'Edo vers la fin de l'époque Tokugawa, et ensuite remplacée par celle de Tokyo. Le *Nippo jisho*, dictionnaire japonais-portugais, créé par des missionnaires jésuites en collaboration avec des Japonais<sup>200</sup>, présente la vision des Japonais, au début de l'époque Tokugawa. Selon cet ouvrage publié en 1603, la langue parlée de la haute classe de Kyoto est la meilleure. Il y est stipulé que les langages utilisés à l'extérieur des cinq provinces du Kinai et de leurs environs, par exemple dans les provinces d'Echizen ou de Wakasa (qui forment aujourd'hui le département de Fukui), sont considérés comme des accents particuliers avec une mauvaise prononciation de la langue standard (Iwanami shoten 1960).

Mais le premier dictionnaire des dialectes du Japon 諸国方言物類称呼, créé en 1775 par Koshigaya Gozan 越谷吾山, inclut les mots utilisés à Edo comme référence normative en plus de ceux de Kyoto et d'Osaka. En 1867, à la fin de l'époque Tokugawa, le lexicographe américain James C. Hepburn a achevé le premier dictionnaire japonais-anglais destiné aux Occidentaux. Dans sa deuxième édition, il a ajouté un chapitre d'introduction qui traite des différents dialectes. Il mentionne que la langue de Kyoto est considérée comme la plus normative et prestigieuse et que le dialecte d'Edo est la langue commune parmi la classe instruite, partout au Japon. Cependant, dans sa troisième édition, publiée en 1886, il mentionne que « *since the restoration and the removal of the capital to Tōkyō, the dialect of the latter (Tōkyō) has the precedence* ». Après la Restauration de Meiji, la langue de Tokyo est non seulement considérée comme commune, mais aussi normative. Cependant, cette langue de Tōkyō n'est pas celle d'Edo. Il s'agit du dialecte d'Edo mélangé au langage utilisé par la classe

---

<sup>199</sup> L'*Ukiyoburo* contient aussi une scène où un personnage du Kamigata, habitant à Edo, se moque d'une erreur commise par une personne provenant de Saigoku (l'ouest du Kinki) qui ignore les mœurs d'Edo. Ceci démontre que le Kamigata et Edo sont situés au sommet du classement régional.

<sup>200</sup> C'est João Rodrigues (1558–1633), un missionnaire jésuite portugais, qui en serait le rédacteur en chef.

supérieure du Japon qui se retrouvera éventuellement à Tokyo<sup>201</sup>. Ce contexte historique explique les résultats des recherches de Sanada mentionnés ci-haut<sup>202</sup>.

### 1.3. Le fléchissement de la langue et de l'image du Kansai

*« Les gens de là-bas (Tokyo/Kantō) ne veulent pas s'exposer à l'humiliation à cause d'un manque de connaissances ou d'information; ils essaient de cacher leurs méconnaissances. Les Kansaiens admettent plutôt leur ignorance et essaient d'établir une relation à partir de cela. Dans le Kansai, il existe une culture du "rire", représentée par la compagnie Yoshimoto. Cela fait partie de la culture des chōnin aussi. On brise la glace en lançant une blague, puis on fait des affaires. » (Yoshihara)*

Selon les recherches sociolinguistiques effectuées par Maeda Isamu en 1977, les traits linguistiques du Kansai de cette époque sont ainsi démontrés :

Osaka (Kansai)	Tokyo
Doux	Dur
Ambigu	Clair
Mal articulé	Bien articulé
Nonchalant	Vif
Féminin	Masculin
Velléitaire	Catégorique
Affectueux	Intellectuel
Euphémique	Sans détour
Compréhensif (étendu)	Analytique

Ces dernières années, certaines de ces images ne sont plus pertinentes<sup>203</sup>. Par exemple, de nos jours, pour certains, les mentions « féminin » et « masculin » seraient inversées dans ce même tableau comme le démontre *le Guide Voir – Japon*, en français, décrivant Osaka comme « foyer des malfaiteurs modernes ».

<sup>201</sup> Particulièrement dans le quartier *Yamanote*, ancien quartier de la classe guerrière d'Edo, qui est aux antipodes du quartier *Shitamachi*, la basse-ville d'Edo, le berceau des *Edokko*. Ainsi, la langue standard de Tokyo comprend le dialecte du domaine *Chōshū* qui était influent pendant la Restauration de Meiji (Shimizu et Arthy 1997).

<sup>202</sup> Il est à noter que, dans le but d'uniformiser la langue japonaise, l'étiquette de « dialecte » est employée dans les écoles japonaises, notamment à Okinawa, à Tōhoku et à Kagoshima dès le début du 20<sup>e</sup> siècle, puis dans certaines régions du Kantō, et ce, même après la Seconde Guerre mondiale. Cette politique n'existait pas dans la région du Kinki (Kansai), ce qui prouve que le langage de cette dernière était considéré comme standard.

<sup>203</sup> En ligne (n.d. 2012).



Tatouage géant, signe distinctif courant des *yakuza*

### LES YAKUZA

Le mot *yakuza* désignait à l'origine les groupes de voleurs, de joueurs et de hors-la-loi qui gravitaient autour des grandes villes et des ports, pendant l'ère Edo. Osaka, foyer des malfaiteurs modernes, abrite nombre des syndicats du crime les plus importants et influents. Les *yakuza* sont impliqués dans un large éventail d'activités illégales, telles que l'usure, la prostitution, la drogue ou le trafic d'armes. Les gangs pratiquent également l'extorsion de fonds auprès des entreprises, garantissant, contre rétribution, l'absence de questions gênantes lors des conseils d'administration. Considérés comme un signe de marginalité, les *irezumi* (tatouages), bien que relevant d'une forme artistique traditionnelle, sont étroitement associés aux *yakuza*. Si vous croisez un homme tatoué avec un doigt ou deux en moins, il s'agit vraisemblablement d'un *yakuza*.



Cet homme au doigt amputé est un *yakuza*

(Guides voir : Japon 2001, 197)

Selon Kinsui Satoshi 金水敏 (2003), professeur de littérature de l'Université d'Osaka, natif d'Osaka, dans les mangas et les téléseries japonaises d'aujourd'hui, le personnage utilisant le kansai-ben a au moins une ou deux des caractéristiques<sup>204</sup> suivantes :

1	Aime plaisanter, faire rire et bavarder 冗談好き、笑わせ好き、おしゃべり好き
2	avare, cupide, adore l'argent けち、守銭奴、拝金主義者
3	gourmet, gourmand 食通、食いしん坊
4	Tapageur 派手好き
5	débauché, vulgaire 好色、下品
6	Ayant du caractère (énergétique, malgré l'adversité) ど根性 (逆境に強く、エネルギーにそれを乗り越えていく)
7	yakuza, membre d'un groupe de gangsters, effrayant やくざ、暴力団、怖い

Les points 1 à 6 sont des traits de caractère associés au pragmatisme. Cette façon de voir le désir et le plaisir positivement a déjà été mise de l'avant dans la littérature d'Osaka avec Ukiyo zōshi (les écrits de ce monde)<sup>205</sup> à l'époque Tokugawa. Ces traits de caractère attireraient

<sup>204</sup> On observe que ces points sont adoptés en soi par les Kansaiens. Par exemple l'ouvrage de Hirajima, natif d'Osaka, intitulé *Sukiyanen O · S · A · K · A-Osaka saihakken (J'aime Osaka : la découverte d'Osaka)* publié en 1988 se demande pourquoi les femmes d'Osaka dépensent moins d'argent que celles de Tokyo pour les produits cosmétiques, même si elles devraient dépenser plus, puisqu'elles sont perçues comme tapageuses.

<sup>205</sup> Ukiyo signifiait dans la culture de la cour « le monde (et l'amour) douloureux ». Par un jeu d'homophonie, ukiyo est maintenant conçu comme le « flot du monde », c'est-à-dire les plaisirs d'ici-bas. « Zōshi » signifie en fait les écrits. « Ukiyo zōshi » signifie donc « les écrits de ce monde ». *Kōshoku ichidai otoko* (Un homme amoureux de l'amour) publié en 1682 par Ihara Saikaku (1642-1693) et *Sonezaki shinjū* publié en 1703 (La mort

généralement le mépris et la risée, mais les traits de caractère décrits au point 1 font du personnage kansaïen un bouffon qui attire plutôt la sympathie du public. Il est souvent celui qui se moque des règles, de l'autorité et de l'hypocrisie de la société. Kinsui Satoshi conclut que le stéréotype Osakaïen ou Kansaïen en est un de trickster et de farceur. Notons que ces six traits de caractère sont utilisés dans la littérature de l'époque Edo pour représenter les marchands du Kamigata et comparer ces derniers avec les Edokko<sup>206</sup>. Avec le temps, ces traits ont été revisités dans les émissions humoristiques<sup>207</sup> du Kamigata, diffusées partout au Japon par la radio et la télévision, renforçant ainsi l'image associant le kansaïen à l'humour. Parmi les téléséries existantes, Kinsui observe que le point 6 est mis de l'avant dans l'émission *Gametsui yatsu* がめつい奴 (*L'astucieux*) créé par Kikuta Kazuo 菊田一夫, en 1959. On le retrouve aussi dans les émissions du style « histoire de bravoure et de ténacité » (konjô mono 根性もの), comme celles de Hanato Kobako 花登篋<sup>208</sup>, qui réussissent toujours à nous attendrir malgré les gestes brusques et les paroles crues des personnages qui surmontent tous les obstacles pour atteindre leur but. Entre les années 1950 et 1970, une nouvelle image stéréotypée est apparue, celle du Kansaïen violent, surtout véhiculée par les séries de films de yakuzas *gokudô shirîzu* 極道シリーズ<sup>209</sup> et *Kawachi mono* 河内もの (*genre Kawachi*)<sup>210</sup> qui se déroulent tous deux dans le Kansai. L'image du Kansaïen violent est probablement le produit de deux facteurs : l'image énergique et active projetée par les Kansaiens combinée au fait que ces séries de films ont été

---

des amants à Sonezaki) par *Chikamatsu Monzaemon* (1653-1724) sont considérés représentatifs de ce genre. À cette époque, le système de classe établi par le shogunat a favorisé l'essor de la classe marchande, pourtant reléguée au plus bas niveau dans la hiérarchie sociale. À la fin de l'époque Tokugawa, dans la littérature d'Edo, cette image est associée aux marchands du Kamigata.

<sup>206</sup> On cite divers ouvrages de l'époque Tokugawa à ce sujet, incluant ceux que nous avons vus dans le chapitre 2. Kinsui, quant à lui, compare les gens du Kamigata et d'Edo en citant l'ouvrage de Jippensha Ikku 十返舎一九 (1765–1831) intitulé *Tôkaidôchû hizakurige* 東海道中膝栗毛 (1809) dans lequel les gens du Kamigata projettent une image d'intransigeance : « En général, les gens du Kamigata sont intraitables. (Sôtai kamigata mono wa atajikenee 惣体上方ものはあたじけねへ) » (Happen ge ôsaka kenbutsu 八編下大坂見物 [3<sup>e</sup> partie du volume 8 : visite à Osaka] édité par Iwanami bunko gekan 岩波文庫 下巻, 350-351) .

<sup>207</sup> Citons en exemple le manzaï d'Entatsu&Achako, diffusé à la radio, et les téléséries « Bantôhan to decchi don 番頭はんと丁稚どん » diffusées entre 1959 et 1961, et « Tenamonya sandogawa てなもんや三度笠 » diffusée entre 1962 et 1968.

<sup>208</sup> Hanato Kobako entame sa carrière en tant que scénariste en 1958 à la compagnie de télévision Asahi hōsō, alors nommé Osaka hōsō, et ce, jusqu'en 1959.

<sup>209</sup> Produit par Tōei 東映 entre 1968 et 1974, dont le rôle principal est joué par Wakayama Tomisaburō 若山富三郎. On compte onze films dans cette série.

<sup>210</sup> Créé par Kon Tōkō 今東光 (1898-1977).

tournées au Kansai. À l'opposé de cette image, les Kansaiens sont aussi perçus comme chaleureux. Ceci correspond aux personnages principaux de la série *gokudō*, ces yakuzas qui encouragent le bien et répriment le mal. Dans la réalité, les yakuzas proviennent de la classe inférieure, tout comme les humoristes, pour la plupart d'origine kansaïenne, puisque l'art humoristique du *manzai*<sup>211</sup> est né dans la tradition du Kamigata. Ils essaient de grimper l'échelle sociale dans le monde artistique télévisuel à la manière du personnage principal du manga *Jarinko Chie (Kié la petite peste)* publié à partir de 1978 et diffusé à la télévision sous forme d'animation à partir de 1981. L'histoire qui se déroule au Kansai est donc tournée en Kansai-ben, c'est pourquoi elle propage une image chaleureuse et affable (*ninjō bukai* 人情深い) des gens du Kansai qui ne se laissent pas abattre par leur situation de pauvreté.

Yoshikawa Eiji [1892-1962], contemporain de Tanizaki Junichirō, originaire de Kanagawa, est reconnu pour ses romans historiques et pour la biographie romancée de Miyamoto Musashi [1584-1645], guerrier japonais, fine lame du 17<sup>e</sup> siècle. Cette œuvre parue en 1935 a joui d'un succès mondial. Elle reflète bien sa vision de la capitale marchande d'Osaka. On n'y retrouve pas cette image chaleureuse et affable qu'on connaît aujourd'hui :

Edo, parlons-en! reprit-elle avec un reniflement de mépris. À entendre parler les gens, on croirait que c'est la plus grande ville de tout le pays. Or, qu'est-ce que c'est? Un endroit plein de saletés où tout le monde rase des collines, comble des marécages, creuse des fossés, entasse du sable provenant du bord de la mer. Par-dessus le marché, c'est plein d'une racaille que l'on ne trouverait jamais à Kyoto ni ailleurs dans l'Ouest. (Dans *La Parfaite Lumière* 1935, 100 Yoshikawa Eiji 吉川英治)

« *La sécurité publique de Tokyo est mauvaise. [...] Les médias de masse diffusent l'image d'une Osaka dangereuse, mais en fait Tokyo est beaucoup plus dangereuse. À Osaka, on parle de voleur, de vols à la tire et de vols à l'arraché. À Tokyo, ce sont des agressions et des meurtres, souvent commis par les étrangers. Les crimes d'Osaka sont commis par des Japonais ou des Coréens, et c'est fait selon une règle établie : ils arrivent sur les lieux, nous frappent trois fois, prennent ce qu'ils veulent et partent. À Tokyo, le criminel utilise une arme à feu dès son entrée.* » (Tomita)

L'image des yakuzas violents, qui collerait plus facilement à la ville guerrière d'Edo, donc Tokyo, est maintenant attribuée aux gens du Kinaï (Kansai) en plus de l'image de bons

---

<sup>211</sup> Le manzai 漫才 est une forme de duo humoristique qui était traditionnellement jouée dans les temples.

vivants que projette ce peuple. À ce sujet, Kizugawa Kei 木津川計 (1986) déplore les médias de masse basés à Tokyo qui ne soulignent souvent que les événements se rapportant à ces images, tels que les conflits entre yakuzas, par exemple une affaire impliquant le Yamaguchi-gumi basé à Kobe ou l'affaire Glico-Morinaga dans les années 1980 dans laquelle le coupable a écrit une lettre dans le dialecte d'Osaka.

Aujourd'hui, le *tayū* (*gidayū*) du *Bunraku*<sup>212</sup> se fait toujours dans la langue d'Osaka. Au théâtre *Nakaza* à *Dōtonbori*, le jeu de *Nakamura Ganjirō* et *Jitsukawa Enjaku* en langage d'Osaka a été diffusé sur les ondes radiophoniques à partir de 1925. Le *Kamigata Kabuki*, développé à Osaka et à Kyoto, est caractérisé par le style *Wagoto*, tendre et romantique, contrairement au *Kabuki* d'Edo, développé en même temps à Tokyo et caractérisé par le style *Aragoto*, rude et dramatique<sup>213</sup> (Guillamaud 65, 2002). Le *Kamigata Kabuki* s'est affaibli surtout après la Seconde Guerre mondiale : bien qu'il ait été supporté dans les moments les plus difficiles de la guerre, la transition ardue de la relève générationnelle des acteurs et le déplacement à Tokyo des partisans ont contribué à son déclin.

#### 1.4. Le déclin du poids culturel selon Kawauchi Atsurō

Kawauchi Atsurō 河内厚郎 (2000, 59), rédacteur en chef de *Kansai bungaku*<sup>214</sup>, comparait le déclin du Kansai au déclin du domaine des arts théâtraux à Osaka. Depuis l'époque

---

<sup>212</sup> Le *yoruri*, communément appelé *bunraku*, est un théâtre de poupées japonais datant du 12<sup>e</sup> siècle. Le récit est raconté par le *tayū* (récitant) et accompagné de la musique du *shamisen* (luth japonais). Autrefois, cet art était aussi populaire que le *kabuki*, autre forme de théâtre japonais sur lequel il a eu beaucoup d'impact, mais la popularité du *yoruri* était en baisse au début du 19<sup>e</sup> siècle. Le nom *bunraku* provient du nom d'une salle de spectacle dédié à cet art à Osaka qui fut reconstruite en 1872 et qui est devenue le seul endroit spécialisé dans ce type de théâtre au début de l'époque Meiji. (Japan Arts Council 2004)

<sup>213</sup> [...] the Kansai preference for the more intimate and feminine (rather than heroic and masculine, as in Edo), a preference that can be seen even more obviously in the Kansai approach to *bunraku* (Varley 189, 2000).

<sup>214</sup> La revue *Kansai bungaku* a été créée en 1897 à partir de la revue de littérature amatrice *Yoshiashi gusa* du cercle littéraire *Naniwa seinen bungakukai* (qui est devenu plus tard le *Kansai seinen bungakukai*). *Yosano Akiko* était connu parmi ses membres. Après avoir connu des moments difficiles suivis d'une suspension durant la Seconde Guerre mondiale, cette revue a contribué depuis 1963 au monde de la littérature du Kansai. En 1996, elle a subi une autre suspension de publication pour des raisons financières, mais elle a réussi à publier une nouvelle édition en 1998. Elle a même organisé un prix littéraire dans le but de découvrir de jeunes talents, et publié un roman du récipiendaire du prix Oda Sakunosuke, mettant en scène des personnages et des thèmes du Kansai (Kyoto, Osaka, Hyogo, Wakayama, Nara, Shiga). Malheureusement, elle a annoncé de nouveau sa suspension en mars 2008 (Yagishoten 2012). Le rédacteur en chef Kawauchi Atsurō regrette de ne pas avoir su réagir à la tendance actuelle, c'est-à-dire à la perte d'intérêt graduelle et générale pour la littérature. Le représentant de la revue *Kamikata Geinō*, Kizugawa Kei, déplore le fait que cette suspension représente, en quelque sorte, la perte de la vitalité de l'Osaka actuelle qui en perd même sa force d'attraction culturelle. Il fait

dite « moderne » au Japon, le marché des arts de la scène est divisé entre les compagnies théâtrales *Shōchiku* et *Tōhō*, toutes deux nées au Kansai. *Shōchiku* assurait surtout la production de spectacles traditionnels de style japonais, tels que le *kabuki* et le *shinpa*. Elle s'est développée au sud de la ville d'Osaka, le *Minami*, et avait à sa tête Shirai Matsujirō. *Tōhō*, quant à elle, assurait surtout la production de spectacles contemporains et de style occidental. Elle s'est développée au nord, le *Kita*, de la ville d'Osaka, sous la gouvernance de Kobayashi Ichizō. Cependant, après la mort de ces deux hommes d'affaires, les services administratifs des deux compagnies se sont concentrés à Tokyo, sous l'influence de la tendance de polarisation politico-économique. Selon Kawauchi, cette polarisation, qui se faisait sentir depuis la fin des années 1950, s'est renforcée surtout après les Jeux olympiques de Tokyo (1964), et ce, jusqu'à la fin des années 1960. Aux yeux de Kawauchi, jusqu'à cette époque, le monde du spectacle de l'Est et celui de l'Ouest du Japon faisaient jeu égal, mais l'arrivée des Jeux olympiques à Tokyo a fait de cette ville le diffuseur artistique par excellence. Dorénavant, les médias de masse au Japon donnaient aux nouvelles venant d'Osaka un caractère local; autrement dit, les nouvelles d'Osaka faisaient maintenant partie des nouvelles régionales rédigées à Tokyo, par des journalistes à la recherche d'histoires « vendables » sous l'étiquette des mœurs et coutumes « locales ».

La campagne « Discover Japan » du Japan Railway a commencé après la clôture de l'Expo 70 à Osaka, à l'époque où la plupart des villes japonaises sentaient qu'elles se transformaient en mini-Tokyo à la suite du processus de l'industrialisation, c'est-à-dire, la modernisation. Aux yeux de Kawauchi, à cette époque, dans les médias de masse de la métropole de Tokyo et de ses environs, Kyoto apparaissait comme le symbole d'un « Japon perdu ». Par exemple, encore aujourd'hui, on diffuse souvent, sur les stations de télévision de Tokyo et ses environs, des émissions spéciales sur Kyoto, telle que « Kyoto, la ville de notre cœur ».

Kawauchi déplore surtout la division de l'ancienne province de Settsu entre les départements d'Osaka et Hyogo pour expliquer le déclin d'Osaka, qu'il juge incompréhensible. La ville d'Osaka, représentative de l'état de son département, renfermait autrefois « le 7/10 des

---

aussi remarquer qu'aujourd'hui, il y a de moins en moins d'écrivains habitant au Kansai, ce qui prouve le rôle important que jouait le Kansai Buganku.

richesses du monde<sup>215</sup> » selon Hirose Gyokusō (19<sup>e</sup> siècle) et son peuple était respecté de tous selon Gamō Kunpei (18<sup>e</sup> siècle) : « Quand les marchands d’Osaka se fâchent, même les plus grands daimyō tremblent. » À la différence de Kyoto, qui a réussi à devenir une ville traditionnelle « respectable » malgré son infrastructure moderne, Osaka a perdu son élan et sa finesse, elle qui était autrefois considérée comme supérieure à Tokyo. Kawauchi croyait qu’un complot avait peut-être eu lieu lors de la Restauration de Meiji entre le département de Hyogo et d’Osaka, dans le but de se partager la province de Settsu, abondant en richesses, plutôt que de l’incorporer dans son ensemble à l’un ou l’autre de ces départements. Malgré cette séparation, l’identité de la province de Settsu subsistait sous le nom de Hanshin. Mais, avec le temps, on en est venu à l’oublier; cette division est ce qui expliquerait le malheur d’Osaka, selon lui. En devenant le Hanshin, cette zone a eu de la difficulté à retrouver sa place parmi les nouvelles villes modernes. Dans le pays entier, Tokyo devenait le baromètre utilisé pour mesurer la modernité; ainsi, avec sa position de résistance contre ce monopole, Osaka est passée d’« anti-Tokyo » à « anti-moderne » aux yeux de reste du pays.

Ce jugement porté sur la position d’Osaka lui donne l’image d’une ville moins raffinée. Selon Kawauchi, elle est répandue surtout à partir de la décennie Showa 40 (1965-1974) par les médias de masse, soulignant ainsi une sorte de « localisme » dans le but de mieux vendre leurs produits. De plus, cette image est peu à peu devenue réalité à la fin du 20<sup>e</sup> siècle. De nos jours, Osaka est présentée comme la ville de l’humour. Cette image a certainement été provoquée par la compagnie d’Osaka Yoshimoto Kōgyō qui, après sa réussite à Tokyo dans les années 1990, y a installé son second siège social. Kawauchi résume en disant que l’industrie du spectacle moderne du Kansai s’est développée au début du 20<sup>e</sup> siècle pour ensuite envahir le marché de Tokyo. En envoyant toutes ses ressources à Tokyo, le marché du Kansai a subi une restructuration économique durant la dernière moitié du siècle, épuisant ainsi son riche héritage culturel.

Quand nous pensons au rire japonais, il semble évident qu’il existe deux cultures du rire différentes au Japon. L’une est acceptée par les guerriers de Tokyo, et l’autre est pratiquée au quotidien par les marchands d’Osaka. Osaka est la deuxième plus grande ville du Japon. Elle est, depuis longtemps, une ville d’importance du point de vue historique et économique. Toutefois, peu de livres

---

<sup>215</sup> Traduction du mot « tenka » en japonais qui désigne ici le Japon, sphère d’influence du shogunat Tokugawa.



en anglais sont écrits sur Osaka, en comparaison avec de multiples livres publiés sur Tokyo et Kyoto. Bien sûr, il existe une grande variété de cartes géographiques et de guides des boutiques à visiter à Osaka, mais très peu est écrit sur son histoire et sa culture. Par conséquent, il est plutôt difficile pour les visiteurs anglophones de reconnaître l'authenticité de la ville d'Osaka et, donc, la valeur de son incontournable culture du rire.

(INOUE Hioshi<sup>216</sup> 2005, 27)

## 2. La littérature

### 2.1. 1910-1940 L'époque du modernisme au Japon

[...] L'esprit chagrin que revêtent les Tokyoïtes vient de l'influence des gens du Tōhoku. Les gens de Tokyo voient Sendai, la plus grande ville du Tōhoku, comme le petit hall d'entrée de la grande région du Tōhoku. À l'inverse, les habitants d'Aomori voient Sendai comme le grand hall d'entrée de la plus grande Tokyo. Les gens de Tokyo ont tendance à penser qu'ils sont au centre de la géographie et des sciences humaines du pays parce qu'elle en est le centre politique, mais pour les Kansaiens, Tokyo n'est que le hall d'entrée du Tōhoku [...] à Tokyo, on retrouve beaucoup de gens originaires des départements environnants et du Tōhoku. [...] Après le séisme de Kantō, les purs Edokko ont graduellement cédé la place aux gens du Tōhoku. Le fait que la langue parlée de Tokyo soit de plus en plus teintée des accents du Tōhoku en est la preuve.

[...] D'après des éditeurs que je connais bien, on vend davantage de livres et de magazines au Kansai qu'au Kantō. En effet, à l'ouest de Kyoto, Osaka, Hiroshima, Fukuoka et puis les colonies, Corée et Mandchourie, occupent une place importante, tandis qu'à l'Est il n'y a que Tokyo. On ne considère même pas Sendai et Sapporo. Quand on pénètre dans le hall d'entrée imaginaire qu'est Tokyo, on ne peut s'empêcher de penser que ce qui se trouve au-delà est tout aussi grandiose, mais on est vite déçu. C'est peut-être parce que Tokyo a coûté si cher à construire que le Tōhoku est une puissance inférieure à l'ouest du Japon sur le plan économique et culturel. [...] Tokyo, devenue la seule grande ville du Tōhoku, ne fait pas le poids contre tout l'ouest du Japon. Ainsi, depuis l'entrée de Tokugawa Ieyasu, Tokyo, la terre aride de Yebisu 頼 est devenue une ville animée par la politique, c'est-à-dire artificiellement. [...] L'ancienne Edo s'est formée de la même façon que la nouvelle capitale de Mandchourie. Le terrain est vaste, certes, mais il est envahi de mauvaises herbes. Il serait difficile de construire de nouvelles villes qui pourraient rivaliser avec des villes comme Osaka et Kyoto. [...] Au début de la création d'Edo, on peut imaginer que les marchands d'Ohmi et d'Ise ainsi que les soldats de Mikawa étaient attirés par son activité foisonnante de la même façon que certains sont attirés par la Mandchourie; pour explorer leur destin. On comprend alors les anciens Edokko

---

<sup>216</sup> INOUE Hiroshi 井上宏 (1936-), professeur émérite de l'Université Kansai, natif d'Osaka et diplômé de l'Université de Kyoto. Il était directeur du musée Wahha Kamigata (centre des arts de la parole d'Osaka).

de jouer les mauvais perdants. Ils affichent une fausse fierté en prétendant que leur tatami iwashi<sup>217</sup> et leurs mezashi<sup>218</sup> sont des délices recherchés [...] Ils vont même jusqu'à dire que les incendies sont des "fleurs d'Edo". D'une part, ils s'empressent d'accueillir les cultures de Kyoto et d'Osaka, et d'autre part, en tant que vainqueurs de la guerre de Sekigahara, ils affichent leur mépris pour les gens du Kamigata en les désignant par l'appellation sairoku (zeiroku)<sup>219</sup>. [...] Depuis la fin du bakufu jusqu'à la fin de Meiji, la culture d'Edo entraîne la décadence du pays par sa perte de vigueur et de courage. Edo a graduellement créé une culture propre à elle-même, dépourvue de l'atmosphère coloniale, mais il y a eu un relâchement de mœurs, une décadence après l'époque de Kasei (Bunka et Bunsei), l'apogée de la culture Edo. Profitant de cette atmosphère, le Kamigata a finalement pris sa revanche pour la bataille de Sekigahara, mais cette fois-ci, sur le plan politique, économique et militaire<sup>220</sup>. (Tanizaki Jun'ichirō 1934)<sup>221</sup>

---

<sup>217</sup> Des minuscules sardines séchées en carré.

<sup>218</sup> Des petits poissons percés au centre et grillés.

<sup>219</sup> Un autre mot utilisé pour désigner decchi, l'apprenti d'une maison de marchand. À l'inverse, les Kansaiens utilisent le mot Kantō-bei pour se moquer des gens du Kantō qui ont tendance à ajouter « bei » à la fin de leurs phrases à l'oral.

<sup>220</sup> Traduction libre.

<sup>221</sup> Dans *Tokyo wo omou* 東京を思ふ (*Introspection sur Tokyo*).



Figure 13: Hanshin-kan 阪神間

Parmi toutes les villes japonaises, on trouve rarement des villes telles qu'Osaka où le vêtement occidental est si peu porté; il n'existe aucun autre endroit où les kimonos et le paysage urbain sont si charmants... Il est faux de dire que l'ancien Japon est sur le point de disparaître; à Osaka, cela n'arrivera pas au moins pour les cent prochaines années. (Patrick Lafcadio Hearn 1904)<sup>222</sup>

En 1997, le Musée d'Art de Hyogo, le Musée commémoratif Ōtani de la ville de Nishinomiya, le Musée d'Art et d'Histoire de la ville d'Ashiya et le Musée commémoratif de la littérature Tanizaki Junichirō ont tenu une exposition intitulée *Hanshin kan Modanizumu no jidai (l'époque du modernisme au Hanshin-kan)*<sup>223</sup>. Hanshin-kan 阪神間 désigne la zone englobant les villes situées entre la ville d'Osaka 大阪 et la ville de Kobe 神戸. Pour décrire cette zone du Kansai, on fait souvent référence à l'auteur Tanizaki Junichirō (1886-1965) qui a

<sup>222</sup> Dans *Japan: An Attempt at Interpretation*. Patrick Lafcadio Hearn est aussi connu sous le nom de Koizumi Yakumo 小泉八雲.

<sup>223</sup> Le *modanizumu* est un mouvement artistique au Japon qui coïncide avec d'autres mouvements de modernisme dans le monde. Le *modanizumu* est né des changements socioéconomiques des années 1910 à 1940. À la fin des années 1990, les romans japonais de l'époque du *modanizumu* ont gagné en popularité à travers le monde (Tyler 2008; 13 et 19).

vécu dans le Hanshin-kan à l'époque du modernisme. Cet écrivain japonais était célèbre pour ses écrits *shishōsetsu*, un style littéraire qui s'inspire d'éléments autobiographiques.

Après tout, le son du gidayū<sup>224</sup> n'est peut-être pas aussi odieux quand il est interprété correctement et en contexte. Ou peut-être que son caractère bruyant aide à l'ambiance tragique de l'histoire. Kaname n'aime pas le son du shamisen d'Osaka, et encore moins le narrateur fruste, qui selon lui, évoque l'attitude des gens de cette région, que lui-même et sa femme, natifs de Tokyo, trouvent intolérable; cette impudence, cette effronterie, ce manque de finesse quand vient le temps d'obtenir ce que l'on veut. Le Tokyoïte est plutôt d'un naturel réservé. Loin de lui l'idée d'engager une conversation avec un parfait étranger dans un train et de lui demander — c'est un exemple extrême, je l'avoue — combien ont coûté ses vêtements et où il se les est procurés. Une telle attitude serait jugée inappropriée à Tokyo. Sans aucun doute, le souci du bon comportement à adopter en société est beaucoup plus développé à Tokyo qu'à Osaka. Tellement développé, d'ailleurs, qu'il entraîne un souci excessif pour l'apparence et une timidité qui empêche d'agir. Ceci étant dit, pour les Tokyoïtes, le gidayū est l'expression par excellence de la vulgarité d'Osaka<sup>225</sup>. [...] En général, le jiuta<sup>226</sup> est plutôt ringard, mais ce chant lui rappelait les airs plus gais des hauta<sup>227</sup>; ce qui devait plaire au vieil homme qui, bien que conquis par le Kamigata, était originaire d'Edo<sup>228</sup>. (Tanizaki Jun'ichirō, 1928-29)<sup>229</sup>

Dans cet écrit à saveur autobiographique, Kaname se retrouve dans la même situation que son auteur, lui aussi originaire de Tokyo. Tanizaki a déménagé dans la région du Kansai après le tremblement de terre de Kantō, en 1923. Il a d'abord habité à Kyoto, puis s'est installé dans la zone entre Kobe et Osaka, soit le Hanshin-kan. Après son arrivée au Kansai, il a publié en 1925, dans la revue *Bungeishunjū*, un article intitulé *Portrait du Hanshin (Hanshin kenbun roku 阪神見聞録)* dans lequel il lance une critique plutôt défavorable sur l'attitude des Kansaiens<sup>230</sup>. Il commence son article par un exemple frappant, celui des gens qui laissent leurs

---

<sup>224</sup> Genre théâtral comprenant narration, shamisen (instrument à cordes traditionnel) et marionnettes.

<sup>225</sup> Tanizaki Zenshū 1968, 31 et Seidensticker 1995, 34.

<sup>226</sup> Type de chanson créé au Kamigata à l'époque Edo.

<sup>227</sup> Type de chanson créé à Edo à l'époque d'Edo.

<sup>228</sup> Traduction libre du japonais. Une autre traduction française de cet ouvrage est cependant disponible chez Gallimard par Sylvie Regnault-Gatier et Kazuo Anzai (1985), mais elle ne tient pas compte de certaines nuances, probablement retranchées au moment de l'édition. Ce sont justement ces nuances qui concernent le sujet de la présente thèse.

<sup>229</sup> Traduction libre de *Tade kuu mushi* 蓼喰ふ蟲 (1929), Tanizaki Zenshū (Tanizaki Jun'ichirō 1968, 63-64) inspirée de la traduction anglaise *Some Prefer Nettles* (Seidensticker, Edward G. 1995, 104).

<sup>230</sup> Le mot utilisé est *Osakajin*, les Osakaïens, mais les situations décrites par Tanizaki se situent aussi ailleurs dans le Kansai. Il utilise arbitrairement les mots *Osakajin*, *Keihan*, *Kamigata*, et *Kansai*.

enfants uriner dans les trains de la ligne privée gérée par la compagnie Hankyū, qui s'étend de Kyoto et Kobe. Tanizaki conclut dans son article que les gens d'Osaka sont tout sauf timides, et que les habitants de cette région du Kamigata ne sont pas aussi raffinés que leur cuisine. Par contre, son point de vue change au fur et à mesure qu'il se familiarise avec le Kansai, comme en témoigne son succès dans le monde littéraire, notamment par ses ouvrages utilisant le langage du Kansai (Yasui K. 2010), tel que *Manji* (1928), *Yoshinokuzu* (1931), *Ashikari* (1932) et *Shunkinshō* (1933).

En tant qu'écrivain, Tanizaki est sensible aux différences de langage et aux dialectes. Il constate ces différences lors de la traduction de ses écrits du dialecte de Tokyo au dialecte du Kansai. Par exemple, il n'est pas rare que deux phrases dans le langage de Tokyo se traduisent par une seule phrase dans le langage du Kansai<sup>231</sup>. Il a aussi exprimé son étonnement sur le fait que le dialecte du Kamigata, le berceau de la lignée impériale, comporte moins de formes honorifiques. Selon Tanizaki, le langage parlé à Tokyo est supérieur en tant que langue moderne, mais manque de vertu orientale, en ce sens qu'il est plus concret qu'implicite. Selon Tanizaki, comme la langue japonaise est une langue orientale, elle se doit d'être belle, et sa beauté est mieux conservée dans la langue du Kansai. Tanizaki parle souvent aussi des femmes du Kansai qui l'attirent tant. Il dit qu'elles ne portent pas aussi bien les vêtements occidentaux que les femmes de Tokyo qui abandonnent facilement les habits traditionnels au profit de vêtements modernes provenant de n'importe quel pays européen. Le goût des femmes du Kansai pour les couleurs brillantes, presque criardes, n'est que la persistance de leur goût traditionnel; ce sont en effet les couleurs traditionnelles des kimonos dans cette région au climat chaud. Il éprouve de plus en plus d'affection pour le Kansai. Cette évolution coïncide avec la consolidation de son troisième mariage avec Matsuko, la fille d'un entrepreneur de Senba 船場, le quartier central d'Osaka. Aux yeux de Tanizaki, les hommes d'Osaka et ceux de Tokyo sont égaux, tandis que les femmes d'Osaka ont les plus belles voix du Japon.

---

<sup>231</sup> C'est un problème fréquemment rencontré lors de la traduction d'une langue à une autre. Dans la langue du Kansai, on utilise une façon différente de s'exprimer.

## 2.2. La vision du Kansai de Tanizaki selon les critiques littéraires

« Selon moi, les Kansaiens, représentés par les habitants d'Osaka, sont très similaires aux Edokko. L'image de Tokyo que nous avons aujourd'hui n'est pas celle de la culture d'Edo. Quand on parle de Tokyo, on parle des gens qui sont actuellement à Tokyo et qui proviennent en fait de différentes régions. Quand on dit que les gens de Tokyo sont froids, c'est de cette population qu'on parle. Les vrais Edokko sont compatissants... ce sont des gens qui y sont nés, qui y ont grandi et qui ont développé la culture locale. Quand les gens disent qu'ils n'aiment pas la culture de Tokyo, ce n'est pas la culture d'Edo. C'est un sentiment de désapprobation envers la ville de Tokyo créé artificiellement par les populations venant de partout ailleurs. » (Yoshihara)

Yasuda Takeshi et Tada Michitarō (1981) ont coécrit un livre intitulé *Le Kansai : avec Tanizaki Jun'ichiro (Kansai : Tanizaki Junichirō ni sotte 関西谷崎潤一郎にそって)*<sup>232</sup> dans lequel ils se servent de Tanizaki, de sa vie et de ses œuvres, pour raconter le Kansai. Selon eux, Tanizaki n'aurait pas fui Tokyo en raison du tremblement de terre, mais plutôt pour s'éloigner des conséquences de la Restauration de Meiji. D'origines différentes, les deux auteurs de *Le Kansai : avec Tanizaki Jun'ichiro* ont chacun leur propre vision de la chose. Yasuda Takeshi, natif de Tokyo et critique de la guerre et de la culture japonaise, dit s'être exilé au Kansai pour les mêmes raisons que Tanizaki (Tada et Yasuda 1981 :213). Pour lui, Tanizaki aurait retrouvé au Kansai ce qu'il avait perdu à Tokyo (Tada et Yasuda 1981 :69). Tanizaki fait dire à un de ses personnages dans *La complainte de la sirène (Kōjin 鯨人 1920)* : « Ma patrie est délabrée par les samouraïs venus de la campagne et il n'y a plus aucune trace d'Edo ». Tanizaki a évoqué ce sentiment entre autres dans *Regard sur Osaka et sur son peuple* (1932, 391) en se référant à la rue Muromochi de Kyoto et au boulevard Tanimachi d'Osaka qui réveillaient en lui la nostalgie de la patrie perdue.

De son côté, Tada Michitarō, natif de Kyoto et professeur de littérature française à l'Université de Kyoto, affirmait que l'idéalisation que Tanizaki se faisait du Kansai, son « Edo perdue », ne reflétait pas la réalité, tout comme son idéalisation des femmes de cette région (Tada et Yasuda 1981, 201). Cependant, Tada voit l'émigration vers le Kansai de Tanizaki, un partisan de l'esthétisme, comme un exile d'Édo, la capitale des guerriers et la culture plutôt

---

<sup>232</sup> Traduction libre.

masculine, vers le monde plus raffiné de la cour et une culture plutôt féminine. Suivant cette logique, Tada, qui n'a jamais habité à Tokyo, prétend que les Kansaiens pourraient aussi avoir envie d'émigrer à Tokyo à la recherche de masculinité. Pour Tada, les femmes du Kantō sont masculines autant que les hommes du Kansai sont féminins. Il est vrai que Tanizaki disait, dans *Regard sur Osaka et sur son peuple*, que « Depuis longtemps, la région du Kantō avait une atmosphère barbare où on encourageait les femmes à être plus efficaces que raffinées, ce qui avait pour conséquence une américanisation facile » (Tanizaki 1932, 358). Tanizaki conclut donc qu'un garçon élevé à Tokyo a de meilleures chances de devenir un grand homme (ibid., 395) et que les filles élevées à Osaka deviennent des femmes d'un naturel tendre, bien qu'habiles avec les finances du foyer. Il cite des exemples comme la veuve qui agit comme prêteuse ou devient spéculatrice, ou la femme qui aide son mari incompetent à gérer son entreprise, ce qui serait mal vu à Tokyo (ibid., 380). À Osaka, même les filles de riches sont prêtes à se marier avec des salariés qui n'ont pas un salaire élevé.

### 2.3. Réactions du monde littéraire du Kansai

Parmi ses ouvrages, celui qu'on considère comme le point culminant de son œuvre est *Bruine de neige* (*Sasameyuki* 細雪<sup>233</sup>) qu'il a mis environ six ans à écrire.

En fait, comme l'éprouvait Tada, les hommes de littérature du Kansai démontraient une sorte de répulsion envers cette œuvre, ce plus long ouvrage de Tanizaki qui se déroule dans le Hanshin-kan. Asami Fukashi 浅見淵, critique littéraire natif de Kobe, a analysé la réaction du monde littéraire peu après la parution de *Bruine de neige* dans le magazine *Fūsetsu*<sup>234</sup> en 1949. D'abord, il cite les commentaires des intellectuels, tels que l'ethno-folkloriste Origuchi Shinobu 折口信夫 et le journaliste Hasegawa Nyozeikan 長谷川如是閑, qui appuyaient la tentative de Tanizaki de traiter de la classe sociale moyenne à l'aide de la littérature bourgeoise. Il représentait cette classe moyenne métaphoriquement par des personnages féminins magnifiques portant en elles la fragilité et l'espoir du Japon avant la destruction de la classe moyenne lors de la Seconde Guerre mondiale. Ensuite Asami cite un autre point de vue provenant cette fois d'une

---

<sup>233</sup> Aussi connu sous le nom de *Quatre sœurs*.

<sup>234</sup> Parution du dernier volume en août 1950.

assemblée littéraire du Kansai organisée par le magazine *Shinbungaku* 新文學<sup>235</sup> dans laquelle on retrouve Kawamori Yoshizō 河盛好蔵, un spécialiste de littérature française natif de Sakai (dans le département d'Osaka), Nakano Yoshio, professeur de l'université de Tokyo natif de Matsuyama et spécialiste en littérature anglaise, Miyoshi Tatsuji 三好達治<sup>236</sup>, poète natif d'Osaka, et Yoshimura Shōichirō 吉村正一郎, spécialiste de littérature française né à Shiga et diplômé de l'Université de Kyoto. Yoshimura Shōichirō 吉村正一郎 considère les gens ordinaires d'Osaka comme possédant une certaine force vitale au quotidien, ce que l'écrivain natif d'Osaka Oda Sakunosuke a réussi à décrire dans ses ouvrages, mais il ne retrouve pas cette vitalité dans les personnages de *Bruine de neige (Quatre sœurs)* qui met plutôt en scène des personnages de la classe supérieure qui, selon Yoshimura, auraient dû refléter la force de vie commune des Osakaïens. Selon lui et Kawamori Yoshizō 河盛好蔵, sans la compréhension de ce que signifie vraiment cette force de vie commune, Tanizaki n'arriverait jamais à décrire fidèlement les Osakaïens. Yoshimura dit que les Osakaïens, surtout les gens ayant vécu à l'époque décrite par Tanizaki, tels que Ikushima Ryōichi, éprouvent de la répugnance envers la vie dans le quartier de Senba à Osaka. Asami Fukashi soutient que *Bruine de neige (Quatre sœurs)* est teinté de ce raffinement typiquement tokyoïte du début à la fin. Il affirme que le goût raffiné dans lequel il a été élevé a disparu quand la vie traditionnelle typique d'Edo s'est dissipée. Tokyo est devenue un amas de villageois provenant de différentes régions. Les participants de l'assemblée littéraire du Kansai ainsi que Asami Fukashi s'entendent sur le fait que Tanizaki n'a pas su saisir la culture du Kansai. Ils sont agacés par le fait que le Kansai soit utilisé comme un moyen d'exprimer la nostalgie d'un Japon perdu en raison du modernisme. Selon eux, Tanizaki ne pourrait pas trouver au Kansai ce que Tokyo a perdu.

---

<sup>235</sup> Publié par la maison d'édition *Zenkoku shobō* 全國書房 depuis 1900.

<sup>236</sup> Takenaka Iku 竹中郁 (1904-1982), poète natif de Kobe, a dit : « *La poésie de Miyoshi rayonne d'une lumière particulière; celle du Kansai. C'est un élément qu'il a acquis naturellement grâce au climat ensoleillé auquel il est exposé sur les bords de mer dans la région du Kinki.* » (Traduction libre.) (*Gendaishi kanshō: Shōwa-ki*, 1951) Cet énoncé démontre bien le lien qu'on faisait à l'époque entre le style artistique et la région d'appartenance de l'artiste.



## 2.4. Le Modernisme du Hanshin-kan et Tanizaki

Le sentiment d'exotisme que ressentait Tanizaki au Kansai, qui est en fait la nostalgie pour son Edo perdu, suscite une sorte de dégoût chez certains, car on ignore la contemporanéité quand on se concentre uniquement sur ce qu'on a perdu à cause de la modernité. On ignore le fait qu'Osaka était reconnue comme première grande ville du Japon en 1925, à l'époque de Tanizaki. Le malaise qu'éprouvaient les littéraires du Kansai prend tout son sens quand on regarde l'interprétation que certains ont faite de son ouvrage à l'extérieur du Japon. Par exemple, dans le plat verso de la traduction française de *Le goût des orties* (Regnault-Gatier et Anzai 1959) on peut lire : « [...] Osaka, la Chicago nipponne, mais qui a gardé quelques aspects de son folklore ancestral », comme si l'un devait automatiquement exclure l'autre. On peut y lire aussi : « Le personnage central de ce roman, écrit en 1928, est un Japonais occidentalisé, déraciné, ayant rompu avec la tradition culturelle et religieuse de son pays ». Avec les mots « occidentalisé » et « déraciné » pour décrire un Japonais qui a quitté Tokyo pour s'installer à Osaka, on nous fait comprendre qu'aux yeux des Occidentaux, Tokyo est moderne et Osaka est moins avancée. Pourtant, aux yeux des Japonais, le thème de l'ouvrage n'est pas une question de modernité. Tanizaki compare Tokyo à Osaka comme on pourrait comparer les États-Unis à l'Europe (Asahi Shinbun 2008). Et ensuite « Après le tremblement de terre de Tokyo de 1923, il [Tanizaki] s'installe à Kyoto et se consacre à sa vocation littéraire », même si Tanizaki et sa femme native d'Osaka ont vécu plus d'années dans le *hanshin-kan* qu'à Kyoto. Ici, l'auteur de ces lignes met l'accent sur le court passage de Tanizaki à Kyoto pour laisser entendre que celui-ci s'est inspiré uniquement de cette ancienne capitale qui a « échappé à la modernité » et qui est « restée enfermée dans le passé » pour expliquer la « japonité » de Tanizaki aux yeux des Occidentaux.

De nos jours, on pourrait croire que Kyoto détient le monopole sur la « tradition japonaise », mais on oublie que la ville s'est efforcée d'assimiler la technologie moderne pour conserver ses attraits. À la fin de l'époque Tokugawa, la ville de Kyoto a été durement touchée par le désordre (Oka 2007) et les bouleversements politiques qui ont accompagné la Restauration de Meiji. Pour en sortir, la ville de Kyoto instaure la première

centrale hydroélectrique du Japon grâce au projet du Canal du lac Biwa<sup>237</sup> en 1884 et le projet de l'exposition industrielle<sup>238</sup> en 1885 avec la construction d'une reproduction partielle du Palais Heian sur un nouveau site (Wasserman 1996). Aussi, Kyoto devient la première ville du Japon à avoir installé le tramway en 1895. On voit à cela que bien qu'elle soit dite « traditionnelle », Kyoto ne manque pas d'aspects technologiques et modernes. À l'inverse, Osaka, bien que vue comme une grande ville moderne, n'a pas perdu son charme traditionnel.

L'interprétation de Tanizaki dans un contexte plus large présente un problème. Si le passé perdu se trouve au Kansai et si le Kansai devient l'image de ce que Tokyo a perdu, alors on enferme le Kansai dans le passé, en ce sens qu'on le considère comme moins moderne, donc moins avancé que Tokyo. Pourtant, le Kamigata, le Kansai actuel, a longtemps été le centre du Japon. Sous Tokugawa, avant l'époque Meiji, le Kamigata contenait deux des trois pôles, tels que représentés par l'expression « santo 三都 (trois capitales) » qui désignait Edo, Osaka et Kyoto à cette époque.

Dans *Dawn to the West* de Keene (1988), Tanizaki et Kawabata<sup>239</sup> représentent la « maturité » de la littérature japonaise du 20<sup>e</sup> siècle. Ils sont de ces auteurs japonais pour qui le retour à la tradition est inévitable. Selon Keene, Tanizaki a abandonné l'occidentalisme une fois pour toutes avec son ouvrage *Manji (Svastika)* (1928). Cependant, plus récemment, Tyler (2008, 9) réfute cette interprétation en soulignant que Tanizaki et Kawabata ont été activement impliqués dans la création de la fiction moderniste dans leur carrière respective. Selon lui, *Yukiguni (Le Pays de neige)* (1935), de Kawabata, peut facilement être lu comme un roman moderniste et *Manji (Svastika)* est plus une parodie moderniste de la littérature pour femmes qu'une histoire enracinée dans le passé des Japonais.

Le Hanshin-kan, où s'est développé le modernisme, était au départ une zone de maisons de campagne et éventuellement il s'est transformé en quartier résidentiel et banlieue d'Osaka,

---

<sup>237</sup> Le canal part d'Ōtsu (départ. Shiga), à l'extrémité méridionale du lac, et se dirige vers le sud à travers la région montueuse qui sépare les deux départements (Kyoto et Shiga). Le projet a visé à faciliter l'irrigation, et surtout à devenir une voie commerciale. En quittant Otsu, le canal entre dans un tunnel de plus de deux kilomètres de longueur et il franchit encore deux tunnels, l'un de 120 mètres, l'autre de 900 mètres avant d'atteindre Kyoto (Villaret 1889, 205).

<sup>238</sup> Une exposition destinée à montrer le développement des cultures japonaises et étrangères.

<sup>239</sup> Kawabata Yasunari 川端康成 (1899-1972), né à Osaka et récipiendaire du prix Nobel de littérature en 1968.

grâce à la connexion ferroviaire et à la construction d'une route nationale. Ajoutons à cela la présence d'Occidentaux et la fondation d'écoles par les missionnaires étrangers en raison de la proximité du port de Kobe. Tsuchiga (1997) affirme que cette zone possède déjà au début de l'ère Showa (1926-1989) des éléments de modernité auxquels le reste de la société japonaise ne devra faire face qu'après la Seconde Guerre mondiale : la séparation des lieux de travail et d'habitation, la richesse économique ainsi que l'occidentalisation du mode de vie.

*« Pour moi, le vrai Kansaiien est une personne qui a une façon de penser kansaienne, et non simplement une personne qui habite au Kansai. On choisit d'être Kansai-jin. [...] J'ai dit tout à l'heure qu'il y a une culture distincte dans chaque ville du Kansai, notamment à Kei-han-shin, et qu'on la conserve précieusement, mais j'ai l'impression qu'elle commence à s'estomper. Néanmoins, l'entité culturelle, le Hanshin ou le Keihanshin, sinon le Kansai, résistera pour le moment en tant qu'« antithèse » de Tokyo. Même s'il y a une uniformisation au Japon et même si on se soumet à Tokyo, le Kansai va toujours perpétuer la culture. [...], mais je pense qu'un jour la culture à l'intérieur du Kansai sera uniformisée quand il deviendra une région autonome. Le Kansai est un combustible culturel. Économiquement cependant, la région est aussi grande que le Canada; ce fait nous oblige à faire des compromis sur la politique, par exemple sur la politique des aéroports du Kansai, et à partager les cultures à l'intérieur du Kansai pour que le Kansai résiste. On le fait tout en soulignant les traits régionaux, c'est-à-dire, comme on dit souvent « vivre à Kobe, travailler à Osaka et sortir/étudier à Kyoto ». La reconnaissance est importante. La reconnaissance des traits régionaux. » (Dohman)*

## 2.5. Oda Sakunosuke 織田作之助 (1913-1947) et Osaka

*« On dit que les professeurs à Tokyo complimentent d'abord et critiquent ensuite, en laissant l'étudiant livré à lui-même; tandis que les professeurs du Kansai critiquent tout de suite, mais essaient aussi de les guider. La relation est moins intime à Tokyo. » (Kuzunishi)*

Les intellectuels du Kansai classent Oda Sakunosuke<sup>240</sup> parmi les romanciers *burai-ha*<sup>241</sup>. Nishikawa (1988) note qu'Oda est déjà presque oublié à Tokyo, mais encore apprécié par les habitants d'Osaka et de la région du Kansai. Oda critiquait directement et ouvertement l'orthodoxie littéraire dans son ouvrage intitulé *Kanōsei no bungaku* 可能性の文学 (*La*

---

<sup>240</sup> Il a écrit entre autres *Méoto Zenzai*, un récit mis en scène dans un milieu populaire d'Osaka. La geisha Chōko s'enfuit avec Ryūkichirō, le patron d'une maison de produits de beauté qui a grandi dans une famille aisée et qui gère mal son argent. Chōko fait beaucoup de sacrifices pour faire vivre cet homme paresseux sans toutefois perdre sa gaieté ni sa vitalité. (Voir page 4. 8 rentai)

<sup>241</sup> Écrivains d'après-guerre très critiques qui s'opposaient à certaines modes littéraires conformistes.

*littérature de la possibilité*). Selon lui, la sincérité de l'orthodoxe littéraire est en fait une forme de soumission. En utilisant la métaphore de l'*ochazuke*, un simple plat de riz sur lequel on verse du thé vert, Oda considère que les orthodoxes se complaisaient dans leur carcan limité et refusaient d'en sortir pour explorer d'autres possibilités, même s'ils savaient que ce n'est qu'un mensonge (Oda 1946). Nishikawa (1988) affirme qu'Oda Sakunosuke se distingue par trois caractéristiques essentielles : sa particularité régionale, principalement son attachement aux gens du peuple de la ville commerçante d'Osaka, son admiration pour Stendhal<sup>242</sup> et son esprit de révolte contre les autorités et l'orthodoxie littéraire de Tokyo. C'est cette troisième caractéristique qui le rattache directement au groupe *burai-ha*. Oda fréquentait des écrivains *burai-ha* originaires du Nord-Est, que l'on considérait comme la périphérie du Japon, comme Dazai Osamu, originaire de Tsugaru<sup>243</sup>, et Sakaguchi Ango<sup>244</sup>, originaire de Niigata. Roy Starrs (2004) analyse la vie de Dazai et ses ouvrages dans le contexte où le régionalisme, sous n'importe quelle forme, était un obstacle à l'intégration nationale et au « progrès », c'est-à-dire à la modernisation. À son retour à Tsugaru après s'être vu refusé, notamment par Kawabata et Shiga, un prix décerné par la clique littéraire (*bundan* 文壇), Dazai remet en doute la valeur des hommes influents du centre du Japon qui propagent l'orthodoxie littéraire. Il en ressort un sentiment d'attachement à sa région d'origine.

C'est probablement ce même sentiment d'attachement qui habitait Oda. Contrairement à Dazai, il a pu manifester ce sentiment dans sa littérature. Sa rébellion contre l'orthodoxie littéraire prend la forme d'une opposition entre Osaka et Tokyo. C'est ce que Sakaguchi Ango explique dans son article au journal *Kaizō* intitulé *Ōsaka no hangyaku* 大阪の反逆 (*La rébellion d'Osaka*), après la mort prématurée d'Oda en 1947 à l'âge de 33 ans. Sakaguchi Ango (1947) écrit :

La rébellion d'Osaka ne ferait pas de sens même si elle est en apparence très raisonnable. En effet, Osaka est la seule grande ville qui pourrait rivaliser avec Tokyo sans perdre sa culture traditionnelle, vieille de plusieurs centaines d'années. Il est vrai que son caractère culturel est opposé à celui de Tokyo; Tokyo est plutôt conservatrice alors qu'Osaka est plutôt progressive; à Tokyo, si on

---

<sup>242</sup> Surtout pour *Le Rouge et le Noir*, selon Nishikawa.

<sup>243</sup> Maintenant dans le département d'Aomori.

<sup>244</sup> Oda a écrit une anecdote avec ces deux écrivains dans un bar nommé « Lupin » à Tokyo.

considère comme légitime le sentiment nostalgique, à Osaka on préfère le goût du nouveau, à un degré un peu frivole, mais judicieux; à Tokyo, l'art a une valeur artisanale, nostalgique et sacrée, tandis qu'à Osaka, l'art a une valeur plus pragmatique.<sup>245</sup>

Sakaguchi sympathisait avec le rejet d'Oda de l'orthodoxie littéraire propagée par le *bundan*. Cependant, il poursuit en disant qu'Osaka fait le poids contre Tokyo sur bien des plans, mais pas tous. Toujours selon lui, la rébellion est un principe absolu; elle doit se faire sur tous les plans pour être une réussite.

Oda s'inspire de la vie des habitants des quartiers populaires d'Osaka, et c'est à eux qu'il adresse ses romans. Dans une étude sur Saikaku, un romancier de l'époque Tokugawa, originaire d'Osaka et ayant fait sa marque dans l'histoire de la littérature, Oda a écrit en 1942 :

Saikaku, l'homme qui s'amuse, on reconnaît chez lui un habitant d'Osaka. L'homme qui ne sait s'enivrer; l'homme qui est taciturne et plus sérieux qu'on ne l'imagine, et qui est au fond optimiste; l'homme qui se livre aux excès avec audace et qui peut en même temps calculer mieux que l'on ne s'y attend; l'homme opiniâtre qui va jusqu'au fond en toutes choses, mais qui les abandonne au dernier moment; l'homme tellement poseur qu'il ne pose jamais; l'esprit fort qui ne croit rien, et puis la vulgarité..., il se trouve toutes les caractéristiques des gens d'Osaka chez Saikaku. Et il ne faut pas oublier un dernier trait, l'humour. Il en est plein. On dit que Saikaku manque de morale, mais la morale de Saikaku n'est pas autre chose que son humour. L'humour apparaît au bout du réalisme (Oda Sakunosuke 1942)<sup>246</sup>.

Selon Nishikawa (1988), il est évident qu'Oda parle en son propre nom à travers Saikaku, en ce sens que le caractère de Saikaku qu'il attribue en général aux gens d'Osaka lui est aussi attribuable. Selon lui, Saikaku devient même le symbole de l'insurrection d'Oda contre l'orthodoxie littéraire de Tokyo. À travers cette étude, « Oda a redécouvert non seulement son prédécesseur du roman bourgeois, mais aussi la tradition littéraire de la classe marchande de cette ville, très différente de celle de Tokyo ». De plus, il affirme que « la tradition amorcée par Ihara Saikaku et dans laquelle Oda cherche à se situer avait été brisée par l'effort centralisateur qui a suivi la révolution de Meiji ».

---

<sup>245</sup> Traduction libre.

<sup>246</sup> *Nouvelle opinion sur Saikaku (Saikaku shinron 西鶴新論)*, traduit par Nishikawa (1988). Ce qui retient l'intérêt de Nishikawa dans cet ouvrage est l'influence de Stendhal sur Oda.

« Je ne suis pas très conscient d'être kansaïen, de nos jours. Mais, il y a des moments où je ne peux pas m'empêcher de sentir que je le suis. Par exemple, quand je ne pense qu'à amuser les gens. C'est vrai que c'est relativement plus facile de travailler au Kantō. Pour avancer le travail dans le domaine administratif, je crois que c'est plus simple là-bas. Ils respectent les directives. Mais, les choses n'avancent pas rapidement au début. À l'inverse, le démarrage d'un projet est plus facile au Kansai. Il y a beaucoup d'initiatives et de créativité, et le projet avance même si on ne donne pas de directives. Cependant, c'est possible que le projet aille dans toutes les directions. C'est une des différences entre le Kansai et le Kantō dans notre domaine. » (Noto)

Aujourd'hui, je sens que j'ai assimilé beaucoup de la culture d'ici, par exemple la terminaison des phrases, mais je me considère toujours comme kantoïte et mon kansai-ben n'est pas authentique. Cependant, il faut utiliser le kansai-ben, sinon cela nuit à la communication, puisque tout le monde utilise le kansai-ben ici, et c'est aussi la langue utilisée sur le lieu de travail. Sans aucun doute, je sens que la culture est particulière ici. [...] Les points similaires que les Kansaiens partagent entre eux, ce sont leur fort enracinement et le poids de l'histoire qu'ils portent, ce qui est très dense. » (Takahashi)

## 2.6. La convergence de Tanizaki et Oda au Kansai

Maintenant, je ne me considère plus comme un Tokyoïte. Puisque j'ai émigré au Kansai à l'âge mûr, je ne crois pas que je pourrais être entièrement assimilé, mais une chose est certaine, je souhaite l'être le plus possible. Je n'ai plus aucun sentiment d'attachement envers Tokyo. [...] Ce n'est que mon lieu de naissance, c'est tout. (Tanizaki Jun'ichirō 1934)<sup>247</sup>

Malgré les critiques venant des hommes littéraires du Kansai, Tanizaki est apprécié au Kansai pour son amour de cette région et du fait qu'il y a refait sa vie sans retourner à Tokyo. Dans son essai intitulé *Watashinomita Ōsaka oyobi ōsaka-jin* わたしの見た大阪および大阪人 (*Regard sur Osaka et sur son peuple*) publié en 1932, il affirme avoir éprouvé de l'antipathie pour les gens d'Osaka à son arrivée au Kansai, mais qu'il était finalement plus compatible avec les goûts et le climat de cette région. Au début de l'essai, il parle de l'implantation des entreprises d'Osaka à Tokyo, ainsi que de la disparition des Edokko qui se faisaient une fierté de rivaliser avec le Kamigata. Tanizaki a vu beaucoup de ses connaissances du Kansai s'expatrier vers Tokyo, suivis de ses compatriotes qui, comme lui, avaient quitté la région du Kantō après le grand séisme. Les écrivains abandonnent la terre du Kansai pour mieux vivre de leur art à Tokyo, et non par mépris pour le Kamigata. Il clame n'avoir aucune intention de

---

<sup>247</sup> Dans *Tokyo wo omou* (*Introspection sur Tokyo*).

retourner à Tokyo même si les temps sont difficiles et qu'il serait plus facile de retourner en terre natale. En peu de temps, de 1925 à 1932, son opinion du Kansai avait complètement changé.

Il note aussi des distinctions entre les différentes villes à l'intérieur même du Kansai, particulièrement entre Kyoto et Osaka. En général, on dit que le langage parlé à Kyoto est doux, mais selon Tanizaki, c'est entre Osaka et Banshū 播州<sup>248</sup> qu'il est le plus raffiné. Tanizaki considérait qu'avec Tokyo, Osaka était la seule autre grande ville du Japon. Pour lui, l'hostilité des Tokyoïtes envers Osaka et leur amour pour Kyoto est comparable à l'homme qui aime la maîtresse de son adversaire. C'est surtout grâce à cet énoncé que Tanizaki a su démontrer son admiration pour le Kansai. Il s'est démarqué par sa description de la diversité qu'apporte cette région du pays, sans pour autant idéaliser Kyoto, l'ancienne capitale, comme c'était parfois fait même dans la présentation des ouvrages de Tanizaki.

Tanizaki a songé à son parcours dans *Tokyo wo omou (Introspection sur Tokyo)*, publié dans la revue Chūōkōron, où il affirme qu'il n'est plus d'accord avec l'idée d'envoyer les jeunes (les garçons) à Tokyo.

[...] Un vrai Tokyoïte comprendrait ce que je veux dire. Il sait qu'il ne peut pas échapper à l'ombrage que font sur eux les gens de Tōhoku. [...] Le Tokyoïte est en voie de disparition. [...] Alors, quel genre de personnes retrouve-t-on aujourd'hui à Tokyo? Ce sont des gens dits intellectuels qui apprécient à la fois les quartiers populaires et les hauts quartiers de la ville, la cuisine du Kamigata, les arts modernes, la peinture et la musique occidentales... des goûts variés, mais sans fondement. [...] En conclusion, aux jeunes lecteurs qui n'ont pas encore vu Tokyo, j'aimerais dire qu'il ne faut pas se laisser séduire par la Tokyo que décrivent les écrivains et les journalistes. Les traditions et les origines de la culture de notre pays se trouvent davantage dans votre patrie. Tout ce que vous trouverez à Tokyo est une culture superficielle provenant de l'extérieur et les résidus de la culture d'Edo jeune de trois cents ans. Tokyo est le hall d'entrée dans lequel on accueille les Occidentaux, mais c'est dans votre patrie qu'est née la force de notre empire. (Tanizaki Jun'ichirō 1934)

Tanizaki sourcille devant l'inquiétude que démontrent les politiciens au moment de promouvoir le développement des villages agricoles dévastés, parce qu'ils sont à moitié

---

<sup>248</sup> Sud-ouest du département de Hyōgo d'aujourd'hui.

responsables de leur état. Ils ont tout investi pour embellir Tokyo et y concentrer diverses institutions; ce faisant, ils ont affaibli les campagnes.

Je me demande sérieusement s'il y a vraiment des avantages à envoyer les enfants étudier à Tokyo. Il est vrai qu'il y a des professeurs et des écoles renommés, ainsi que toutes sortes d'institutions, mais ces jeunes qu'on envoie génèrent des Tokyoïtes de deuxième et troisième générations qui agissent comme de jeunes coqs. Puisque Tokyo est la capitale des consommateurs et des épicuriens, ce n'est pas l'idéal pour les garçons pleins d'ardeur qui ont un avenir prometteur. J'émet une objection envers ceux qui disent que les arts et la littérature sont des exceptions. Notre littérature est superficielle et légère à cause de cette préconception voulant que Tokyo soit le seul centre littéraire du pays, et le seul exemple à suivre. Les jeunes hommes de littérature ne font qu'imiter les écrivains de soi-disant premier ordre et les revues littéraires de Tokyo. Pour renverser cette tendance, il n'y a pas d'autre option que de faire renaître cette littérature des régions qui est la seule littérature japonaise authentique. [...] La plupart des revues que je reçois sont publiées à Tokyo. Elles ont toutes cette façon unique aux Tokyoïtes de voir et de décrire les choses. (Tanizaki Jun'ichirō 1934)<sup>249</sup>

En ce sens, Tanizaki partage le sentiment de répugnance d'Oda Sakunosuke envers l'orthodoxie littéraire de Tokyo; ou est-ce Tokyo elle-même qui est orthodoxe pour Tanizaki? Dans sa théorie sur le bunraku, un style théâtral originaire d'Osaka, Oda refuse d'entrer dans le nouvel engouement pour l'art de première classe. Il propose d'aimer le bunraku pour ce qu'il est, plutôt que de le surestimer pour justifier l'attraction des intellectuels. Ce faisant, il propose de trouver une nouvelle voie, en antithèse à l'orthodoxie de Tokyo.

Les intellectuels aiment le bunraku et reconnaissent d'emblée sa qualité. [...] Le théâtre de poupées était un art populaire, non compatible avec les intellectuels, avant de devenir soudainement un objet de vénération [...]. Ma théorie sur le bunraku de deuxième classe est une antithèse au bunraku de première classe. [...] Ma vision est la suivante : le bunraku de second ordre existe parce que la deuxième classe doit exister pour opposer la première classe tout comme le quotidien doit exister pour célébrer l'héroïsme. Les gens dont je parle sont des gens de soi-disant deuxième classe et j'ai l'honneur de faire moi-même partie de cette deuxième classe. [...] Je suis convaincu que le seul moyen de demeurer un homme littéraire de deuxième classe est d'emprunter un nouveau chemin. (Oda Sakunosuke 1946)<sup>250</sup>

---

<sup>249</sup> Dans *Tokyo wo omou (Introspection sur Tokyo)*.

<sup>250</sup> Dans *Niryū bunraku ron (Théorie de Bunraku de second ordre)*.



« Je suis content qu'Osaka reste en 2<sup>e</sup> position, là où elle est considérée comme spéciale parmi les autres villes japonaises. La première position, c'est un peu comme le poste de président. Pour moi, ce n'est pas une position idéale. On m'a forcé à assumer ce poste et je n'ai pas aimé ça. » (Sone)

« Une culture comme celle de Tokyo dans laquelle tout est coulé dans le même moule peut avoir un certain charme, mais au Kansai, je crois qu'on a conservé cette tendance à rechercher la beauté dans l'expression libérale, dans l'asymétrie plutôt que dans la symétrie. La beauté asymétrique parfaite n'est pas facile à créer. » (Dohman)

## 2.7. La Seconde Guerre mondiale

Selon l'éditeur du Journal Asahi, à Osaka (1964), le personnage de Ryūkichi dans l'ouvrage *Meoto zenzai*<sup>251</sup> représentait l'image d'indolence projetée par les hommes d'Osaka après la Seconde Guerre mondiale. Mais, c'est la 8<sup>e</sup> division d'infanterie, avant la fin de la Seconde Guerre mondiale, qui avait surtout servi de modèle à la réputation des hommes d'Osaka.

Encore une défaite pour la 8<sup>e</sup> division d'infanterie またも負けたか八聯隊、  
Une médaille la 9<sup>e</sup> division recevra それでは勲章九聯隊、  
Et le camp ennemi la 10<sup>e</sup> division prendra 敵の陣屋も十聯隊、  
C'est la débâcle pour la garnison d'Osaka<sup>252</sup> 大阪鎮台、へボ鎮台

Voici une chanson folklorique composée dans le but de dénigrer les soldats kansaiens pour leur caractère faible. La traduction ci-dessus reflète une compréhension de la chanson au premier degré. Si on regarde de plus près les paroles japonaises, on y retrouve deux jeux de mots. Dans le deuxième vers, « 9<sup>e</sup> division » (« ku rentai ») se prononce de la même façon que le verbe « ne recevra pas » (« kuren tai »). Dans le troisième vers, « 10<sup>e</sup> division » (« to rentai ») se prononce de la même façon que le verbe « ne capitulera pas » (« toren tai »). Ainsi, les paroles peuvent être comprises également de la façon suivante :

Encore une défaite pour la 8<sup>e</sup> division d'infanterie  
Pas de médaille  
L'ennemi ne capitulera pas  
C'est la débâcle pour la garnison d'Osaka

---

<sup>251</sup> En 1955, Toyoda Shirō réalise une adaptation cinématographique de ce roman d'Oda Sakunosuke. Le film est traduit en français sous le nom de « *La Relation matrimoniale* ». À la suite de ce succès, Toyoda réalise en 1963 une suite tirée d'un scénario original avec les mêmes acteurs.

<sup>252</sup> La garnison d'Osaka comprenait les 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> divisions d'infanterie.

La 8<sup>e</sup> division d'infanterie était basée à Osaka; la 9<sup>e</sup> division d'infanterie était basée à Kyoto; la 10<sup>e</sup> division d'infanterie était basée à Himeji avant son déplacement à Okayama. Certains disent que cette chanson existe depuis la guerre russo-japonaise (1904-1905). Le qualificatif « faible » est souvent utilisé pour expliquer le caractère pragmatique du Kansaiën. « La mort, c'est la fin »; « Qui perd gagne. » Selon l'écrivaine Takeuchi Kumiko (1995), ancienne étudiante du programme d'éthologie des études supérieures de l'Université de Kyoto, le taux élevé de gens qui pratiquent la religion dans la région du Kansai serait en lien avec cette attitude. Le fait que les Kansaiëns ne croient pas à la vie après la mort entre en contradiction avec le fait qu'ils sont pratiquants.

Elle croit que les soldats provenant de Kyūshū et de Tōhoku, descendants de Jōmon arrivés sur l'archipel du Japon à l'époque des guerres tribales, auraient développé une croyance de la vie après la mort, tandis que les Kansaiëns, descendants de Toraï ayant vécu la période glaciaire durant laquelle le froid empêchait l'éclatement des guerres, accorderaient plus d'importance à l'attachement envers ce monde. Elle a même appliqué son hypothèse à la répartition régionale actuelle des soldats des Forces japonaises d'autodéfense : en effet, il existe un plus haut pourcentage de soldats provenant de Tōhoku, de Hokkaïdo et de Kyūshū<sup>253</sup>. Les soldats originaires des départements de la région du Kansai et de Tokyo sont moins nombreux (Takeuchi 1995, 142). Par contre, l'argument de Takeuchi Kumiko semble tiré par les cheveux. Les origines génétiques pourraient être utilisées pour comprendre le développement démographique de l'archipel japonais, mais il serait déplacé de l'associer à la culture émergente. D'ailleurs, il est difficile de penser que la culture des descendants de Toraï se soit développée dans l'absence de guerres. En effet, à l'époque des interactions avec le continent et la péninsule coréenne, l'empire du Yamato a envoyé des troupes contre le royaume coréen de Koguryō, et ensuite contre celui de Silla dès la fin du 4<sup>e</sup> siècle. Aussi, les empereurs ont envoyé des expéditions militaires au sud de Kyūshū et dans le nord-est du Honshū pour conquérir les *Hayato* et les *Emishi*, surtout durant les 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> siècles.

---

<sup>253</sup> Il faut noter que les soldats proviennent plus des régions rurales et économiquement défavorisées que des régions urbaines.

L'éditeur du Journal Asahi a aussi tenté de démystifier cette chanson folklorique sur les soldats du Kansai dans le livre intitulé *Les Osakaïens*. On dit que l'origine de l'image établie remonte à la guerre russo-japonaise, au moment où la division de Kanazawa et celle d'Osaka avaient fait front commun contre l'ennemi sur la Colline de 203 mètres (203 kōchi). La division d'Osaka se serait enfuie en criant défaite, après quoi la division de Kanazawa se serait presque fait anéantir. L'éditeur du journal Asahi prétend qu'en fait la 8<sup>e</sup> division d'infanterie n'a jamais été envoyée à la Colline de 203 mètres et qu'elle n'a pas non plus participé à la guerre sino-japonaise (1894-1895), à la Révolte des Boxers (1900) ou à la Seconde Guerre sino-japonaise (1937-1945), car Osaka, le centre industriel du pays, avait intérêt à garder ses hommes plutôt que de les voir partir au front. Il affirme que les soldats d'Osaka avaient autant de courage que n'importe quels autres Japonais, en plus d'avoir des facultés logistiques exceptionnelles pour contrebalancer la force des soldats de Tōhoku et de Kyūshū. Il explique que la chanson a plutôt été créée durant la guerre du Sud-Ouest de 1877, au moment où la 8<sup>e</sup> division d'infanterie venait d'être créée par le nouveau gouvernement de Meiji qui éprouvait des difficultés à imposer son autorité dans tout le pays; et que même le célèbre général Nogi ne s'en tirait pas sans difficulté. Le journal Asahi conclut l'article en faisant remarquer que l'homme d'Osaka n'a pas contesté ou essayé de démentir la chanson folklorique. Il n'a pas fait le brave ni cherché querelle. C'est cette audace et ce caractère qui font son charme.

Se référant à cette chanson, Fujimoto et Tanba (2001) soulignent un épisode de la Seconde Guerre mondiale. Un lieutenant originaire de Kurume, à Kyūshū, aurait dirigé les soldats d'Osaka pendant une certaine période. Lors d'une manœuvre nocturne sur la péninsule coréenne consistant à avancer sur le territoire sans se faire repérer, les soldats d'Osaka lançaient des avertissements aux autres soldats lorsqu'il y avait un trou pour éviter qu'ils ne tombent et se blessent. Avec cet exemple, Fujimoto et Tanba soulignent le caractère pragmatique des Osakaïens qui ne pensent pas à respecter des règles qu'ils jugent inutiles. Le lieutenant de Kyūshū était mécontent de ses soldats qui ne respectaient pas ses ordres de silence total, mais il ne les a pas réprimandés, car grâce à eux, il n'y a eu qu'un seul blessé. Pour Takeuchi, Fujimoto et Tanba, les gens du Kansai sont poltrons, mais audacieux, et les gens de Kyūshū et de Tōhoku sont courageux mais impulsifs.

Ainsi, chacun interprète la chanson à sa guise pour souligner le caractère pragmatique de la région de Kansai en comparaison du caractère des gens de Kyūshū et de Tōhoku : le Kansai inspire une certaine mollesse, mais aussi l'intelligence et la tranquillité, tandis que le Kyūshū et le Tōhoku affichent une image plus virile et farouche.

Fujimoto et Tanba (2001:23) ont mentionné que cette chanson était souvent chantée par les enfants, de l'époque Meiji jusqu'à la guerre en Asie et dans le Pacifique. Par contre, certains disent que c'est surtout après la Seconde Guerre mondiale, quand la liberté d'expression était moins censurée, que cette chanson critique envers les militaires a été diffusée et que les anciens membres de la 8<sup>e</sup> division d'infanterie se sont mis à contester le contenu de la chanson folklorique.

Selon les témoignages des vétérans de la 8<sup>e</sup> division d'infanterie, elle a bel et bien participé à toutes les guerres mentionnées précédemment et n'a jamais perdu de batailles. Au contraire, elle était plutôt forte. Les vétérans s'opposent aux critiques qui traitent les hommes d'Osaka d'« étrangers », et le fait qu'étrangement, ce sont surtout des gens ayant un lien d'appartenance avec Osaka qui sont à l'origine de ces critiques. Finalement, ils font remonter l'origine de la chanson jusqu'à la guerre du Sud-Ouest de 1877, car c'est seulement à ce moment-là que la 8<sup>e</sup> division d'infanterie, basée à Osaka et composée de paysans et de commerçants, a fait face aux guerriers de Satsuma à quelques reprises et perdu certaines batailles. Cependant, la 8<sup>e</sup> division d'infanterie a reçu la gratitude de l'empereur (Nakano, 1985) pour ses exploits au sein de l'armée du gouvernement de Meiji. Enfin, Nakano blâme Tokutomi Sohō (1918-1952) qui a rédigé l'histoire du Japon de l'époque moderne dont cinq volumes sur dix sont consacrés à la guerre du Sud-Ouest, pour avoir ignoré ce fait et utilisé cette chanson pour analyser plutôt le recrutement des soldats dans les villes.

### 3. La Seconde Guerre mondiale

#### 3.1. L'industrie de média de masse et sa diffusion

Tous les représentants nationaux réunis pour la session parlementaire, les organismes administratifs, les leaders économiques, tout le centre de l'information, à commencer par les médias de masse; tout ce qui est concentré à Tokyo est maintenant complètement enfermé dans ce « nuage ».

[...] Les plus à plaindre sont les habitants du Kantō où le service télévisé est couvert en grande partie par NHK et par les stations-clés des télédiffuseurs privés qui n'ont pas de programmation locale propre à eux, contrairement aux stations affiliées des autres régions. Après un certain temps de confusion, les quelques stations indépendantes de la région du Kanto (Gunma TV, Chiba TV, Tochigi broadcasting et Ibaraki broadcasting) ont recommencé leur diffusion, enregistrant ainsi un taux d'écoute sans précédent.

[...] Le gouvernement, le bureau central des journaux et les stations-clés de télévision et de radio, qu'elles soient publiques ou privées, ont tous disparu dans ce nuage. Nous sommes officiellement déconnectés de ceux qui ont la responsabilité de nous informer sur ce phénomène hors du commun. Par conséquent, nous sommes paralysés. C'est logique; nous ne savons pas vers où nous tourner pour trouver une vision objective et officielle de l'état des choses [...] Puisque 90 % des éditeurs de publications japonaises, de magazines hebdomadaires et mensuels ainsi que de livres sont concentrés à Tokyo, la disparition de la capitale entraîne graduellement des répercussions sévères sur les consommateurs<sup>254</sup>. (Komatsu Sakyō 1986)<sup>255</sup>.

Comme Komatsu (1986) le démontre dans son roman de fiction intitulé *Shuto shōshitsu* (*La disparition de la capitale*), les médias de masse sont l'un des domaines les plus représentatifs de la concentration à Tokyo. Par exemple, dans l'industrie de l'imprimerie, les compagnies de distribution sont concentrées à Tokyo. D'abord, le Nippan et le Tohan, basés à Tokyo, occupent plus de 75 % (Nagahama 2009) du réseau de publication<sup>256</sup>. La plupart des autres plus petites compagnies de distribution ont aussi leurs bureaux dans le quartier Kanda. Les livres et les magazines sont vendus à travers ces réseaux. Les maisons d'édition produisent les livres et les magazines qui sont ensuite envoyés aux distributeurs qui, à leur tour, les

---

<sup>254</sup> Traduction libre.

<sup>255</sup> Dans *Shuto shōshitsu* (*La disparition de la capitale*).

<sup>256</sup> Osakaya, ayant son siège social à Osaka, se trouve au 3<sup>e</sup> rang. Mais son budget est 4,5 fois moins important que celui de Tohan.

expédient aux librairies. Dans ce système, tous les produits (livres et magazines) passent par Tokyo<sup>257</sup>, même s'ils sont produits et vendus à Osaka. À Osaka, il faut prévoir une journée entière pour le transport du produit jusqu'au centre de distribution. Pour cette raison, plusieurs considèrent qu'il vaut mieux produire à Tokyo. Par conséquent, presque tous les magazines japonais sont créés à Tokyo. En fait, les distributeurs de livres et de magazines existaient partout au Japon avant 1941, mais ils ont été forcés à se consolider en une seule société d'État, Nippai 日本出版配給 (日配), en raison de la politique menée pendant la guerre. En 1949, l'armée américaine d'occupation ordonne la dissolution de Nippai et de nouveaux distributeurs sont créés à Tokyo. Nippai devient alors le grand distributeur Nippan (Araki Toyoomi 2000).

Quant à la télévision, la NHK (Office de la radiotélédiffusion publique japonaise), dont l'équipe de haute direction est nommée par le gouvernement<sup>258</sup>, commence sa diffusion radio en 1926 en englobant trois stations de radio : Nagoya, Osaka et Tokyo qui avaient commencé leurs activités en 1925. Elles sont converties respectivement en station de Tokai, Kansai et Kanto. Le directeur général de la station de Tokyo est nommé président-directeur général de NHK. Cette dernière a pour mandat la diffusion d'émissions de radio à l'échelle nationale et la croissance de son réseau à travers le Japon. En novembre 1928, la NHK rend possible la diffusion simultanée partout au Japon. En novembre 1941, l'armée impériale japonaise nationalise toutes les agences de presse et tente de contrôler l'information. Durant la Seconde Guerre mondiale, toutes les publications et les nouvelles diffusées sont des communiqués du quartier général de l'armée impériale à Tokyo. Après la Seconde Guerre mondiale, le 1<sup>er</sup> février 1953, la NHK lance sa chaîne de télévision basée sur la législation de 1950 en matière de radiodiffusion. La station principale de radiotélédiffusion de la NHK se situe dans l'arrondissement de Shibuya à Tokyo. C'est dans ce centre que leurs émissions diffusées à l'échelle nationale sont créées. Ce centre assume aussi la production des émissions diffusées dans le Kantō-Kōshin'etsu (Yamanashi, Nagano et Niigata).

---

<sup>257</sup> Le centre de distribution du Nippan se situe à Ōji (à Toshima dans le département de Tokyo) et celui du Tohan se situe à Okegawa (dans le département de Saitama).

<sup>258</sup> Avant la Seconde Guerre mondiale, le ministère responsable des communications nommait le directeur général de la NHK. Après la Seconde Guerre mondiale, le conseil d'administration est nommé par le cabinet du premier ministre.

	Télévision commerciale					Télé-diffusion nationale
Réseaux	NNN (Nippon News Network)	FNN (Fuji News Network)	JNN (Japan News Network)	ANN (All-nippon News Network)	TXN (TV Tokyo Network)	NHK
		Fuji Media Holdings Inc.	Tokyo Broadcasting System Holdings Inc.		TV Tokyo Holdings Corporation	
<b>Stations-clés</b> + Zone de Kantō	Nippon Television Network Corporation	Fuji Television Network Inc.	Tokyo Broadcasting System Television Inc.	TV Asahi Corporation	TV Tokyo Corporation	
<b>Stations affiliées :</b> Zone de Kinki (Kansai)	Yomiuri TV	Kansai TV	Mainichi Broadcasting System	ASAHI hōsō	TV OSAKA	
<b>Stations affiliées :</b> Zone de Chūkyō	Chūkyō Television Broadcasting	Tokai Television Broadcasting	Chubu-Nippon Broadcasting	Nagoya Broadcasting Network	TV Aichi Broadcasting	
	<b>29 stations affiliées</b>	<b>27 stations affiliées</b>	<b>27 stations affiliées</b>	<b>24 stations affiliées</b>	<b>5 stations affiliées</b>	

Figure 14 : Télédiffuseurs japonais

Quant aux télédiffuseurs privés japonais, le Nippon Television est le premier du genre, lancé en août 1953. Depuis, plusieurs autres compagnies sont créées. Ces télédiffuseurs commerciaux japonais se voient attribuer des zones de diffusion par département ou région dans le but d'empêcher l'apparition d'un monopole sur le marché et sur l'information. Les compagnies de télévision établies dans les métropoles japonaises commencent à former des réseaux. La diffusion partout au Japon est devenue possible grâce à la formation de ces réseaux par des stations appelées « station-clé ». Aujourd'hui, il y a cinq grandes compagnies de télédiffusion : Nippon Television, TV Asahi, Tokyo Broadcasting System Television (TBS), TV Tokyo et Fuji Television. Les sièges sociaux de ces compagnies sont tous situés à Tokyo. Ces stations-clés produisent des émissions qu'ils diffusent à travers leur réseau de stations affiliées. Ces compagnies de télévision affiliées, qui ne sont pas des stations-clés, créent leurs propres émissions, en leur donnant une moins grande place dans la plage horaire<sup>259</sup>.

<sup>259</sup> Récemment, on assiste à un changement du marché en raison de la diffusion par Internet, de la télévision par satellite ainsi que de la télévision numérique terrestre. Dans ce contexte, les stations affiliées commencent à vendre leurs émissions à l'extérieur de leur réseau respectif. Les stations-clés continuent de produire des émissions de divertissement et d'information.

### 3.2. La structure de l'industrie de média de masse

Tout comme Nippon Television<sup>260</sup> fondé par le groupe du journal Yomiuri Shinbun, Fuji Television est lié au journal Sankei, TBS est lié au journal Mainichi, TV Asahi est lié au journal Asahi Shinbun et TV Tokyo est lié au journal Nikkei<sup>261</sup>. Chacun est aussi lié à une station de radio. Ces compagnies d'édition sont appelées « les cinq grands journaux nationaux 全国五大紙 », car leur réseau de distribution couvre tout le Japon. Dans cette structure, l'éditeur a une forte influence sur la station de télévision en tant qu'actionnaire principal. La législation en matière de radiodiffusion de 1950 adoptée par le ministère japonais des Affaires intérieures et des Communications appréhende les effets sociaux de la participation croisée des médias. Cependant, cette législation interdit seulement le monopole du média dans une même zone, et par conséquent, n'empêche pas un groupe médiatique de posséder trois sortes de média (télévision, radio et journal) dans cette même zone. Ce procédé est même encouragé, mais le problème que soulève ce système, c'est que la fonction administrative de ces cinq compagnies est située à Tokyo<sup>262</sup>; elles sont donc teintées de la vision tokyoïte.

Les journaux japonais, dont l'origine remonte selon certains au *kawaraban* en circulation au moins depuis le 17<sup>e</sup> siècle, sont passés de la publication de potins à la publication des dernières nouvelles, en passant par quelques écrits politiques entre la fin de l'époque Tokugawa et les années de la presse politique d'avant 1900. En 1890, on crée des clubs des journalistes (*kisha kurabu*) dans le but d'obtenir le droit d'assister à la première session de la Diète impériale afin de recueillir des informations. Entre 1900 et 1930, les médias de masse japonais et les journaux d'opinion<sup>263</sup> se développent sous le patronage du secteur privé, qui cible la classe moyenne émergente (Rausch 2012). Cependant, après la prise du pouvoir par les militaires, marqué par l'assassinat du premier ministre Inukai en 1932, l'Agence de presse Dōmei (Dōmei

---

<sup>260</sup> À cause de la situation historique et géographique, Nippon Television ne couvre pas Okinawa.

<sup>261</sup> En 1975, parmi les stations affiliées de la zone Kinki, Asahi hōsō, liée au journal Asahi Shinbun, et Mainichi Broadcasting liée au journal Mainichi ont été échangées; Asahi hōsō devenait l'affiliée du réseau ANN et Mainichi Broadcasting devenait l'affiliée du réseau JNN, le tout dans un effort de consolidation des médias japonais.

<sup>262</sup> Asahi Shinbun, Mainichi Shinbun et Sankei Shinbun sont originellement fondées à Osaka. Aujourd'hui, seul Asahi Shinbun garde son siège social enregistré à Osaka. Cependant, comme les autres, elle place sa fonction administrative (*honsha kinō*) à Tokyo.

<sup>263</sup> Voir Kasza (1993) et Schäfer (2012) pour les théories concernant la presse et ses fonctions à cette époque.



Tsūshinsha 同盟通信社) voit le jour en 1936, à la suite de la fusion de la Shinbun rengōsha 新聞聯合社 (Association des journaux, fondée par les compagnies de journaux) et de l'Agence de publicité Dentsū 日本電報通信社<sup>264</sup> afin de se préparer à la guerre sino-japonaise et dans le but d'uniformiser l'information. Toujours dans l'optique d'aligner les compagnies d'édition et le gouvernement, on fonde la Japan Culture Association of Publishers (Nihon shuppan bunka kyōkai 日本出版文化協会) en 1940 et la Renmei (Nihon Shinbun Renmei 日本新聞連盟 : la ligue des journaux du Japon) en 1941, en suivant les plans élaborés par le Bureau d'information du cabinet (Johōkyoku 情報局) (Shillony 1991). Les règles établies par la Renmei 記者会規約 veulent que l'affiliation aux clubs des journalistes (Kisha kurabu) se fasse au nom de la compagnie d'édition, et non pour chaque journaliste individuel. De plus, le nombre de clubs est restreint à un par organisation gouvernementale. Le Bureau d'information du cabinet exerce un contrôle sur les journaux et les maisons d'édition par le biais d'un contrôle sur l'attribution et la distribution du papier, et le ministère de l'Intérieur pratique la censure sur le contenu des publications (Ikawa 2008). Par la suite, le gouvernement encourage la consolidation des journaux, sur une base d'un journal par département, à l'exception de Tokyo et Osaka qui conservent leur journal départemental<sup>265</sup> en plus de leur journal distribué à l'échelle nationale<sup>266</sup>. Cette phase de consolidation est complétée en octobre 1943.

Sous l'occupation américaine après la Seconde Guerre mondiale, l'Agence de presse Dōmei, la Japan Culture Association of Publishers et la Renmei, qui servaient de diffuseurs pour la propagande du gouvernement militaire, sont dans l'obligation de se dissocier. Le Commandant suprême des forces alliées impose un Code de la presse<sup>267</sup>; plusieurs publications

---

<sup>264</sup> La loi de mobilisation nationale adoptée en 1938 permettait au gouvernement non seulement d'interdire ou de restreindre la publication d'articles portant sur la diplomatie et sur l'armée (article 27 de la loi sur les journaux, entrée en vigueur depuis 1909), mais aussi de museler les publications considérées comme nuisibles à l'ordre social et de punir leurs éditeurs (article 23 et 41).

<sup>265</sup> Selon Tsukamoto (1974, 147), 2 422 journaux sont consolidés en 55 journaux. 3 664 maisons d'édition sont consolidées en 203 compagnies. De plus, la circulation des journaux était déjà réduite à cause du manque de matériel (Raucsh 2012, 35).

<sup>266</sup> Osaka Asahi et Tokyo Asahi fusionnent et deviennent le journal Asahi; Osaka Mainichi et Tokyo Nichinichi deviennent le journal Mainichi. On peut ajouter aussi la fusion de Yomiuri et de Hōchi qui deviennent le journal Yomiuri, mais sa distribution n'était pas faite à l'échelle nationale.

<sup>267</sup> Le Commandant suprême des forces alliées est même intervenu dans le conflit syndical-patronal du Journal Yomiuri en 1946 (Takeuchi 2003, 317). Pour plus de détails sur ce conflit ainsi que sur la situation des autres journaux, soit Asahi et Mainichi, voir Imanishi (2008).

sont censurées et interdites<sup>268</sup>. Le Commandant suprême exige aussi que les clubs de journalistes donnent accès à tous les journalistes. Par la suite, la Shinbun kyōkai 新聞協会 (Japan Newspaper Publishers and Editors Association), formée en 1946 par les anciens affiliés de la Renmei, établit en 1949 l'orientation des clubs de journalistes<sup>269</sup> comme suit : les clubs de journalistes sont des organismes de bonne camaraderie et non-interventionnistes. Cependant, aujourd'hui, l'existence de ces clubs est souvent considérée par les journalistes japonais indépendants<sup>270</sup> et les journalistes étrangers<sup>271</sup> comme un obstacle à la liberté éditoriale au Japon, puisque, dans les faits, les clubs excluent les journalistes non affiliés aux grands noms de la presse<sup>272</sup>.

La restriction en matière de distribution et d'allocation du papier (*shinbun yōshi wariate seido* 新聞用紙割当制度) est retirée en 1951. L'occupation américaine se termine l'année suivante, en 1952. Ainsi s'amorce l'époque de la libre concurrence médiatique (*jiyūkyōsō no jidai* 自由競争の時代). Cependant, ce changement a plutôt ouvert la porte à l'émergence de ce que Freeman (2000) appelle « les cartels d'information », qui prônent l'autocensure pour assurer la conformité de la presse sous le « système de 1955 (gojūgonen taisei 55 年体制) » du Parti libéral-démocrate (Rausch 2012). Dans ce système, les bulletins de nouvelles ne sont pas contrôlés par les journalistes, mais plutôt par des sources d'information telles que les membres

---

<sup>268</sup> Des ouvrages portant sur l'armée japonaise, tels que *Les Derniers jours du cuirassé Yamato (Senkan yamato no saigo* 戦艦大和ノ最期) de Yoshida Mitsuru, jusqu'aux poèmes de Tōge Sankichi portant sur les effets déshumanisants de la bombe atomique.

<sup>269</sup> Kisha kurabu ni kansuru hōshin 記者クラブに関する方針.

<sup>270</sup> Journalistes des compagnies de média de masse non affiliés à ces organismes, notamment Uesugi Takashi (2008).

<sup>271</sup> La Chambre de Commerce européenne au Japon (EBC), dans son Livre blanc sur l'Économie japonaise publié annuellement, dénonce ce système. Il en va de même pour Reporters sans frontières (RSF) qui, dans son classement de la liberté de la presse, positionne le Japon à la 37<sup>e</sup> place en 2005, mais à la 51<sup>e</sup> en 2006. Selon RSF, le système restrictif des clubs de presse (*kisha clubs*) et la montée du nationalisme menaçant certains acquis de la démocratie ont fait reculer le Japon. Par contre la situation s'est améliorée peu à peu et le Japon est classé à la 11<sup>e</sup> place en 2010, pour ensuite être rétrogradé en 2011 à la 22<sup>e</sup> place à cause de la couverture du tsunami et de l'accident nucléaire de Fukushima qui a donné lieu à des restrictions tout en révélant les limites du pluralisme de la presse. Dans un article daté du 6 novembre 2012, RSF déplore le fait qu'on ait interdit aux journalistes indépendants de couvrir les manifestations anti-nucléaires.

<sup>272</sup> Par exemple, en 1969, la Shinbun kyōkai 新聞協会 (Japan Newspaper Publishers and Editors Association), la Minpōren (Nihon minkan hōsō renmei 日本民間放送連盟 : National Association of Commercial Broadcasters in Japan, créée en 1951) et la NHK ont créé le Japan National Press Club; un organisme indépendant de l'État qui a accès aux annonces officielles importantes telles que le débat des chefs avant une élection. Les journalistes des magazines ou les journalistes indépendants sont exclus.

de la Diète, qui encouragent ainsi les journalistes à couvrir leurs histoires d'une façon qui leur convient. Ceux qui refusent de faire partie de ce système sont exclus des clubs qui donnent accès aux conférences de presse. Par conséquent, les nouvelles sur la politique intérieure sont homogénéisées, presque identiques, et cette tendance est davantage renforcée par la participation croisée des médias (Freeman 2000).

#### 4. Tokyo comme idéologie

Dans une ville comme Tokyo qui assimile tout, seuls les gens du Kansai, avec leur dialecte vivace, conservent leur couleur locale. On les reconnaît toujours à leur accent. Honma n'était pas de Tokyo, bien qu'il y fût né, et leur enviait un peu ce particularisme.

Son père était le troisième fils d'un paysan pauvre du nord-est de Honshu. Après la guerre, à la recherche d'un gagne-pain, il était venu à Tokyo [...] Son père n'avait pas eu le choix [...].

D'ailleurs, le Tokyo d'aujourd'hui n'était pas un endroit où l'on pouvait se faire des racines, c'était devenu un champ stérile. La ville n'avait plus que sa fonction de capitale. Quels que soient son luxe et sa puissance, une voiture n'est pas faite pour qu'on y vive et quand elle est trop vieille on s'en débarrasse. Tokyo était un peu à cette image. On ne s'enracine que sur un terrain solide. On ne s'attache pas à une « ville natale » jetable. (Miyabe 1992)<sup>273</sup>

Fujimoto Takeo (1992) a essayé de dénoncer et d'analyser l'origine de la mentalité centraliste qui opte pour la concentration unipolaire à Tokyo 大衆自身の中にある中央志向. Selon lui, l'unipolarisation est une croyance presque mythique et il n'y a pas d'explication logique pour cette tendance. Après tout, les risques de tremblements de terre sont bien connus, surtout depuis le séisme de Kantō en 1923, et l'infrastructure d'une ville où tout est concentré est couteuse. Dans le passé, Isoda Kōichi 磯田光一 [1931-1987], critique littéraire et professeur à l'Université de Technologie de Tokyo, a analysé le caractère symbolique et ensorcelant de Tokyo dans son ouvrage intitulé *Tokyo comme idéologie (Shisō toshite no Tōkyō 思想としての東京)*<sup>274</sup> (1978, 17), faisant de Tokyo le noyau de la modernisation. Isoda ne séparait pas Tokyo et les régions en « zone urbaine » et « zones rurales ». Il a plutôt démontré que, sous les effets de l'urbanisation à l'époque du séisme de Kantō, l'est de Tokyo a perdu le caractère local

---

<sup>273</sup> Dans *Kasha 火車 (Une carte pour l'enfer)*.

<sup>274</sup> Traduction libre.

qu'il avait hérité de l'époque d'Edo, au profit de l'ouest de Tokyo. D'ailleurs, en raison du noyau de cette « modernisation », indissociable de l'« Occidentalisation », l'attrait de Tokyo n'est pas son caractère local (voir aussi Isoda 1983), mais plutôt son côté « moderne ». En retirant le pouvoir économique à Osaka et le pouvoir mythique à l'empereur, Tokyo, qui possédait déjà le pouvoir politique, a prouvé sa modernité. Mais si on la compare avec les grandes villes du monde, Tokyo figure parmi les moins modernisées; en effet, si « modernisation » est synonyme d'« occidentalisation », de toute évidence, Tokyo ne sera jamais plus occidentale que l'Occident.

## 5. Extraits d'entrevue en lien avec le thème du chapitre

**M. Muramoto** : Directeur de la compagnie Kabushiki Gaisha Kongō Gumi Co, Itée  
**M. Kato** : Journaliste au journal Kobe shinbun  
**M. Sone** : Président d'une compagnie appartenant au groupe TV Asahi Corporation i-NEX+  
**M. Tomita** : Chef d'une compagnie située à Itami (Osaka) ayant aussi une branche à Tokyo  
**M. Tsutsumi** : Directeur de la section du marketing informatique pour ITEC Hankyu Hanshin Co.,Ltd.  
**M. Mikami** : Animateur de radio sur la chaîne Radio Kansai  
**M. Yasumoto** : Directeur de NTT Data Kansai  
**M. Minemura** : Directeur d'une compagnie dans le domaine informatique  
**M. Fujiki** : Éditeur du journal Kyoto Shimbun  
**M. Sasaki** : Travailleur social à Osaka  
**M. Mizuuchi** : Professeur au département de géographie à l'Université de la ville d'Osaka

\* Le profil complet de chaque participant est disponible à l'annexe 4.2

*« Les gens là-bas aiment les choses spectaculaires et veulent dépenser beaucoup d'argent. Ils sont vaniteux. Peu de gens sont natifs de Tokyo. La plupart sont venus de différentes régions avec un sentiment d'infériorité à surmonter. C'est ça qui forge le caractère des Tokyoïtes. Il faut dire aussi que c'est difficile d'obtenir de gros contrats là-bas, car il y a plus de concurrence. » (Muramoto)*

*« Les Kansaiens existent certainement, mais la notion de Kantōite n'existe pas vraiment. Ils considèrent qu'ils sont Tokyoïtes. Je pense que les gens qui habitent aux alentours de Tokyo, comme à Kanagawa par exemple, considèrent qu'ils sont Japonais et ils croient que le Japon se réduit à Tokyo. [...] Les gens à l'extérieur du Kansai ont une sorte d'admiration pour Tokyo [...] On ne comprend pas ce sentiment, parce que le Kansai n'est pas la campagne, il est plutôt le centre de notre univers à nous. Je trouve dommage que les chaînes de télévision véhiculent uniquement la vision du monde de Tokyo sous prétexte qu'elle est la capitale. C'est une vision myope et nuisible. La philosophie de Tokyo n'est pas la seule. » (Kato)*

*« Le Kansai, c'est la culture 文化, et Tokyo, c'est la civilisation moderne 近代文明. La culture ne pourrait pas être déracinée. Par exemple, on ne peut pas faire disparaître la culture développée dans les machiya, les maisons typiques de marchands à Kyoto. Mais la civilisation moderne peut être implantée n'importe où. C'est un peu exagéré, mais on pourrait l'implanter sur une île déserte. Je n'ai aucune admiration pour Tokyo et pour ces attractions modernes, contrairement aux Japonais de l'époque Meiji qui admiraient l'Occident. Le siège social de ma compagnie est à Osaka, et ce n'est pas vraiment une bonne nouvelle d'être envoyé dans la succursale de Tokyo. » (Sone)*

*« Je crois qu'il reste encore une sorte de compétition entre Tokyo et Osaka, dans l'esprit des gens. Avant, les forces étaient divisées en deux : Tokyo, la ville politique, et Osaka, la ville économique. Elles ont rivalisé jusqu'en 1970 (l'Expo d'Osaka) et 1975 (le premier choc pétrolier). Après, Tokyo est devenu une ville*

*d'une taille colossale et on cherche maintenant plutôt notre propre chemin, " Kansai's way " [...] Le monde des affaires tokyoïte est plutôt à la recherche de standardisation [...] Les compagnies du Kansai ont plus d'ouverture. On laisse encore place à l'originalité. Tokyo est un endroit où les gens viennent de l'extérieur pour gagner de l'argent; il faut donc standardiser pour que ces gens de provenances différentes puissent travailler ensemble. [...] Les compagnies du Kantō considèrent que l'efficacité est plus importante.*

*[...]Les gens de Tokyo adorent les grandes marques. Ce n'est pas une question de bon ou de mauvais goût; ils préfèrent les valeurs sûres. Les gens du Kansai préfèrent la nouveauté. Ils sont curieux d'essayer un nouveau produit et préfèrent assumer les conséquences d'un mauvais choix.*

*[...] Les Kansaiens croient que la politique et l'économie doivent être séparées. On déteste depuis longtemps que le domaine politique se mêle à celui de l'économie. Dans le passé, le Japon tendait vers le protectionnisme. Dernièrement, la politique et l'économie commencent à se dissocier de nouveau. Le MITI est chose du passé. Mais les entreprises du Kantō, c'est-à-dire de Tokyo, aimeraient mettre le commerce dans les mains de la politique. Ils se collent aux autorités compétentes. C'est une tradition depuis l'époque Edo. Au Kansai, il y a des compagnies de ce genre, comme les pâtisseries de Kyoto qui sont les fournisseurs officiels du palais impérial, mais en général, les marchands de Kansai n'aiment pas être mêlés à la politique. » (Tomita)*

*« On est plus permissif pour les cigarettes à Osaka qu'à Tokyo. On peut encore fumer dans les rues d'Osaka, tandis qu'à Tokyo, il faut bien regarder son entourage et sortir de manière discrète un petit cendrier portable. Le côté de l'escalier roulant qu'on libère pour permettre aux gens de monter n'est pas le même à Tokyo qu'à Osaka. Ce sont quelques différences dans les us et coutumes que j'ai remarquées. » (Tsutsumi)*

*« J'habite à Kobe depuis ce déplacement pour mon travail et je m'y suis tellement habitué qu'il y a des moments où je m'y sens beaucoup mieux qu'à Tokyo. Surtout quand je mange des soba au tachigui-soba (le stand de prêt-à-manger où les clients mangent debout devant le comptoir). En fait, je ne peux plus manger dans un tachigui-soba à Tokyo parce que je ne les trouve pas bons. C'est choquant d'être incapable de manger des choses que je mangeais avant. Pour le goût, je trouve qu'on a deux ou trois fois meilleur goût au Kansai. » (Mikami)*

*« Puisque je viens de la campagne montagnaise d'Okayama où les gens sont modestes, je suis fasciné par le dynamisme d'Osaka et la vigueur des villes du Kansai. J'ai essayé d'assimiler le caractère de la région en interagissant avec les gens et, finalement, je sens que j'ai réussi à bien m'intégrer à cette culture. Par conséquent, je parle beaucoup plus qu'avant. Peut-être à cause de l'âge, mais je ne suis plus tout le temps en position d'écoute comme je l'étais avant. J'ai déjà vécu à Tokyo pendant six ans, mais l'atmosphère là-bas est complètement différente. Les gens de Tokyo sont soucieux du regard des autres sur eux. Par conséquent, ils essayent de sauver les apparences quand ils agissent*

*et quand ils parlent. Là-bas, il n'y a pas de gens natifs bien enracinés. Beaucoup viennent de partout au Japon, incluant les personnes comme moi qui viennent de la campagne et qui ne connaissent pas bien encore le monde. Ce type de personnes s'imprègne facilement et profondément de l'atmosphère de la ville de Tokyo où il est facile de prétendre tout connaître. Les gens d'Osaka sont très enracinés dans leur ville, et ils n'ont pas d'inhibition. Ils savent qu'il est inutile d'avoir ce type de retenue dans la vie.*

*[...] C'est tout une épreuve que d'être accepté par les Kansaiens. Il est tellement plus facile de vivre à Tokyo, puisque les gens n'interviennent pas dans la vie des autres. Mais si vous voulez vraiment vivre au Kansai avec ces gens qui sont profondément enracinés dans leur région, il faut assimiler rigoureusement leur culture, car leurs coutumes sont ancrées. Ça ne veut pas dire qu'ils sont sévères envers les étrangers, mais je comprends les critiques des Kansaiens envers ceux qui ne respectent pas leur culture. Tokyo est une ville qui accepte n'importe qui. Dans le fond, on peut très bien vivre là-bas, tant qu'on ne fait rien d'illégal. Mais à Osaka, si vous ne comprenez pas ou n'assimilez pas bien la culture ou le tempérament des gens, vous ne réussirez pas à bien communiquer. Il faut créer une atmosphère propice. » (Yasumoto)*

*« Ce que vous avez dans la main (le formulaire d'éthique exigé par l'université qui doit être signé par la personne interviewée) représente Tokyo pour moi.*

*[...] À Tokyo, la culture a changé à un degré tel qu'on ne peut pas faire progresser les affaires sans contrat. Je pense que les Osakais n'exigeraient pas la signature de ce type de formulaires, car on sait qu'on ne peut pas exceller dans un contexte sérieux et protocolaire. Traditionnellement, les Japonais n'ont pas besoin de contrats pour faire des affaires. En ce sens, Tokyo est influencée par l'étranger plus facilement qu'Osaka. Je ressens fortement cette différence depuis que je suis revenu à Osaka.*

*[...] Le milieu des affaires est vraiment froid à Tokyo, les discussions commencent dès qu'on ferme la porte, et donc il faut être prêt mentalement avant d'ouvrir la porte. Cela veut dire qu'il faut se préparer davantage pour une réunion à laquelle on assiste en équipe, car on ne peut pas contrôler les erreurs de ses collègues. Il faut donc s'ajuster et faire une simulation avant ladite réunion. Dans le cas d'Osaka, les hommes d'affaires vous donnent plus de temps et ils ne prennent pas la première rencontre comme une finalité; ils donnent plusieurs chances de faire bonne impression. Autrement dit, ils pensent qu'on s'améliore si on se connaît mieux. Les Tokyoïtes diraient que tout cela fait partie des compétences. Les gens d'Osaka veulent prendre le temps avant de commencer à faire des affaires. Au lieu de vous envoyer directement dans la salle de réunion, on vous sert le thé en bavardant pour que vous puissiez vous présenter et communiquer avec nous dans une atmosphère plus détendue. C'est une surprise pour les deux côtés. Les gens d'Osaka qui vont à Tokyo trouvent très brusque la manière de Tokyo, et les gens de Tokyo qui viennent à Osaka souhaitent conclure tout de suite. Je crois que les gens de Tokyo ne détestent pas forcément cette manière de faire, mais ils ont une autre logique. Selon eux, les*

*hôtes n'ont pas besoin d'être accueillants, car c'est plutôt les personnes qui visitent qui doivent faire preuve de courtoisie; ils croient aussi que les personnes qui les visitent ne s'attendent pas à être bien accueillies. (Minemura)*

*« Selon les Kyotoïtes, le centre culturel est à Kyoto même si la tendance économique et politique actuelle consiste à mettre l'accent sur Tokyo. C'est ce qu'incarnait la politique du gouverneur Ninagawa. La forte popularité du parti communiste de Kyoto n'est pas due à la philosophie communiste, mais elle est plutôt le résultat de la popularité de sa politique favorable aux PME de Kyoto. En ce sens, on affiche un esprit d'émulation envers Tokyo. C'est un sentiment de répulsion envers la concentration unipolaire. Kyoto a sa propre culture qui mérite d'avoir un poids important; une présence qui n'a rien à envier à Tokyo. La valeur de Kyoto ne repose pas sur des questions démographiques ou économiques (la ville de Kyoto n'occupe que le 10<sup>e</sup> rang en termes de nombre d'habitants), voilà ce qu'on en pense. » (Fujiki)*

*« “ L'aménagement ” est une idée de Tokyo [...] Tokyo est ouverte au monde et le gouvernement central veut que la capitale ait une apparence soignée. Mais, la culture de “ l'apparence ” à Tokyo existait déjà à l'époque du bakufu à Edo. Ce n'est donc pas dans nos habitudes à nous. » (Sasaki)*

*« À l'extérieur du Kanto et du Kansai, plus les régions sont connectées à Tokyo, plus elles s'affaiblissent. Tokyo peut continuer à se développer, mais il serait impossible que le Japon tout entier fonctionne bien lorsque même le Kansai est en déclin. Je ne pense pas que la société japonaise soit saine en ce moment. Il y a eu une époque où il y avait une sorte de rivalité entre l'Est et l'Ouest, et c'est idéal. Au Kansai, il existe une tradition d'autonomie des citoyens, surtout à Osaka. Il n'est pas question du shogun, ni de l'empereur, ni du premier ministre; ce sont les citoyens qui jouent les premiers rôles. » (Kato)*

*« Dans le fond, la différence entre le Kantō et le Kansai est une question d'accumulation temporelle. Pour le reste, la distinction ne se fait pas entre le Kansai et le Kantō, mais entre Tokyo et le reste du pays. Il y a beaucoup d'entreprises originaires du Kansai qui ont déplacé leurs fonctions administratives à Tokyo et ouvert une simple succursale au Kansai. Ça dérange certainement la fierté kansaienne. C'est ce qui est différent des autres régions du Japon. » (Mizuuchi)*



# Chapitre 5 Kansai fukken (la réintégration du Kansai) et le dōshū-sei<sup>275</sup>

## 1. Comment peut-on comprendre le discours en faveur de l'autonomie du Kansai ?

### 1.1 La structure administrative de l'État

Avant l'annonce de la première constitution japonaise (1889) et du premier parlement (1890), le Mouvement pour la liberté politique et les droits démocratiques (*Jiyūminken Undō* 自由民権運動) se manifeste dans certaines régions. Ce mouvement préconisait la formation des *minkai* (assemblés du peuple), établissant même une assemblée régionale, *Tosakokushūkai*, à Kōchi. Dès ses débuts, les revendications de ce mouvement portaient sur l'autonomie régionale. En 1878, le nouveau gouvernement centralisé admet finalement l'établissement des assemblées préfectorales, mais se rétracte six ans plus tard. Le gouvernement Meiji a tenté de modifier le système administratif local en contrecarrant le mouvement et en lui retirant son pouvoir. D'abord, les assemblées préfectorales ont été dissoutes. Ensuite, on adopte des lois<sup>276</sup> suivant le modèle monarchique prussien, similaire au système français de l'époque, où les préfets régionaux sont envoyés par le gouvernement central. Le gouvernement émet, en 1888, des lois encadrant le régime des grandes villes et le régime des villes et villages, puis en 1890, des lois encadrant l'organisation des préfectures (*fukennsei* 府県制) et l'organisation des arrondissements (*gunsei* 郡制). Devant le Conseil des Anciens (*Genrōin* 元老院<sup>277</sup>), Yamagata Aritomo 山縣有朋, ministre de l'Intérieur (*naimudaijin* 内務大臣) qui a présidé le comité du système régional basé sur les départements *fu* et *ken*<sup>278</sup>, a introduit le système *kikan inin jimū* 機

---

<sup>275</sup> La division du pays en états, c'est-à-dire en **dō** 道 (Hokkaidō) et en **shū** 州.

<sup>276</sup> À Okinawa et à Hokkaido, ces lois ne s'appliquaient pas à cette époque.

<sup>277</sup> Calvet (2003, 288) définit le terme *genrō* comme suit : « Les “anciens”, en français, communément appelés oligarques, constituent le groupe très fermé des hommes d'État qui monopolisent les hautes fonctions administratives au début de l'ère Meiji. » Le *genrō-in* signifie donc le regroupement de ces hommes d'État. Celui-ci était exclusif et agissait comme une sorte de cabinet ministériel aux idéologies centralisatrices.

<sup>278</sup> Chihō seido hensan iinkai fukensei an 地方制度編纂委員会府県制案. Le terme *fu* est utilisé pour désigner les départements considérés comme importants. On utilise *ken* pour désigner les autres départements et *dō* pour Hokkaidō.

関委任事務<sup>279</sup>(compétences déléguées) voulant que les administrateurs régionaux soient élus par leur région pour représenter le gouvernement Meiji. Ne possédant toutefois pas de pouvoir décisionnel, ceux-ci étaient tenus d'observer les lois et les volontés du gouvernement Meiji qui, le cas échéant, conservait le pouvoir de les démettre de leurs fonctions. La fusion des municipalités fut une conséquence immédiate du *kikan inin jimu* pour plusieurs raisons. L'uniformisation de l'éducation, pour ne nommer que ce cas, constitue un bon exemple pour expliquer la situation difficile dans laquelle se trouvaient les régions sous le nouveau système. Par exemple, le gouvernement central exigeait que les écoles soient construites de façon identique dans tout le pays (la largeur des couloirs, le nombre de toilettes, etc.). Les municipalités, et surtout les villages (*mura*), qui ne pouvaient supporter de tels coûts pour la reconstruction de leurs écoles, ont dû soit fusionner entre elles pour former des unités administratives plus grandes, soit devenir une ville (*chō*), soit s'annexer à une métropole (*shi*)<sup>280</sup>.

De plus, en 1908, quelques années après la guerre Russo-japonaise, le ministère de l'Intérieur (*Naimushō* 内務省, fondé en 1873) a décidé d'établir la *Chihō-kairyō undō* 地方改良運動 (l'Initiative d'amélioration de la situation dans les régions) qui a, entre autres choses, « occidentalisé la notion du temps » en adoptant le calendrier grégorien et en l'adaptant aux jours fériés nationaux propres aux traditions impériales japonaises. Il a aussi prôné la construction d'un sanctuaire *shintō* par village, encouragé la formation d'associations pour les hommes de l'armée régionale et diffusé une morale d'économie et d'assiduité favorable à l'affermissement de l'État<sup>281</sup>. Cette initiative en faveur des régions semble laisser entrevoir pour l'État et les régions un objectif commun pour le bien de la nation, alors que, dans les faits, le décideur dans cette relation hiérarchique reste le gouvernement central.

---

<sup>279</sup> Selon l'analyse de Miyamoto (2005), le système de *kikan inin jimu* occupait 73,8 % du budget des préfectures, et 42,1 % de celui des métropoles (*shi*), des villes (*chō*) et des villages (*mura*) en 1934, soit avant la Seconde Guerre mondiale.

<sup>280</sup> Le nombre de municipalités est passé de 71 497, en 1883, à 15 859 avant la première élection nationale (1890).

<sup>281</sup> La description que fait Embree du village de Suye (*Suye Mura*, 1939), en est un bon exemple. Les pratiques et les relations sociales du village de Suye, même s'il est situé loin de Tokyo, reflétaient la politique militariste du gouvernement central. Ce dernier fut le premier et probablement le dernier anthropologue à être allé au Japon avant les Campagnes du Pacifique dans le but de faire des recherches sur le terrain entre 1935 et 1939. John Embree et Ella Embree ont terminé à peine un an avant l'accumulation des gains militaires du Japon. John Embree racontait que son travail à Suye n'avait pas éveillé les soupçons du gouvernement parce que la ville était éloignée des zones militaires.

La revendication de l'autonomie régionale devient plus marquante durant la démocratie de *Taisho*<sup>282</sup>, soit aux environs du début de la Première Guerre mondiale, et ce, jusqu'au début de l'ère *Shōwa*<sup>283</sup>. Dans les zones rurales, le *Zenkoku chōson kai* (National Association of Towns and Villages), fondé en 1921, a réussi à abolir le système du « district (*gun* 郡) », une division de territoire intermédiaire se situant entre la préfecture et la municipalité, qui permettait au gouvernement central de contrôler directement les politiques locales. En ce qui concerne les villes (*shi* 市), on y retrouvait des problèmes occasionnés par l'urbanisation tels que le manque de logement et la pollution, attribués à l'insuffisance de fonds alloués par le gouvernement central. Par exemple, en 1926, la ville d'Osaka, qui avait alors la plus grande population et le plus grand nombre d'entreprises du Japon, voyait 68,7 % de son revenu d'impôt retenu par le gouvernement central et 16,8 % par l'administration de la préfecture ; il ne restait donc que 14,5 % dans les coffres de la ville (Miyamoto 2005, 54). Seki Hajime<sup>284</sup>, le maire d'Osaka depuis 1923, reconnu pour son apport considérable aux projets d'aménagement de la ville, souhaitait la décentralisation du pouvoir afin que la ville puisse planifier une meilleure urbanisation et régler les problèmes engendrés par celle-ci (Hanes 2002)<sup>285</sup>.

Dépendante des allocations insuffisantes du gouvernement central, l'administration financière des collectivités locales connaissait des difficultés bien avant la fin de la Seconde Guerre mondiale et l'occupation américaine. Au niveau sociopolitique local, c'est le quotidien des citoyens qui était affecté par la centralisation. Cette centralisation du système fiscal a mené, selon les termes d'Oguma (2002), à la corruption et à la guerre qui ont dévasté non seulement le territoire japonais, mais aussi le moral de son peuple. Certains politologues expliquent la continuité de cette division administrative territoriale, qui existait avant la fin de la Seconde Guerre mondiale, par la conservation du *kikan inin jimū*, et par les politiques dites du « Reverse

---

<sup>282</sup> Ère de l'empereur Yoshihito (1912-1926).

<sup>283</sup> Ère de l'empereur Hirohito (1926-1989).

<sup>284</sup> Seki Hajime, le septième maire d'Osaka, a encouragé la construction du boulevard Midō (Midō-suji), commencée en 1926, et du métro ouvert à la circulation dès 1933. Ces travaux sont à la base même de l'actuelle Osaka. Sous son mandat, l'étage supérieur du château d'Osaka (*tenshukaku*), détruit par la foudre en 1665, a été reconstruit grâce aux dons offerts par les Osakais. Ces travaux qui ont débuté en 1931 demeurent le symbole du renouvellement de la ville.

<sup>285</sup> Il souhaitait aussi disposer des impôts soutirés à la ville par le gouvernement central, tels que l'impôt foncier 地租 (家屋税付加税) et l'impôt sur les sociétés 国税営業税付加税.

course<sup>286</sup> ». D'autres parlent de la rupture avec ce même système, appuyant leurs thèses sur les principes dits « démocratiques » adoptés par la structure sociopolitique (Ishida 2006, 28).

Après la défaite du Japon, les forces militaires et policières sont démantelées, mais le reste du corps administratif, tel que le système bureaucratique, est conservé. Le ministère de l'Intérieur chargé de nommer les préfets est aboli, mais ensuite restauré en 1950 en tant que ministère de l'Autonomie (*Jichishō* 自治省). L'occupation américaine a fait appel à l'expertise de Carl Shoup, économiste américain et spécialiste en fiscalité, qui recommande l'abolition du *kikan inin jimū* et du système d'impôts sous forme d'allocations, ainsi que la réorganisation des plus petites municipalités afin de renforcer leur autonomie. Le comité japonais Kanbe<sup>287</sup> est alors formé, mais avant de pouvoir mettre ces recommandations en œuvres, les Américains se retirent et le gouvernement japonais choisit de ne pas abolir le *kikan inin jimū* qui, au contraire, prend de plus en plus d'importance. Du point de vue politique, on observe que le gouvernement central tire toutes les ficelles (voir Japon 2005). On le constate, par exemple, avec le cas de l'ancien gouverneur d'Hokkaido, Yokomichi Takahiro 横路孝弘, qui était contraint de résider à Tokyo pour un total de 586 jours dans les dix premières années de son mandat, rappelant ainsi le système du *sankin kōtai* de l'époque Tokugawa (Rozman 1999).

L'ancien gouverneur d'Ōita, Hiramatsu Morihiro parle de la coutume politique appelée « chinjō 陳情 » dans son livre publié en 1990. Ce mot, tel qu'il est écrit, est bien construit : « chin (exprimer) » et « jō (sentiments) » sont mis ensemble pour créer ce terme qu'on utilise pour signifier « faire une demande » ou « déposer une requête » d'une manière faisant appel aux sentiments plutôt qu'à la raison. Lors de la période de préparation du budget gouvernemental de fin d'année, des délégations composées de gouverneurs de départements, de maires et de représentants se rendent jusqu'à Kasumigaseki, à Tokyo, pour incliner leurs têtes devant les

---

<sup>286</sup> Le « retour » : changement politique des États-Unis envers le Japon devant la montée du communisme dans le contexte de la guerre froide. Face à la domination militaire de l'URSS en Europe de l'Est (Guerre en Grèce, etc.), la victoire du Parti communiste chinois sur le Guomindang. (1948-1949), la Guerre de Corée (1950-1953), la politique des États-Unis devient alors une politique d'endiguement du communisme. Il leur apparaît donc nécessaire d'encourager le développement industriel du Japon et de limiter le pouvoir de la gauche et des syndicats. La guerre de Corée joua un rôle important dans la relance du Japon. Les Américains, souhaitant faire du Japon un allié fidèle dans la guerre froide, font passer cet objectif avant la bonne marche des autres réformes. Dans ce contexte, la réforme visée dans un premier temps d'après la guerre tel que la dissociation des zaibatsus ne fut pas menée à terme. Voir Buissou (1992).

<sup>287</sup> *Chihō gyōsei chōsa iin kaigi* 地方行政調査委員会議 (議長・神戸正雄).

ministres et les responsables des bureaux administratifs, dans le but de faire entendre leurs requêtes : en bref, recevoir plus de budgets pour leur unité administrative régionale respective. Cette coutume politique saisonnière est le résultat du système centraliste.

Okinawa a encore plus ressenti ce rapport de force avec la modification apportée à la loi concernant les collectivités locales qui, en 1985, accordait par procuration au gouvernement central le droit de passer outre l'autorité du gouverneur départemental. Ainsi, le gouverneur d'Okinawa, Ōta Masahide 大田昌秀, qui voulait refuser en 1995 de signer l'autorisation permettant à l'armée américaine d'utiliser des terrains privés, a dû s'y résoudre face à la pression du premier ministre l'accusant de ne pas obtempérer à l'ordonnance du *kikan inin jimū*. Ainsi échouait la résistance du gouverneur choisi par et pour les habitants du département.

De plus, actuellement<sup>288</sup>, 29 des 47 gouverneurs japonais sont issus de la fonction publique. Ce n'est donc pas surprenant d'apprendre que sur ces 47 gouverneurs, 26 sont diplômés de l'Université Tokyo. Le poste de gouverneur est donc vu comme une des destinations possibles des amakudari<sup>289</sup> (Pelletier 2007, 202) même si l'accès au poste est moins assuré que pour les autres destinations corporatives. Lors des élections, le candidat affiche ses contacts au gouvernement central ou ses bonnes connaissances en administration, comme c'est le cas pour l'amakudari dans les entreprises. Ceci démontre que le lien entre le gouvernement central et ses départements reste fort, malgré la réforme apportée pendant l'occupation américaine qui a remplacé le préfet nommé par le gouvernement central par le gouverneur élu par les habitants.

## 1.2 La gestion des grandes villes 特別市制運動/特別市

La nouvelle constitution japonaise entrée en vigueur en 1947 et rédigée par l'occupation américaine assurait, à tout le moins, l'autonomie des collectivités locales. L'apport le plus marquant de ce changement fut que les préfets étaient maintenant choisis par élection. Aussi, le système de désignation des grandes villes (*seirei shitei toshi* 政令指定都市), assurait à celles-ci une plus grande autonomie<sup>290</sup>.

---

<sup>288</sup> En date du 22 février 2013.

<sup>289</sup> Voir Chapitre 4.

<sup>290</sup> Une ville désignée par le terme « métropole », par décret gouvernemental, est une ville japonaise d'au moins 500 000 habitants, qui possède des fonctions économiques et industrielles considérables et qui est donc considérée

Les grandes villes japonaises ont longtemps revendiqué une plus importante autonomie administrative. Le gouvernement de Meiji, dans la loi 1 (*shi-sei*) datée du 17 avril 1888, ne conférait pas de droits d'autonomie aux villes de Tokyo, d'Osaka et de Kyoto puisqu'il jugeait nécessaire de garder ces métropoles sous sa tutelle. Ainsi, les préfets d'un département donnaient cumulaient aussi les rôles de maires des métropoles. Par exemple, le préfet d'Osaka était aussi le maire de la ville d'Osaka. L'année suivante, à la suite des contestations immédiates des habitants de ces grandes villes, le gouvernement leur accorde les mêmes dispositions consenties aux autres *shi* (villes). Mais ces contestations ont mené à des mouvements réclamant encore plus de droits que les autres collectivités locales, et surtout l'indépendance administrative face aux départements. En 1911, les villes de Tokyo et d'Osaka demandent leur indépendance administrative des départements concernés et proposent la loi pour les villes spéciales (*tokubetsu-shi* 特別市) à la Chambre des députés. Ces démarches furent vaines. Au début de l'époque Taisho, six grandes villes, incluant Tokyo-shi, demandent des dispositions particulières; la loi spéciale pour l'administration des six grandes villes<sup>291</sup> est introduite en 1922. Ces six grandes villes présentent en 1927 (dans le cadre du 52<sup>e</sup> parlement impérial) un projet de loi qui leur permettrait de se libérer de la tutelle des départements, et du double contrôle exercé à la fois par le gouvernement central et le département concerné. Cette tentative fut également faite en vain. Entre 1929 et 1938, les grandes villes soumettent à huit reprises des projets de loi similaires, mais aucun d'entre eux ne passe à la Chambre des Pairs (Amakawa 2001, 214). Au début de la Seconde Guerre mondiale, ces mouvements avaient perdu de leur ampleur.

En 1943, comme mesure politique en temps de guerre, le département de Tokyo (Tokyo-fu) absorbe l'administration de la ville de Tokyo (Tokyo-shi) et change son nom pour le « département métropolitain de Tokyo » (Tokyo-to) dont le gouverneur était nommé par l'État. Cette mesure allait à l'encontre des demandes des grandes villes qui, ainsi, n'acquerraient pas le

---

comme une ville importante. On confère à ces villes une autorité presque égale aux départements dans la plupart des domaines.

<sup>291</sup> Soit les villes de Tokyo, Yokohama, Nagoya, Kyoto, Osaka et Kobe, déterminées par la loi spéciale de régence administrative des six grandes villes, *Rokudai toshi gyōsei kantoku tokurei hō* (六大都市行政監督特例法).

statut indépendant face aux départements. Tokyo était donc désormais contrôlée par le gouvernement central (Shitei toshi shichōkai 2008)<sup>292</sup>.

Depuis l'époque Meiji, les autres grandes villes, quant à elles, souhaitaient aborder le problème de superposition administrative entre le département et la ville. Le comité de recherche sur le système régional<sup>293</sup>, établi en 1946, produit un rapport qui recommandait l'indépendance administrative et fiscale des villes spéciales (*tokubetsu-shi*), notamment Osaka, Kyoto, Kobe, Nagoya et Yokohama. Après la Seconde Guerre mondiale, l'article 265 de la Loi sur l'autonomie locale introduite en 1947 a attribué à ces cinq grandes villes les mêmes droits qu'aux départements. Toutefois, cet article, qui n'a jamais été appliqué, est modifié en 1956 en raison des objections des départements dans l'atmosphère dite du « reverse course » sous l'occupation américaine (Muramatsu 1988, 31). Les grandes villes se résignent à faire des concessions et deviennent des *seirei shitei toshi* 政令指定都市. En remplacement des droits identiques à ceux des départements, des droits limités sur seize secteurs administratifs<sup>294</sup> sous forme de transferts de droits sont cédés aux grandes villes par leurs départements. Avec cette mesure, l'article portant sur les villes spéciales et leur autonomie est abrogé.

Malgré tout, Muramatsu (1988, 34) en a conclu que l'équilibre entre le gouvernement central et les régions était maintenu à cette époque et que, dès lors, on mise davantage sur

---

<sup>292</sup> À cause de cette nouvelle politique, le maire de chaque *ku* (quartier) est nommé par le gouverneur du département métropolitain de Tokyo, qui est lui-même nommé par le gouvernement du Japon. Après la Seconde Guerre mondiale, les *kucho* (le maire de *ku*) sont choisis par élection (à partir de 1946). Cependant, à partir de 1952, ils sont nommés par le gouverneur de Tokyo après recommandation du parlement local des *ku*. Plus tard, la modification de la Loi d'autonomie locale en 1975 rend possible une fois de plus la sélection du maire de *ku* par élection.

<sup>293</sup> *Chihōseido chōsa kai* 地方制度調査会. Organisation basée sur le décret 472 concernant l'administration de Tokyo. Ce comité est donc indépendant du comité qui porte le même nom, organisé par le Cabinet à partir de 1952, le 1<sup>er</sup> comité de recherche sur le système régional 第一次地方制度調査会. On en est aujourd'hui au 30<sup>e</sup>.

<sup>294</sup> (1) 児童福祉の關係事務 le bien-être des enfants (2) 食品衛生の關係事務 la salubrité des aliments (3) 民生委員の關係事務 le comité de l'entraide (4) 墓地・埋葬などの規制の關係事務 les cimetières et les enterrements (5) 身体障害者福祉の關係事務 les personnes physiquement handicapées (6) 興行場・旅館および公衆浴場の営業規制の關係事務, les centres de divertissement, les ryokan (auberges) et les bains publics (7) 生活保護の關係事務 le bien-être social (8) 行旅病人・行旅死亡人の取り扱いの關係事務 les cas de maladies ou de décès de personnes en itinérance (9) 結核予防の關係事務 la prévention de la tuberculose (10) 都市計画の關係事務 l'aménagement de la ville (11) 母子福祉資金貸付の關係事務 l'aide financière pour mères monoparentales (12) 土地区画整理の關係事務 la gestion des lots de terre (13) 伝染病の予防の關係事務 la prévention des maladies infectieuses (14) 屋外広告物の規制の關係事務 la gestion de l'affichage publique de la publicité (15) 寄生虫病の予防の關係事務 la prévention des parasites (16) 建築基準行政の關係事務 (16) l'application des règlements de construction.

l'application du système que sur son remodelage<sup>295</sup>. Après ces négociations entre les grandes villes et le gouvernement, le plus grand enjeu en rapport à la réforme du système régional était la tentative de 1957 qui voulait à nouveau diviser le territoire japonais en *chihō* (régions) et de réintroduire le système de nomination des gouverneurs départementaux par le gouvernement central. C'est d'ailleurs dans les années 1950 qu'on commence à parler du *dōshū-sei*.

## 2. Le développement régional : une toile bien tissée<sup>296</sup>

### 2.1 Loi sur l'ensemble du territoire japonais de 1950 et 1<sup>er</sup> plan national de 1962<sup>297</sup>

En 1950, la Loi d'aménagement (*kokudo sōgō kaihatsuhō* 国土総合開発法)<sup>298</sup> est promulguée dans le but de résoudre les problèmes liés à l'urbanisation et l'exode rural. Yokota (1990, 216) mentionne trois facteurs ayant mené à l'adoption de cette loi après la Seconde Guerre mondiale. Premièrement, la réforme agraire qui a modifié les communautés rurales, et l'industrialisation ayant changé la relation entre les villes et les villages. Deuxièmement, le changement du système politique japonais d'impérialisme à démocratie qui introduit le système électoral universel et confère une certaine autonomie politique aux régions. Et troisièmement, à l'inverse, le renforcement de l'administration des finances du gouvernement central, qui permet

---

<sup>295</sup> Pendant la période de « la Haute Croissance » japonaise des années 1950 et 1960, la zone de déplacement quotidien autour d'Osaka s'est agrandie et la gestion des services administratifs chevauchée d'un département à l'autre devient plus problématique. Ainsi, le 14<sup>e</sup> comité sur le système régional 第14次地方制度調査会 a publié en 1970 un rapport sur le système des grandes villes 大都市制度に関する答申 qui fait surtout état du problème de l'unité administrative de la ville d'Osaka dans sa relation avec son département. Ce rapport indique qu'on ne pourrait pas agrandir la zone de service couverte par la ville d'Osaka sans entrer en conflit avec le département lui-même, et que, pour résoudre ce problème, la base même de la structure des départements du pays doit être revisitée (「新修大阪市史」第8巻). Ceci est relié avec la discussion de l'introduction du *dōshū-sei*.

<sup>296</sup> Voir l'annexe 2 pour les divisions régionales prévues par les plans nationaux.

<sup>297</sup> Voir l'annexe 3, Tableau : cinq plans nationaux.

<sup>298</sup> La Loi d'aménagement (国土開発法) est amendée en 2005 (国土形成計画法). En se basant sur cette loi, on présente en 2008 le nouveau plan d'aménagement du territoire, composé du nouveau plan national (zenkoku keikaku 全国計画) et du plan des grandes régions (kōiki chihō keikaku 広域地方計画).



à ce dernier de contrôler les travaux publics des unités régionales par le biais des subventions, en plus du *kikan inin jimu*<sup>299</sup>.

La structure financière du pays en ce qui a trait aux travaux publics allait subir des changements importants avec l'adoption du nouveau projet économique à long terme sous le cabinet Kishi en 1957 (ibid, 219). L'importance est mise sur les infrastructures industrielles telles que les autoroutes, les ports et les eaux à usage industriel. La concentration à Tokyo, Osaka et Nagoya augmente plus que jamais, et la sous-traitance aux entreprises privées, qui est caractéristique de l'investissement public au Japon, est devenue monnaie courante. Yokota en conclut que, plutôt que de corriger la structure industrielle centralisatrice d'avant-guerre, la politique territoriale japonaise l'a en fait suivie. Le projet de 1960 visant à doubler le revenu national<sup>300</sup> a remplacé celui de 1957 et avantage la ceinture littorale du Pacifique<sup>301</sup>.

Pour résoudre le problème du développement déséquilibré des régions, le 1<sup>er</sup> plan national de 1962 se concentre sur l'industrialisation en encourageant les compagnies d'industries lourdes et chimiques à implanter des usines dans les villes désignées comme « points d'appui » pour ainsi promouvoir une société de meilleure qualité. Ce plan entrainait en contradiction avec l'objectif du plan économique de 1960 (Aveline 2004, 116). Malheureusement, il en résulte que les villes et les régions de la zone de la ceinture littorale du Pacifique étaient avantagées, tandis que les autres unités régionales, qui ne jouissaient pas de cette prémisses à la réussite, étaient confrontées à une crise financière. De plus, les profits transférés aux grandes villes où se trouvent les sièges sociaux des entreprises ainsi que la pollution provenant des combinats industriels ont parfois même suscité le déclin d'industries régionales, comme ce fût le cas dans l'industrie de la pêche (Aveline 2004).

---

<sup>299</sup> Aboli en 1999 et remplacé par le *hōtei jutaku jimu* 法定受託義務 (attribution des tâches par les lois) et le *jichi jimu* 自治事務 (attribution des tâches locales), ce qui a modifié la structure des services administratifs publics. Avec ces deux attributions, le gouvernement tente de contrôler indirectement les collectivités locales par des nouvelles lois.

<sup>300</sup> Le projet du Cabinet Ikeda. La politique du doublement du revenu en 10 ans, doublement atteint en six ans au niveau du PNB et en sept ans au niveau du revenu individuel.

<sup>301</sup> Ce qu'on appelle la ceinture littorale du Pacifique (太平洋ベルト) inclut les zones littorales industrielles Keihin 京浜 (Tokyo-Yokohama) et Keiyō (Tokyo-Chiba) (surtout après la guerre), Chukyō 中京 (Nagoya), Hanshin (Osaka-Kobe) et Kitakyushū (le nord de Kyushu). Elle n'occupe que 25% du territoire mais 60% de la population, et par conséquent, les fonctions importantes du pays.

Pour résoudre les problèmes environnementaux causés par la concentration, le gouvernement a adopté une législation (les lois de restriction des usines) dans le but de limiter l'implantation d'usines dans la zone capitale en 1959<sup>302</sup> et dans la zone Kinki en 1964<sup>303</sup>. Cette loi, qui empêchait aussi la construction de nouvelles institutions, telles que les universités, les écoles de hautes études et les grandes usines, pour limiter l'accroissement de la population dans ces zones, contribue à freiner les industries, particulièrement de la baie d'Osaka où s'est traditionnellement développée l'industrie manufacturière. De plus, avec l'adoption de la loi pour le développement et l'aménagement de la zone Chūbu<sup>304</sup> en 1966, on encourage le transfert du secteur manufacturier du Kinki à Chūbu. L'ensemble de ces lois, agrémentées d'une loi adoptée en 1972<sup>305</sup> pour promouvoir la délocalisation des usines et d'une autre loi concernant la construction des usines en 1973, est aujourd'hui communément appelé *kōjō-sanpō* 工場三法 (les trois lois des usines) et est souvent considéré comme lié au déclin économique du Kansai. Puisque la concentration des autres secteurs économiques progresse dans la zone capitale et que ces lois ne concernent que la zone capitale et la zone Kinki, seul le Kansai est désavantagé à l'échelle nationale. (Kakamu et Fukushima 2003)

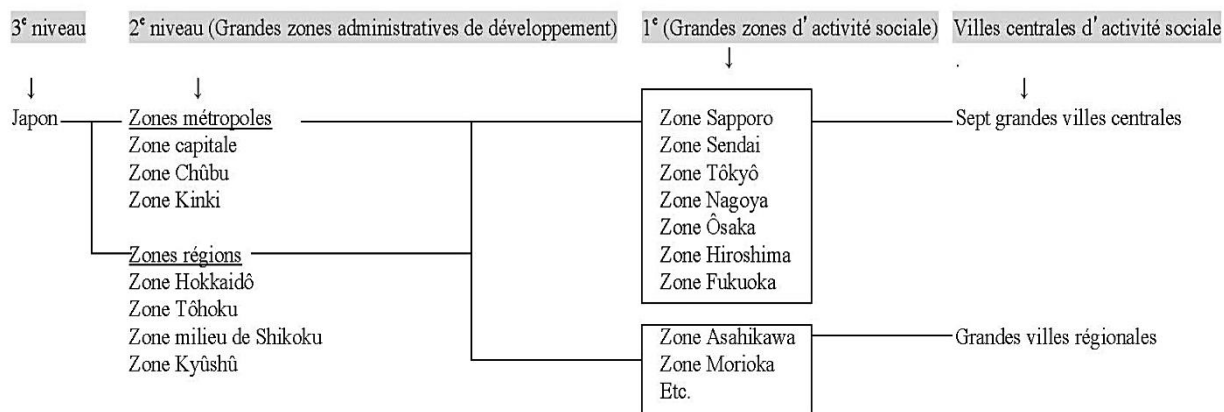


Figure 15 : Le 1<sup>er</sup> plan national

<sup>302</sup> Shutoken no kisei shigaichi ni okeru kōgyōtō no seigen ni kansuru hōritsu 首都圏の既成市街地における工業等の制限に関する法律. Aboli en 2002.

<sup>303</sup> Kinkiken no kisei toshi kuiki ni okeru kōjōtō no seigen ni kansuru hōritsu 近畿圏の既成都市区域における工場等の制限に関する法律. Aboli en 2002.

<sup>304</sup> Chūbukuken kaihatsu seibihō 中部圏開発整備法.

<sup>305</sup> 工業再配置促進法. Aboli en 2006.

## 2.2 Le 2<sup>e</sup> plan national de 1969

Le 2<sup>e</sup> plan national de 1969 avait pour objectif de résoudre le problème du dépeuplement rural et du surpeuplement urbain. Il projetait une division du travail entre les régions selon le genre d'industrie implantée, introduisait le concept d'une zone d'activité sociale procurant tous les services et prévoyait la construction d'un réseau de transport et de communication pour faciliter le contact entre les régions. Avec les investissements engendrés par ce développement de grande envergure, le 2<sup>e</sup> plan espérait créer une réaction en chaîne. Cependant, on juge que ce plan a échoué à mi-chemin, et un 3<sup>e</sup> plan est adopté bien avant son échéance. Selon le 2<sup>e</sup> plan, la construction du réseau de transport est réalisée comme prévu, mais le projet de développement industriel des régions n'a pas eu le succès escompté; à titre d'exemple, les tentatives de développement du *Ura nippon*<sup>306</sup> de Tanaka Kakuei qui n'ont pas réussi à enrayer l'exode rural, et les sites industriels Tomakomaihigashi 苫小牧東 (dép. Hokkaido) et Ogawahara 小川原 (dép. Aomori) maintenant aux prises avec des terrains non utilisés<sup>307</sup>.

Quant à Osaka, son combinat d'industries lourdes et chimiques du type fournisseur de matériaux ne rapportait qu'un profit minimal à l'économie régionale et ne faisait pas le poids face aux charges qu'il imposait à la région par, entre autres choses, la pollution créée par les rejets industriels. Suivant l'idée du plan national, et sous prétexte de favoriser l'essor de la région, le combinat Sakai-Senboku dans le département d'Osaka implante dans cette zone, qui était déjà la plus industrialisée au pays, des usines d'industries lourdes et chimiques. En ce qui a trait à la croissance des exportations et de la population, le combinat a favorisé une grande relance. Cependant, contrairement à l'objectif initial, les matériaux produits étaient destinés à être exportés, faute de pouvoir les vendre aux industries régionales dont les besoins en matériaux

---

<sup>306</sup> Littéralement « l'autre côté du Japon », c'est-à-dire toute la partie du pays dont le littoral touche la Mer du Japon, à l'opposé du côté du Pacifique, « omote », où se situe Tokyo. En japonais, les termes « omote » et « ura » sont utilisés pour exprimer la notion de « pile et face » ou alors « recto et verso ». Selon Furumaya (1997), à l'origine, le terme « ura » n'était pas péjoratif, mais il commence à l'être au fur et à mesure que l'industrialisation du Japon progresse. Au tournant du 20<sup>e</sup> siècle, « ura » s'est vu attribué le sens de « l'envers du développement », et le mot « ura nihon » commence à signifier cette région défavorisée économiquement par rapport au côté de l'océan Pacifique. Dans les années 1970, le premier ministre Tanaka Kakuei, élu à Niigata dans cette zone, a proposé de changer cette situation avec le plan national basé sur la théorie *Nihon rettō kaizō ron* (1972), prévoyant de développer la région et de relier l'ensemble du Japon par les réseaux de transport. Cependant, cet objectif n'a pas donné l'effet escompté.

<sup>307</sup> On explique ces échecs par la situation économique internationale : les chocs pétroliers et le *Nixon shock* (l'abolition de l'étalon-or et l'abolition d'un taux de change fixe entre le dollar et le yen), et la montée des mouvements citoyens contre les problèmes environnementaux.

étaient d'une tout autre nature. L'implantation de ce combinat dans la région était plutôt de nature saprophyte, c'est-à-dire qu'il est indépendant de la région, mais profite de ses ressources. Par exemple, seulement 21 % des produits sidérurgiques usinés par le combinat Sakai-Senboku profitent à la région du Kansai. Quant aux usines de pétrochimie de ce même combinat, le pourcentage des produits destinés aux industries du Kansai ne représente que 8 %. Le combinat Sakai-Senboku occupe 17 % de la superficie industrielle du département d'Osaka, mais ne représente que 1,1 % du revenu d'impôt départemental sur les entreprises (Miyamoto 1977, 34). Avec l'implantation de l'industrie lourde et chimique, surtout celle du type fournisseur de matériaux, l'économie d'Osaka a changé de caractère : cette capitale industrielle qui se distinguait des autres métropoles par son côté libéral était de plus en plus dominée par les capitaux étrangers à la région. Miyamoto (1977, 274) voit ici une altération du monde économique d'Osaka qui était depuis longtemps un protagoniste dans le domaine politico-économique, même à travers la belle époque d'avant la Seconde Guerre mondiale.

### **2.3 Le 3<sup>e</sup> plan national de 1977 et le projet de création des technopoles**

L'objectif du 3<sup>e</sup> plan national de 1977 était de faire valoir les spécificités régionales en considérant les ressources naturelles limitées du Japon. Le plan paraissait avoir moins d'ambition en ce qui concerne les énormes projets d'industrialisation. Par contre, ce plan succède au concept des grandes circonscriptions qui différencie, ou hiérarchise, les régions. La stratégie de sédimentation du 3<sup>e</sup> plan n'a pas fonctionné puisqu'il n'a pas réussi à créer des emplois dans les régions rurales. Au contraire, la construction des réseaux de transport a surtout d'abord encouragé l'exode rural et engendré par la suite le phénomène *J-turn*, où les travailleurs venus des régions s'installent dans une ville à mi-chemin entre la métropole et leur village natal, plutôt que de faire un « *U-turn* » pour revenir s'installer dans ce dernier. En fin de compte, le plan souffre toujours de la concentration du pouvoir fiscal, la décentralisation financière étant la clé du développement endogène des régions. Le phénomène du *J-turn* a pris fin au début des années 1980, et l'afflux migratoire commence à se concentrer dans la zone de Tokyo.

Entre temps, la Loi technopolis<sup>308</sup> est introduite en 1983, basée sur le plan créé par le MITI, et vingt-six sites à travers le pays sont ainsi nommés *tekunopolisu* テクノポリス (*technopolis*). L'idée derrière la création des technopoles est de stimuler l'économie de ces sites en implantant des centres qui supportent la collaboration entre l'industrie régionale et la haute technologie (laboratoires d'entreprises, centres de recherches universitaires). À l'exception d'Utsunomiya (dép. Tochigi) et de Nishiharima (dép. Hyogo), tous les sites sont situés à l'extérieur de la région du Kantō et du Kansai. Aucun de ces vingt-quatre sites n'a connu de véritable essor en tant que technopole, tandis que d'autres sites qui n'étaient pas nommés dans la loi sont considérés aujourd'hui comme technopoles japonaises<sup>309</sup>. Au stade embryonnaire, le MITI avait prévu un nombre très limité de *technopolis*, mais la compétition était forte entre les collectivités locales à la recherche de fonds pour le développement de leur région, et l'idée d'une technopole représentait pour plusieurs un heureux contraste avec la promotion de l'industrie lourde des années précédentes (Yazawa 1990). Finalement, les fonds se voient divisés entre vingt-six sites semblables qui n'ont pas eu le succès escompté en termes de développement de la région. Au lieu de se concentrer sur les forces régionales pour leur développement, ces sites ont essayé sans grand succès d'attirer les entreprises extérieures à la région (Takeuchi 2006).

La majorité des centres de recherche sont concentrés dans les agglomérations de Tokyo et d'Osaka. C'est dans ces dernières qu'on retrouve deux cités que l'on considère aujourd'hui comme technopoles : la Cité de la science de Tsukuba et de la Cité de la science et de la culture de Kansai.

La Cité de la science de Tsukuba s'est développée sous la Loi de l'aménagement de la zone capitale 首都圏整備法 adoptée en 1956 dont l'objectif était de régler le problème de concentration à Tokyo en transférant certains bureaux gouvernementaux dans les environs de Tokyo. Après le transfert, la Loi pour la construction de la ville de recherche académique de Tsukuba 筑波研究学園都市建設法 est entrée en vigueur en 1970. Cette cité a pour objectif la déconcentration des instituts de recherche nationaux situés à Tokyo, ainsi que la création de

---

<sup>308</sup> Le nom officiel est la Loi pour la promotion de développement régional basé sur les complexes industriels de technologie avancée, ou Loi Technopolis 高度技術工業集積地域開発促進法 (テクノポリス法).

<sup>309</sup> Dans internet, certains sites populaires, comme Wikipedia (2013), les technopoles suivantes sont mentionnées : Osaka-Kōbe (Hanshin Industrial Region), Kansai (Kansai Science City), Kyoto (Kyoto Research Park), Tsukuba (Tsukuba Science City) et Yokosuka (Yokosuka Research Park).

laboratoires de recherche privés dans un environnement agréable où les scientifiques peuvent vivre et travailler (Cavasin 1997). Malgré tout, Tsukuba reste une ville créée artificiellement dans le but de supporter Tokyo. Avec les plans nationaux, on tente de régler le problème du développement régional, mais la décentralisation ne se produit qu'en apparence. Il s'agit plutôt d'un effort pour éviter la congestion à Tokyo. Seules les unités qui n'affectent pas le processus décisionnel sont transférées en région, et Tokyo tire toujours les ficelles.

Le contexte de création de la Cité de la science et de la culture du Kansai était différent de celui de Tsukuba, puisqu'elle n'avait pas pour but d'alléger la congestion à Tokyo. Le projet de cette cité est né en 1978 à l'initiative du recteur de l'Université de Kyoto Okuda Azuma 奥田東, et la création de la cité s'intègre dans le cadre du Projet d'aménagement de la zone Kinki 近畿圏基本整備計画 (第三次計画). Le but était plutôt de fournir aux chercheurs du Kansai un nouveau lieu académique accessible à partir d'Osaka, de Kyoto et même de Kobe. Cette approche opte plutôt pour un développement en constellations, partagé entre les départements de Kyoto, d'Osaka et de Nara. Sous la recommandation d'Umesao Tadao, le comité de création a souligné l'importance des sciences humaines dans le développement de la science et le mot « culture » a été ajouté au nom de la cité. La Loi pour la promotion de la création de la Cité de la science et de la culture de Kansai 関西文化学術研究都市建設促進法 est entrée en vigueur en 1987.

## **2.4 Le 4<sup>e</sup> plan national de 1987**

Le 4<sup>e</sup> plan national de 1987 avait pour objectif de disperser la population et les fonctions administratives selon un modèle multipolaire. En novembre 1984, son plan provisoire faisait observer le phénomène de concentration unipolaire à Tokyo, devenue incontestable à cause de la montée de la position hiérarchique de la zone de Tokyo. Le schéma qui opposait les trois métropoles aux régions se transformait dorénavant en modèle opposant « la zone de Tokyo et les autres zones ». Conscient de cette situation, le plan provisoire de décembre 1986 envisageait la résolution des problèmes inhérents à la zone de Tokyo, entre autres, en matière de logement et d'aménagement, dans le but d'en faire une véritable ville internationale. Dans ce contexte, un réseau d'interaction intrarégional et interrégional est mis de l'avant pour faire face à la

concentration unipolaire abusive à Tokyo. Mais les mesures prévues par ce plan provisoire pour régler les nombreux problèmes posés par cette polarisation ont été désapprouvées par les régions et par l'ancien premier ministre Hosokawa Morihiro, alors gouverneur de Kumamoto. Il exprimait sa déception face aux décisions du pouvoir central allant dans le sens du maintien du statu quo, mais effritant la force des régions au passage<sup>310</sup> (Asahi Shinbun 1986). Ce dernier, loin d'améliorer le sort des régions dans la hiérarchie du Japon, allait faire en sorte que tous n'existeraient que dans le but de supporter Tokyo.

## 2.5 Le Grand Dessein du XXI<sup>e</sup> siècle (5<sup>e</sup> plan national de 1998)

Le Grand Dessein du XXI<sup>e</sup> siècle adopté en 1998 prévoyait une structure multiaxiale du territoire. Il proposait le renforcement d'une collaboration spatiale du pays en le séparant en cinq axes. En plus de la zone de la ceinture littorale du Pacifique comme axe principal, quatre zones conceptuelles forment les autres axes : la zone de nord-est, s'étendant du nord du Kantō jusqu'au sud de Hokkaido du côté de l'océan Pacifique, la zone de la mer du Japon, couvrant le nord de Kyūshū jusqu'au nord de Hokkaido, la nouvelle zone Pacifique, couvrant Okinawa, le sud et le centre de Kyūshū, ainsi que Shikoku et la péninsule de Kii à Honshu jusqu'à la baie d'Ise, et la zone de l'ouest du Japon, s'étendant de la zone de Tokyo jusqu'au large de Fukuoka, donc englobant complètement la ceinture littorale du Pacifique et ses alentours. Le Grand Dessein avait pour but de préparer des infrastructures propices à la décentralisation. Il planifiait aussi l'achèvement des cités scientifiques de Tsukuba et du Kansai. Le Grand Dessein souligne l'importance de la position du Kinki sur le plan économique et social. Il y est mentionné que cette région est un des centres culturels et créatifs les plus riches du monde, et que la nation devrait en être fière. Mais le Grand Dessein constate aussi une baisse de la puissance économique du Kinki face à la concentration unipolaire à Tokyo.

---

<sup>310</sup> « *Chihō no katsuryoku sogu an'ina genjō tsuinin*. 地方の活力そぐ安易な現状追認。 » (Hosokawa)

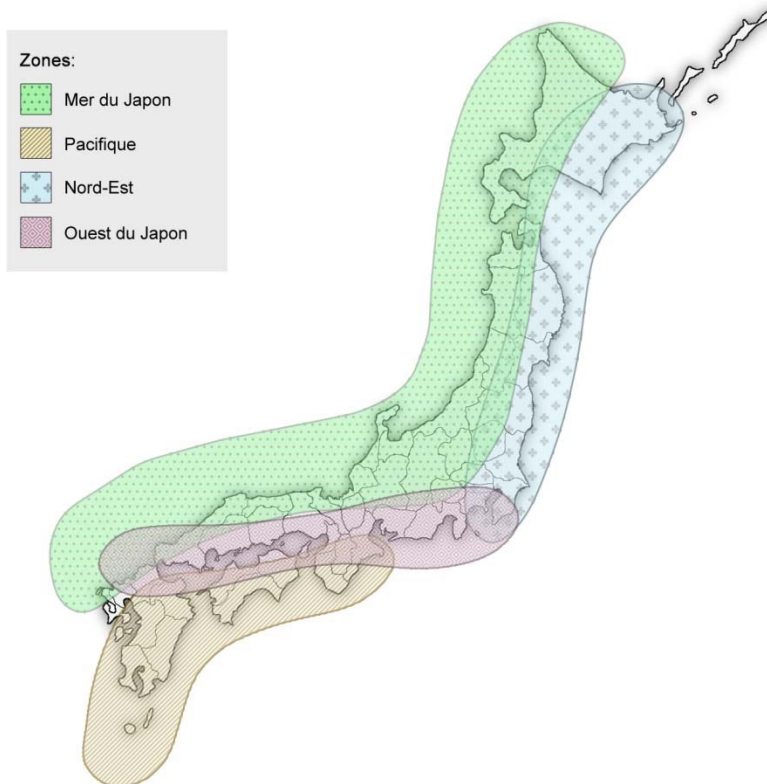


Figure 16 : Le Grand Dessein du XXIe siècle



## 2.6 Le plan national de 2005

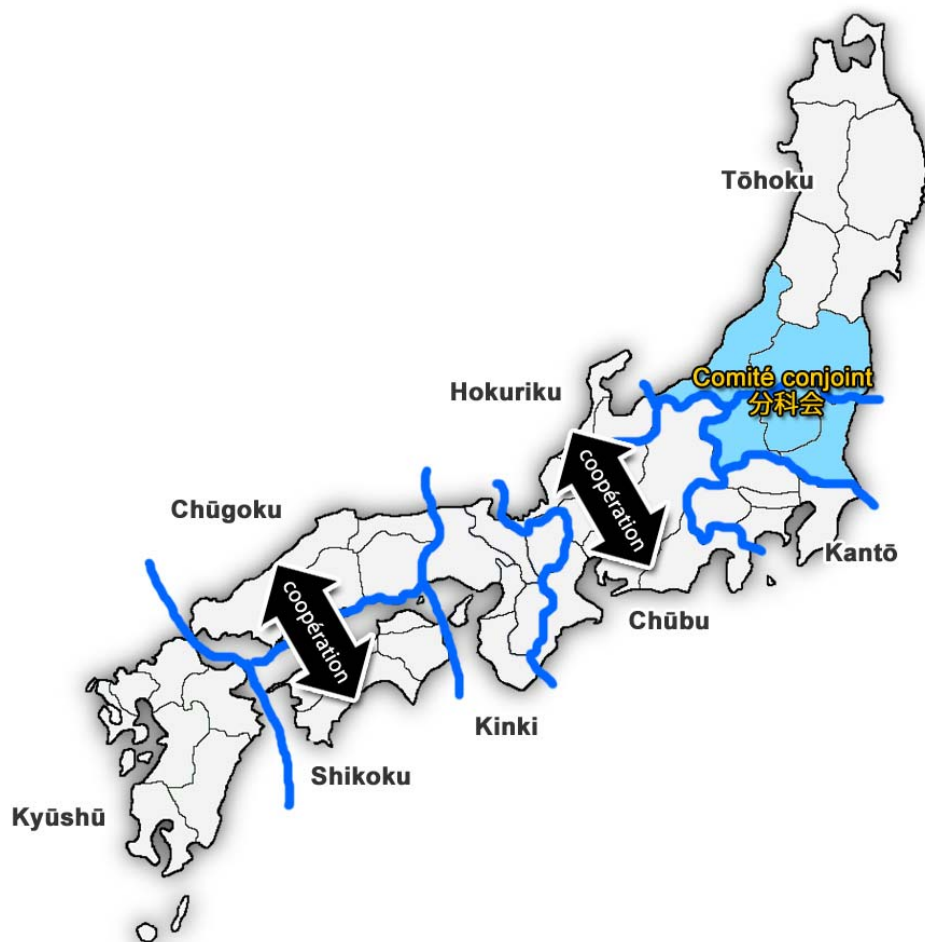


Figure 17 : Le Plan national de 2005

Le plan national promulgué en 2005 suit les mêmes divisions que le Grand Dessein, tout en encourageant la coopération entre les zones Hokuriku et Chūbu, où les départements se chevauchaient dans les plans précédents, et entre les zones Shikoku et Chūgoku qui partagent les mêmes intérêts. La zone Kantō est remplacée par la zone-capitale (*shuto-ken*). Dans ce dernier plan, le gouvernement central reconnaît officiellement les régions par décret.

Pour certains, le succès des différents plans nationaux se mesure à la diminution de l'écart de revenus entre les départements. Cependant, cette diminution est plutôt due au déplacement de la population et à la redistribution des fonds publics, en parallèle avec le dépeuplement et la disparition des petites unités administratives (Kikuchi 2011; 2012). Plan après plan, le gouvernement propose un développement régional orbiculaire dans lequel il assume une position centrale, telle l'araignée qui tisse sa toile. Mais les régions se retrouvent alors dans une situation inextricable. Même après le plan de 2005, le gouvernement n'a pas atteint son objectif de développement équilibré des régions puisque la concentration unipolaire à Tokyo continue. Mais c'est en encourageant la coopération à l'intérieur des régions que les plans nationaux ont jeté les bases du corps administratif régional.

### 3. Réaction du Kansai

#### 3.1 La théorie bifocale (*Niganrefu riron* 二眼レフ理論)

En 1953 est créée l'Assemblée délibérante pour la promotion de l'économie d'Osaka (Ōsaka keizai shinkō shingikai 大阪経済振興審議会). À la suite de la déclaration de Sugi Michisuke à la CCIO en 1956, l'Assemblée devient le Comité de liaison pour la promotion de l'économie d'Osaka (Ōsaka keizai shinkō renraku kyōgikai 大阪経済振興連絡協議会), puis le Conseil pour la promotion du développement de Kinki (Kinki kaihatu sokushin kyōgikai 近畿開発促進協議会) en 1960. Ce dernier réunit les organisations administratives suivantes : le gouverneur d'Osaka à la présidence du conseil, suivi des gouverneurs des huit départements, des maires des quatre *seireishi* ainsi que du président du conseil de chaque département et chaque ville de la zone Kinki. Ce comité mène à l'adoption de la Loi sur l'aménagement de la zone de Kinki (Kinkiken seibi hō 近畿圏整備法) en 1964 et agit ainsi en tant que moteur central responsable de l'instigation de plusieurs projets visant à améliorer les infrastructures de la zone Kinki. À cette époque est avancée ce qu'on appelle la « théorie bifocale » (*Niganrefu riron* 二眼レフ理論) qui se concentre sur deux centres importants de l'archipel japonais : Tokyo pour l'est et le nord, et Osaka pour l'ouest et le sud. En s'appuyant sur le fait que les activités du Japon sont basées sur ces deux villes, cette théorie souligne l'importance de développer le pays

en renforçant leurs fonctionnalités en tant que centres de leurs régions respectives, plutôt que de se concentrer uniquement sur Tokyo (Gendaiyōgo no kiso-chishiki 1972).

Le bureau responsable de la Loi sur l'aménagement de la zone de Kinki de 1964 est établi sous le Cabinet du premier ministre (Sōrifu kinkiken seibi honbu 総理府近畿圏整備本部); il ne dépendait donc pas d'un ministère avant d'être placé sous l'égide de la National Land Agency<sup>311</sup> en 1974, passant ainsi sous la tutelle de la section responsable des zones métropoles (Kokudochō daitoshikenkyoku ōsaka jimusho 国土庁大都市圏局大阪事務所). En 1987, en parallèle avec le 4<sup>e</sup> Plan national du National Land Agency, le plan Subaru<sup>312</sup> visant la revitalisation du Kinki est mis en place par le Conseil pour la promotion du développement de Kinki. Le sous-titre de ce plan « Vers l'établissement de la structure bifocale du pays »<sup>313</sup> démontre clairement un désir de corriger la tendance de concentration unipolaire à Tokyo à l'aide d'une vision bifocale, contrairement aux plans nationaux basés sur une vision multipolaire. Le plan Subaru divise la région du Kinki en quatre « blocs » de 36 zones composées de plusieurs municipalités et propose des mesures de stimulation économique, tout comme son homologue national. La similitude du plan Subaru avec le 4<sup>e</sup> Plan national démontre bien les limites imposées aux régions par l'État dans la structure actuelle. Pour faire passer leurs idées, les régions doivent présenter des projets allant dans le même sens que ceux du gouvernement central. Selon Hayashi Hiroaki de l'Université Kansai (2004), au final, le plan Subaru n'est pas différent des autres plans imposés. Il juge que si l'objectif des deux projets était le développement équilibré des régions et la déconcentration unipolaire à Tokyo, ils ont tous deux échoué en raison de leur dépendance au pouvoir financier du gouvernement central. Hayashi considère donc que le problème actuel provient du fait que les départements n'ont pas de pouvoir et que ce problème pourrait être réglé avec l'introduction du dōshū-sei.

Le 4<sup>e</sup> plan national et le plan Subaru ont, notamment, élaboré des projets d'aménagement de la baie d'Osaka en vue de favoriser les relations entre les villes qui l'entourent<sup>314</sup>. Les deux plans ont présenté, respectivement, le Dessin du triangle de la zone de la baie<sup>315</sup> et le Dessin

---

<sup>311</sup> Kokudo-chō 国土庁.

<sup>312</sup> *Atarashii Kinki no sōsei keikaku [subaru puran]* 新しい近畿の創生計画〔すばるプラン〕.

<sup>313</sup> *Sōgan gata kokudo kōzō no kakuritsu ni mukete* 双眼型国土構造の確立に向けて.

<sup>314</sup> *Kōdo bunseki toshi nettowāku* 高度分積都市ネットワーク.

<sup>315</sup> *Beieria toraianguru kōsō* ベイエリア・トライアングル構想.

de la chaîne des villes entourant la baie d'Osaka (*Ōsaka kanjō toshi kōsō* 大阪湾環状都市構  
想). Quelques années plus tard, en avril 1991, la Osaka Bay Area Development Organization<sup>316</sup>  
a présenté le Grand Dessen du développement et de l'aménagement de la baie d'Osaka<sup>317</sup>. À  
son tour, la Réunion pour les plans à long terme de la baie d'Osaka<sup>318</sup> a présenté en juillet 1991  
le projet Oval Vision 2025<sup>319</sup>. Depuis 1990, on commence aussi à examiner le Osaka Bay Area  
Marine Corridor Plan<sup>320</sup> dans le Groupe d'études sur la revitalisation de la baie d'Osaka<sup>321</sup> du  
Japan International Marine Science and Technology Federation. Dans leur publication parue en  
1993, le professeur émérite de l'Université de Kyoto, Nagao Yoshizō 長尾義三, soutient  
l'importance de la structure bifocale, mais dit craindre que cette idée élaborée par le Kansai soit  
perçue par le gouvernement central comme de l'égoïsme de la part des régions, ce qui était le  
cas lors de la présentation du plan Subaru. Il dénonce que le développement multipolaire, c'est-  
à-dire l'idée selon laquelle toutes les régions doivent être traitées de façon égale, appuie en  
réalité l'avancement de la concentration unipolaire à Tokyo, puisqu'à la base, toutes les régions  
ne sont pas égales et que les fonctions administratives sont déjà concentrées à Tokyo. De plus,  
il critique les nombreuses tentatives du gouvernement central de changer la structure régionale  
en ignorant le développement naturel du Kansai qui, en tant qu'ancienne région capitale,  
nécessite plus d'investissement. Il soutient que pour atténuer la concentration unipolaire, il faut  
créer un système bipolaire ou tripolaire, mais il est impossible de créer artificiellement un grand  
centre au milieu de nulle part entre Tokyo et Hokkaido ou Tokyo et Fukuoka. Selon lui, le  
Kansai est actuellement la seule région qui pourrait faire le poids contre Tokyo, non pas sur le  
plan démographique, mais au moins sur le plan culturel. Ainsi, durant la table ronde sur le  
Marine Corridor, on cherche à éviter de répéter les mêmes erreurs que Tokyo; on prône le

---

<sup>316</sup> L'*Ōsaka wan beieria kaiatsu suishin kyōgikai* 大阪湾ベイエリア開発推進協議会 a été créé en décembre  
1989, à la suite de la présentation du Dessen de la renaissance de la grande région de la baie d'Osaka par le  
Kankeiren en avril de la même année, par sept départements et trois villes concernés par le développement de la  
baie ainsi que par des représentants d'entreprises et des chercheurs. L'organisation a pris le nom d'*Ōsaka wan  
beieria kaiatsu suishin kikō* 大阪湾ベイエリア開発推進機構 en 1991 après la présentation de ce Grand  
Dessen.

<sup>317</sup> *Ōsakawan beieria kaiatsu seibi no gurando dezain* 大阪湾ベイエリア開発整備のグランドデザイン.

<sup>318</sup> *Ōsakawan chōki kōsō kondankai* 大阪湾長期構想懇談会.

<sup>319</sup> *Ōbarubijon nisennijūgo* オーバルビジョン 2025.

<sup>320</sup> *Marin koridōru kihon kōsō* 「マリン・コリドール」基本構想.

<sup>321</sup> *Ōsaka beieria kasseika kenkyūkai* 大阪ベイエリア活性化研究会.

développement non unipolaire de la baie d'Osaka (1993,156-204) pour en faire profiter tous les départements qui l'entourent. L'accent est mis sur une meilleure qualité de vie, rendue possible par un bon aménagement de la baie, par la restauration de la nature dans cette zone et par un développement basé sur des idées nouvelles plutôt que sur l'implantation d'usines. L'idée est de faire du Kansai « la capitale de la sagesse (*chie no miyako* 智慧の都 : 関西) ». On souligne ainsi, comme dans les plans précédents, la relation historique cimentée et la collaboration des départements de cette région qui bordent le réseau hydrographique se terminant dans la Baie d'Osaka.

### 3.2 La production de narration régionale : Osaka 21<sup>st</sup> Century Association

L'Osaka 21<sup>st</sup> Century Association<sup>322</sup> est fondée en 1982 suivant la mise sur pied du comité préparatif, composé notamment de l'ethnologue Umesao Tadao et de l'écrivain de science-fiction Komatsu Sakyō, dans le but de faire d'Osaka une ville mondiale. Financé par les compagnies d'Osaka et le département d'Osaka, ce comité a défini le mandat de l'association et cette dernière a dressé son premier plan d'ensemble (*Ōsaka nijūi-sseiki keikaku* 大阪 21 世紀 計画) : la première partie en 1983 (*Gurando dezain no kijiku* グランドデザインの基軸) et la deuxième en 1986 (*Gurando dezain no kijiku II* グランドデザインの基軸 II). En 1992, l'association a adopté un deuxième plan d'ensemble (*Ōsaka nijūi-sseiki keikaku shin gurando dezain* 大阪 21 世紀計画新グランドデザイン), suivi d'un troisième (*Dai sanji gurando dezain* 第3次グランドデザイン) en 2003.

D'abord, le mandat défini en 1982 mentionne l'importance d'améliorer le fonctionnement métropolitain. Ensuite, en lien avec la géographie japonaise s'étendant de « l'Est à l'Ouest » ainsi que la diversité culturelle du pays, le plan d'ensemble affiche le potentiel d'Osaka en tant que métropole dans laquelle il serait important d'investir pour le futur du pays, justifiant ce potentiel par sa position géographique, sa grandeur économique actuelle et son

---

<sup>322</sup> Matsushita Kōnosuke 松下幸之助, président de la compagnie Panasonic, en était le premier président (1982-1985), suivi d'Ashihara Yoshishige 芦原義重, président de Kansai Electric Corporation (1985-1993), de Saji Keizō 佐治敬三, président de la compagnie SUNTORY (1993-1999) et de Kumagai Nobuaki 熊谷信昭, professeur émérite de l'Université d'Osaka (2000-présent).

dynamisme culturel datant de plusieurs siècles. Ces discours contribuent à donner un corps conceptuel au Kansai.

On parle de la région du Kinai où les anciennes capitales japonaises ont été construites et de la rivière Yodo qui prend sa source du lac Biwa, coule vers le sud-ouest et se jette dans la mer intérieure de Seto par la baie d'Osaka, comprenant ainsi une bonne portion du réseau hydrographique de la région qui joue un rôle symbolique important dans la vie sociale des habitants. Avec ses cours d'eau convergents, il symbolise un point de rencontre culturel. Dans le plan d'ensemble, en remplacement des anciennes capitales, Osaka est décrite comme la ville urbaine moderne et le centre du Kansai. On insiste sur l'importance politique et économique croissante d'Osaka depuis l'époque médiévale jusqu'à la fin d'Edo. Sakai puis Osaka (大坂) ont été les premières villes autonomes (*shimin toshi* 市民都市) et servaient de point de rencontre et de commerce entre le Kinai et le reste du Japon, et entre le Japon et les commerçants étrangers. Durant ce temps, Osaka s'est développée grâce à l'ouverture d'esprit de ses marchands et de ses citoyens. Elle était aussi stimulée par l'interaction avec le continent chinois, l'Asie du Sud-Est et même l'Europe, d'où l'éclosion d'une culture riche, d'une plus grande prospérité économique et d'un plus haut niveau de culture. Elle était représentée en art par le kabuki et le bunraku et en littérature par l'auteur Ihara Saikaku. Elle était reconnue pour ses écoles indépendantes telles que le Kaitokudō, fondée et dirigée par les grands marchands, et le Tekijuku, fondée par le médecin Ogata Kōan. Ensuite, le plan d'ensemble de l'Osaka 21<sup>st</sup> Century Association fait référence aux dommages de la Seconde Guerre mondiale et à la distorsion malheureuse qu'a subie Osaka lors de la reconstruction d'après-guerre; malgré le rôle important que jouait Osaka, cette dernière a vécu une période difficile à la suite de la distribution inégale des biens publics. Le plan d'ensemble admet ici le déclin d'Osaka en raison de la perte de la grâce qu'elle possédait jadis (*furusato to shite no uruoi* ふるさととしてのうるおい) et les problèmes causés par l'urbanisation. Au final, le plan cherche à revaloriser Osaka au profit des habitants en mettant l'accent à la fois sur le contenu culturel et l'activité économique, précisant la nécessité d'un équilibre entre les deux, c'est-à-dire se développant au même rythme, telles les roues d'une voiture en marche.

Comme le démontre une brochure du Conseil du Kansai en lien avec leur nouvelle stratégie de développement de la région, parmi les quelques objectifs, nous y trouvons celui de

miser sur l'humour (*omoroï* おもしろい). À ce sujet, nous ne pouvons ignorer l'importance de la tradition du Kamigata (Kansaï) qui a engendré plusieurs artistes dans le domaine de l'humour, commercialisé par la compagnie Yoshimoto kōgyō après la guerre. Cette représentation médiatique diffuse l'image du caractère joyeux des gens du Kansaï et surtout d'Osaka. À cette époque où les médias de masse se concentrent à Tokyo, l'ouverture des bureaux de Yoshimoto kōgyō dans cette même ville contribue à la diffusion de cette image des gens du Kansaï à l'échelle nationale.

Aussitôt, on assiste à la riposte d'Osaka qui tente de créer une nouvelle narration et une nouvelle image kansaïenne. En 1997, la société de recherche sur la culture de Naniwa<sup>323</sup> (Naniwa bunka kenkyūkai) est établie<sup>324</sup>. Cette société a publié une série de livres (sept volumes au total) intitulés *Naniwa Ōsaka saihakken (Naniwa : La découverte d'Osaka*<sup>325</sup>), qui a créé une nouvelle façon de raconter Osaka et le Kansaï. Cette société est placée sous l'égide de l'Osaka 21<sup>st</sup> Century Association. Ici, il conviendra ensuite de cerner les discours du Kansaï et d'étudier les nouveaux éléments ajoutés, pour ainsi apporter une contribution historique à cette tentative de donner au Kansaï une identité qui lui est propre. Parmi les chercheurs de la société de recherche sur la culture de Naniwa, l'initiateur des études osakaïennes (Osaka gaku) Ōtani Kōichi 大谷晃一 est le plus reconnu pour son cours universitaire et ses publications. Dans son analyse des écrits d'Ōtani Kōichi, Jeffery Hanes voit des similitudes avec le *nihonjinron*, mais se retient de critiquer son discours qui pourrait s'avérer un accessoire utile dans la lutte contre la centralisation du pouvoir à Tokyo.

À la suite des activités de la société de recherche sur la culture de Naniwa, Osaka 21<sup>st</sup> Century Association héberge, plus récemment, l'Osaka brand comitee. Celui-ci a été fondé en septembre 2004 par la collaboration du secteur administratif du département d'Osaka et du monde des affaires, la ville d'Osaka, la ville de Sakai et l'Université Kansai pour ne nommer

---

<sup>323</sup> Naniwa était le nom que portait Osaka au 7<sup>e</sup> siècle, quand ses ports jouaient un rôle majeur dans l'économie et qu'elle jouissait du titre de capitale de l'État du Yamato.

<sup>324</sup> Le groupe comprend : Umesao Tadao (ancien directeur du Musée national d'ethnologie à Osaka), Ueda Masaaki (professeur émérite de l'Université Kyoto), Ōtani kōihi (recteur de l'Université Tezukayama gakuin à Nara), Sadō Yōtarō (professeur de l'Université internationale d'Osaka), Miyamoto Matarō (professeur de l'Université d'Osaka), Murai Yasuhiko (professeur de l'Université préfectorale de Shiga), Wakita Osamu (professeur émérite de l'Université d'Osaka) et Wakita Haruko (professeur de l'Université préfectorale de Shiga)

<sup>325</sup> Traduction libre.

que ceux-ci. Ce comité a choisi quatre traits distinctifs pour Osaka : lieu de rencontre, terre d'innovation, héritage vivant et humanisation active (Horii 2007, 204).

### 3.3 Le transfert de la capitale

On compte au moins 26 tentatives de transfert de la capitale depuis 1945 (Diascorn 2006). La dernière et plus sérieuse commence en 1987. On parle d'un aménagement territorial inadéquat, de la solution insuffisante que représentent les plans de dispersion des industries dans les régions ainsi que de décentralisation du pouvoir au profit des régions (*Chihō bunken* 地方分権). Ainsi, « La résolution concernant le transfert de la capitale » est adoptée en novembre 1990, et la loi du même nom est entrée en vigueur en décembre 1992. En se basant sur cette dernière, on crée une commission<sup>326</sup> qui dépose son rapport en décembre 1995. La commission établit les neuf critères suivants pour déterminer le site de la nouvelle capitale :

- 1) préférablement accessible de partout au Japon
- 2) à une distance minimum d'environ 60 km et maximum d'environ 300 km de Tokyo et accessible en une à deux heures en *shinkansen*.
- 3) à moins de 40 minutes d'un aéroport international
- 4) acquisition aisée du terrain
- 5) assez éloignée de Tokyo pour éviter de paralyser les deux villes en cas de tremblement de terre, et positionnée pour éviter la destruction totale par des éruptions volcaniques.
- 6) construite avec prudence pour éviter le dysfonctionnement de la ville en cas de désastre
- 7) un beau paysage et une topographie favorable, sans pente raide
- 8) un terrain bien alimenté en eau
- 9) un site indépendant des autres grandes villes

La commission prévoit la création d'une nouvelle capitale dont le centre est de 2 000 hectares et la zone totale de 9 000 hectares. Elle prévoit aussi héberger 600 000 habitants. Selon le plan initial, le transfert devait débuter en 2000 et être complété en 2010. En décembre 1999, trois

---

<sup>326</sup> Kokkaitō iten chōsa kai 国会等移転調査会.



sites possibles sont sélectionnés. On leur donne les noms suivants : Kiō 畿央<sup>327</sup>, Tōkai 東海<sup>328</sup>, et Hokutō 北東<sup>329</sup>.

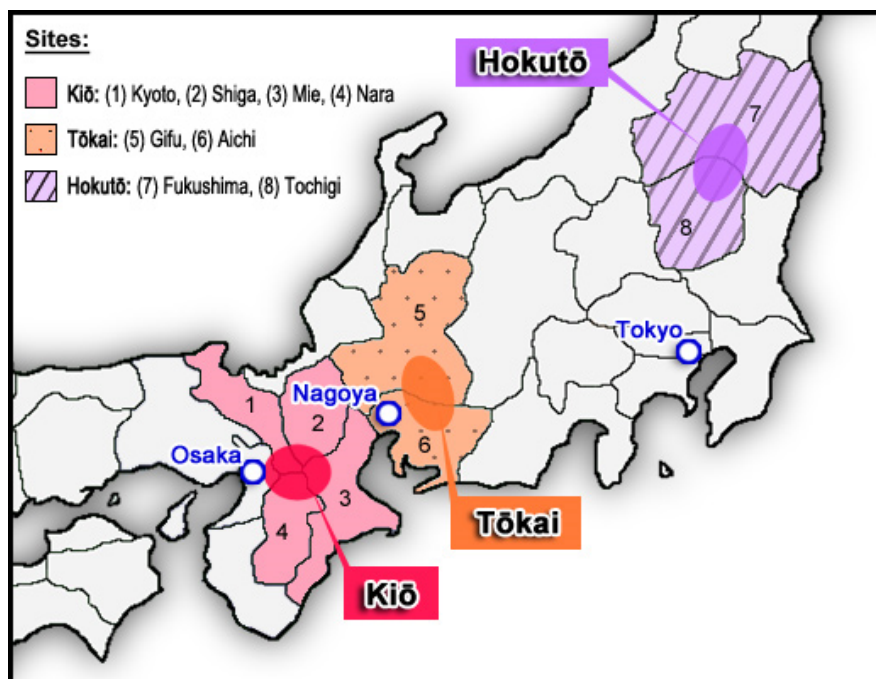


Figure 18 : Trois sites possibles pour le transfert de la capitale

Le groupe appuyant la candidature de Kiō est composé des milieux économiques et politiques de Kinki, et parle ouvertement de la nécessité de déplacer la capitale du Japon pour éliminer la concentration unipolaire à Tokyo. Pour Yawata (2000), ancien bureaucrate du MITI et du *National Land Agency*, la force du Kansai vient de son rôle de centre national ou de centre de l'ouest du Japon. Autrement dit, sa capacité à assumer les fonctions de sous-capitale du Japon est la source de sa force. Dans ce contexte, le déclin du Kansai signifie la disparition de ces fonctions. Selon Yawata (2000), pour la réintégration du Kansai, il est nécessaire de récupérer son pouvoir et de le maintenir. Durant la période historique portant son nom, Edo était la capitale politique, faisant du Kansai actuel la capitale économique et impériale (Osaka et Kyoto). Après

<sup>327</sup> Près du département de Mie.

<sup>328</sup> À l'ouest du département d'Aichi, ou aux environs du lac Hamana situé dans le département de Shizuoka, ou à Tōnō 東濃 dans le Sud-est du département de Gifu.

<sup>329</sup> Quelque part sur le Plateau Nasu kōgen 那須高原 dans le département de Tochigi ou quelque part dans les hautes-terres Abukuma 阿武隈高地, la région montagneuse qui traversent du département de Miyagi jusqu'au département d'Ibaraki en passant par l'Est du département de Fukushima.

la restauration de Meiji, même si Tokyo, l'ancienne Edo, est désignée comme capitale du Japon et que l'empereur y est transféré, les événements et cérémonies impériales avaient toujours lieu à Kyoto. On voit d'ailleurs l'importance des villes d'Osaka et de Kyoto par le suffixe administratif « fu<sup>330</sup> » qu'ils portent depuis cette époque.

Yawata (2000) prétend qu'il faut que le Kansai assure des fonctions semblables à celles de Tokyo ; il supporte l'idée de la répartition des tâches pour des raisons de sécurité nationale et de diversité culturelle. Il ajoute qu'Osaka a souvent prouvé sa valeur, surtout lorsqu'elle a suppléé Tokyo après le grand tremblement de terre de Kantō (1923). Par contre, il refuse de voir le Kansai se transformer en miniTokyo; selon lui, le Kansai doit conserver ses qualités, son histoire et l'esprit de ses citoyens. En accord avec sa vision des choses, Yawata (2000) admire les maires et les gouverneurs d'avant la Seconde Guerre mondiale tel que le préfet de Hyogo, Itō Hirofumi, le préfet de Kyoto, Makimura Masanao, et le maire de la ville d'Osaka, Seki Hajime, pour l'importance qu'ils accordaient aux services publics. D'ailleurs, il a peu d'estime pour les politiques de *kakushin-jichitai*<sup>331</sup> des années 1970, et il est consterné par la politique locale du Kansai, aujourd'hui restreinte par l'atmosphère politique qu'on appelle « ōru yotō taisei オール与党体制<sup>332</sup> ». Enfin, le futur du Kansai alarme Yawata: il signale que les gens et les entreprises du Kansai prospèrent davantage à Tokyo; désormais le succès des ressources culturelles et humaines du Kansai ne se rattache plus à la région qui les nourrissait. Toujours selon Yawata (2000), les politiques de reconstruction de Tokyo après le tremblement de terre ont suscité beaucoup d'investissement dans le secteur public. Parallèlement, les politiques industrielles favorisant les cartels installés à Tokyo sont renforcées dans l'atmosphère qui entoure la Seconde Guerre mondiale. Par conséquent, le Kansai perdait de son pouvoir économique. Après la guerre, les nouvelles politiques industrielles de contrôle allaient toujours

---

<sup>330</sup> Lors du *haihanchiken* (suppression des domaines et établissement des départements), après la restauration de Meiji, les trois départements importants pour le gouvernement, soit Tokyo, Osaka et Kyoto, se voient attribués le suffixe « fu », tandis que les autres départements portent le suffixe « ken ».

<sup>331</sup> Gouvernement local progressiste. Dans les années 1970, beaucoup de municipalités et de départements ont élu des représentants de partis de gauche. Devant ce changement, le gouvernement central dirigé par le P.L.D. a tenté de minimiser l'influence de la politique gauchiste, notamment avec l'adoption de la Stratégie T.O.K.Y.O. (T.O.K.Y.O. 作戦) du ministère responsable des affaires internes.

<sup>332</sup> Ce qu'on appelle « ōru yotō taisei (オール与党体制) » signifie la situation politique japonaise (qui ne touche pas le département d'Okinawa depuis des années 1980) où tous les partis politiques, sauf le parti communiste japonais, appuient le même candidat dans les élections locales.

dans le sens de leurs prédécesseurs, malgré la réforme apportée par les États-Unis. Au final, il déplore que, dans le cadre des cinq plans nationaux *zenkoku sōgō kaihatsu keikaku* (Comprehensive National Development Plan), introduit entre 1962 et 1998, le Kansai ne soit pas considéré comme étant particulièrement plus important que les autres régions ou *chihō*, terme qui a une connotation « provinciale » et « campagnarde ».

Ishihara Shintarō, nouvellement élu au poste de gouverneur de Tokyo en avril 1999, a clairement indiqué sa position contre le transfert de la capitale<sup>333</sup>. En juin 2002, le premier ministre Koizumi Junichirō indique qu'il ne considèrera pas le transfert de la capitale pendant son mandat 首都機能移転凍結. La commission a indiqué dans son rapport en 2003 qu'il est difficile de choisir un site parmi les trois proposés, et ce, malgré la nécessité du transfert. En suivant le résultat de ce rapport, les associations de politiciens créées dans le but d'attirer la capitale dans leur région se dissolvent. Pour le Kansai, le projet du transfert est souhaitable pour résoudre l'affaiblissement des régions causé par la concentration unipolaire, tandis que pour Tokyo, le projet est plutôt vu uniquement comme un moyen de désengorger la ville. Entretemps, les prix fonciers de Tokyo se stabilisent (Aveline 2004, 116) et on commence la rénovation et la reconstruction des bâtiments gouvernementaux qui devaient être transférés dans la nouvelle capitale telle que la résidence du premier ministre. Dans ces circonstances, Kizugawa Kei (2007, 55) prétend que la théorie bifocale est devenue chose du passé, tout comme l'appareil reflex bifocal (à deux objectifs). En 2006, lors du changement du 3<sup>e</sup> Cabinet de Koizumi pour celui du nouveau premier ministre Abe Shinzō, le poste de ministre d'État chargé des missions spéciales pour le transfert de la capitale<sup>334</sup> est remplacé par le ministre d'État chargé des missions spéciales pour l'avancement du *dōshū-sei*<sup>335</sup>. Cela dit, le gouvernement central

---

<sup>333</sup> En 2001 à la Chambre basse, il a critiqué le projet de transfert de la capitale adopté en 1990, mais le président de la commission, Nagai Eiji 永井英慈, lui a demandé de corriger son énoncé sous prétexte qu'Ishihara avait appuyé ce projet en 1990 en tant que membre du parlement. Après le tremblement de terre du Tohoku, Ishihara et le gouverneur d'Osaka, Hashimoto, ont tenu une réunion le 1<sup>er</sup> juillet 2011 en vue de garder la capitale à Tokyo et de faire d'Osaka la vice-capitale (Japon. Shūgiin 2001).

<sup>334</sup> Le nom complet de ce poste en japonais est *Shuto kinō iten no gutaika ni muketa kentō wosuishin suru tame no gyōsei kakubu no shokatsusuru jimū no chōsei tantō naikaku tokumei daijin* 首都機能移転の具体化に向けた検討を推進するため行政各部の所管する事務の調整担当内閣府特命担当大臣

<sup>335</sup> Le nom complet de ce poste en japonais est *Dōshūsei no dōnyū wo enkatsu ni suishin suru tame gyōsei kakubu no shokatsu suru jimū no chōsei tantōtokumei daijin* 道州制の導入を円滑に推進するため行政各部の所管する事務の調整担当特命担当大臣

abandonne effectivement le projet du transfert de la capitale au profit de l'installation du dōshū-sei.

### 3.4. L'Union des départements du Kansai (Kansai kōikirengō) et l'établissement du Kansai-shū

Aujourd'hui, le système administratif existant au Japon, le todōfuken 都道府県, est composé de quarante-sept départements. Le dōshū-sei, qui prévoit la division du pays en états, c'est-à-dire en dō 道 (Hokkaidō) et en shū 州<sup>336</sup>, proposent deux approches pour modifier le système actuel, sous prétexte d'accorder plus d'autonomie aux régions: soit la formation d'unités administratives regroupant un certain nombre de départements pour faire le pont entre ces derniers et le gouvernement central, soit la fusion des départements en unités administratives moins nombreuses.

Il existe différents types de plans dōshū-sei. On les regroupe généralement en trois catégories : 1) Celui qui vise à créer des *shū* dépendants du gouvernement central, comme les départements actuels<sup>337</sup>. 2) Celui qui vise à créer des *shū* en leur accordant le pouvoir financier<sup>338</sup>. 3) Celui qui vise à créer des *shū* autonomes en leur accordant le plein pouvoir législatif et financier<sup>339</sup>.

---

<sup>336</sup> Actuellement, « dō (道) » est utilisé seulement pour le département de Hokkaidō. L'origine de la division administrative « dō », littéralement « circuit », remonte à la division géographique de la Chine ancienne à l'époque de l'empereur Tang Taizong (唐太宗). Ce dernier a divisé la Chine en dix circuits en l'an 627, ensuite l'empereur Xuanzong (玄宗) l'a divisé en quinze circuits en l'an 733. « Shū » existait aussi comme une unité administrative, en général plus petite que « dō », mais ces deux sont des unités indépendantes. Le « shū » regroupait plusieurs « ken ». Au Japon, durant la période d'Asuka (538-710), on s'inspire du système impérial chinois pour introduire la division géographique et administrative *gokishichidō* (五畿七道), les cinq provinces de la capitale (ki 畿) est les sept « dō ». En 1869, avec l'installation du Hokkaidō, elle change son nom pour *gokihachidō* (cinq provinces de la capitale et huit dō). Cependant, ce système n'est pas employé pendant l'établissement du gouvernement de Meiji. L'unité « ken » est appliquée lors de la suppression des domaines (*han*). De nos jours, il n'y a pas d'unités administratives appelées *shū* (州) au Japon. Ce mot est utilisé dans le domaine de la traduction pour signifier les unités administratives régionales des pays qui ont un vaste territoire ou pour les unités qui ont une certaine autonomie dans un État/pays tels que les états des États-Unis et de l'Australie, les « regione » de l'Italie, les provinces du Canada, les « land » de l'Allemagne, les « canton/kanton » de la Suisse ainsi que le système administratif de « zhou (州) » en Chine actuelle.

<sup>337</sup> *Chihō seido chōsakai ni okeru "dōshūsei" kōiki gyōseiken* 地方制度調査会における「道州制」広域行政権

<sup>338</sup> *Zaisei unei no kengen* 財政運営の権限.

<sup>339</sup> *Rippōken* 立法権.

Les objectifs des différents *dōshū-sei* varient donc, et ils le font en fonction de leurs différents promoteurs. Les partisans du *dōshū-sei* se divisent en trois catégories : A) Les ministères du gouvernement et les députés du Parti libéral-démocrate ayant des liens avec ces derniers. B) Les néo-libéralistes qui souhaitent la compression du secteur public et la privatisation ainsi que les partisans du libre-échange dans le monde économique. C) Les intellectuels du comité de décentralisation, les médias de masse et les gens qui travaillent de près ou de loin pour l'unité locale; bref les partisans de l'autonomie régionale (Kamo 1998).

Le *dōshū-sei* visant à créer des *shū* dépendants est la prolongation de la tentative du gouvernement central depuis l'époque Meiji de fusionner des municipalités, diminuant ainsi le nombre des villages existants de 80 %<sup>340</sup>. Dès 1927, le Conseil consultatif sur le système administratif sous le premier ministre Tanaka Giichi avance l'idée de la création du *shūchō* 州庁 (bureau administratif de régions délimitées)<sup>341</sup>. Après la Guerre, sous la Loi de la promotion des fusions de municipalités *chō son* (bourgs et villages)<sup>342</sup> de 1953, le nombre de municipalités passe de 15 859 à 9 868, afin de créer des municipalités de plus de 8 000 habitants et ainsi favoriser une certaine efficacité administrative. En 1956, est introduite la Loi pour la promotion de la création de nouveaux *shi chō son* (villes, bourgs et villages)<sup>343</sup> ayant pour objectif de diminuer de deux tiers le nombre de municipalités, le faisant ainsi passer de 9 868 à 4 668. Au moment de l'échéance d'une partie de cette loi en 1961, on compte 3 472 municipalités. En 1965, la Loi spéciale pour la fusion *shi chō son* (villes, bourgs et villages)<sup>344</sup> entre en vigueur et le nombre de municipalités diminue encore pour passer à 3 392.

En 1999, le gouvernement adopte la Loi sur l'élaboration des lois concernant la promotion de la décentralisation<sup>345</sup> qui a encore réussi à diminuer le nombre de municipalités à 3 232. Enfin, avec l'entrée en vigueur de la Loi pour la fusion spéciale de *shi chō son*<sup>346</sup> en 2005, le nombre de municipalités diminue de nouveau et atteint 1 821 dans l'année suivant l'échéance

---

<sup>340</sup> Voir le début de ce chapitre.

<sup>341</sup> Voir l'annexe 3.

<sup>342</sup> *Chō son gappei sokushin hō* 町村合併促進法.

<sup>343</sup> *Shin shi chō son kensetsu sokushin hō* 新市町村建設促進法.

<sup>344</sup> *Shi chō son no gappei no tokurei ni kansuru hōritsu* 市町村の合併の特例に関する法律.

<sup>345</sup> *Chihō bunken no suishin wo hakarutameno kankei hōritsu no seibi tō ni kansuru hōritsu* 地方分権の推進を図るための関係法律の整備等に関する法律.

<sup>346</sup> *Shichōson no gappei no tokureitō ni kansuru hōritsu* 市町村の合併の特例等に関する法律.

de cette loi<sup>347</sup>. Pour encourager la fusion, le gouvernement stipule dans la loi que les municipalités qui fusionnent ne subiront pas de réduction de la taxe d'allocation locale (*chihōkōfuzai* 地方交付税) pendant les dix années suivantes et que les projets concernant la fusion seront financés par une rente d'État<sup>348</sup> dont le gouvernement central assumera 70 % des versements. Pour les petites municipalités non fusionnées, le gouvernement a réduit la taxe d'allocation locale. À la suite de cette mesure, 700 municipalités ont disparu entre 2005 et 2006. Par exemple, il n'y a plus de municipalité *mura* (village) dans 13 des 47 départements d'aujourd'hui<sup>349</sup>. Dernièrement, en vue de réduire le nombre de municipalités<sup>350</sup> à 1 000, le gouvernement adopte en 2010 une nouvelle Loi spéciale pour la fusion de *shi chō son*<sup>351</sup>.

En 2007, la ville de Yūbari<sup>352</sup> (Hokkaidō) déclare faillite avec un déficit de 315 millions de dollars<sup>353</sup>. Suivant cela, la Loi pour l'assainissement de la situation financière des municipalités<sup>354</sup> est adoptée. Le gouvernement central classe les municipalités selon des critères établis et se permet d'intervenir en imposant un aménagement financier et la création d'un plan de rétablissement. Ainsi, cette loi qui incite l'intervention du gouvernement central va à l'encontre de la décentralisation (Chiezō 2013). Depuis toujours, le gouvernement central insiste sur la diminution du nombre de municipalités. Certains observent que les fusions sont souvent faites d'un point de vue strictement administratif au détriment des municipalités (Kamo 2007). C'est la raison pour laquelle les partisans de l'autonomie régionale comme Okada Tomohiro (2008), professeur de l'Université de Kyoto et président du Japan Institute of Local Government,

---

<sup>347</sup> Depuis 2002, devant le programme gouvernemental de fusion, les habitants de Tōhoku démontrent leur inquiétudes que les différentes identités locales et les héritages culturels variés soient homogénéisés dans le processus (Traphagan et Thompson 2006, 18).

<sup>348</sup> *Gappei tokurei sai* 合併特例債.

<sup>349</sup> Avant la fusion causée par cette loi, deux départements n'avaient plus de *mura* : Hyogo depuis 1962 et Kagawa depuis 1970. En mars 2006, Tochigi, Ishikawa, Fukui, Shizuoka, Mie, Shiga, Hiroshima, Yamaguchi, Ehime, Saga et Nagasaki n'ont plus de *mura*.

<sup>350</sup> La coalition de 1999 entre les partis Libéral-démocrate, Kōmei, Libéral et Kaikaku kurabu prévoient faire diminuer le nombre de municipalités à 300 dans l'avenir, mais se contente de 1 000 à la première étape. (Kamo 2007, 25).

<sup>351</sup> *Shi chō son no gappei no tokureihō ni kansuru hōritsu* 市町村の合併の特例法に関する法律.

<sup>352</sup> Yūbari prospérait autrefois grâce à l'exploitation du charbon. Elle est surtout reconnue aujourd'hui pour sa production de melons de luxe nommés Yūbari et pour son festival international de films fantastiques. La ville comptait 120 000 habitants dans les années 1960. En 2010, elle ne compte que 11 000 habitants, âgés majoritairement de plus de 65 ans.

<sup>353</sup> Un plan d'austérité a été imposé à la ville jusqu'en 2025 pour couvrir ses dettes : diminution de la moitié des fonctionnaires et de leur salaire, fusion de six écoles primaires en une seule, etc. (Sabouret 2011).

<sup>354</sup> *Jichitai zaisei kenzenka hō* 自治体財政健全化法.

critiquent les fusions puisqu'elles servent à diminuer la taxe d'allocation locale destinée aux régions. Selon Sasaki Nobuo (2006), l'objectif du gouvernement central n'est pas de diminuer les coûts, mais plutôt d'augmenter la valeur des services et la rentabilité des municipalités (scale merit) qu'il considérait jadis comme des sous-traitants. Dans ce contexte, il croit que les récentes fusions sont plus radicales et visent plutôt à concevoir une entité capable de créer des politiques et de gérer son territoire, ce qui mènerait éventuellement à la décentralisation du pouvoir. C'est à ce moment qu'est mise de l'avant l'idée d'une division du pays en plus grandes zones, comme le prévoit le *dōshū-sei*.

### **3.5. Le monde économique du Kansai et le *dōshū-sei*. La vision du monde économique: « L'indépendance des régions » de Matsushita Kōnosuke.**

Matsushita Kōnosuke 松下幸之助 [1894-1989], fondateur de Panasonic, basé à Osaka, mentionnait la *haiken chishū* 廃県置州 (la suppression des départements et la mise en place des États)<sup>355</sup>, en 1968, dans le magazine PHP fondé par sa compagnie. Il prône l'indépendance des régions à tout prix (Inochiwo kakeru omoi de jikkō wo 命をかける思いで実行を). Selon lui, il serait possible d'augmenter la productivité nationale grâce à des *shū* (États) qui seraient les principaux meneurs de la politique intérieure, puisque les responsables de chaque département du Japon n'auraient plus à se déplacer à Tokyo pour négocier avec le gouvernement central. Ils pourraient donc se concentrer sur la politique de leur territoire respectif. Par la suite, si chaque *shū* assumait sa propre gestion et élaborait sa propre politique, le gouvernement local serait appelé à se comparer aux autres et ainsi à s'améliorer constamment. La productivité, le niveau d'efficacité et la qualité des politiques augmenteraient et, par conséquent, moins de fonctionnaires publics seraient requis. Les citoyens paieraient donc moins d'impôts. Ainsi, les municipalités pourraient voir leur niveau d'autonomie passer de 30 % à 70 %. Dans ce changement de système, chaque *shū* serait responsable de la politique de son gouvernement et l'impôt national deviendrait des sommes versées au gouvernement central pour la gestion de la politique nationale. Matsushita considère que certains domaines doivent être gérés par le gouvernement central pour assurer une plus grande efficacité : la défense nationale, la

---

<sup>355</sup> À l'image de la *haihan chiken* 廃藩置県 (la suppression des domaines et la mise en place des préfectures) ayant suivi la Restauration de Meiji.

diplomatie et la politique étrangère, la sécurité (police), l'éducation et l'administration et l'aménagement du territoire. Cependant, avec cet énoncé, il est difficile de saisir comment et dans quels domaines chaque *shū* gagnerait en autonomie. C'est la raison pour laquelle, malgré sa proposition de restructurer l'État en *shū*, le *dōshū-sei* ressemble plus à un quasi-fédéralisme qu'à un fédéralisme (*renpō-sei*) à part entière.

L'année suivante, en 1969, Matsushita déplore le fait que le gouvernement encourage toujours l'exode rural et le transfert des populations de l'Ouest vers l'Est, ce qui contribue à faire pencher le poids démographique du pays du côté de l'Océan Pacifique plutôt que vers la mer du Japon. Il parle de la nécessité d'une dispersion démographique sur le territoire japonais et encourage l'implantation des usines dans les régions rurales. Il prône l'indépendance de chaque région, à l'image de la Suède en Europe et des États américains, ce qui leur permettrait de prospérer davantage. Il propose de mettre en place « l'indépendance des régions » à partir de l'hypothèse d'un Hokkaido indépendant. Il réitère son idée de l'introduction du *dōshū-sei* 道州制 (division administrative du Japon en *dō* et *shū*). L'année suivante, en 1970, Matsushita parle de l'introduction du *shū* et la simplification des *ken* (départements) (*chishū kanken* 置州簡県). Il s'oppose à la création des *shū* par la fusion et donc à la suppression des départements et propose plutôt de créer des *shū* en joignant certaines fonctions de leurs départements respectifs. Selon Matsushita, le problème de la concentration à Tokyo serait résolu si les nombreux déplacements à Tokyo devenaient inutiles grâce à l'établissement d'une capitale dans chaque *shū*.

Matsushita a ses propres idées sur le *dōshū-sei*; il appuie la décentralisation du pouvoir et la création de *shū* « très indépendants ». Selon lui, le rôle des *shū* serait la gestion de toutes les affaires internes qui ne touchent pas les politiques importantes pour la nation japonaise (1999, 149). Il est difficile de cerner son concept de *dōshū-sei* où chaque *shū* serait autonome sans pourtant avoir d'autorité sur les affaires d'envergure nationale. Néanmoins, il donne deux exemples de bénéfices qu'apporterait la gestion régionale : la diminution du nombre d'employés départementaux avec la privatisation des tâches, par exemple, pour la perception, et l'abolition des universités nationales, qui serait compensée par la création d'une université pour chaque *shū* et des universités privées. Dans ce système, le gouvernement central serait toujours responsable de l'uniformisation de l'éducation avant l'université. La vision de Matsushita sur



l'indépendance des régions se limite donc à la gestion des fonctions administratives. Son concept peut sembler incomplet, mais il faut tenir compte du contexte de l'époque : son inquiétude face à la situation régionale le poussait à agir d'urgence. Ces écrits sont parus en 1970, donc avant que le monde économique du Kansai ne ressente vraiment les conséquences du *jibanchinka*.

Aujourd'hui, la réunion d'étude sur le *dōshū-sei* du Parti libéral-démocrate<sup>356</sup>, organisée en 2007, appuie l'idée de Matsushita. Eguchi Katsuhiko, vice-directeur de l'Institut PHP et disciple de Matsushita, propose le *dōshū-sei* dans son ouvrage intitulé *Kansai dokuritsu no susume : chiikishukenron 関西独立のすすめ : 地域独立論 (L'appel à l'indépendance du Kansai : autonomie régionale)* avec comme sous-titre anglais : *Federalism : a new vision for Japan* (1996). En 2010, il est élu membre de la Chambre des conseillers du Minna no tō みんなの党 (littéralement « le parti de tous »), fondé par Watanabe Yoshimi, scissionniste du PLD. Ce parti arbore les trois slogans suivants : la débureaucratization, l'autonomie régionale et le bien-être du peuple avant tout<sup>357</sup>. Eguchi a organisé un Groupe de discussion sur le *dōshū-sei* (*dōshū-sei konwa kai 道州制懇話会*) composé des membres du parlement et des différents partis. Il promeut aussi le *dōshū-sei* auprès de politiciens locaux en établissant l'Assemblée nationale sur le *dōshū-sei* et l'autonomie régionale<sup>358</sup>. Eguchi critique le système de taxe d'allocation aux régions. Selon lui, c'est parce que ces versements sont considérés comme un « don » du gouvernement central que les bureaucrates se permettent des airs supérieurs envers les régions, tout en conservant des postes inutiles dans les organismes gouvernementaux à l'aide de l'*amakudari*. Selon lui, quand les régions seront autonomes, les déplacements à Tokyo n'auront plus lieu. Son idée d'autonomie régionale à travers le *dōshū-sei* porte sur la restructuration du système fiscal. Selon lui, en révisant le système actuel d'imposition et en donnant aux régions le plein pouvoir décisionnel sur leur propre taux de taxation, les entreprises y verraient plus d'incitatifs à s'installer en région. Il parle aussi de la création de la « capitale d'appoint » (*kage no shuto 影の首都*) « dotée du même fonctionnement que Kasumigaseki<sup>359</sup>

---

<sup>356</sup> Jiyūminshutō *dōshū-sei chōsakai* 自由民主党道州制調査会

<sup>357</sup> En japonais respectivement : *datsu kanryō* 脱官僚, *chiiki shuken* 地域主権, et *kokumin seikatsu jūshi* 国民生活重視.

<sup>358</sup> *Chiikishuken gata dōshū-sei kokuminkyōgikai* 地域主権型道州制国民協議会.

<sup>359</sup> Où sont concentrés les bâtiments du gouvernement central à Tokyo.

et Nagatachō,<sup>360</sup> mais sans domicile fixe pour éviter de paralyser la nation en cas de situation d'urgence. Il va même jusqu'à imaginer la possibilité de déplacer la capitale du Japon dans un *shū* différent à intervalles de quelques décennies. Par contre, ce dernier concept ne serait possible qu'une fois les *shū* devenus entièrement autonomes. Aussi, selon lui, le transfert de la capitale n'est pas nécessaire.

Le Kankeiren<sup>361</sup> a établi un groupe de recherche pour la réalisation de ce projet. Il parle d'un modèle qui ressemblerait, selon M. Kurimoto, à celui de l'Union européenne. Un membre de ce groupe de recherche, Ueyama Shin'ichi 上山信一 (2007), né à Osaka, ancien bureaucrate du ministère des Transports 運輸省 devenu professeur à l'Université Keio, a récemment fait une analogie entre le Kansai et l'Europe du point de vue de la politique publique. Il compare la concurrence entre Osaka et Kyoto à celle de l'Allemagne et de la France qui ont tout de même dû collaborer pour la fondation de l'Union européenne. Il faut noter que, comme le craint Ueyama, le gouvernement japonais aussi s'intéresse à l'introduction du *dōshū-sei* au Japon, mais dans un autre but, celui de diminuer le nombre d'unités administratives locales, c'est-à-dire de centraliser encore plus le Japon. Le Kankeiren continue à souligner que le Kansai a une population et une économie qui dépassent celles du Canada<sup>362</sup>, un des pays du G7. Dans un article plus radical, M. Kurimoto mentionnait son désir pour l'indépendance du Kansai. S'il n'en tenait qu'à lui, il laisserait la nation japonaise gérer les affaires diplomatiques et militaires et proclamerait l'établissement de l'État culturel du Kansai (*Kansai bunka rikkoku*).

### 3.6 Vers l'Union du Kansai ?

Le Conseil pour la promotion du développement de Kinki, dont la présidence est assumée par le gouverneur d'Osaka, rédige chaque année, depuis sa création en 1960, un rapport sur les points importants à considérer pour l'aménagement de la zone de Kinki 近畿圏整備に関する重点事項. Ce conseil dépose des demandes aux députés et aux ministères concernés une fois par année. Aussi, le Conseil prépare deux fois par année une rencontre avec le comité sur

---

<sup>360</sup> Où sont concentrés les bâtiments des politiciens à Tokyo.

<sup>361</sup> **Kansai keizai rengōkai** 関西経済連合会, soit Kansai Economic Federation en anglais, fondé uniquement par les entreprises basées au Kansai.

<sup>362</sup> Le Kansai inclut ici les départements d'Osaka, de Hyogo, de Wakayama, de Nara, de Kyoto et de Shiga. Il met aussi l'accent sur le fait que 60 % des trésors nationaux s'y trouvent. (Japon. MTITT Kinki, s.d.)

l'aménagement de la zone Kinki du Parti libéral-démocrate. En 1979, en se basant sur la Loi sur l'aménagement de la zone de Kinki, on organise le sommet Kinki 近畿首脳会議 auquel assistent les gouverneurs et les maires des villes désignées (*seirei shi*) de la région. En 1988, le département de Tokushima situé dans la région de Shikoku est devenu membre du Conseil en raison de sa proximité avec le Kinki. En 1994, ce dernier a établi le Conseil d'avancement de la campagne promotionnelle pour « sekai toshi Kansai » (littéralement « Kansai comme ville mondiale »)<sup>363</sup>. Cette même année, le Sommet de Kinki 近畿首脳会議<sup>364</sup> a lieu une fois de plus. L'année suivante, en 1995, est organisé le Sommet pour la Revitalisation du Kansai 関西復興サミット auquel assistent les mêmes entités. En 1997, on organise un autre Sommet de Kinki. Enfin, en 1998, on change son nom pour le Sommet du Kansai 関西サミット. Ce changement de dénomination, de Kinki à Kansai, démontre une intention d'élargir le territoire puisque le Kansai représente une zone plus grande que celle du Kinki, allant jusqu'à inclure les départements de Fukui, Mie, et Tokushima. Les participants de ce sommet sont les gouverneurs d'Osaka, de Wakayama, de Hyogo, de Nara, de Kyoto, de Shiga, de Mie, de Fukui, de Tokushima, ainsi que les maires des villes d'Osaka, de Kyoto et de Kobe<sup>365</sup>. En plus de ceux-ci, les présidents des cinq organisations économiques du Kansai<sup>366</sup> sont présents. Lors du sommet de 1998, la Réunion préparatoire du Conseil pour une coopération étendue au Kansai<sup>367</sup> est établie. L'année suivante, en 1999, cette réunion donne forme au KC, le Kansai Council<sup>368</sup>. Ce Conseil, composé des gouverneurs de neuf départements et des maires de trois villes (*seireishi*), de personnalités du monde économique et d'intellectuels, avance la discussion entre juillet 2003 et janvier 2005 dans le cadre du groupe de recherches sur les idées du Kansai sur la réforme de décentralisation<sup>369</sup>. Ce regroupement forme en avril 2005 un comité d'avancement

---

<sup>363</sup> Sekai toshi kansai kyanpēn suishin kyōgikai 世界都市関西キャンペーン推進協議会.

<sup>364</sup> Aussi appelé « Sommet Subaru » (*subaru samitto* すばるサミット).

<sup>365</sup> Communément appelé *Nifu nana ken san seireishi* 2府7県3政令市.

<sup>366</sup> Le Kankeiren 関西経済連合会, la Chambre du Commerce et de l'Industrie d'Osaka 大阪商工会議所, la Chambre du Commerce et de l'Industrie de Kyoto 京都商工会議所, la Chambre du Commerce et de l'Industrie de Kobe 神戸商工会議所 et la Kansai Association of Corporate Executives 関西経済同友会.

<sup>367</sup> Kansai kōiki renkei kyōgikai junbikai 関西広域連携協議会準備会.

<sup>368</sup> Kansai kōiki renkei kyōgikai 関西広域連携協議会.

<sup>369</sup> Bunken kaikaku ni okeru kansai no arikata ni kansuru kenkyūkai 分権改革における関西のあり方に関する研究会.

du Kansai pour la réforme de décentralisation<sup>370</sup>. En avril 2006, la ville de Sakai du département d'Osaka se joint à ce regroupement. Puis en juillet, ce comité est devenu le Conseil kansaïen pour la promotion de la réforme de décentralisation<sup>371</sup> (Département d'Osaka 2013).

Après la stagnation et la disparition des discussions sur le transfert de la capitale, le *Kankeiren*, dans le contexte continu de la concentration unipolaire à Tokyo, propose l'introduction d'une zone socio-économique spéciale. Pour ce faire, il prône la collaboration entre les collectivités locales du Kansai et éventuellement l'introduction du *dōshū-sei*. La proposition de l'introduction du *dōshū-sei* a dès lors déclenché une collaboration entre le monde économique régional et les gouvernements locaux.

Enfin, le 1<sup>er</sup> juillet 2007, la KU<sup>372</sup> est créée par le KC pour repenser le système en fonction de la décentralisation, en collaboration avec le Conseil de promotion du Kansai et six autres organisations existantes : Osaka Bay area development organisation<sup>373</sup>, Kansai International Public Relations Promotion Office<sup>374</sup>, Kansai International Tourism Promotion Center<sup>375</sup>, la Route historique<sup>376</sup>, le Conseil de promotion de valorisation de la zone culturelle du Kansai<sup>377</sup> et le Conseil pour la promotion du développement de Kinki<sup>378,379</sup>. Pour consolider ce nouvel organisme, on crée The Foundation for Kansai Region Promotion qui assume la promotion de la région du Kansai. Encore une fois, le terme « Kansai » est utilisé pour désigner une région plus grande que celle du Kinki.

---

<sup>370</sup> Kansai bunken kaikaku suishin iinkai 関西分権改革推進委員会.

<sup>371</sup> Kansai bunken kaikaku suishin kyōgikai 関西分権改革推進協議会.

<sup>372</sup> Organization of Kansai Unity (Kansai kōiki kikō 関西広域機構). Akiyama Yoshihisa 秋山喜久, ancien président de la Compagnie électrique Kansai, alors le président du *Kankeiren* [1999-2007], est nommé président de la KU.

<sup>373</sup> Ōsaka bei eria kaihatu suishin kikō 財団法人大阪湾ベイエリア開発推進機構 (ベイ機構).

<sup>374</sup> Kansai kokusai kōhō sentā 関西国際広報センター (KIPPO).

<sup>375</sup> Kansai kokusai kankō suishin sentā 関西国際観光推進センター (KIT).

<sup>376</sup> Rekishi kaidō suishin kyōgikai 歴史街道推進協議会 (Rekikyō 歴協).

<sup>377</sup> Kansai genki bunkaken suishin kyōgikai 関西元気文化圏推進協議会.

<sup>378</sup> Kinki kaihatu sokushin kyōgikai 近畿開発促進協議会 (Kinpatsukyō 近発協)

<sup>379</sup> Parmi ces organisations, l'Osaka Bay area development organisation 財団法人大阪湾ベイエリア開発推進機構, la Route historique (Rekishi kaidō suishin kyōgikai 歴史街道推進協議会 (歴協)) et le Conseil de promotion de valorisation de la zone culturelle du Kansai (*Kansai genki bunkaken suishin kyōgikai* 関西元気文化圏推進協議会) continuent en parallèle leurs propres activités, tandis que les autres organismes se sont incorporés au KU.



Figure 19 : Site web intitulé *Kansai Window*  
(Source: Foundation for Kansai Region Promotion<sup>380</sup>)

Dès l'établissement de la KU, le Conseil de promotion du Kansai pour la réforme de la décentralisation se transforme en Bureau de promotion de la réforme de la décentralisation (Bunken kaikaku suishin honbu 分権改革推進本部). Ce dernier examine la possibilité de former la Coalition étendue (Kōikirengō 広域連合). En août 2010, sept départements membres de la KU se sont mis d'accord sur sa réalisation. Ainsi, à la suite de l'adoption de l'accord par le parlement de chaque département en septembre de la même année, l'Union of Kansai Governments (Kansai kōiki rengō 関西広域連合) a vu le jour le 1<sup>er</sup> décembre 2010.

---

<sup>380</sup> Fondée en 2011, à la suite de la création du Union of Kansai Governments. Elle assume les tâches telles que la publicité et la recherche pour les organismes incorporés dans la KU (voir la note précédente) et les recherches contribuant à l'Osaka Bay area development organisation.



Figure 20 : L'image intitulée « Vers l'époque du Kansai! »  
(Source: Union of Kansai Governments 2011)

Cette organisation est composée des départements suivants : Hyogo, Osaka, Wakayama, Shiga, Kyoto, Tokushima et Tottori<sup>381</sup>. C'est une coalition du Kansai, et non de Kinki. Malgré l'absence du département de Nara, qui ne voit pas d'avantage à la coalition pour le moment, l'inclusion de Tottori (région du Chūgoku) ainsi que de Tokushima (région du Shikoku) nous démontre bien une coalition du Kansai, à « l'ouest de la barrière ».

### 3.7 Une nouvelle forme d'identité régionale en transition

Le régionalisme au Japon se trouve dans la revendication de la décentralisation du système administratif. La logique politique régionale fonctionne dans ce contexte, et c'est pour cette raison que le Japon ne fait pas la vie facile aux politiques régionalistes, comme on le voit dans le parcours du Parti pour la restauration d'Osaka (Ōsaka ishin no kai 大阪維新の会) créé en 2010. En parallèle avec le projet de l'Union of Kansai Governments sur le plan administratif national, ce parti prône, un statut administratif équivalant à Tokyo-to, à savoir Osaka-to<sup>382</sup>. Le

<sup>381</sup> Le département de Tottori joint la KU le 30 juillet 2008.

<sup>382</sup> Voir 1.2 de ce chapitre pour la formation de l'unité Tokyo-to.

chef du parti, Hashimoto Tōru 橋下徹, alors élu en tant que gouverneur du département d'Osaka, avait pour objectif initial la restauration de la vitalité du département d'Osaka. Il s'est ensuite présenté aux élections pour la mairie de la ville d'Osaka en orientant son discours vers un revirement de situation de la ville. En 2012, il a fondé le Parti pour la restauration du Japon (Nippon ishin no kai 日本維新の会<sup>383</sup>)<sup>384</sup> lors de l'élection de la Chambre basse, avec la collaboration du Parti du soleil<sup>385</sup>, fondé par le gouverneur de Tokyo Ishihara Shintarō 石原慎太郎. Son parcours démontre que le gouverneur Hashimoto n'avait pas uniquement la défense des intérêts d'Osaka en tête quand il a fondé le Parti pour la restauration d'Osaka.

Le projet d'Osaka-to vise la fusion d'Osaka, de Sakai et des autres villes environnantes dans le but d'obtenir la compétence administrative que possède Tokyo-to. Ceci reflète bien l'idée d'Asada Hitoshi 浅田均, conseiller en matière de politique du Parti, qui a participé à l'établissement en 2009 d'un groupe parlementaire appelé Parti local du Parti libéral-démocrate du Japon, avant de co-fonder le Parti pour la restauration d'Osaka. Le parti adhère à la théorie bifocale obsolète. Son plan, « Gurētā Ōsaka (Greater Osaka) », présenté au début d'avril 2013 lors de l'élection des villes d'Itami et de Takarazuka (département de Hyogo), prône « une unité administrative puissante pouvant se mesurer à celle de Tokyo »<sup>386</sup> en regroupant d'autres villes au sud-est du département de Hyogo, telle que Kobe. Ce plan inspire la répugnance des habitants de ces villes pour qui cette tentative semble ridicule et condescendante de la part d'Osaka. Il en résulte la victoire électorale écrasante des adversaires du Parti pour la restauration du Japon à Itami et à Takarazuka<sup>387</sup>. La mairesse de Takarazuka, Nakagawa Tomoko, était heureuse de repousser l'infiltration du Parti pour la restauration dans les affaires du département de Hyogo. Le maire d'Itami, Fujiwara Yasuyuki, qualifiait cette tentative d'intervention colonialiste de la part d'Osaka, et maintenait son refus de se subordonner à Osaka, bien qu'il ne soit pas nécessairement contre l'idée du Kansai-shū (Mainichi Shinbun 2013). Dans le même ordre

---

<sup>383</sup> Officiellement traduit par « Japan Restoration Party » en anglais.

<sup>384</sup> Actuellement, ce parti est basé à Osaka. Il est le seul parti qui n'a pas son bureau principal à Tokyo.

<sup>385</sup> Officiellement traduit par « Sunrise Party » en anglais, et parfois traduit par « Parti de l'aube » en français.

<sup>386</sup> Traduit de l'expression japonaise *Tōkyō ni taiketsu suru kyōretsu na jichitai* 東京に対決する強烈な自治体.

<sup>387</sup> Lors des élections à la mairie d'octobre 2013, même la ville de Sakai a élu un opposant au Parti pour la restauration du Japon.

d'idée, lors de mes interviews avec les Kansaiens, plusieurs voyaient séparément l'appartenance socio-historique et les unités administratives.

Donc, à la lumière de ce qui a été vu précédemment dans ce chapitre, on comprend que pour faire progresser le Kansai, les revendications des régions ont fait trois tentatives majeures. D'abord la théorie bifocale, ensuite le transfert de la capitale moderne, et finalement le dōshū-sei, avec ou sans les cadres établis par le gouvernement central. La résistance régionale se manifeste sous plusieurs formes et persiste. Ceci dit, elle n'est ni un désir profond de retourner dans le passé, ni une tentative d'usurper l'autorité de Tokyo. Elle est une nouvelle forme d'identité régionale. Le discours régionaliste, devant les tentatives homogénéisantes du gouvernement central, génère un régionalisme axé sur l'hétérogénéité à l'intérieur du Kansai.



## 4. Entrevues en lien avec le thème du chapitre

**M. Mikami** : Animateur de radio sur la chaîne Radio Kansai.  
**M. Dohman** : Président de la compagnie Oliver, spécialisée dans les sauces  
**M. Fujiki** : Éditeur du journal Kyoto Shimbun  
**M. Sasaki** : Travailleur social à Osaka  
**M. Ōtsuki** : Recteur de l'Université Hannan  
**M. Noto** : Employé de Kawashima Orimono Selkon, une compagnie de textile de Kyoto  
**M. Kuzunishi** : Chercheuse à l'Université de la ville d'Osaka  
**M. Yoshihara** : Employé de l'Université du Kansai  
**M. Hayashi** : Employé du journal Mainichi Shinbun  
**M. Tsutsumi** : Directeur de la section du marketing informatique pour ITEC Hankyu Hanshin Co. Ltd.  
**M. Kato** : Journaliste au journal Kobe shinbun  
**M. Ietsugu** : Président de la compagnie pharmaceutique Sysmex (KCCI)  
**M. Yasumoto** : Directeur de NTT Data Kansai  
**M. Iwakura** : Directeur d'une section de la compagnie Shima Seiki  
**M. Minemura** : Directeur d'une compagnie dans le domaine informatique  
**M. Sone** : Président d'une compagnie appartenant au groupe TV Asahi Corporation i-NEX+  
**M. Muramoto** : Directeur de la compagnie Kabushiki Gaisha Kongō Gumi Co, Itée  
**M. Tomita** : Chef d'une compagnie située à Itami (Osaka) ayant aussi une branche à Tokyo

\* Le profil complet de chaque participant est disponible à l'annexe 4.2.

« Osaka, Kyoto et Kobe sont toutes différentes, mais ça demeure le Kansai. »  
(Mikami)

« La zone économique du Kansai est égale à la grandeur économique d'un pays. Il y a des grandes zones socio-économiques au Japon. Il y a Keihin (Tokyo-Yokohama), Nagoya et on cite aussi le Kansai parmi celles-ci. Cependant, la nature de chaque zone est différente. Si on demande aux gens de Kantō et de Tōkai où est le centre de leurs zones, ils répondraient Tokyo et Nagoya respectivement, tandis que les gens du Kansai ne nommeraient pas une ville en particulier. Selon le sujet, ils diraient, par exemple, que Kyoto est le centre culturel, Osaka le centre économique et Kobe le centre de la mode. **Le Kansai n'est pas "uni", mais plutôt composé d'éléments "uniques".** (「関西は一つ」ではなく、「関西は一つ一つ」)

Historiquement, à Kyoto, Osaka et Kobe, les façons de penser sont différentes, d'où ces cultures distinctes. C'est dans cette émulation qu'on crée la culture. C'est pour ça qu'on dit que le Kansai ne se résume pas à une seule culture.

[...] Dans le Kansai, Osaka représente une très grande population, mais Kyoto et Kobe n'ont jamais souhaité être englouties par celle-ci. De la même façon, chaque ville du Kansai refuse de se soumettre à Tokyo. Elles préfèrent être maîtresses de leurs propres décisions. C'est différent pour les villes entourant Tokyo et Nagoya. C'est pour ça que les Kansaiens s'interrogent sur la viabilité

*du projet dōshū-sei qui prévoit une sorte d'unification à l'intérieur du Kansai. »*  
(Dohman)

*« Je préfère Tokyo à Osaka et Kobe. Mon père travaillait à Osaka et j'y suis aussi allé souvent pour des raisons professionnelles, donc je ne me sens pas particulièrement incompatible avec Osaka. Je trouve que Kyoto et Osaka sont différentes, alors je ne me suis pas beaucoup intéressé au projet de Kōikirengō (Union of Kansai Governments). Kyoto ne démontre pas d'enthousiasme devant ce projet non plus. »* (Fujiki)

*« Ils ont construit plein d'autoroutes et de chemins de fer pour les trains à haute vitesse. On a l'impression qu'on peut aller n'importe où grâce à ça, mais certaines régions, bien que voisines, ne sont pas connectées entre elles. Dans certaines villes, ils ont enlevé les trains locaux et les services de transport en commun, pourtant le seul moyen de prendre le train à haute vitesse est de se rendre dans une ville voisine. »* (Sasaki)

*« Jusqu'à maintenant, je n'ai pas vu de projet portant sur notre héritage culturel. On doit trouver des solutions pour conserver nos sites historiques, les développer et les partager sans nuire à leur valeur. Nous avons de moins en moins d'artisans dans les domaines où les connaissances et le savoir-faire est transmis depuis des millénaires, tels que les charpentiers. Il faut former des gens pour travailler au développement régional et touristique pour soutenir et développer les cultures de Nara, de Kyoto et d'Osaka. C'est futile de déplacer un tumulus d'Osaka ou un temple de Nara jusqu'à Tokyo. Il perdrait sa valeur fondamentale. En le déplaçant, il devient un bâtiment, un objet sans contexte historique. Il y a des choses qu'on ne peut pas déplacer sans perdre leur valeur historique et socio-culturelle. »* (Ōtsuki)

*« La structure établie fait en sorte que les activités du pays sont organisées par un petit cercle. C'est dans ce genre de petit cercle qu'on discute aussi de la politique de la nation. Il n'y a pas d'autres discussions ailleurs dans le pays. Cette structure en cercle réduit n'est pas bonne. Le Japon n'a pas de ressources naturelles; c'est un pays d'industries de transformation qui dépend des idées et des concepts. Les nouvelles idées ne sortent pas d'un seul endroit, donc il faut encourager tout le territoire. »* (Noto)

*« Le Kansai n'est pas une chihō (région). Je ne voudrais pas qu'Osaka ou le Kansai deviennent comme Tokyo, parce qu'on n'est pas non plus la chihō (campagne). J'aimerais qu'on conserve et qu'on entretienne l'image décontractée de notre ville. "Décontracté", ça ne veut pas dire qu'on a la permission de faire ce qu'on veut sans faire attention aux gens. Ce n'est pas non plus le "décontracté" des campagnards. Quand on est perdu au Kansai, c'est facile de trouver quelqu'un pour nous indiquer le chemin. À Tokyo, les gens ne sont pas capables de donner des directions parce qu'ils sont tous campagnards, comme dit mon père; ils ne connaissent pas la ville. Ils ont peur parce qu'ils ne*

*sont pas à l'aise. Je n'étais pas contente de ne recevoir aucune réponse lorsque j'ai demandé mon chemin à Tokyo, mais c'est parce que mes attentes étaient trop hautes. Je m'attendais à ce que les gens soient très fiers de me montrer le chemin comme ici. » (Kuzunishi)*

*« Il faut que le Kansai se taille une place dans le monde. Il faut montrer au monde entier que le Japon ne se résume pas à Tokyo, et que le Kansai en est plutôt l'origine; il faut qu'on sache que ce qui est représentatif du Japon est en fait le Kansai. Pour en arriver là, les départements dans la région du Kansai, ainsi que leurs plus petites unités administratives, doivent travailler ensemble à un plan de développement de l'infrastructure, incluant les aéroports, à court et à long terme. La concentration à Tokyo est un problème. Tout le monde le sait. Pour le régler, il faut libérer Tokyo de certaines de ses fonctions et redonner au Kansai ce qu'il mérite. Quand l'économie du Kansai vacille, c'est le Japon tout entier qui en souffre. Il faut développer le pays également. Chaque région doit avoir sa propre force; c'est la convergence de ces forces qui fera briller le Japon. Je n'irais pas jusqu'à dire que Tokyo fait de l'ombre à tout le Japon, mais pour plus de dynamisme, on a tout à gagner en exploitant le potentiel énorme que possède le Kansai. » (Yoshihara)*

*« La relation entre Osaka et Tokyo est devenu une relation de subordination, mais ça ne signifie pas que Osaka est en déclin. C'est Tokyo qui dirige l'économie. La subordination empêche Osaka de conserver son originalité. Il est devenu difficile maintenant de trouver quelque chose qui soit propre à Osaka. Je prévois qu'il y aura de moins en moins de projets comme celui de la fusée Maido de Higashi-Osaka. Ça m'inquiète. Moi, je souhaite que mes enfants aiment leur patrie, Osaka, et restent ici près de moi et de la famille. » (Hayashi)*

*« J'hésite à le dire, mais on n'aurait dû améliorer le service de l'aéroport du Kansai plutôt que d'en créer un autre. L'aéroport du Kansai ne devrait pas être traité comme un aéroport local. La grandeur du Kansai mérite mieux que ça. Regardez la Chine. L'aéroport de Shanghai a été bien aménagé et bien planifié. La Chine a un aéroport à Shanghai, à Beijing et dans d'autres villes importantes. Même si quelque chose arrivait à Beijing, la Chine peut continuer de fonctionner grâce aux autres villes. Le gouvernement chinois ne se concentre pas seulement sur Beijing. La Chine a plusieurs villes développées. En comparaison, la politique du Japon est mal gérée. Au lieu de se développer de façon équilibrée, le Japon a tout concentré dans une seule zone, à Tokyo et à Yokohama. » (Yamaguchi)*

*« Je n'aime pas l'idée de donner la priorité au développement de Tokyo et d'attendre les retombées dans le reste du Japon. Le Kansai ne devrait pouvoir compter que sur lui-même pour se développer. » (Tsutsumi)*

*« Je ne ressens pas vraiment ce qu'on appelle « l'affaissement du Kansai ». C'est peut-être une façon de dire qu'on n'aboutit pas à un consensus. Un bon exemple*

*de cette réalité serait l'aéroport (la dispute entre l'aéroport d'Osaka, l'aéroport du Kansai, et l'aéroport de Kobe). Cette situation est impensable à Tokyo. Là-bas, la concentration est acceptée, ce qui confère au département un pouvoir administratif exceptionnel. [...] Pendant que les disputes se poursuivaient au Japon, et que le gouvernement refusait de donner plus de support pour rénover l'aéroport du Kansai (le seul aéroport 24 heures au Japon), il mettait tous ses efforts dans la construction du nouvel aéroport international à Chūbu, entre Osaka et Tokyo. Pourtant, c'est moins cher et plus rapide de prendre le train pour se rendre à Nagoya. Ça nous force souvent à faire escale à l'aéroport international d'Incheon en Corée du Sud (qui offre de meilleures correspondances). Comme si ce n'était pas assez, on a récemment construit l'aéroport de Kobe. » (Mikami)*

*« La Kansai keizai dōyūkai (Kansai Association of Corporate Executives) est composée entièrement de compagnies osakaïennes. Indépendamment de cette association, la Kobe keizai dōyūkai et la Kyoto keizai dōyūkai ont leurs propres activités. Quant à Tokyo, la Keizai dōyūkai (Japan Association of Corporate Executives) est composée de compagnies de partout au Japon. Dans les temps difficiles, comme aujourd'hui, c'est mieux de collaborer un peu plus; c'est une des sources de motivation du monde économique du Kansai pour l'introduction du dōshū-sei. On pourrait améliorer les choses, comme certains projets qui chevauchent la ville d'Osaka et le département d'Osaka, ainsi que ceux qui chevauchent la ville de Kobe et le département de Hyogo. » (Dohman)*

*« Tsukushi Tetsuya (l'ancien présentateur des nouvelles nationales de la chaîne TBS) possédait un condominium à Kyoto; il disait que le train de vie à Tokyo est difficile. Setouchi Jakujō (une activiste et écrivaine japonaise) parlait aussi de la même chose. Mais pour qu'on ne soit pas forcé de se plier aux valeurs véhiculées par Tokyo et de se ranger du côté de l'opinion de la masse, il faut que les valeurs du Kansai soient mises de l'avant. » (Katō)*

*« Dépendre des faveurs de l'État, c'est un modèle de pays sous-développé. La concentration à Tokyo est basée sur cette idée de dépendance à l'État, l'idée du regard d'en haut qui étend son contrôle vers le bas. L'important, c'est que chaque région développe sa force. Pour un vrai développement, il faut absolument que le Japon soit décentralisé. » (Ietsugu)*

*« Avec la crise des subprimes et la faillite de Lehman Brothers (Riiman Shokku), la situation qui s'était maintenue jusque-là s'est effondrée à l'échelle nationale. Il n'y a plus de travail nulle part au pays. Même si la situation se résout, c'est seulement Tokyo qui retrouvera la santé; la perte encourue dans les régions n'est pas recouvrable. Et si tout le monde va à Tokyo, la saturation est inévitable. Donc, le développement régional est important même si le but est de développer Tokyo. » (Yasumoto)*

« À Wakayama, beaucoup de compagnies ont fait affaire avec celles d'Osaka au lieu de le faire directement avec celles de Tokyo. Même quand une compagnie d'Osaka transfère son siège social à Tokyo, elle laisse un bureau à Osaka, et donc on fait affaire avec eux. Dans ce contexte, il est préférable que les compagnies d'Osaka restent actives et qu'il y ait une coprosperité de la zone Kinki. » (Iwakura)

« La situation d'Osaka n'est en rien comparable avec les autres départements, comme Hiroshima, dans la région de Chūgoku. Dans le Kansai, Osaka se démarque beaucoup plus clairement. [...] Bref, dans le contexte présent de concentration à Tokyo, Osaka continue de se distinguer. C'est un exploit! [...] Au Japon, Osaka est en 2<sup>e</sup> position après Tokyo. Ça implique que les deux villes se stimulent mutuellement en même temps qu'elles se guettent. Il y a des domaines où Osaka occupe une place dominante, par exemple dans le domaine de l'humour et de la télévision. Pour ce qui est de Nagoya, on dirait que toute sa force est représentée par Toyota seulement. » (Minemura)

« Pour la sécurité du pays, c'est sûr que le développement équilibré des régions est préférable, et c'est plus rationnel comme choix. Mais le Japon d'aujourd'hui tend vers la concentration unipolaire à Tokyo puisqu'il veut compenser les désavantages économiques, tels que la main-d'œuvre bon marché de la Chine. [...] Le fondateur kyotoïte de Wacoal disait souvent que l'empereur devait revenir au Kansai. Le monde économique d'Osaka le trouvait imprudent de mentionner de telles choses, mais c'est parce qu'on ne pensait pas à la décentralisation à l'époque. » (Fujiki)

« M. Hashimoto parle du Dōshū-sei, mais je pense que c'est inutile de se faire compétition. Il veut entrer en concurrence avec Tokyo en ralliant d'autres départements autour d'Osaka. » (Sone)

« Au sujet de la discussion sur le Dōshū-sei, je dirais que le Kansai n'est pas homogène; c'est un tout, composé de plusieurs éléments uniques (Kansai wa hitotsu de wa naku, hitotsu hitotsu da 関西は一つではなく、一つ一つだ). C'est une question d'équilibre. Il y a des choses à améliorer, bien entendu. On dit que le département d'Osaka et la ville d'Osaka ne s'entendent pas bien, mais contrairement à ce qu'on pense, ce n'est pas une question de sentiments. La nature de leurs tâches est différente. » (Ōtsuki)

« L'idée du Kansai-shū? Je crois que c'est une blague. Ce sont les balivernes du gouverneur Hashimoto. J'aimerais que le Kansai reste tel quel. On n'a pas besoin d'un Kansai-shū. Il ne faut pas laisser l'État politiser les relations entre les régions. » (Muramoto)

« Quant à la discussion sur l'introduction du Kansai-shū, il ne faut pas la voir comme si on cherchait la libération de la zone du Kansai. [...] Les entreprises

*du Kansai en général supportent l'idée du Kansai-shū simplement pour diminuer leurs impôts. » (Tomita)*

*« Personnellement, je suis d'accord avec l'idée du dōshū-sei si chaque région a la chance de s'améliorer par une saine émulation. Je n'ai pas de sentiment de rivalité envers les autres régions, comme le Kantō. Je ne pense pas que les humains sont fondamentalement différents d'une région à l'autre, mais l'environnement et les goûts le sont. Quand la compagnie a fusionné avec une autre compagnie, nous avons réduit le nombre de voitures appartenant au bureau de Tokyo, mais on ne pouvait pas le faire au Kansai, parce qu'on couvre une grande superficie et on ne pourrait pas partager les voitures avec d'autres employés. Au Kantō, la compagnie fait affaires principalement à l'intérieur des 23 arrondissements de Tokyo et les départements qui l'entourent; donc ils n'ont pas besoin de se déplacer énormément. C'est la différence. » (Noto)*

*« On ne sait pas si on parle de Kansai-shū ou de Kinki-shū, mais M. Hashimoto prévoit de faire d'Osaka la capitale. Le problème, c'est que sa planification semble vague. L'idée du Kansai-shū n'est pas mal vue, mais ce n'est pas encore très concret. » (Yoshihara)*

*« J'ai déjà entendu le mot dōshū-sei en lien avec le gouverneur Hashimoto, mais je n'ai pas l'impression que ça me concerne. Ils parlent de la fusion budgétaire entre la ville d'Osaka et le département d'Osaka. Si le but est de s'orienter vers un monde meilleur, ça m'est égal de changer la structure administrative. » (Tsutsumi)*

*« Diverses personnes proposent de nouveaux programmes administratifs régionaux comme le dōshū-sei pour résoudre le problème de concentration à Tokyo. On parle de la création d'une plus grande entité qui pourrait gérer de plus gros budgets, mais je pense qu'il est difficile de stimuler la consommation simplement en regroupant les unités administratives. [...] Cependant, on ne peut pas agir comme s'il s'agissait du problème des autres. Notre compagnie se trouve aussi dans une situation où il faut penser à un réaménagement. » (Yasumoto)*

*« Osaka doit faire des efforts, mais ça a l'air difficile. Osaka est de moins en moins impliquée dans l'échange d'information économique. Mais dans cette tendance de concentration unipolaire à Tokyo, c'est Kyoto qui est vraiment à l'antithèse. En fait, Kyoto avait sa propre place boursière (京都証券取引所), mais elle a été supprimée. Maintenant, il y a de moins en moins d'actions à la bourse d'Osaka (大証). Avec l'avancement des technologies de l'information comme l'Internet, il n'y a plus de raison de diviser les tâches entre Tokyo et Osaka; on concentre alors de plus en plus les actions à Tokyo. [...]Après la fermeture de la bourse de Kyoto, les entreprises doivent tenir leurs conférences de presse à Kitahama dans la ville d'Osaka, là où se trouve la bourse*

*la plus proche. Les entreprises de Kyoto doivent se rendre à Osaka pour transmettre leurs communiqués afin d'assumer leur obligation d'information. [...] C'est une personne importante, comme le président, qui est envoyé à Osaka, pendant qu'une personne moins importante tient la conférence de presse à Kyoto. C'est la prémisse de l'avancement de la concentration unipolaire à Tokyo.» (Fujiki)*

*« Dans l'idée du dōshū-sei, il apparaît qu'Osaka veut prendre l'initiative et diriger tout; c'est ce que Kyoto n'accepte pas. On ne mérite pas ce genre de traitement. La ville de Kyoto est tout aussi et même plus importante qu'Osaka, mais moins imposante au niveau de la démographie. Si on passe au vote, c'est la population d'Osaka qui a le gros bout du bâton. Ce projet est l'idée du Kankeiren (la Fédération économique du Kansai). Le Kankeiren est en fait une organisation d'Osaka. Dans l'optique d'un vrai régionalisme ou d'une réelle décentralisation, ce projet de dōshū-sei, ce n'est pas sérieux! » (Fujiki)*

*« Le projet de Dōshū-sei peut prendre deux directions. L'une veut donner le pouvoir aux régions, et l'autre veut diminuer les budgets nationaux en imposant des responsabilités aux régions au nom de l'efficacité. On n'a pas besoin d'effacer les traits régionaux ou de fusionner des unités administratives régionales au nom de l'efficacité. Il est déjà tellement facile de se déplacer d'une région à l'autre. Cependant, les gens veulent habiter là où ils se sentent bien. Le plus grand facteur de choix est leur familiarité avec un endroit en particulier. C'est pour cela que les gens accordent toujours de l'importance à leur lieu d'origine. » (Iwakura)*

*« Je pense que la centralisation d'aujourd'hui a commencé par le sankinkōtai du bakufu. On ne parle souvent des conséquences, telles que le déclin d'Osaka, mais on oublie que c'est causé par les politiques économiques du gouvernement. On dit qu'Osaka est responsable de ces conséquences, mais ce sont les grandes banques et le monde économique qui ont délaissé Osaka. Le gouvernement et le monde économique déplorent le déclin d'Osaka, mais ils ne comprennent pas qu'ils ont une part de responsabilité dans ce phénomène. J'espère que d'autres concepts, comme le fédéralisme ou la république, viendront empêcher la centralisation. » (Sasaki)*

## Conclusion

Nous avons vu les nombreuses propositions des différents acteurs pour le *dōshū-sei* et les politiques qui en ont découlé. C'est dans le contexte de la concentration à Tokyo et de la résistance à cette dernière qu'est né le Kansai d'aujourd'hui autour d'Osaka, de Kobe et de Kyoto. Il y a longtemps, le terme Kansai signifiait « l'ouest de la barrière », en opposition au Kanto, « l'est de la barrière ». Aujourd'hui, en opposition à la concentration à Tokyo, les gens de cette région, aussi appelée Kinki, produisent une nouvelle narration qui fait évoluer le concept du Kansai en réinterprétant les faits symboliques et historiques de la région, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Dans ce processus, ils projettent une image différente, distincte. Le terme « Kansai » ne désigne plus seulement une délimitation géographique, mais aussi une conscience à la fois collective et hétérogène.

Sur ce point, nous trouvons qu'il y a certaines disparités dans la *japonisation* des Japonais à partir de l'ère Meiji. Le maintien des langues régionales en est un indice. Dans le cas du Kansai-ben, l'exemple du psychanalyste et professeur émérite de l'Université de Kyoto<sup>388</sup> Kawai Hayao est éloquent : même après avoir été embauché par le ministère de la Culture et reconnu pour son ouvrage intitulé *L'identité des Japonais*<sup>389</sup>, il a continué de s'exprimer en Kansai-ben et à éprouver de la difficulté à travailler avec les bureaucrates « têtus » de Tokyo (Umesao, Tsurumi et Kawai 1998).

Kawai Hayao s'est aussi distingué dans son poste à l'Agence japonaise des affaires culturelles. Pour son concours des arts, l'Agence japonaise des affaires culturelles reconnaît la participation de certaines œuvres de théâtre provenant seulement de deux régions qu'elle classe comme suit : le Kanto (Tokyo et ses environs) et le Kansai (la ville d'Ōtsu dans le département de Shiga, ainsi que les villes de Kyoto, Osaka, Kobe, Nara et Wakayama, et leurs environs). Le

---

<sup>388</sup> Nous avons observé la rivalité entre l'Ouest et l'Est chez les intellectuels formés à l'Université de Kyoto, considérée comme la meilleure université du Japon dans le domaine des sciences sociales, et à l'Université de Tokyo, considéré comme la meilleure université du Japon dans le domaine des sciences pures. Les philosophes de Kyoto (Kyoto *gakuha*) sont beaucoup étudiés tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du Japon pour leurs pensées particulières.

<sup>389</sup> Befu (2001) mentionne que Kawai Hayao et Nakazawa Shin'ichi ont publié, entre 1996 et 1998, treize volumes sur les Nihonjinron contemporains avec la maison d'édition Iwanami Shoten, le premier éditeur académique. Ces derniers couvrent des sujets tels que l'identité japonaise, la famille et le genre, les établissements scolaires, la religion et les sciences.



conte de Katsura, *Ōsaka Resistansu (La Résistance d'Osaka)*, qui couronnait une série de 125 rakugo créatifs, a reçu le Grand Prix de la catégorie Kansai du 58<sup>e</sup> concours des arts de l'Agence. Une des raisons pour lesquelles il s'est vu décerner un prix est le lancement du projet de *Kansai genki bunkaken kōsō* 関西元気文化圏構想 (le projet de valorisation de la zone culturelle du Kansai) cette même année, sous la direction de Kawai Hayao<sup>390</sup>, le directeur général<sup>391</sup> de l'Agence japonaise des affaires culturelles.

De nos jours, la politique, l'économie et la culture sont beaucoup trop concentrées à Tokyo. En conséquence, on ne considère plus la force intérieure qui habite des gens des différentes régions. Si on mettait l'accent sur cette force, le Japon ne s'en porterait que mieux. En gardant ce principe en tête, je suis persuadé qu'il faut commencer par le Kansai, cette région qui possède une histoire et une culture déjà établie. C'est l'endroit idéal pour exprimer cette force intérieure. Ce faisant, nous feront rayonner cette vitalité et cette force intérieure, non seulement dans tout le pays, mais dans le monde entier. (Kawai 2003)<sup>392</sup>

L'Agence a valorisé la réussite de ce conte puisqu'elle considérait que sa création mettait en valeur la culture d'Osaka. Umesao Tadao, un anthropologue qui s'est penché sur les notions de culture, de civilisation et de culturalisme, est considéré comme l'un des producteurs des *Nihonjinron* (Morris-Suzuki 1995). Si l'on accepte cette classification, il est étonnant de voir qu'il recommande d'établir un gouvernement au Kansai. En 1997, dans le cadre du symposium intitulé *Kansai comme ville mondiale*<sup>393</sup> (*Sekai toshi Kansai*), il critiquait la concentration du pouvoir à Tokyo : « *Le gouvernement à Tokyo ne veut pas considérer le reste du Japon; il refuse catégoriquement d'admettre que le Kansai soit capable de bâtir quelque chose de supérieur à Tokyo* »<sup>394</sup>. Dans ce contexte, il parlait de la séparation du Kansai de l'État-nation japonais

---

<sup>390</sup> Psychiatre reconnu pour avoir introduit les principes de la psychologie occidentale dans la culture japonaise; il a travaillé plusieurs années pour le Nichibunken.

<sup>391</sup> Après la démission de Kawai Hayao en raison d'un AVC, en 2007, c'est maintenant l'anthropologue Aoki Tamotsu qui assume la position.

<sup>392</sup> Traduction libre de l'original japonais.

<sup>393</sup> Traduction libre.

<sup>394</sup> Umesao parlait aussi de failles dans le système de redistribution des sommes générées par les impôts. En effet, le Kansai ne reçoit que 20 % des sommes perçues sur ses propres revenus. Umesao qualifie cette structure de

(*nihon kokka*). Pour ce faire, il utilise Sekigahara comme frontière pour délimiter ce qu'il appelle l'État de l'Est (*Azuma kokka* 東国家) et l'État de Yamato (*Yamato kokka* 大和国家) à l'ouest. Pour lui, même si ce changement s'avère difficile à effectuer, il serait toujours mieux que d'être exploité par Tokyo. Il prétend aussi que pour survivre dans ce contexte, ce *Yamato kokka* (c'est-à-dire le Kansai) devra s'appuyer sur ses relations internationales.

Le régionalisme au Japon revendique toujours la décentralisation du système politique centralisé instauré après la Restauration de Meiji; c'est par cette seule voie, affirment ses défenseurs, que les intérêts locaux peuvent se manifester. Le gouvernement japonais et plusieurs intellectuels insistent sur l'homogénéité culturelle du pays, et ce malgré son hétérogénéité évidente, tentant ainsi de promouvoir cette homogénéité et dans le but de créer une distance idéologique avec l'Occident. Pour traiter du régionalisme au Japon, il apparaît donc important de chercher et d'explorer les discours sur les régions qui en général demeurent cachés au nom de l'homogénéité culturelle.

Durant mes entrevues, les Kansaiens ont répété la phrase « Kansai wa hitotsu hitotsu 関西は一つ一つ »; il s'agit ici d'un jeu de mots. « Hitotsu » signifie « uni » ou « ne faire qu'un » tandis que « hitotsu-hitotsu » signifie « plusieurs parties distinctes ». En japonais, on a donc l'impression que l'interlocuteur s'apprête à dire que le Kansai est uni, jusqu'à ce qu'il répète le mot « hitotsu » pour nous faire comprendre que c'est tout l'inverse et que le Kansai est en fait composé de plusieurs éléments uniques. Cette forme de résistance au discours sur l'homogénéité s'inscrit dans une démarche de type « antithèse », telle que proposé par Oda Sakunosuke dans *Niryū bunraku ron (Théorie de Bunraku de second ordre)* (1946). Cette résistance aux tendances homogénéisantes est foncièrement ancrée dans le discours des Kansaiens.

---

colonialiste. Pour lui, le processus d'établissement de l'aéroport international de Kansai est symbolique : le gouvernement de Tokyo a construit l'aéroport de Narita et celui de Haneda entièrement avec le budget national, tandis qu'il ne voulait pas supporter les coûts de l'aéroport international de Kansai. La construction de ce dernier a donc dû dépendre principalement du secteur privé.

## Épilogue

[...] global processes are at least partly embedded in national territories; such a focus introduces new variables in current conceptions about economic globalization and the shrinking regulatory role of the state. The duality national versus global suggests two mutually exclusive spaces—where one begins the other ends. [...] In this process there is a partial, often highly specialized denationalizing of what has historically been constructed as national, *pace* its many diverse meanings. [...] In my reading, both Osaka and Tokyo still have a lot of switching ahead to transfer the knowledge built on their industrial past into a “knowledge” economy. [...] I find in my research that one critical variable is economic diversity. [...] But the massive diversified industrial economies in Tokyo’s past, and to a lesser extent its present, and in Osaka today as in the past, signal a complex economic future. (Sassen 2006)

Pendant la rédaction de ma thèse, d’abord, Kawai Hayao, originaire de Sasayama (départ. Hyogo), est décédé le 19 juillet 2007. Umesao Tadao 梅棹忠夫, natif de Kyoto, est décédé le 3 juillet 2010. L’ont suivi les écrivains Komatsu Sakyō 小松左京, homme d’Osaka, le 26 juillet 2011 et Fujimoto Giichi 藤本義一, originaire de Sakai (départ. Osaka) le 30 octobre 2012.

Dans les années 1980, à l’époque où les Nihonjinron prospéraient, on a publié un livre peu connu parmi les universitaires occidentaux : *La culture du néanmoins : la structure de pensée des gens du Kansai* (*Kedo no bunka : Kansai-jin no ishiki kōzō* けどの文化：関西人の意識構造). Ce livre édité par l’écrivain Haruki Kazuo a été créé à partir de textes d’écrivains reconnus au Japon qui ont choisi de demeurer dans la région du Kansai. Parmi eux, l’écrivain Haitani Kenjirō 灰谷健次郎 (1934-2006)<sup>395</sup>, disait que la reconnaissance du dialecte du Kansai ailleurs au Japon est due, en grande partie, aux œuvres des auteurs de la région. Une des écrivaines qui a contribué à cet ouvrage, Tanabe Seiko 田辺聖子, insistait récemment dans le *Journal Mainichi Shinbun* (2008-09-28) sur l’importance de résister à l’effet centralisateur et de s’efforcer à rester au Kansai (*kodawari* こだわり), bien qu’il soit techniquement possible d’écrire des romans, peu importe où on se trouve. Pour elle, habiter ailleurs qu’au Kansai signifierait une coupure avec son essence d’écrivaine. Puis, elle souligne que la littérature ne cesse de fleurir au Kansai bien qu’on parle de temps difficile pour le Kansai sur le plan économique. À ses yeux,

---

<sup>395</sup> Connu pour son ouvrage *A Rabbit's Eyes* (*Usagi no me* 兎の眼) publié en 1974.

cette situation est moins grave qu'à l'époque de la Seconde Guerre mondiale. On voit qu'elle détache Osaka de l'image de capitale économique. Elle a été interrogée ensuite au sujet de l'image d'Osaka créée par les médias de masse portant seulement sur les humoristes de Yoshimoto, le plat de takoyaki et les Hanshin Tigers. Elle ne s'en fait pas beaucoup pour cela, mais effectivement il y a des gens qui essaient de produire une nouvelle narration à ce sujet. Par exemple, Kizugawa Kei 木津川計, rédacteur en chef du magazine *Kamikata geinō*, a analysé la décision de Takeda Pharmaceutical Company de choisir Kanagawa plutôt qu'Osaka, sa ville d'origine, pour la construction de son centre de recherche, même si Kanagawa n'offrait que 2 milliards de yens alors qu'Osaka offrait 50 milliards de yens. Kizugawa (2006) souligne les éléments d'attrait de la ville. Il parle de l'amélioration du *toshi-kaku*, la dignité de la ville<sup>396</sup>, qui est en relation étroite avec l'attrait de celle-ci. Il propose de voir Osaka comme une ville modeste de culture (文化の含羞都市). Cette image du Kansai, le *toshi-kaku*, est une image créée dans le contexte de la concentration à Tokyo pour laquelle Kizugawa essaie de proposer un modèle différent. Sur le plan plus pratique, Sasaki Masayuki, de l'Université de la ville d'Osaka, propose l'idée de la « Creative City » qui met l'accent sur la créativité de la ville sur les plans culturels et industriels, plutôt que sur les données économiques (2007). En 2008, des chercheurs du Kansai dans le domaine des sciences humaines ont publié un livre intitulé *Création du Kansai (Kansai wo sozō suru 関西を創造する)*, édité par Senda Minoru, professeur au Nichibunken (International Research Center for Japanese Studies). En 2009, le groupe de recherche sur l'activation du Kansai (Kansai kasseika kenkyūkai 関西活性化研究会) publie les livres intitulés *Le Potentiel du Kansai (Kansai no potensharu 関西のポテンシャル)*, *Vers le Kansai autonome (Jiritsu suru Kansai e 自立する関西へ)*, puis *La théorie de l'économie du*

---

<sup>396</sup> Les qualificatifs utilisés par Kizugawa Kei pour décrire le caractère de la ville d'Osaka à travers les années (1986; 2006):

Les années 1960 : la ville de caractère (ど根性都市)

Les années 1970 : la ville avare (Pourquoi la qualité de la ville est-elle en déclin?) (「どケチ都市」／大阪の都市格はなぜ転落したのか).

Les années 1980 : la ville du crime (犯罪都市 :大阪の都市格はなぜ転落したのか)

Les années 1990 : la ville sans pudeur (「破廉恥都市」)

Aujourd'hui : Quitter l'« Osaka mélancolique » (Le plan du 21<sup>e</sup> siècle.) (「憂愁都市大阪からの出発」／21世紀の大阪構想.)

*Kansai* (*Kansai keizai ron* 関西経済論) en 2010. Ces propositions pour l'activation du Kansai servent de moteur à la région et contribuent à alimenter une nouvelle narration à son sujet.

## Les extraits d'entrevue suivants brossent un portrait de la situation présente au Kansai, raconté par les Kansaiens contemporains.

**M. Yasumoto** : Directeur de NTT Data Kansai.  
**M. Fujiki** : Éditeur du journal Kyoto Shimbun  
**M. Noto** : Employé de Kawashima Orimono Selkon, une compagnie de textile de Kyoto.  
**M. Masagaki** : Chargé de cours spécialisé en gestion.  
**M. Mikami** : Animateur de radio sur la chaîne Radio Kansai.  
**M. Yoshimura** : Grand maître du *shigin*<sup>397</sup>.  
**M. Ōtsuki** : Recteur de l'Université Hannan  
**M. Mori** : Directeur de Kawashima Orimono SELKON, une compagnie textile de Kyoto.  
**M. Dohman** : Président de la compagnie Oliver, spécialisée dans les sauces.  
**M. Kato** : Journaliste au journal Kobe shinbun.  
**M. Yamaguchi** : Directeur général du Toei studio co. ltd. à Kyoto.  
**M. Ietsugu** : Président de la compagnie pharmaceutique Sysmex (KCCI).  
**M. Iwakura** : Directeur d'une section de la compagnie Shima Seiki.

\* Le profil complet de chaque participant est disponible à l'annexe 4.2.

### 1. Problème de la concentration unipolaire à Tokyo

*« Le Kansai se porte mal parce qu'il y a de moins en moins de consommation. Les gens parlent d'aller à Tokyo pour régler le problème, mais il est certain qu'il y aura une grande baisse de la consommation là-bas aussi éventuellement. Si le but est d'aller à Tokyo pour profiter d'un plus grand marché, les gens vont éventuellement se tourner vers le marché global. Malgré tout, je comprends pourquoi beaucoup de compagnies ont dû se résigner à aller à Tokyo. »* (Yasumoto)

*« Je n'avais tout simplement pas envie d'y (Tokyo) aller. Pourtant, une fois arrivé là-bas, et après avoir fait un voyage d'affaires à l'étranger, j'ai compris que peu importe où l'on vit, que ce soit au Japon ou à l'étranger, on peut arriver à communiquer, même si la langue est différente. »* (Noto)

### 2. Perception des Kansaiens sur la concentration unipolaire à Tokyo

*« Bien que Tokyo se veuille le centre du commerce, il ne produit rien concrètement. C'est l'endroit où se valident les affaires, rien de plus. On ne peut pas appeler ça une "culture" à part entière. Les marchandises continuent d'être produites au Kansai. »* (Masagaki)

*« Selon les informations les plus récentes, la situation des PME est plus difficile à Tokyo qu'à Osaka. Le nombre de PME de l'arrondissement Ōta-ku (région de Tokyo) a diminué de 28 %*

---

<sup>397</sup> Un art sous forme de poésie chantée surtout développé depuis l'époque Tokugawa.

*en dix ans, et ceci sans compter les effets de la crise financière de l'automne 2008 causée par les subprimes. Dans notre pays, j'ai remarqué que la situation est très différente d'une ville à l'autre. Le simple fait d'avoir pensé, en regardant ces chiffres, que la situation de nos PME à Osaka n'était pas si mauvaise prouve que j'ai une appartenance au Kansai. C'est un peu fou de penser comme ça au moment de discussions sur l'industrie du Japon à l'échelle nationale. » (Ôtsuki)*

*« Quand je discute avec des gens d'entreprises, j'ai l'impression que l'origine des sciences, des arts et de la technologie, ce qu'on appelle le "mono zukuri", se trouve au Kansai. À Tokyo, il n'y a que les sièges sociaux et les départements administratifs, bref on ne fait que de la négociation là-bas. Un bon exemple de ça est la structure d'acier de la nouvelle tour de radiodiffusion, Tokyo Sky Tree, qui sera inaugurée en 2012. Elle est fabriquée à Itami-shi dans le département d'Osaka<sup>398</sup>. En plus, beaucoup de chercheurs nobélisés ont des liens avec le Kansai. » (Mikami)*

*« Dans le monde artistique, pour devenir populaire à l'échelle nationale, il faut aller à Edo, ou si vous préférez, à Tokyo, même si on est déjà très connu au Kamigata, ou si vous préférez, au Kansai. Mais, ça crée plus de compétition à Tokyo. Il n'y a pas que des aspects positifs dans un transfert à Tokyo. Dans le monde artistique traditionnel, il y a quand même des jeunes qui veulent poursuivre leurs métiers au Kansai puisque les traditions sont originaires du Kamigata. » (Yoshimura)*

*« Sur le sujet de l'avancement de la concentration unipolaire à Tokyo, ce qui est arrivé en réalité dans les émissions de télévision, c'est une kansaïnisation ou plutôt une osakanisation de ces dernières. Par le biais de la concentration, Tokyo s'est emparé du style kansaïen pour créer ses émissions de divertissements. Grâce à cela, il y a peu d'émissions qui ne sont pas du style du Kansai. En fait, c'est le même phénomène qu'à l'époque où tous les restaurants de Tokyo qui se mettaient à servir de plats du style Kamigata, donc du Kansai. C'est le cas pour tout ce qui est haut de gamme à Tokyo. L'humour et le divertissement dans le Japon actuel sont dominés par Osaka. [...] Le pouvoir économique est à Tokyo, mais Tokyo ne produit pas beaucoup de choses par elle-même. Dans notre industrie de divertissement, tout est coloré par la culture kansaïenne. » (Matsumoto)*

### **3. Résistance**

*« On me demande souvent pourquoi je ne transfère pas ma compagnie à Tokyo. C'est assez étrange comme question, parce qu'elle me force à expliquer quelque chose qui est évident pour moi : c'est que notre compagnie a été créée et s'est développée ici. C'est fondamentalement naturel de désirer rester sur sa terre natale. [...] Le Japon est en train de s'affaïsser, mais ce n'est pas le cas pour les entreprises du Kansai. Nous ne dépendons pas des bureaucrates, parce qu'on ne se contente pas des restants; nous créons notre propre modèle d'affaires; nous vivons*

---

<sup>398</sup> C'est Andō Tadao, célèbre architecte d'Osaka, qui assume le rôle de directeur du projet avec le sculpteur Sumikawa Kiichi.

*par nos propres moyens et nous avons notre propre identité. C'est comme ça que nos entreprises ont pu créer leurs propres marques. » (Ietsugu)*

*« L'épuisement des régions est très visible depuis 2000. On sentait déjà l'affaiblissement des régions pendant l'époque de la Haute Croissance, mais ce n'était pas comme aujourd'hui. À l'époque, l'affaiblissement a sans doute été limité dû à l'implantation d'usines dans les régions... En fait, on dit que Kyoto est une ville qui pourrait survivre seulement grâce au tourisme, mais je trouve que c'est une pensée de paysan. Ça signifierait de dépendre de l'héritage du passé et non d'en créer un pour le futur. [...] Kyoto ne tire pas sa force de son économie, du **hardware**, mais plutôt de sa culture, le **software**. Kyoto s'accommode de l'état économique actuel, tandis qu'Osaka voudrait s'insérer davantage dans l'économie du pays; c'est ce qui différencie les deux villes. [...] Notre journal essaie d'éviter l'expression "ancienne capitale". Ceux qui utilisent ce terme ne réfléchissent tout simplement pas. Kyoto n'est pas "ancienne" ; ses habitants sont actifs et pleins de vie. » (Fujiki)*

*« Les compagnies qui sont insérées sur le marché global telles que Shimadzu et Kyocera ne se déplacent pas, car elles estiment important de rester à Kyoto. Même Nintendo a préféré faire venir son nouveau président de Tokyo (Iwata Satoru, originaire de Hokkaido) plutôt que de quitter Kyoto. [...] Les compagnies se déplacent à Tokyo uniquement pour des raisons économiques et non pour l'attrait de la ville. Kyoto offre tous les services et il va sans dire que ses habitants n'ont aucun sentiment d'admiration pour Tokyo. Je ne comprends pas pourquoi on encourage à ce point la concentration unipolaire à Tokyo. Certaines entreprises japonaises se sentent peut-être obligées de se concentrer à Tokyo parce qu'elles ne sont pas encore devenues de véritables entreprises internationales. [...] Autrement dit, ça démontre qu'elles ne sont pas capables de faire des affaires sans dépendre directement du grand marché de Tokyo. » (Fujiki)*

#### **4. Convictions**

*« On a tendance à vouloir uniformiser et standardiser la langue, mais ce n'est pas correct. Le plus grand défaut de la centralisation est justement d'essayer de contrôler. Il ne faut pas essayer de contrôler l'incontrôlable. Plus on essaie d'uniformiser, plus on crée des contradictions et des problèmes. » (Sasaki)*

*« Il y a deux types d'entreprises à Kyoto. La première est en bonne santé parce qu'elle a réussi à appliquer ses connaissances traditionnelles aux besoins d'aujourd'hui. On peut nommer en exemple Nintendo qui fabriquait traditionnellement des cartes à jouer, Dainihon Screen qui imprimait traditionnellement des motifs sur les kimonos, Murata kikai qui fabriquait traditionnellement des machines textiles. Il y a aussi Kyocera, Rohm et bien d'autres. Le deuxième type d'entreprises n'a pas réussi à évoluer dans ce sens. Elles utilisent le label "Kyoto" comme référence commerciale, mais ce n'est pas toujours un gage de qualité. La vraie réussite de Kyoto est la conversion de ses industries traditionnelles. Notre compagnie a appliqué ses techniques de textile traditionnelles au domaine de la décoration d'intérieur après la Restauration de Meiji. Dernièrement, nous sommes entrés dans le domaine de l'automobile*



*avec la fabrication de textile utilisé à l'intérieur des voitures. En général, le marché « traditionnel » prend inévitablement de moins en moins de place. » (Mori)*

*« Se forger une culture n'est pas chose facile. Mais comme avec toute corvée difficile et ennuyeuse, c'est le résultat, une fois la tâche accomplie, qui nous emplit d'un sentiment de fierté. C'est ça la culture. Le chaos est essentiel à la création. Les situations chaotiques sont les sources de la culture. C'est ce qui manque aux langues standardisées, faciles et efficaces, comme l'espéranto. » (Dohman)*

*« Un produit qui se vend en masse à Tokyo n'est en rien un gage de qualité. Il se peut que ce ne soit qu'un produit de mauvaise qualité, mais bon marché. [...] Les nouvelles locales diffusées par Tokyo ne nous apprennent rien. Elles ne suscitent pas notre sympathie parce qu'elles ne sont pas écrites sur place. Il n'y a pas d'âme dans ce type d'article. L'époque de la concentration de l'information à Tokyo tire à sa fin, entre autres en raison du développement de l'Internet. Les gens deviennent plus sélectifs et détectent mieux l'information dont ils ont besoin. » (Kato)*

## **5. Réponses**

*« Aujourd'hui, on ne peut pas éviter les problèmes causés par la concentration unipolaire à Tokyo dans le domaine de la télévision et de la presse, mais l'Internet change peu à peu cette situation. L'internet nous donne la possibilité de diffuser l'information et d'être connectés en utilisant notre langage local et notre propre voix. Faire venir les gens jusqu'ici reste encore un problème, mais au moins, on peut envoyer des informations sans passer par Tokyo. Certaines industries régionales moins reconnues auparavant peuvent maintenant recevoir des commandes des autres régions et leur expédier les produits directement. Mais comme le gouvernement concentre tout à Tokyo, et même si on s'efforce de renverser la situation, par exemple en collaborant avec des unités administratives régionales, on doit toujours attendre les décisions du centre administratif de notre compagnie à Tokyo et celui-ci du gouvernement central. Dans la structure de notre compagnie, c'est comme si notre studio n'était que l'usine de fabrication de la compagnie. Comment survivre à cette situation? De notre côté, on essaie d'attirer une clientèle de l'extérieur du Japon. » (Yamaguchi)*

*« On a déjà vécu un grand exode rural vers Osaka à l'époque où on l'appelait la "Manchester de l'Orient nippon". À l'époque, les gens étaient même fiers des gaz de combustion qui recouvrait la ville. Mais cette concentration à Osaka n'était pas bonne non plus. Je crois que c'est mieux de disséminer dans les régions, surtout pour le mono zukuri, la créativité pour produire. [...] On a conclu qu'il n'était plus nécessaire d'envisager le déplacement de la compagnie, ni à Osaka ni à Tokyo. On a plutôt décidé de faire affaire directement avec d'autres pays et de bonifier nos aménagements pour mieux accueillir nos clients étrangers. Dans ces circonstances, ce n'est pas nécessaire de se déplacer à Tokyo; d'ici ou de là-bas, la distance avec le client est la même. Par conséquent, on n'accorde pas d'importance à notre classement dans le Japon. [...] Au lieu de nous déplacer pour rencontrer nos clients à Tokyo, on a décidé d'investir dans notre région pour qu'ils puissent venir plus facilement. [...] Il faut prendre soin*

*de la région et, bien sûr, de ses habitants. En y réfléchissant bien, la compagnie est à l'origine de très belles choses dans la région. Ce serait dommage de mettre un frein à cette contribution mutuelle. » (Iwakura)*

*« Plus l'idée populaire qui veut qu'on puisse habiter n'importe où sans problème sera répandue, plus les gens vont se déraciner. Et ils ne quitteront pas seulement les régions, ils quitteront aussi le Japon. C'est pourquoi je veux que les compagnies du Kansai restent au Kansai. Je veux qu'elles restent des compagnies d'Osaka, des compagnies de Kobe, et des compagnies de Kyoto, plutôt que seulement des compagnies nipponnes. Il faut en finir avec l'idée de la marque "nippon" »! (Mikami)*

## Bibliographie

- Abélès, Marc. 1990. De l'Éthiopie à l'Yonne : Liens personnels et politique locale. *Espaces Temps*. 43 (44): 25-30.
- . 2005. *Anthropologie de l'État*. Payot.
- Agnew, John A. 1990. Les lieux contre la sociologie politique. *Espaces Temps*. 43/44: 87-94.
- Akamatsu, Keisuke (赤松啓介). 2004. *Yobai no minzokugaku ; Yobai no seiairon* (夜這いの民俗学・夜這いの性愛論). Tokyo: Chikuma Shobō (筑摩書房).
- Akasaka, Norio (赤坂憲雄). 2000. *Tōzai nanboku kō : ikutsumo no Nihon e* (東西／南北考 : いくつもの日本へ). Tokyo: Iwanami Shoten (岩波書店).
- Alonso, Ana Maria. 1994. The politics of space, time and substance: State formation, nationalism, and Ethnicity. *Annual Review of Anthropology*. 23: 379-405.
- Amakawa, Akira. 1987. « The Making of the Postwar Local Government System », dans *Democratizing Japan : the allied occupation*, R. E. Ward, Y. Sakamoto, S. Nihon Gakujutsu, S. Joint Committee on Japanese et C. Social Science Research [éds.]. Honolulu: University of Hawaii Press.
- (天川晃). 2001. « Tokubetsu shi sei wo meguru daitoshi to ken no taikō –Yokohama shi to Kanagawa ken wo chūshin to shite (特別市制をめぐる大都市と県の対抗—横浜市と神奈川県を中心として) », dans *Chiiki kara minaosu senryō kaikaku : sengo chihō seiji no renzoku to hirenzoku* (地域から見直す占領改革), A. Amakawa et H. Masuda [éds.]. Tokyo: Yamakawa Shuppansha (山川出版), 213-250.
- Amino, Yoshihiko (網野善彦). 1982. *Higashi to nishi no kataru nihon no rekishi* (東と西の語る日本史). 1998 éd. (講談社).
- Amino, Yoshihiko, Ueno, Chizuko, et Miyata, Noboru (網野善彦、上野千鶴子、宮田登). 1988. *Nihon ōkenron*. (春秋社)[éd.]. Tokyo: Shunjūsha.
- Amselle, Jean-Loup. 2001. *Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures*. Paris: Flammarion.
- Anderson, Benedict Richard O'Gorman. 1983. *Imagined Communities*. Paris: La Découverte.
- Aoki, Michio. [éd.] 1994. *Higashi to nishi Edo to kamigata*. Tokyo: Chuōkōron sha.

- Aoki, Tamotsu (青木保). 1999. *Nihon bunka ron no hen'yō : Sengo nihon no bunka to aidentitī* (「日本文化論」の変容：戦後日本のアイデンティティー). (中央公論社).
- Appadurai, Arjun. 2001. « Chapitre 8 La production de la localité », dans *Après le colonialisme, les conséquences culturelles de la globalisation ; Modernity at Large traduit de l'anglais (États-Unis) par Françoise Bouillot* Paris: Payot, 221-273.
- Arai, Kunio (新井久爾夫). 1979. « Nihonjin no ishiki no chiikisei (日本人の意識の地域性) », dans *Nihonjin no kenminsei : NHK zenkoku kenmin ishiki chōsa* (日本人の県民性 NHK 全国県民意識調査), N. H. K. Hōsō Yoron Chōsajo [éd.]. Tokyo: Nihon Hōsō Shuppan Kyōkai (日本放送出版協会), 12-26.
- Araki, Kuniomi (デジタル情報ネットワーク戦略と産業構造の変容). 2012. *Dejitaru jōhō nettowāku senryaku to sangyō kōzō no henka* (荒木國臣) 2000 [consulté le 24 décembre 2012]. En ligne: [http://www008.upp.so-net.ne.jp/arakuni/paper/book\\_it01.htm](http://www008.upp.so-net.ne.jp/arakuni/paper/book_it01.htm).
- Arendt, Hannah. 1968. *The origins of totalitarianism*. New York: Harcourt, Brace & World.
- Asahi Shinbun. 1986. Tōkyō shuchū no yonzensō ni shitsubō 東京集中の四全総に失望 (朝日新聞論壇). *Asahi Shinbun*, 1986-12-09.
- . 2008. Ai no tabibito : futari e. Tanizaki junichirō "tade kuu mushi" - Shiba kaname to misako (Shiba Kaname et Misako) (愛の旅人〈ふたり〉へ — 谷崎潤一郎「蓼喰う虫」 斯波要と美佐子). *Asahi Shinbun*, 05/01/2008.
- Asahishinbun Shuppan. 2012. *Daigaku rankingu 2013 nenban*. 2012. (週刊朝日進学MOOK 大学ランキング 2013年版). Tokyo: Asahishinbun Shuppan.
- Asami, Fukuashi (浅見淵). 1949. "Sasame yuki" no sekai(「細雪」の世界). *Fūsetsu* (風雪), Rokkō shuppansha (六興出版社).
- Asano, Shin'ichi, Iwasaki, Nobuhiko, et Nishimura, Takeo (浅野慎一, 岩崎信彦, 西村雄郎). 2008. *Keihanshin toshiken no jūsōteki naritachi : yunibāsarū nashonarū rōkarū* (京阪神都市圏の重層的なりたち—ユニバーサル・ナショナル・ローカル). Kyoto: Showadō (昭和堂).

- Asato, Susumu, et Doi, Naomi (安里進、土肥直美). 2011. *Okinawajin wa dokokara kitaka : Ryūkyū okinawajin no kigen to seiritu Kaiteiban* (沖縄人はどこから来たか—琉球沖縄人の起源と成立〈改訂版〉). Borderink (ボーダーインク).
- Aveline, Natacha. 2004. *Le Japon*. Paris: Belin.
- . 2007. « Urbanisme et civilisation urbaine », dans *Le Japon contemporain*, J.-M. Bouissou [éd.]. Paris: Fayard.
- Balandier, Georges. 1968. *Anthropologie politique*. 4<sup>e</sup> éd. Paris: PUF.
- Balibar, Etienne, et Wallerstein, Immanuel. 1988. *Race, nation, classe: les identités ambiguës*. La Découverte.
- Bauman, Zygmunt. 1992. Soil, Blood and Identity. *The Sociological Review*. 40 (4): 675-701.
- Baxter, James C. 1994. *The Meiji unification through the lens of Ishikawa prefecture*. Cambridge (Massachusetts): Harvard University Press.
- Bayrad-Sakai, Anne. 1994. « Iki », dans *Dictionnaire de la civilisation japonaise [sous la direction de] Augustin Berque*. [Paris]: Hazan, 231-232.
- Beaujeu-Garnier, Jacqueline, Brunet, Roger, Claval, Paul, Damette, Félix, Frémont, Armand, Lacoste, Yves, et Reynaud, Alain. 1993. Réflexion sur la région, treize ans après. *EspacesTemps*. 51/52 64-83.
- Befu, Harumi. 2001. *Hegemony of homogeneity: an anthropological analysis of "Nihonjinron"*. Melbourne: Trans Pacific Press.
- Bellah, Robert Neelly. 2003. *Imagining Japan: the Japanese tradition and its modern interpretation*. Berkeley; Los Angeles: University of California Press.
- Bernier, Bernard. 1983. L'apparition du nationalisme en Occident: Les contextes historiques. *Anthropologie et sociétés*. 7 (2): 111-129.
- . 1988. *Capitalisme, société et culture au Japon : aux origines de l'industrialisation*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal; Clergy-Pontoise France : Publications orientalistes de France.
- . 1990. La transition au Japon : le jeu des circonstances dans le passage au capitalisme. *Sociologie et sociétés*. 22 (1): 107-126.
- . 1990. Révisionnisme, japonisme, culturalisme comment expliquer le succès économique japonais? *Anthropologie et sociétés*. 14 (no 3): 21-43.

- . 2001. « De l'étiq̄ue au nationalisme et au totalitarisme chez Heidegger et Watsuji », dans *Approches critiques de la pensée japonaise du XXe siècle / Critical Readings in Twentieth Century Japanese Thought*, L. Monnet [ d.]. Montréal: La presses de l'Université de Montréal, 109-161; 530-539.
- Berque, Augustin. 1994. *La maîtrise de la ville : urbanité française, urbanité nipponne*. Paris: Editions de l'Ecole des hautes études en sciences sociales.
- Bertho, Catherine. 1980. L'invention de la Bretagne : Genèse sociale de l'un stéréotype. *Actes de la recherche en sciences sociales*. 35 (novembre 1980-25f): 45-62.
- Bestor, Theodore C., Steinhoff, Patricia G., et Lyon-Bestor, Victoria. 2003. *Doing fieldwork in Japan*. Honolulu: University of Hawaii Press.
- Bhabha, Homi K. 1990. « DissemiNation », dans *Nation and Narration*: Routledge, 291-322.
- . 1990. « Introduction : narrating the nation », dans *Nation and Narration*: Routledge, 1-7.
- Bidard, Pierre. 2003. De l'anthropologie de la nation et du nationalisme : limites et perspectives du débat en France. *Anthropologie et sociétés*. 27 (1): 185-204.
- Bienfait, Jean 1966. L'énergie électrique au Japon. *Revue de géographie de Lyon*. 41 (n 1): 61-91.
- Boudon, Raymond. 1987. « La place du désordre », dans *La place du désordre*: PUF, 191-228.
- Bouissou, Jean-Marie. 1992. « Chapitre 2: L'Occupation : la démocratisation et ses limites (1945-1925) », dans *Le Japon depuis 1945*. Paris: Armand Colin, 26-55.
- Bourdieu, Pierre. 1980. Le Nord et le Midi : contribution à une analyse de l'effet Montesquieu. *Actes de la recherche en sciences sociales*. 35 (novembre 1980-25f): 21-25.
- . 1982. « La force de présentation », dans *Ce que parler veut dire : l'économie des échanges linguistiques*. Paris: Fayard, 135-148.
- . 1991. *Langage et pouvoir symbolique*. Paris: Fayard.
- Brownlee, John S. 1997. *Japanese historians and the national myths, 1600-1945: the age of the gods and Emperor Jinmu*. Vancouver, BC; Tokyo, Japan: University of British Columbia ; University of Tokyo Press.
- BS Fuji television news. 2011. *BS Fuji television news (Sakaiya Taichi)*.
- Bunzl, Matti. 2004. Boas, Foucault, and the "Native Anthropologist": Notes toward a Neo-Boasian Anthropology. *American Anthropologist*. 106 (3): 435-442.

- Burns, Susan L. 2003. *Before the nation : Kokugaku and the imagining of community in early modern Japan*. Durham: Duke University Press.
- Calvet, Robert. 2003. *Les Japonais : histoire d'un peuple*. Paris: Armand Colin.
- Canada. External Affairs and International Trade Canada., et Canada. Japan Trade Development Division. 1990. *Regional markets : Osaka and the Kansai*. Ottawa, Ont.: External Affairs and International Trade Canada.
- Cavasin, Nathalie. 1997. Science, économie, territoire : les cités scientifiques et les technopôles au Japon, Atelier national de Reproduction des Thèses, Lille.
- Cavazza, Stefano 2002. Territoire et Identité : Une perspective italienne. *Études rurales*. juillet-décembre (163-194): 109-131.
- Certeau (de), Michel 1987. *La culture au pluriel*. 1<sup>e</sup> (1974) éd.Paris: Éditions du Seuil.
- Chambre du Commerce et de l'Industrie d'Osaka (Ōsaka Shōkō Kaigisho 大阪商工会議所). 1979. *Ōsaka Shōkō Kaigisho hyakunenshi* (大阪商工会議所百年史). T. Ido (井戸武久) [éd.].Osaka-shi: Ōsaka Shōkō Kaigisho (大阪商工会議所).
- (Ōsaka Shōkō Kaigisho 大阪商工会議所). 2012. *Sengo no Ōsaka Shōkō Kaigisho (1) Shōwa 21 - Shōwa 40* (戦後の大阪商工会議所(1) 昭和 21 年～同 40 年). Ōsaka Shōkō Kaigisho, Dernière mise à jour: 1/4/2003 2003 [consulté le 11 Nov. 2012]. En ligne: <http://www.osaka.cci.or.jp/Shoukai/Rekishi/05.html>.
- Charle, Christophe. 1980. Région et conscience régionale en France. *Actes de la recherche en sciences sociales*. 35 (novembre 1980-25f): 37-43.
- Chartier, Roger. 1980. Science sociale et découpage régional. *Actes de la recherche en sciences sociales*. 35 (1): 27-36.
- Chatterjee, Partha. 1993. *The Nation and its Fragments: Colonial and Post-Colonial Histories*. N.J. : Princeton University Press.
- Chiezō 2013 (知恵蔵 2013). 2013. *Jichitai zaisei kenzenka hō* (自治体財政健全化法). Asahi Shinbunsha, Dernière mise à jour: 15/02/2013 2013 [consulté le 20 fév. 2013]. En ligne: <http://kotobank.jp/dictionary/chiezo/>.
- Choay, Françoise. 2006. *Pour une anthropologie de l'espace*. Seuil.
- Clifford, James. 1988. *The predicament of culture: twentieth-century ethnography, literature, and art*. Harvard University Press.

- Cohen, Ronald, et Service, Elman Rogers. 1978. « Origins of the state: the anthropology of political evolution ». Philadelphia: Institut for the Study of Human Issues.
- Cooper, J.M. . 1947. Anthropology in the United States during 1936-1945. *Société des Americanistes de Paris Journal*. 36: 1-14.
- Council, Japan Arts (Nihon geijutsu bunka shinkōkai 日本芸術文化振興会). 2013. *Ningyō jōruri bunraku: bunraku heno izanai 2004* [consulté le 6 janvier 2013]. En ligne: <http://www2.ntj.jac.go.jp/unesco/bunraku/jp/>.
- Cox, Kevin R. 1990. Classes, localisation et territoire. *EspacesTemps*. 43/44: 95-102.
- Danielle, Juteau. 1994. « Multiculturalisme, interculturalisme et production de la nation », dans *Qu'est-ce que la recherche interculturelle? V.3. Ethnicisation des rapports sociaux. Racismes, nationalismes, ethnicismes et culturalismes*, M. Fourier et G. Vermès [éds.]. Paris : École normale supérieure de Fontenay ; St-Cloud: L'Harmattan, 55-72.
- Dean, Meryll. 2002. *Japanese legal system*. London: Cavendish Pub.
- Deblock, Christian. 2005. Régionalisme économique et mondialisation: que nous apprennent les théories? *Cahier de recherche - CEIM 05-07 Continentalisation*. Octobre 2005.
- Delplanque, Marc. 2009. *Le Japon résigné : la non-résistance au changement fait sa force*. Paris: L'Harmattan.
- Denda, Isao (伝田 功). 1977. Yanagida Kunio to chihōshugi (On the Regionalism of Kunio Yanagida) (柳田 國男と地方主義). *Shiga daigaku keizaigakubu (Shiga University faculty of Economics) fuzoku shiryōkenkyū kiyō*. 03: 20-60.
- Denoon, Donald, Hudson, Mark, McCormack, Gavan, et Morris-Suzuki, Tessa. 2001. *Multicultural Japan : palaeolithic to postmodern*. New York: Cambridge University Press.
- Département d'Osaka (Ōsakafu 大阪府). *Naniwano keizai dēta 2006 nenban (なにわの経済データ 2006 年版)* 2006 [consulté le 7 septembre 2008]. En ligne: <http://www.pref.osaka.jp/aid/sangyou/naniwa.html>.
- (Ōsakafu 大阪府). *Naniwano keizai dēta 2008 nenban (なにわの経済データ 2008 年版)* 2008 [consulté le 7 septembre 2008]. En ligne: <http://www.pref.osaka.jp/aid/naniwa/naniwa2008/naniwa2008.html>.



- Département d'Osaka (Ōsakafu sangyō kaihatsu kenkyūjo 大阪府立産業開発研究所). *Sangyō kaihatsu shiryō No 88* (産業開発資料 No 88) 2004.
- (Ōsakafu 大阪府). 2013. *Kinki kaihatsu sokushin kyōgi kai ni tsuite* (近畿開発促進協議会について), Dernière mise à jour: Entre 2003-2013 s.d. [consulté le 10 mars 2013].  
En ligne: <http://www.pref.osaka.jp/chikishuken/chiikishuken/kinpatukyo.html>.
- Département d'Osaka. Seidaku Kikaku-bu Chiikishuken-ka Chiikishuken-grūpu (政策企画部 地域主権課地域主権グループ). 2013. *Kinki kaihatsu sokushin kyōgikai ni tsuite* (近畿開発促進協議会について), Dernière mise à jour: 2013 s.d. [consulté le 28 fév. 2013]. En ligne: <http://www.pref.osaka.jp/chikishuken/chiikishuken/kinpatukyo.html>
- DK Publishing. 2007. *Japan (Eyewitness Travel Guides)*. DK Publishing.
- Doi, Tadao (土井忠生). 1960. *Nippo jisho. Vocabulario da lingua de Iapam* (日葡辞書). Tokyo: Iwanami Shoten (岩波書店).
- Doi, Takeo (土井健夫). 1971. *Amae no kōzō (Le Jeu de l'indulgence : étude de psychologie fondée sur le concept japonais d'amae)* (甘えの構造). Traduit par E. D. Saunders, (1982) Paris: le Sycomore : l'Asiathèque, : Kōbundō (弘文堂).
- Durkheim, Émile. 1960. *De la division du travail social*. Paris: PUF.
- Elissalde, Bernard. 1993. La région, histoires de changements. *EspacesTemps*. 51/52: 84-100.
- Farnie, D. A. 2000. « Region and strategy in Britain and Japan business in Lancashire and Kansai, 1890-1990 = Ei Nichi Ryokoku ni okeru Chiiki to Keiei Senryaku : Rankasha to Kansai no bijinesu, 1890-1990 ». dans *Routledge international studies in business history* 7. New York; London: Routledge, xviii, 322 p.
- Feathertone, Mike. 1996. « Localism, globalism, and cultural identity », dans *Global/Local : cultural Production and the Transnational Imaginary*, R. Wilson et W. Dissanayake [éds.]. Durham: Duke University Press, 46-77.
- Feldman, Ofer. 1993. *Politics and the news media in Japan*. University of Michigan Press.
- Foundation for Kansai Region Promotion (関西地域振興財団). 2013. *Kansai window Kansai map*, Dernière mise à jour: 2013-03-03 [consulté le 30 mars 2013]. En ligne: <http://www.kansai.gr.jp/en/top/about.html>.

- Freeman, Laurie Anne. 2000. *Closing the shop : information cartels and Japan's mass media*. Princeton (New Jersey): Princeton University Press.
- Fujimoto, Takeo (藤本建夫). 1992. *Tōkyō ikkyoku shūchū no mentaritī*. Kyoto: Minerva shobo (ミネルヴァ書房).
- Fukumoto, Kōzō (福本康蔵). 2000. Kindai, gendaishi ni miru Kansai (近代、現代史に観る関西～感覚的盛衰論). *UFJ Institute REPORT*. 5 (2): 1-10.
- Furumaya, Tadao (古厩忠夫). 1997. *Ura Nihon : kindai Nihon o toinaosu* (裏日本—近代日本を問いなおす). Tokyo: Iwanami Shoten (岩波書店).
- Gallisot, René. 1987. Sous l'identité. Le procès d'identification. *L'Homme et la société*. 83: 12-27.
- Gans, Herbert J. 1997. Toward a Reconciliation of "Asimilation" and "Pluralim": The Interplay of Acculturation and Ethnic Retention. *International Migration Review*. 31 (4): 875-892.
- Geertz, Clifford. 1973. New York: Basic Books.
- Gellner, Ernest. 1989. *Nations et nationalisme*. Paris : Payot Cornell University Press.
- Gendaiyōgo no kisochohshiki (現代用語の基礎知識). 1972. *Nihon renttō nigan refu ron* (日本列島二眼レフ論).
- Gerhart, Karen M. 1999. *The eyes of power : art and early Tokugawa authority*. Honolulu: University of Hawai'i Press.
- Gomi, Fumihiko (五味文彦). 2003. *Kyō, Kamakura no ōken* (京・鎌倉の王権). F. Gomi (五味文彦)[éd.]. Tokyo: Yoshikawa Kōbunkan (吉川弘文館).
- Goodman, Roger, et Refsing, Kirsten. 1992. *Ideology and practice in modern Japan*. London; New York: Routledge.
- Gordon, Andrew. 2003. *A modern history of Japan : from Tokugawa times to the present*. New York: Oxford University Press.
- Gouvernement du Japon (Meiji). Ministry of the Imperial Household (Kunaishō 宮内省). 1901. Sanjō Sanetomi kō-nenpu kan 24 (三条実美公年譜 卷 24 起明治元年十月十七日至明治二年五月二十四日).

- Gouvernement du Japon. Agence japonaise des affaires culturelles (Bunkachō 文化庁). 2013. *Grand Prix de la catégorie Kansai du 58e concours des arts de l'Agence japonaise des affaires culturelles* 2003 [consulté le 20 fév. 2013]. En ligne: [http://www.bunka.go.jp/1bungei/58\\_geijyutusai\\_engei.html](http://www.bunka.go.jp/1bungei/58_geijyutusai_engei.html).
- Gouvernement du Japon. Chambre des représentants du Japon (Shūgiin 衆議院). *Dai 7 gō: Heisei 13 nen 12 gatsu 7 ka Kinyōbi* (第 7 号平成 13 年 12 月 7 日金曜日) 2001 [consulté le 20 fév.]. En ligne: [http://www.shugiin.go.jp/itdb\\_kaigiroku.nsf/html/kaigiroku/002615320011207007.htm](http://www.shugiin.go.jp/itdb_kaigiroku.nsf/html/kaigiroku/002615320011207007.htm).
- Gouvernement du Japon. Jichitai Kokusaika Kyōkai (CLAIR : Conseil des collectivités locales pour les relations internationales). 2005. « Le point sur l'autonomie locale », dans *Les collectivités locales au Japon*. Tokyo: Jichitai Kokusaika Kyōkai (CLAIR).
- Gouvernement du Japon. Keizaikikakuchō Chōsakyoku (経済企画庁調査局). 1987. *Endaka o norikoe arata na hatten o mezasu chiiki keizai : Shōwa 62-nen chiiki keizai repōto* (円高を乗り越えた新たな発展をめざす地域経済—昭和 62 年地域経済レポート). Tokyo: Ōkurashō Insatsukyoku (大蔵省印刷局).
- Gouvernement du Japon. Keizaikikakuchō sōgōtōkeikyoku (経済企画庁総合計画局). 1990. *2010 nen no chiiki to kyojū : Tokyō ikkyoku shūcū no zesei to yutakana kyojū wo mezashite* (2010 年の地域と居住 東京一極集中の是正と豊かな居住を目指して). 2010 nen chiiki kyojū bijon kenkyūkai (2010 年地域居住ビジョン研究会) [éd.]. Gyōsei (ぎょうせい).
- Gouvernement du Japon. Ministère de la Santé, du Travail et des Affaires sociales (MSTA) (Kōsei-rōdō-shō 厚生労働省). *Jinkō-dōtai-nenpō 2010* (人口動態統計年報 2010) 2011 [consulté le 20 fév. 2013]. En ligne: <http://www.mhlw.go.jp/toukei/saikin/hw/jinkou/suii10/index.html>.
- Gouvernement du Japon. Ministère de l'Éducation, de la Culture, des Sports, des Sciences et de la Technologie (MEXT)(Monbu kagaku shō 文部科学省). 2013. *Kōritsu daigaku ni tsuite* (公立大学について) 2013 [consulté le 20 fév. 2013]. En ligne: [http://www.mext.go.jp/a\\_menu/koutou/kouritsu/index.htm](http://www.mext.go.jp/a_menu/koutou/kouritsu/index.htm).

Gouvernement du Japon. Ministère du Territoire, des Infrastructures, des Transports et du Tourisme (MTITT) : Bureaux régionaux de l'équipement du Kinki (Kokudo kōtsūshō kinki chihō seibikyoku 国土交通省近畿地方整備局). *Kansai yon kanjō netto wāku* (関西の4環状ネットワーク) s.d. [consulté le 20 fév. 2013]. En ligne: <http://www.kkr.mlit.go.jp/road/kansen/kanjo/01/index.htm#4>.

Gouvernement du Japon. Ministère japonais des Affaires intérieures et des Communications (Sōmu-shō)(MAIC). "*Nihon no tōkei 2012*" 2-2: *Todōfukubetsu jinkō to jinkō zōgenritsu* (「日本の統計 2012」2-2 都道府県別人口と人口増減率). Sōmu-shō Tōkeikyoku (総務省統計局) 2012 [consulté le 15 mars 2013]. En ligne: <http://www.stat.go.jp/data/nihon/02.htm>.

Gouvernement du Japon. Naimushō 内務省 (NaikakuTōkeikyoku 内閣統計局). 1992. *Kokusei chōsa izen Nihon jinkō tōkei shūsei* (国勢調査以前日本人口統計集成). A. Hayami (速水融)[éd.].Tokyo: Hara Shobō (原書房).

Gouvernement du Japon. National Land Agency Osaka bureau (Kokudochō daitoshiken seibikyoku Ōsaka Jimusho 国土庁大都市圏整備局大阪事務所). 1987. *Atarashii kinki no sōsei keikaku subaru puran : Sōgangata kokudo kōzō no kakuritsu ni mukete* (新しい近畿の創生計画 —すばるプラン: 双眼型国土構造の確立に向けて).

Gouvernement du Japon. Shin kinki sōsei suishin iinkai (新近畿創生推進委員会), Kokudochō 国土庁, Kinki kaihatsu kyōgikai (近畿開発促進協議会). 1987. *Subaru puran : atarashii kinki no sōsei wo mezashite* (すばるプラン: 新しい近畿の創生をめざして). Gyōsei.

Gouvernement du Japon. Sōmushō tōkei kyoku (総務省統計局). *Nihon no tōkei : 2012* (総務省統計研修所編集). Sōmushōtōkeikyoku 2012 [consulté].

Gouvernement du Japon. Tōkeikyoku (統計局). 2012. *Danjo, idōmae no jūshochibetsu todōfukengan idōhasuū - todōfukē, sandaitoshiken (tōkyōken, nagoyaken, ōsakaken), 20 daitoshi (Heisei 22 nen)* (男女, 移動前の住所地別都道府県間移動者数—都道府県, 3 大都市圏 (東京圏, 名古屋圏, 大阪圏), 20 大都市(平成 22 年) )

- 2011 [consulté le 31 mai]. En ligne: <http://www.e-stat.go.jp/SG1/estat/List.do?lid=000001070387#>.
- Guillamaud, Jean. 2002. *Histoire de la littérature japonaise*. Paris: Ellipses Édition Marketing.S.A.
- Gupta, Akhil, et Ferguson, James. 1992. Beyond “Culture”: Space, Identity and the Politics of Difference. *Cultural Anthropology*. 7 (1): 6-23.
- Hanes, Jeffrey E. 2002. *The city as subject : Seki Hajime and the reinvention of modern Osaka*. Berkeley: University of California Press.
- Hannerz, Ulf. 1996. *Transnational connections : culture, people, places*. Routledge.
- Haruko, Wakita. 1997. Fêtes et communautés urbaines dans le Japon médiéval. La fête de Gion à Kyôto. *Annales. Histoire, Sciences Sociales*: 1039-1056.
- Hashimoto, Mitsuru. 1998. « Chihô : Yanagita Kunio’s “Japan” », dans *Mirror of modernity : invented traditions of modern Japan*, S. Vlastos [éd.]. Berkeley: University of California Press, 133-143.
- Hashimoto, Takehiko, et Kuriyama, Shigehisa (橋本毅彦, 栗山茂久). 2001. *Chikoku no tanjô : kindai Nihon ni okeru jikan ishiki no keisei (Traduit littéralement par « La naissance d’ “être en retard” : la formation de conscience temporal au Japon à l’ère de modernisation ») (遅刻の誕生 : 近代日本における時間意識の形成)*. Tokyo: Sangensha (三元社).
- Hayashi, Hiroaki (林宏昭). 2004. « Chiki no renkei Kôikika to sangyô seisaku (第3章 地域の連携・広域化と産業政策) », dans *Shûsei no dônnyû oyobi chiôbunken kaikaku to chiiki keizai no kasseika ni kansuru chôsa kenkyû hokoku (州制の導入および地方分権改革と地域経済の活性化に関する調査研究報告)*: Kansai Institute for Social and Economic Research (KISER) (Kansai shakai keizai kenkyûjo 関西社会経済研究所).
- Hayashi, Reiko (林玲子). 2001. *Edo to kamigata - hito mono kane jôhō*. Tokyo: Yoshikawa Kôbunkan (吉川弘文館).
- Hayashiya, Tatsusaburô (林屋辰三郎). 1953. *Chûsei bunka no kichô*. Tokyo: Tôkyo Daigaku Shuppankai (東京大學出版會).

- Hayashiya, Tatsusaburō (林屋辰三郎). 1954. *Kabuki izen* (歌舞伎以前). Tokyo: Iwanami Shoten (岩波書店).
- (林屋辰三郎). 1964. *Machishū : Kyoto ni okeru "shimin" keiseishi* (町衆 京都における「市民」形成史). Tokyo: Chūō Kōronsha (中央公論社).
- Hearn, Lafcadio. 1904. « Japan: an attempt at interpretation ». New York: The Macmillan Company; London, Macmillan & Co., Ltd.
- Hedetoft, Ulf. 2002. « Where We Are and Who We Want to be », dans *The postnational self: belonging and identity. Public worlds; v. 10*, U. Hedetoft et M. Hjort [éds.]. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Hein, Carola, et Pelletier, Philippe. 2006. *Cities, autonomy and decentralization in Japan*. New York: Routledge.
- Higurashi, Masa, Kato, Ryosuke, et Yamaguchi, Kyoko (日暮聖, 加藤良輔, 山口恭子). 2011. *Hon'ami gyojoki* (本阿弥行伏記). Tokyo: Heibonsha (平凡社).
- Hiramatsu, Morihiko (平松守彦). 1990. *Chihō kara no hassō* (地方からの発想). Tokyo: Iwanami Shoten (岩波書店).
- Hirayama, Teruo (平山輝男). 1957. *Nihongo onchō no kenkyū* (日本音調の研究). Tokyo: Meiji Shoin (明治書院).
- Hirota, Yoshitaka (廣田吉崇). 2011. The Distance between the Iemoto and the Emperor of Japan in Modern Chanoyu : The Elevation of the Social Status of the Iemoto Seen in Tea Offerings to the Emperor and the Imperial Family (Kindai ni okeru chanoyu iemoto to tennō tonon kyori : tennō kōzoku e no kenchā nimiru iemoto no shakaiteki chii no kōjō 近代における茶の湯家元と天皇との距離 : 天皇・皇族への献茶にみる家元の社会的地位の向上). *Nihonkenkyū*. 44.
- Hohei daihyakuhachi rentai shi hensan iinkai (歩兵第八聯隊史編纂委員会). 1983. *Hohei daihyakuhachi rentai shi* (歩兵第八聯隊史). Sakai: Hohei Daihyaku-hachi Rentai-shi hensan iinkai (歩兵第八聯隊史編纂委員会).

- Hongō, Keiko (本郷恵子). 2008. *Nihonnorekishi 6 Kyō Kamakura futatsu no ōken : insei kara kamakura jidai* (日本の歴史6京・鎌倉二つの王権：院政から鎌倉時代). K. Hongō (本郷恵子)[éd.]. Tokyo: Shōgakukan (小学館).
- Hongō, Kazuto (本郷和人). 2012. Dernière mise à jour: 2009 2009 [consulté le 12 août 2012].  
En ligne: <http://www.hi.u-tokyo.ac.jp/personal/kazuto/shohyou/yamazaki.html>.
- Hori, Shin (堀新). 2009. *Tenka toitsu kara sakoku e* (日本中世の歴史7天下統一から鎖国へ). Tokyo: Yoshikawa Kobunkan (吉川弘文館).
- Howell, David L. 2005. *Geographies of identity in nineteenth-century Japan*. Berkeley: University of California Press.
- Ichikura, Hirosuke (市倉宏祐). 2002. Watsuji Tetsurō to Tsuda Sōkichi (和辻哲郎と津田左右吉). *Sankō jishōkai*. 11.
- Ihara, Saikaku. 1689. *Honchōinhiji* (本朝桜陰比事). Cergy, France: Publications orientalistes de France.
- Ikawa, Mitsuo (井川充雄). 2008. *Sengo shrinkōshi to GHQ : shinbun yōshi wo meguru kōbō* (戦後新興紙とGHQ—新聞用紙をめぐる攻防). Kyoto: Sekai Shisōsha (世界思想社).
- Ikuta, Masato (生田真人). 2008. *Kansaiken no chiiki shugi to toshi saihei : chiiki hatten no keizai chirigaku* (関西圏の地域主義と都市再編 地域発展の経済地理学). Tokyo: Mineruva Shobō (ミネルヴァ書房).
- Imanishi, Mitsuo (今西光男). 2008. *Senryōki no Asahi shinbun to sensō sekinin : Murayama Nagataka to Ogata Taketora* (占領期の朝日新聞と戦争責任). Tokyo: Asahi Shinbunsha (朝日新聞社).
- Inose, Naoki (猪瀬直樹). 1986. *Mikado no shōzō* (ミカドの肖像). Tokyo: Shogakkan (小学館).
- Inose, Naoki, et Yamaguchi, Masao (猪瀬直樹、山口昌男). 1990. « Dai san shō: Rejā rando wo tsukutta otokotachi (第三章 レジャーランドをつくった男たち) », dans *Mikado to seikimatsu : ōken no ronri* (ミカドと世紀末：王権の論理): Shinchōsha (新潮社), 68-93.

- Inoue, Hiroshi. 2005. « Osaka's Culture of laughter », dans *Understanding humor in Japan*, J. M. Davis [éd.]: Wayne State University Press, 27-36.
- Ishida, Yorifusa. 2006. « Local initiatives and the decentralization of planning power in Japan », dans *Cities, autonomy, and decentralization in Japan*, C. Hein et P. Pelletier [éds.]. London; New York: Routledge, 25-54.
- Isoda, Kōichi (磯田光一). 1978. *Shisō to shite no Tōkyō : kindai bungaku shiron nōto* (思想としての東京). Tokyo: Kokubunsha (国文社).
- (磯田光一). 1983. *Rokumeikan no keifu : kindai Nihon bungei shishi* (鹿鳴館の系譜 近代日本文芸史誌). Tokyo: Bungei Shunjū (文芸春秋).
- Ivy, Marilyn 1995. *Discourses of the vanishing : modernity, phantasm, Japan*. Chicago: University of Chicago Press.
- Ivy, Marilyn. 1998. De fâcheux incidents. *Anthropologie et sociétés*. 22 (3): 85-105.
- Iwao, Seiichi [sous la direction de]. 1963-1995. *Dictionnaire historique du Japon*. Tokyo: Librairie Kinokuniya.
- Izumi, Seiichi, Ogyu, Chikasato, Sugiyama, Koichi, Tomoeda, Hiroyasu, et Nagashima, Nobuhiro (泉精一, 大給近達, 杉山晃一, 友枝啓泰, 長島信弘). 1984. « Regional Types in Japanese Culture », dans *Regional Differences in Japanese Rural Culture : Results of a Questionnaire, Senri ethnological studies*, 187-198.
- Jameson, Fredric, et Miyoshi, Masao. [éds.] 1998. *The cultures of globalization (Post-contemporary interventions)*. Durham (N.C.): Duke University Press.
- Jeuge-Maynard, Isabelle. 2001. *Collection Guides voir: Japon*. Paris: Hachette.
- Junji, Koizumi. 2004. Pluralizing anthropology. *American Anthropologist*. 106 (3).
- Juteau, Danielle. 1999. « L'ethnicité et la modernité », dans *L'ethnicité et ses frontières*. Montréal: Presses de l'Université de Montréal, 183-197.
- Kabanoff, Alexander. 1999. Book reviews : La Japonésie: Geopolitique et géographie historique de la surinsularité au Japon by Philippe Pelletier. *Monumenta Nipponica*. 54 (1): 149-150.
- Kaempfer, Engelbert. 1906. *The history of Japan : together with a description of the kingdom of Siam, 1690-92*. J. G. Scheuchzer, S. Delboe, H. Gibben et W. Ramsden Glasgow: J. MacLehose and Sons.



- Kaigo, Tokiomi, et Naka, Arata (海後宗臣, 仲新). 1961. *Nihon kyōkasho taikai : Kindaihen 16 kan* (日本教科書大系近代編第16巻). Kōdansha (講談社).
- Kakamu, Kazuhiko et Fukushige, Mototsugu (各務和彦, 福重元嗣). 2003. Economics of Agglomeration and the Three Laws Governing Industrial Location in Kansai Area. *Studies in Regional Science*. 34 (3): 251-260.
- Kamada, Tetsuya (鎌田哲哉). 1999. Chiri Mashiho no tōsō (Traduit littéralement par « La lutte de Chiri Mashiho. ») (知里真志保の闘争). *Gunzō (群像), Kōdansha*. shigatsu (avril).
- Kamō, Toshio (加茂利男). 1998. Decentralization of Tax and Public Finance in the Political Process (Seiji katei no naka no zeizaiseibunken 政治過程のなかの税財政分権). *The toshi mondai 都市問題 (the municipal problems) : the journal of the Tokyo Institute for Municipal Research*. 89 (1): 77-87.
- Kanakura, Tadayuki (金倉忠之). 2008. Problem of the concentration in Tokyo and "Renovating Cities" Policy (東京一極集中問題と「大都市再生」政策). *Ningen kagaku kenkyū 人間科学研究*. 4 (2008-03): 131-147.
- Kannari, Yumi, et Tsumei, Yasuo (金成由美, 津銘保郎). 2003. *Tabino yubisashi techō kokunaihen 2 Ōsaka : hyōjungo ōsakaben eigo* (旅の指さし会話帳国内編 2 大阪). Tokyo: Jōhō Sentā Shuppanyoku (情報センター出版局).
- Kansai Keizai Kenkyū, Sentā, et Sōgō Kenkyū Kaihatsu Kikō (関西経済研究センター 総合研究開発機構). 1981. *Atarashii kansaizō : kansai shinkutanku nettowāku kenkyū* (新しい関西像). Tokyo: Sōgōkenkyūkai hatsukikō.
- Karan, Pradyumna P., et Stapleton, Kristin Eileen. 1997. *The Japanese city : Nihon no toshi*. Lexington: University Press of Kentucky.
- Kasza, Gregory J. 1993. *The State and the Mass Media in Japan, 1918-1945*. University of California Press.
- Kawai, Hayao (河合隼雄). 2003. *Kansai genki bunkaken kōsō shuisho* (関西元気文化圏構想 趣意書) 2003 [consulté le 20 fév. 2013]. En ligne: <http://www.bunkaryoku.bunka.go.jp/kansai/message.html>.

- Kawamoto, Kōji, et Matsumura, Masaie (川本皓嗣, 松村昌家). 2008. *Ōtemae Daigaku hikaku bunka kenkyū sōsho 5 : Hanshin bunkaron* Kyoto: Shibunkaku Shuppan (思文閣出版).
- Kawauchi, Atsurō (河内厚郎). 2000. « Nijisseiki no kansai : rekishi kara manabi shorai wo tenbosuru », dans *Nijuisseiki no Kansai wo kangaeru* (20世紀の関西: 歴史から学び将来を展望する). Osaka: Nijuisseikinokansaiokangaerukai (20世紀の関西を考える会).
- Keating, Michael. 1998. *The new regionalism in Western Europe : territorial restructuring and political change*. Cheltenham(UK) ; Northampton (Mass.): E. Elgar.
- Keene, Donald. 1984. *Dawn to the West: Japanese Literature of the Modern Era, Fiction*. Columbia University Press.
- Kelly, William. 2004. « Sense and sensibility at the ballpark: what fans make of professional baseball in modern Japan », dans *Fanning the flames: fans and consumer culture in contemporary Japan*, W. W. Kelly [éd.]: State University of New York Press.
- Kikuchi, Hiroyuki (菊地裕幸). 2011. Chiiki kaihatsu seisaku no ronri to kiketsu Jō (地域開発政策の論理と帰結～一全総・新全総を中心に～上). 39 (1/2 gappei gō): 53-62.
- Kikuchi, Hiroyuki (菊地裕幸). 2012. Chiiki kaihatsu seisaku no ronri to kiketsu Ge (地域開発政策の論理と帰結～一全総・新全総を中心に～下). 40 (1): 43-52.
- Kim, Choong Soon. 2002. *One anthropologist, two worlds : three decades of reflexive fieldwork in North America and Asia*. Knoxville: University of Tennessee Press.
- Kindaichi, Haruhiko (金田一春彦). 1974. *Kokugo akusento no shiteki kenkyū : genri to hōhō* (国語アクセントの史的研究: 原理と方法). Tokyo: Hanawa Shobō (塙書房).
- Kinsui, Satoshi (金水敏). 2003. *Vācharu Nihongo yakuwarigo no nazo* (ヴァーチャル日本語役割語の謎). Tokyo: Iwanami Shoten (岩波書店).
- Kitagawa, Fuyuhiko (北川冬彦). 1951. *Gendaishi kanshō 3* (現代詩鑑賞.[第3],昭和期). F. Kitagawa (北川冬彦等編)[éd.].Tokyo: Daini Shobō (第二書房).
- Kitahara, Susumu (北原進). 1991. *Hyakuman toshi Edo no seikatsu* (百万都市江戸の生活). Shohan (1<sup>e</sup>) éd.Tokyo: Kadokawa Shoten (角川書店).

- Kizugawa, Kei (木津川計). 1986. *Ganshu toshi e* (含羞都市へ). Nojigiku Bunko (神戸新聞出版センター).
- (木津川計). 2006. « Mata futatabi ganshū toshi e (又再び含羞都市へ) », dans *Kamikata geinō* (上方芸能).
- Kizuya (木津屋). 2013. *Shinise shōka no rekishi* (老舗商家の歴史), Dernière mise à jour: 14 Oct. 2012 s.d. [consulté le 29 Jan. 2013]. En ligne: <http://www.kizuya.jp>.
- Knight, David B. 1982. Identity and Territory: Geographical Perspectives on Nationalism and Regionalism. *Annals of the Association of American Geography*. 72 (4): 514-531.
- Komatsu, Sakyō (小松左京). 1986. *Shuto shōshitsu* (Traduit littéralement par « La disparition de la capitale ») (首都消失). 2 vols. Vol. Jō et ge. Tokyo: Tokuma Shoten (徳間書店).
- Kondō, Noboru (近藤登). 1998. *Kinki Daigaku hattenshi* (近畿大学発展史). Kindai Sangyō Kaikan Shuppanbu (近大産業会館出版部)[éd.]. Naniwasha (浪速社).
- Kroeber, Alfred Louis. 1939. *Anthropology*. NY: Harcourt, Brace.
- Kuroda, Toshio (黒田俊雄). 1963. « Chūsei no kokka to tennō (中世の国家と天皇) », dans *Iwanami kōza "Nihonrekishi chūsei 2"* (岩波講座『日本歴史 中世 2』), S. Ienaga et e. al [éds.]: Iwanami shoten.
- Kuwabara, Takeo, et Umesao, Tadao. 1956. Tokyo, Osaka et Kioto: Études comparatives de la psychologies des habitants des trois grandes villes du Japon. *Revue de Psychologie des Peuples*. 12<sup>e</sup> année (No 2): 174-192.
- Kyōto Daigaku Kinkiken Sōgo Kenkyūkai (京都大学近畿圏総合研究会). 1969. *Kinkiken : sono jinbun shakai kagakuteki kenkyū* (近畿圏—その人文・社会学的研究). Tokyo: Kajima Kenkyūjo Shuppankai (鹿島研究所出版会).
- Le Diascorn, Yves. 2006. *La mégalopole japonaise*. Paris: Ellipses.
- Leavitt, John. 1992. Cultural holism in the anthropology of South Asia : the challenge of regional traditions. *Contributions to Indian sociology*.
- Leheny, David Richard. 2006. *Think global, fear local : sex, violence, and anxiety in contemporary Japan*. N.Y.: Cornell University Press.
- Lévy, Jacques. 1990. Espace politique et changement social. *EspacesTemps*. 43/44: 112-129.
- . 1991. A-t-on encore (vraiment) besoin du territoire? *EspacesTemps*. 51/52: 101-142.

- Lewis, Michael. 2007. « Center and Periphery in Japanese Historical Studies », dans *A companion to Japanese history*, W. M. Tsutsui [éd.]. Malden, MA: Blackwell Pub., 424-442.
- Lie, John. 2001. *Multiethnic Japan*. Cambridge (Massachusetts): Harvard University Press.
- MacClancy, Jeremy. 2002. *Exotic no more : anthropology on the front lines*. Chicago: University of Chicago Press.
- Maeda, Isamu (前田勇). 1949. *Ōsakaben no kenkyū* (大阪辯の研究). Osaka: Asahi Shinbunsha.
- Maegaki, Kazuyoshi (前垣和義). 2010 (2005). *Osaka no obachan gaku* (初版 : Doya! Osaka no obachan gaku) (大阪のおばちゃん学 (初版 : どや! 大阪のおばちゃん学) ). PHP (Sōshisha).
- Mainichi Shinbun. 2010. *Tōdaisei ni "Kanryō banare" no keikō...Takamaru gaishikei ninki* (東大生に「官僚離れ」の傾向...高まる外資系人気), Dernière mise à jour: 2010-03-25 2010 [consulté le 26 mars 2010]. En ligne: <http://mainichi.jp/life/edu/news/20100325k0000e040055000c.html>.
- Mainichi Shinbun. 2013. *Senkyo: Shichōsen, genshoku ni "jimoto no kaze", Hyōgo* (選挙:宝塚市長選/宝塚市議補選/伊丹市長選/伊丹市議補選 市長選、現職に“地元の風” / 兵庫) [consulté le 14 avril 2013]. En ligne: <http://senkyo.mainichi.jp/news/20130416ddlk28010363000c3.html>.
- Matanle, Peter C. D., Rausch, Anthony, et Shrinking Regions Research Group. 2011. *Japan's shrinking regions in the 21st century*. Amherst, N.Y.: Cambria Press.
- McCrone, David. 2001. « The sociology of a nation », dans *Understanding Scotland*: Routledge, 175-195.
- McVeigh, Brian J. 2004. *Nationalisms of Japan : managing and mystifying identity*. Lanham, Md.: Rowman & Littlefield.
- Menon, Nivedita. 2005. « Between the Burqa and the Beauty Parlor ? Globalization, Cultural Nationalism, and Feminist Politics », dans *Postcolonial Studies and Beyond*, Ania Loomba et al. [éd.]. Durham and London: Duke University Press, 206-229.

- Mission, Shoup. 1949. *Report on Japanese taxation by the Shoup Mission*. General Headquarters, Supreme Commander for the Allied Powers.
- Mita, Masahiro (三田村誠広). 2009. *Sakaiya taichi no seishun to nanajunen banpaku* (堺屋太一の青春と70年万博). Tokyo: Shuppan Bunkasha (出版文化社).
- Miyabe, Miyuki (宮部みゆき). 1998. *Kasha* (火車). Tokyo: Shinchosha (新潮社).
- Miyamoto, Kenji (宮元健次). 1997. *Katsura Rikyū to Nikkō Tōshōgū : dōkon no ikūkan* (桂離宮と日光東照宮：同根の異空間). Kyoto: Gakugei Shuppansha (学芸出版).
- Miyamoto, Kenichi (宮本憲一). 2005. *Nihon no chiho jichi : sono rekishi to mirai (Traduit littéralement par « L'autonomie régionale au Japon – son histoire et avenir »)* (日本の地方自治-その歴史と未来). Tokyo: Jichitai Kenkyusha (自治体研究社).
- Miyamoto, Ken'ichi (宮本憲一). 1977. *Koza chiiki kaihatsu to jichitai 1: Daitoshi to konbinato Osaka* (講座地域開発と自治体1大都市とコンピナート・大阪). (筑摩書房).
- Miyamoto, Ken'ichi, Yokota, Shigeru, et Nakamura, Kōjirō (宮本憲一, 横田茂, 中村剛治郎). 1990. *Chiiki keizaigaku* (地域経済学). Yūhikaku (有斐閣).
- Miyoshi, Masao, et Harootunian, Harry D. 1989. *Postmodernism and Japan*. Durham: Duke University Press.
- . 2002. *Learning places : the afterlives of area studies*. Durham: Duke University Press.
- Mizuno, Minoru (水野稔). 1958. *Kibyōshi Sharebonshū* (黄表紙洒落本集). 1<sup>e</sup> éd. 100 vols. Vol. 59. Tokyo: Iwanami Shoten (岩波書店).
- Morisada, Kitagawa (喜田川守貞). 1996 [Date de parution originale: 1837]. *Kinsei fūzokushi: Morisada mankō* (近世風俗志 守貞謄稿). H. Usami (宇佐美英機)[éd.]. 5 vols.: Iwanami bunko (岩波文庫).
- Morris-Suzuki, Tessa. 1995. The Invention and Reinvention of "Japanese Culture". *The Journal of Asian Studies*. 54 (3): 759-780.
- Motoki, Yasuo (元木泰雄). 2004. *Hōgen, Heiji no Ran wo yominaosu* (保元・平治の乱を読みなおす). Tokyo: Nihon Hōsō Shuppan Kyōkai (日本放送出版協会).
- Mukogawa Joshi Daigaku Kansai Bunka Kenkyū Sentā (武庫川女子大学関西文化研究センター編). 2006. *Kansai bunka eno shiza : kyōju to dokusō no aida* (関西文化への視座

- : 享受と独創の間). Mukogawa Joshi Daigaku Kansai Bunka Kenkyū Sentā, (武庫川女子大学関西文化研究センター).
- Murai, Osamu (村井紀). 1996. « Kindai nihon ni okeru "nation" no sōshutsu (Traduit littéralement par « La création de la nation au Japon moderne) (近代日本における nation の創出) », dans *Iwanami koza gendai shakaigaku. 24, Minzoku kokka esunishiti* (岩波講座/現代社会学 24 民族・国家・エスニシティ), 119-138.
- (村井紀). 2004. *Nantō ideorogī no hassei : Yanagita kunio to shokuminchi shugi* (南島イデオロギーの発生 柳田国男と植民地主義). Tokyo: Iwanami Shoten (岩波書店).
- Muramatsu, Michio (村松岐夫). 1981. *Sengo Nihon no kanryōsei* (戦後日本の官僚制). Tokyo: Toyo Keizai Shinpōsha (東洋経済新報社).
- (村松岐夫). 1988. *Chihō jichi* (地方自治). Tokyo: Tokyo Daigaku Shuppankai (東京大学出版会).
- Nagahama, Junnosuke (長浜淳之介). 2012. *Nippan to Tōhan, nidai toritsugi ga kasen suru nihon no shuppan ryūtsū jijō* (日販とトーハン、2大取次が寡占する日本の出版流通事情). Business Media Makoto 2009 [consulté le 10 jan. 2013]. En ligne: <http://bizmakoto.jp/makoto/articles/0908/26/news015.html>.
- Nagamine, Haruo (長峯晴夫). 1985. *Daisan sekai no chiiki kaihatsu : sono shisō to hōhō* (第三世界の地域開発 その思想と方法). Nagoya: Nagoyadaigakushuppankai.
- Nagao, Kenkichi. 2010. Similitudes entre Osaka et Montreal.
- Nagao, Yoshimi, et Kamino, Keijin (長尾義三, 神野桂人[監修]). 1993. *Marin koridōru (Marine corridor) : chie no miyako "Kansai" o mezashite : Osakawan 21-seiki bijon* (マリン・コリドール : 智慧の都「関西」をめざして : 大阪湾 21世紀ビジョン). Aban Afurodite Kenkyukai (アーバン・アフロディテ研究会)[éd.].Osaka-shi: Seibunsha (清文社).
- Nagashima, Nobuhiro. 1984. Regional Differences in Japanese Culture: A Statistical Study. *Senri ethnological studies*. 14: 199-212.

- Nakabe, Yoshiko (中部よし子). 1967. *Kinsei toshi no seiritsu to kōzō* (近世都市の成立と構造). Nihonshigaku kenkyū sōsho (日本史学研究双書)[éd.].Tokyo: Shinseisha (新生社).
- Nakane, Chie (中根千枝). 1967. *Tate shakai no ningen kankei : Tan'itsu shakai no riron* (タテ社会の人間関係：単一社会の理論). Tokyo: Kōdansha (講談社).
- Nakano, kōsaku (中野公策). 1985. *Osaka to hachi rentai*. k. Nakano (中野公策)[éd.].Sakai (堺).
- Naniwa no Umi no Jikūkan - Osaka MariTime Museum. (なにわの海の時空館). 2003. *Fune to rekishi no myūjiamu - Naniwa no Umi no Jikūkan tenji sōgō zuroku*(船と歴史のミュージアム・なにわの海の時空館「展示総合目録」). Shohan éd.Osaka: Naniwa insatsu Kabushiki Gaisha (ナニワ印刷株式会社).
- Naramoto, Tatsuya (奈良本辰也). 1975. *Genroku no jidai*. Tokyo: Shōgakkān (小学館).
- Nishikawa, Nagao. 1988. *Le roman japonais depuis 1945*. Paris: Presses universitaires de France.
- Nishioka, Hachiro, Koike, Shiro, Yamauchi, Masakazu, Suga, Keita, et Esaki, Yuji. 2004. Population Projections by Prefecture in Japan: 2005 -2035. *The Japanese journal of population*. Vol.9 (No.1 March 2011).
- Nishiyama, Matsunosuke (西山松之助). 1981. *Ōedo no bunka* (大江戸の文化). Shin NHK shimin daigaku sōsho (新NHK市民大学叢書)[éd.]. NHK shuppan (NHK 出版).
- Nishiyama, Matsunosuke, et Groemer, Gerald. 1997. *Edo culture : daily life and diversions in urban Japan, 1600-1868*. Traduit par G. GroemerHonolulu: University of Hawai'i Press.
- Nissin Corporation (日清食品). 2013. *Tozaino ajitsuke no chigai ni tsuite* (東西の味付けの違いについて) s.d. [consulté le 20 fév. 2013]. En ligne: <http://www.nissinfoods.co.jp/utility/customer/faq.html#seasoning>.
- Niwa, Motoji (丹羽基二). 2002. *Nihonjin no myōji : sanju man sei no chosa kara mieta koto* (日本人の苗字：三〇万姓の調査から見えたこと). Tokyo: Kobunsha.
- Noda, Hisao (野田寿雄). 1954. Hōreki no shotō no bungakuteki ichi genshō (宝暦初頭の文学的一現象). *Bungaku*. 22 (2): 178-186.

- Oguma, Eiji (小熊英二). 1995. *Tan'itsu minzoku shinwa no kigen : "Nihonjin" no jigazo no keifu [The myth of the homogeneous nation]* (単一民族神話の起源 : 〈日本人〉の自画像の系譜). Tokyo: Shin'yosha (新曜社).
- (小熊英二). 1998. *Nihonjin no kyōkai [The boundaries of the Japanese] : Okinawa ainu taiwan chōsen shokuminchi shihai kara fukki undō made* (〈日本人〉の境界 : 沖縄・アイヌ・台湾・朝鮮植民地支配から復帰運動まで). Shinyōsha (新曜社).
- (小熊英二). 2002. *"Minshu" to "aikoku" : sengo Nihon no nashonarizumu to kōkyōsei (Traduit littéralement par « Démocratie et Patriotisme : le nationalisme et le sens commun après la Deuxième Guerre Mondiale au Japon. »)* (〈民主〉と〈愛国〉—戦後日本のナショナリズムと公共性). Tokyo: Shinyōsha (新曜社).
- Ōishi, Shinzaburō (大石慎三郎). 1970. *Genroku jidai* (岩波新書 元禄時代). Tokyo: Iwanami Shoten (岩波書店).
- Okada, Tomohiro (岡田知弘). 2008. *Dōshusei de Nihon no mirai wa hirakeru ka : gurōbaru-ka jidai no chiiki saisei, chihō jichi* (道州制で日本の未来はひらけるか). Tokyo: Jichitai Kenkyusha (自治体研究社).
- Okamoto, Ryōichi (岡本良一). 1978. *Zusetsu Osaka no jin* (図説 大阪の陣). Osaka: Sōgensha (創元社).
- Okazaki, Tetsuji. 2004. The Role of the Merchant Coalition in Pre-modern Japanese Economic Development: An Historical Institutional Analysis. *CIRJE (Nihon Keizai Kokusai Kyodo Kenkyu, Senta)*.
- Ooms, Herman. 1985. *Tokugawa ideology : early constructs, 1570-1680*. Princeton (N.J.): Princeton University Press.
- Oshika museum of Japan Median Tectonic Line (大鹿村中央構造線博物館 Ōshikamura chuo kozosen kakubutuskan). 2013. s.d. [consulté le 20 fév. 2013]. En ligne: <http://www.osk.janis.or.jp/~mtl-muse/>.
- Palter, D.C., et Horiuchi, Kaoru. 1995. *Kinki Japanese: The Dialects & Culture of the Kansai Region*. Tuttle Publishing.



- Palter, D. C., et Slotsve, Kaoru. 2006. *Colloquial Kansai Japanese: The Dialects And Culture of the Kansai Region*. Tuttle Publishing.
- Pelletier, Philippe. 1992. *Insularité dans la mer intérieure japonaise*. Bordeaux: Centre de recherche des espaces tropicaux ; Centre d'études de géographie tropicale (CNRS).
- . 1997. *La Japonésie : géopolitique et géographie historique de la surinsularité au Japon*. Paris: CNRS éditions.
- . 2003. *Japon : crise d'une autre modernité*. Paris: Belin ; La Documentation française.
- . 2007. *Le Japon : géographie, géopolitique et géohistoire*. Paris: Sedes.
- Pelletier, Philippe, et Nouvelles organisations régionales en Asie Orientale. 2004. *Identités territoriales en Asie orientale*. Paris: Les Indes savantes.
- Pharr, Susan J., et Krauss, Ellis S. 1996. *Media and Politics in Japan*. University of Hawai'i Press.
- Pigeot, Jacqueline 1983. Les Japonais peints par eux-mêmes:Esquisse d'un autoportrait. *Le Débat*. n°23: 19-33.
- Poirier, Sylvie. 2004. La (dé)politisation de la culture? *Anthropologie et sociétés*. 28 (1): 7-21.
- President. 2011. Daigaku to shūshoku, shusse, kekkon okane (4万人調査！「大学・学部別」損得グランプリ 大学と就職・出世・結婚・お金). PRESIDENT Inc.
- Radcliffe, Sarah A., et Westwood, Sallie. 1996. *Remaking the nation : place, identity and politics in Latin America*. London ; New York: Routledge.
- Rausch, Anthony S. 2012. *Japan's local newspapers : Chihoshi and revitalization journalism*. London ; New York: Routledge.
- Regnault-Gatier, Sylvie, et Anzai, Kazuo. 1959. *Le goût des orties*. Paris: Gallimard.
- Robertson, Jennifer Ellen. 2005. « Introduction : Putting and Keeping Japan in Anthropology », dans *A companion to the anthropology of Japan*. Ma. and Oxford: Wiley-Blackwell.
- Rozman, Gilbert. 1999. Backdoor Japan: The Search for a Way out via Regionalism and Decentralization. *Journal of Japanese Studies*. 25 (1): 3-31.
- Ruoff, Kenneth J. 2001. *The people's emperor : democracy and the Japanese monarchy, 1945-1995*. Cambridge, Mass.: Harvard University Asia Center : Distributed by Harvard University Press.
- Ryang, Sonia. 2004. *Japan and national anthropology : a critique*. New York: Routledge.

- Sabouret, Jean-François. 2011. *Japon : la fabrique des futurs*. Paris: CNRS éditions.
- Saitō, Osamu (斎藤修). 1987. *Shōka no sekai, uradana no sekai : Edo to Ōsaka no hikaku toshishi* (商家の世界・裏店の世界：江戸と大阪の比較都市史). Tokyo: Riburo Pōto (リプロポート).
- Sakai, Naoki. 1997. *Translation and subjectivity : on Japan and cultural nationalism*. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Sakano, Tōru (坂野徹). 2005. *Teikoku Nihon to jinrui gakusha : sen-happyaku-hachijushi--sen-kuhyaku-gojuninen* (帝国日本と人類学者：一八八四 - 一九五二年). Tokyo: Keisō Shobō (勁草書房).
- Sanada, Shinji (真田信治). 1991. *Hyōjungo wa ikani seiritsushita ka* (標準語はいかに成立したか). Tokyo: Sōtakusha (創拓社).
- Sanuki, Toshio (佐貫利雄). 1983. *Seichōsuru toshi suitaisuru toshi* (成長する都市衰退する都市). Tokyo: Jiji Tsūshinsha (時事通信社).
- . 2007. *Kyūseichōsuru machi tōtasareru machi : Zenshichōson no 5 nengo 10 nengo* (急成長する町淘汰される町：全市町村の5年後10年後). Tokyo: Daiwa Shobū 大和書房.
- Sasaki, Nobuo (佐々木信夫). 2006. *Jichitai wo dō kaeru ka* (ちくま新書 自治体をどう変えるか). Tokyo: Chikuma Shobō (筑摩書房).
- Sasaki, Suguru (佐々木克). 2000. *Shishi to kanryō : Meiji wo shōgyō"shita hitobito* (志士と官僚：明治を「創業」した人びと). Tokyo: Kōdansha (講談社).
- Sasaki, Suguru 佐々木 克. 1990. Tokyo "sento" no seiji katei (東京「遷都」の政治過程) (The Transfer of the Court to Tokyo: A Political Analysis). *Jinbun gaku* 人文學報. 66: 41-64.
- Sassen, Saskia 2006. Global Urban Infrastructures *The Asia-Pacific Journal: Japan Focus*.
- Satō, Katsuhiro (佐藤克廣). 2007. Jitsugen shinai "dōshusei" to jitsugen shita "dōshusei tokubetsu kuiki hō" (実現しない〈道州制〉と実現した道州制特別区域法). *Kaihatsuronshū (Journal of development policy studies)*. Vol.79 (2007-03): 161-172.

- Satō, Kazuyuki, et Yoneda, Masato (佐藤和之, 米田正人 編著). 1999. *Dōnaru Nihon no kotoba : hogen to kyōtsūgo no yukue (Traduit littéralement par « La langue du Japon, que deviendra-t-elle? : l'avenir de dialectes et langue commune. »)* (どうなる日本のことば : 方言と共通語のゆくえ). Tokyo: Taishūkan Shoten (大修館書店).
- Satō, Shin'ichi (佐藤進一). 1983. *Nihon no chūsei kokka (日本の中世国家)*. Tokyo: Iwanami Shoten (岩波書店).
- Schäfer, Fabian. 2012. *Public opinion, propaganda, ideology : theories on the press and its social function in interwar Japan, 1918-1937*. Leiden; Boston: Brill.
- Schnapper, Dominique. 1999. Tradition nationales et connaissance rationnelle. *Sociologie et société*. 31 (2): 15-26.
- Seidensticker, Edward. 1995. *Some prefer nettles*. Rutland, Vt.: C.E. Tuttle.
- Seizelet, Eric. 1988. L'internationalisation de la société japonaise : enjeux et perspectives. *Politique étrangère*: 931-942.
- Senda, Minoru (千田稔). 2008. *Kansai wo sōzō suru*. Osaka: Izumi Shoin (和泉書院).
- Shikitei, Sanba (式亭三馬). 1957 [Date de parution originale: 1809-1813 ]. *Ukiyoburo (浮世風呂)*. M. Nakamura Vol. 63 Iwanami shoten.
- Shillony, Ben-Ami. 1991. *Politics and Culture in Wartime Japan*. Clarendon Press.
- Shimauchi, Keiji (島内景二). 2009. *Yanagisawa Yoshiyasu to Edo no yume (柳沢吉保と江戸の夢—元禄ルネッサンスの開幕)*. Tokyo: Kasama Shoin (笠間書院).
- Shimizu, Yoshinori, et Arthy, Iain (清水義範, イアン・アーシー). 1997. Konokuni no kotoba (この国のかたち). Dans *Chuō kōron (中央公論)*. Vol. Mars.
- Shiozawa, Yoshinori (塩沢由典). 2009. *Kansai no potensharu : dentō bunka to seichō enjin (関西のポテンシャル : 伝統文化と成長エンジン)*. Kansai kasseika kenkyūkai (関西活性化研究会)[éd.].Kyoto: Kōyō Shobō (晃洋書房).
- (塩沢由典). 2010. *Kansai keizai ron : Genri to gidai (関西経済論:原理と議題)*. Kyoto: Koyoshobo (晃洋書房).

- Shiozawa, Yoshinori, et Kansai kasseika, kenkyukai (塩沢由典). 2009. *Jiritsu suru kansai e : hasso no tenkan to mirai senryaku* (自立する関西：発想の転換と未来戦略). Kyoto: Kōyō Shobō (晃洋書房).
- Shitei toshi shichōkai (指定都市市長会). 2008. *Daitoshi seido no kakuritsu ni muketa ugoki* (大都市制度の確立に向けた動き) s.d. [consulté le 13 avril 2008]. En ligne: [http://www.siteitosi.jp/st\\_siteitosi/index\\_siteitosi\\_ugoki\\_senzen.html](http://www.siteitosi.jp/st_siteitosi/index_siteitosi_ugoki_senzen.html).
- Shurmer-Smith, Pamela. 1990. Anthropogéographies. *EspacesTemps*. 43/44: 31-34.
- Starrs, Roy. 2004. « Nation and Region in the Work of Dazai Osamu », dans *Japanese cultural nationalism : at home and in the Asia Pacific*. Folkestone, Kent: Global Oriental, 88-98.
- Station, Knowledge. 2012. « Ciiki/todōfukubetsu daigaku ichiran 地域/都道府県別大学一覧 »: Insight International Kabushikigaisha 株式会社インサイトインターナショナル.
- Stocker, Joel F. 2002. The "local" in Japanese media culture : manzai comedy, Osaka, and entertainment enterprise Yoshimoto Kogyo, Department of Anthropology, University of Wisconsin-Madison.
- Sugimoto, Hisatsugu (杉本尚次). 1969. *Nihon minka no kenkyū; sono chirigakuteki kōsatsu* (日本民家の研究). Kyoto: Mineruva Shobō (ミネルヴァ書房).
- Sugimoto, Yoshio, et Mouer, E. Ross. 1989. « Cross-currents in the study of Japanese society », dans *Constructs for understanding Japan*. London: Routledge & Kegan Paul International, 1-35.
- Tada, Michitarō, et Yasuda, Takeshi (多田道太郎, 安田武). 1981. *Kansai : Tanizaki Jun'ichirō ni sotto* (関西—谷崎潤一郎にそって). Tokyo: Chikuma Shobō (筑摩書房).
- Takase, Takenori, Hagio, Senri, et [Research Group: Kansai Activation] (高瀬武典, 萩尾千里 [関西活性化研究班]). 2007. *Shakai hendō to Kansai kasseika* (Renovation of KANSAI and organizational autonomy) (関西活性化と組織の自律性). *Kenkyū sōsho* (研究叢書). 144.
- Takeda, Sachiko (武田佐知子). 2009. « Meiji tennō no go shin'ei to danseibi (明治天皇の御真影と男性美) », dans *Feminism in Japan (Shinpen nihon no feminizumu. 10, Joseishi*

- jiendashi*) (新編日本のフェミニズム 10:女性史・ジェンダー史), M. 天野正子 Amano, K. 伊藤公雄 Ito, R. 伊藤るり Ito, T. 井上輝子 Inoue, C. 上野千鶴子 Ueno, Y. 江原由美子 Ehara, M. 大沢真理 Osawa et M. 加納実紀代 Kano [éds.]. Tokyo: Iwanamishoten (岩波書店), 219-236.
- Takehara Yamada, Yumiko. 2011. Japon et Russie : l'histoire d'un conflit de frontière aux îles Kouriles, l'Harmattan, Paris.
- Takemae, Eiji 2003. *The Allied Occupation of Japan and Its Legacy*. Traduit par Ricketts, Robert et Swan, Sebastian. Continuum International Publishing Group, Limited.
- Takemura, Tamio, et Suzuki, Sadami (竹村民郎, 鈴木貞美). 2008. *Kansai modanizumu saikō* (関西モダニズム再考). Kyoto-shi: Shibunkaku Shuppan (思文閣出版).
- Takeuchi, Keiichi. 2000. *Modern Japanese geography: an intellectual history*. 1<sup>e</sup> éd. Tokyo: Kokon Shoin.
- Takeuchi, Makoto (竹内誠). 2007. *Edo to Kamigata: tettei hikaku : Tōkyō vs Ōsaka no genten ga koko ni aru!* = *Edo vs Kamigata* (雑学 3 分間ビジュアル図解シリーズ 徹底比較 江戸と上方). Dai 1-han éd. Tokyo: PHP Kenkyūjo (PHP 研究所).
- Takeuchi, Shōgo (竹内章悟). 2006. Techno-polis kōsō hatsuan no jidaiteki haikai to sonogo no suii (テクノポリス構想発案の時代的背景とその後の推移). *Kokusai chiikigaku kenkyū* (国際地域学研究), Vol. 9.
- Tanizaki, Jun'ichiro (谷崎潤一郎). 1925. *Hanshin kenbun roku* (阪神見聞録), dans *Tanizaki jun'ichirō zenshū*. Tokyo: Chūō Kōronsha, 1981.
- . 1929. *Tade kuu mushi* (蓼食ふ虫). dans *Tanizaki jun'ichirō zenshū*. Tokyo: Chūō Kōronsha, vol.12, 1981. [*Some prefer Nettles*. Traduit par Seidensticker, Edward G., New York: Alfred A. Knopf, 1955].
- . 1934. *Tōkyō wo omou* (東京を思ふ). dans *Tanizaki jun'ichirō zenshū*. Tokyo: Chūō Kōronsha, vol. 21, 1983.
- Taut, Bruno, et Shinoda, Hideo (篠田英雄). 1962. *Nihonbi no saihakken* (日本美の再発見). Tokyo: Iwanami Shoten (岩波書店).

- Terakado, Seiken (寺門静軒). 1989 [Date de parution originale: 1832]. « Edo hanjōki (江戸繁昌記) », dans *Edo hanjōki [Terakado Seiken]. Ryūkyō shinshi [Narushima Ryūhoku]* (江戸繁昌記(寺門静軒) 柳橋新誌(成島柳北)), T. Hino [éd.]. Tokyo: Iwanami Shoten (岩波書店).
- Teranishi, Shun'ichi (横田茂). 1990. « Dairokushō: Nihonkeizai no chiikiteki shoruikei (第5章 現代の日本経済と地域) », dans *Chiiki keizaigaku* (地域経済学), Ken'ichi. Miyamoto, S. Yokota et K. Nakamura [éds.]. Tokyo: Yūhikaku (有斐閣), 249-263.
- Thompson, S. Christopher, et Traphagan, W. John. 2006. « Wearing Cultural Styles in Japan: Concepts of Tradition And Modernity in Practice »: State University of New York.
- Tokugawa, Munemasa (徳川宗賢). 1981. *Kotoba: Nishi to higashi* (言葉・西と東). S. Ōno et S. Maruya (大野晋, 丸谷才一)[éd.]. Tokyo: Chūō Kōronsha (中央公論社).
- Tokyo abura ton'ya ichiba (東京油問屋市場). 2000. *Tokyo abura ton'yashi: yushō no rūsū wo tazuneru* (東京油問屋史). (島田孝克編)[éd.]. Tokyo: Tokyo: Saiwai shobō (幸書房).
- Tokyo Shinbun (東京新聞). 2012-01-03. *Taidan "Sengo taisei" no henkaku wo—[Taidan] Sakaiya Taichi shi kakeru Hasegawa Yukihiro shi* (「戦後体制」の変革を～《対談》堺屋太一氏×長谷川幸洋氏).
- Tōmori, Kei (遠森慶). 2001. *Ōsakajin no omowaku Tōkyōjin no tsugō* (大阪人の思惑 東京人の都合). Tokyo: Sankōsha (三交社).
- Torrance, Richard. 2005. Literacy and Literature in Osaka, 1890-1940 *Journal of Japanese Studies*. 13 (1): 27-60.
- Tschudin, Jean-Jacques, et Hamon, Claude. 2004. « Urbanité moderne et massification : Ōsaka et la culture Hankyū », dans *La modernité à l'horizon : la culture populaire dans le Japon des années vingt*. Arles (Bouches-du-Rhône): Éditions Philippe Picquier, 63-82.
- Tse, Peter. 1993. *Kansai Japanese : The Language of Ōsaka, Kyōto, and Western Japan*. Tuttle Publishing.
- Tsuchiga, Nanayo (槌賀七代). 1997. « Bungaku sakuhin no hyōgen ni miru "hanshin-kan' modanizumu no kage - matome nikaete-(L'ombre du modernisme du Hanshin-kan dans les expressions dans les oeuvres littéraires-en guise de conclusion-) (文学作品の表

- 現にみる「阪神間」モダニズムの影 —まとめにかえて— », dans *Hanshin kan modanizumu : Rokkō sanroku ni hana hiraita bunka, Meiji makki--Shōwa 15-nen no kiseki*, I. Hanshinkan Modanizumu" Ten Jikko et B. Hyogo Kenritsu Kindai [éds.]. Kyoto-shi: Tankōsha (淡交社), 86-89.
- Tsuji, Kiyoaki (辻清明). 1969. *Nihon kanryōsei no kenkyū* (日本官僚制の研究). Shinpan éd. Tokyo: Tokyo Daigaku Shuppankai (東京大学出版会).
- Tsukamoto, Mitsuo (塚本三夫). 1974. « Senjika no genron tōsei (戦時下の言論統制) », dans *Kōza gendai jānarizumu* (講座現代ジャーナリズム歴史), M. Kido [éd.]. Tokyo: Jiji Tsūshinsha (時事通信社).
- Tsukamoto, Manabu (塚本学). 1986. *Kinsei saikō : chihō no shiten kara* (Traduit littéralement par «Repenser l'histoire de l'ère Édo : points de vue des régions.») (近世再考：地方の視点から). Tokyo: Nihon Editā Sukūru Shuppanbu (日本エディター出版部).
- Tyler, William J. 2008. *Modanizumu: Modernist Fiction from Japan, 1913-1938*. University of Hawai'i Press.
- Uesugi, Takashi (上杉隆). 2008. *Jānarizumu hōkai* (ジャーナリズム崩壊). Tokyo: Gentōsha (幻冬舎).
- Ueyama, Shinichi (上山信一). 2013. *Chūōhatsu no dōshūsei ni igi ari* (中央発の道州制に異議あり), Dernière mise à jour: 22/02/2007 2007 [consulté le 1 fév. 2013]. En ligne: <http://www.actiblog.com/ueyama/200702/>.
- Umesao, Tadao , Tsurumi, Shunsuke, et Kawai, Hayao (梅棹忠夫, 鶴見俊輔, 河合隼雄). 1998. *Chocho hasshi : Umesao Tadao, Tsurumi Shunsuke, Kawai Hayao* (丁丁発止). Asahi Shinbunsha Osaka Honsha Kyoto: Kamogawa Shuppan.
- Union of Kansai Governments (Kansai kōiki rengō 関西広域連合). 2011. « Vers l'époque du Kansai! ».
- University, Kinki (近畿大学). 1990. *Kinkidaigaku sōritsu rokujūnen no ayumi* (近畿大学創立65年の歩み). Kinki University (近畿大学).

- Usui, Chikako, et Colignon, Richard A. 1995. Government Elites and Amakudari in Japan, 1963-1992. *Asian Survey*. 35 (7): 682-698.
- Varley, Paul. 1973. *Japanese Culture*. Quatrième édition éd.: University of Hawai'i Press.
- Villaret, Étienne-Godefroy-Timoléon de. 1889. "Dai Nippon" (*Le Japon*), par É. de Villaret. Paris: C. Delagrave.
- Vogel, Steven Kent. 2006. *Japan remodeled : how government and industry are reforming Japanese capitalism*. Ithaca (N.Y.): Cornell university press.
- Wakagi, Efu (わかぎゑふ). 2003. *Osaka no kamigami* (大阪の神々). Tokyo: Shūeisha (集英社).
- Wakaichi, Kōji (若一光司). 1996. *Osaka ga shuto de arieta hi : sento wo meguru "Meiji Ishin" shi* (大阪が首都でありえた日—遷都をめぐる「明治維新」). Tokyo: Sangokan (三五館).
- Wasserman, Michel. 1996. L'Expo et le sanctuaire. *The Ritsumeikan journal of international studies*. 9 (3): 64-70.
- Watkins, Susan Cotts. 1991. *From provinces into nations : demographic integration in Western Europe, 1870-1960*. Princeton, N.J.: Princeton University Press.
- Watsuji, Tetsurō (和辻哲郎). 1935. « Fūdo », dans *Watsuji tetsuro zenshū Vol.8*. Tokyo: Iwanami Shoten, 1962
- 1935. « Koji junrei », dans *Watsuji tetsurō zenshū*. Tokyo: Iwanami Shoten, 1961.
- 1942. « Rinrigaku vol.2 », dans *Watsuji tetsurō zenshū vol.10*. Tokyo: Iwanami Shoten, 1962, 329-659.
- 1950. « Kyō no shiki 京の四季 », dans *Watsuji tetsuro zuihitsushū* (和辻哲郎随筆集). Tokyo: Iwanami Shoten, 1995.
- Weikipédia. 2013. *Liste des technopôles dans le monde*, Dernière mise à jour: Le 25 mars 2013 à 19:22. [consulté le 26 mars 2013 2013]. En ligne: [http://fr.wikipedia.org/wiki/Liste\\_des\\_technop%C3%B4les\\_dans\\_le\\_monde](http://fr.wikipedia.org/wiki/Liste_des_technop%C3%B4les_dans_le_monde)
- Weiner, Michael. 1997. *Japan's minorities : the illusion of homogeneity*. London; New York: Routledge.
- Wigen, Kären. 1999. Culture, power, and place : the new landscapes of east Asian regionalism. *The American historical review*. 104 (4): 40.



- Willem, Boot. 2005. « 20. Ieyasu and the founding of the Tokugawa shogunate », dans *Sources of Japanese tradition : volume 2*, W. T. De Bary, C. Gluck et A. E. Tiedemann [éds.]. New York: Columbia University Press, 7-27.
- Wissler, Clark 1917. *The American Indian* NY: Oxford University Press.
- Wogan, Peter. 2001. Imagined Communities reconsidered: Is print-capitalism what we think it is? *Anthropological Theory*. 1 (4): 403-418.
- Wolferen, Karel Van. 1989. 1990 en français. The enigma of Japanese power : people and politics in a stateless nation. Editions Robert Laffont ; MacMillan london Ltd.
- Yagishoten (八木書店). 2013. *Yoshiashigusa Kansaibungaku* (よしあし草・関西文学) [consulté le 4 fév. 2013].
- Yanagita, Kunio (柳田國男). 1964. *Teihon Yanagita Kunio shū 29: Chiho bunka kensetsu no josetsu, Toshi kensetsu no gijutsu, hoka* (柳田國男集第29巻地方文化建設の序説、都市建設の技術他). Tokyo: Chikuma Shobō (筑摩書房).
- Yasuda, Takeshi, et Tada, Michitarō (安田武, 多田道太郎). 1979. « "Iki" no kōzō » wo yomu (『「いき」の構造』を読む). Tokyo: Asahi Shinbunsha (朝日新聞社).
- Yasui, Kazue (安井寿枝). 2010. *Tanizaki jun'ichirō no hyōgen : sakuhin ni miru kansai hōgen* (谷崎潤一郎の表現 : 作品に見る関西方言). Osaka: Izumi shoin (和泉書院).
- Yasuoka, Shigeaki (安岡重明). 1989. Shōka hōkōnin seido to toshi no jinkō kōsei (商家方雄常任制度と都市の人口構成 — 最近の奉公人制度研究について). *Dōshisha shōgaku*. 40 (5): 1107-1123.
- Yawata, Kazuo (八幡和郎). 2000. « Kansai to nihon (関西と日本) », dans *Nijisseiki no kansai : rekishi kara manabi shōrai o tenbōsuru* (20世紀の関西 : 歴史から学び将来を展望する), Nijuisseikinokansaiokangaerukai [éd.]. Osaka: Nijuisseikinokansaiokangaerukai (21世紀の関西を考える会), 39-57.
- Yazawa, Shūjirō (矢澤修次郎). 1990. Nihon ni okeru tekunoporisu puroguramu (日本におけるテクノポリス・プログラム). *Hitotsubashi review*. 104 (2): 91-108.

- Yokota, Shigeru (横田茂). 1990. « Daigoshō: Gendai no nihon keizai to chiiki (第5章 現代の日本経済と地域) », dans *Chiiki keizaigaku* (地域経済学), Ken'ichi Miyamoto, S. Yokota et K. Nakamura [éds.]. Tokyo: Yūhikaku (有斐閣), 215-248.
- Yonemoto, Marcia. 2003. *Mapping early modern Japan: space, place, and culture in the Tokugawa period, 1603-1868*. Berkeley; Los Angeles: University of California Press.
- Yoshida, Yōko(/Hiroko) (吉田洋子). 2005. Toyotomi hideyori to chōtei (豊臣秀頼と朝廷). *Hisutoria*. 196.
- Yoshikawa, Eiji. 1983 [Date de parution originale: 1935]. *La parfaite lumière : Roman*. Paris: Balland.
- Yoshino, Kosaku. 1998. « Making majorities : constituting the nation in Japan, Korea, China, Malaysia, Fiji, Turkey, and the United States », dans *Making majorities : constituting the nation in Japan, Korea, China, Malaysia, Fiji, Turkey, and the United States*, D. C. Gladney [éd.]. Stanford: Stanford University Press.
- Ōsakaben to tōkyōben*. 2013. (大阪弁と東京弁), Dernière mise à jour: 24 /10/2004 2004 [consulté le 20 fév. 2013]. En ligne:  
[http://homepage2.nifty.com/GANSO\\_hirokun/shoujou0410.html](http://homepage2.nifty.com/GANSO_hirokun/shoujou0410.html).

## Annexe

### Annexe 1 Divisions et districts universitaires avant 1947 学制

Année de création	Nom au moment de l'établissement	Nom donné aujourd'hui	Emplacement
District 1 Tokyo et ses environs			
<b>Privé</b>			
1868	Keiōgijuku	Université Keiōgijuku	Tokyo
1874	Sei ko kai rikkyō gakkō	Université Rikkyō ( <i>St. Paul's University</i> )	Tokyo
1880	Tōkyō hōgakusha	Université Hōsei	Tokyo
1880	Senshū gakkō	Université Senshū	Tokyo
1880	Meiji hōritsu gakkō	Université Meiji	Tokyo
1882	Tōkyō senmon gakkō	Université Waseda	Tokyo
1885	Igirisu hōritsu gakkō	Université Chūō	Tokyo
1887	Tetsugakukan	Université Tōyō	Tokyo
1889	Nihon hōritsu gakkō	Université Nihon	Tokyo
1890	Kokugakuin	Université Kokugakuin	Tokyo
1900	Joshi ei gakkō	Université Tsudajuku	Tokyo
<b>Publique</b>			
1877	Tōkyō (Teikoku) daigaku	Université de Tōkyō	Tokyo
1884	Tōkyō shō gakkō	Université Hitsubashi	Tokyo
1890	Tokyo kōgyō gakkō	Tōkyō kōgyō daigaku (Université de technologie de Tokyo)	Tokyo
District 2 Aichi et ses environs			
<b>Publique</b>			
1882	Jingū kōgakkān	Université Kōgakkān	<b>Mie (Ise)</b>
1920	Aichi ika daigaku	Université de médecine d'Aichi	<b>Aichi (Nagoya)</b>
District 3 Osaka et ses environs			
<b>Privé</b>			
1875	Dōshisha ei gakkō	Université Dōshisha	Kyoto
1894	Kansai hōritsu gakkō	Université Kansai	Osaka
1900	Kyōto hōsei senmon gakkō	Université Ritsumeikan	Kyoto
<b>Publique</b>			
1880	Ōsaka igakkō	Université d'Osaka	Osaka
1886	Kyūsei daisan kōtōgakkō	Université de Kyoto	Kyoto
District 4 Hiroshima et ses environs			
	-		

District 5 Nagasaki et ses environs			
	<b>Publique</b>		
<b>1903</b>	Kyōto teikoku daigaku Fukuoka ika daigaku	Université de Kyūshū	Fukuoka
District 6 Niigata et ses environs			
	-		
District 7 Aomori et ses environs			
	<b>Publique</b>		
<b>1876</b>	Sapporo nō gakkō	Université de Hokkaidō	Hokkaidō
<b>1906</b>	Sendai kōtō kōgyō gakkō	Université de Tōhoku	Miyagi

## Annexe 2 : Les divisions régionales prévues par les plans nationaux

Tous les plans nationaux subdivisent le territoire et proposent des objectifs pour chaque région.

**Tableau 8 : Divisions régionales établies par le 1er plan national de 1962**

Régions	Départements
Hokkaidō	Hokkaidō
Tōhoku	Aomori, Iwate, Miyagi, Akita, Yamagata, Fukushima, Niigata
Kantō	Ibaraki, Tochigi, Gunma, Saitama, Chiba, Tokyo, Kanagawa, Yamanashi, Nagano
Tōkai	Gifu, Shizuoka, Aichi, Mie
Hokuriku	Toyama, Ishikawa, Fukui
Kinki	Shiga, Kyoto, Osaka, Hyōgo, Nara, Wakayama
Chūgoku	Tottori, Shimane, Okayama, Hiroshima, Yamaguchi
Shikoku	Tokushima, Kagawa, Ehime, Kōchi
Kyūshū	Fukuoka, Saga, Nagasaki, Kumamoto, Ōita, Miyazaki, Kagoshima

Le 1<sup>er</sup> plan national de 1962 n'inclut pas Okinawa, celle-ci n'ayant pas encore été rétrocédée au Japon malgré la fin de l'occupation américaine. Il est intéressant de noter que le département de Nagano fait ici partie de la région de Kantō, alors qu'il appartient à la région de Chūbu dans les plans nationaux suivants.

**Tableau 9 : Divisions régionales établies par le 2e plan national de 1969**

Zones*	Départements
Hokkaidō	Hokkaidō
Tōhoku	Aomori, Iwate, Miyagi, Akita, Yamagata, Fukushima, Niigata
Shuto	Ibaraki, Tochigi, Gunma, Saitama, Chiba, Tokyo, Kanagawa, Yamanashi
Chūbu	Gifu, Shizuoka, Aichi, <b>Mie</b> , Toyama, Ishikawa, <b>Fukui</b> , Nagano, <b>Shiga</b>
Kinki	<b>Fukui</b> , <b>Mie</b> , <b>Shiga</b> , Kyoto, Osaka, Hyōgo, Nara, Wakayama
Chū-Shikoku	Tottori, Shimane, Okayama, Hiroshima, Yamaguchi, Tokushima, Kagawa, Ehime, Kōchi
Kyūshū	Fukuoka, Saga, Nagasaki, Kumamoto, Ōita, Miyazaki, Kagoshima

\* Dans ce plan, on utilise le terme « zone » pour désigner les divisions géographiques plutôt que « région ».

Dans le 2<sup>e</sup> plan national de 1969, le département de Nagano entre dans la zone de Chūbu. La zone que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de Kantō se nomme ici shuto (capitale). Quant aux départements de Mie, de Fukui et de Shiga, ils sont classés à la fois dans la zone de Chūbu et celle de Kinki. De plus, la région de Chūgoku et celle de Shikoku forment ici une seule zone appelée Chū-Shikoku.

**Tableau 10 : Divisions régionales établies par le 3e plan national de 1977**

Régions	Départements
Hokkaidō	Hokkaidō
Tōhoku	Aomori, Iwate, Miyagi, Akita, Yamagata, Fukushima, Niigata
Kantō	Ibaraki, Tochigi, Gunma, <b>Saitama, Chiba, Tokyo, Kanagawa</b> , Yamanashi
Zone de Tokyo	<b>Saitama, Chiba, Tokyo, Kanagawa</b>
Chūbu	Gifu, Shizuoka, Aichi, <i>Mie, Toyama, Ishikawa, Fukui</i> , Nagano, <i>Shiga</i>
Hokuriku	<b>Toyama, Ishikawa, Fukui</b>
Kinki	<i>Fukui, Mie, Shiga, Kyoto, Osaka, Hyōgo</i> , Nara, Wakayama
Zone d'Osaka	<b>Kyoto, Osaka, Hyōgo</b>
Chūgoku	Tottori, Shimane, Okayama, Hiroshima, Yamaguchi
Shikoku	Tokushima, Kagawa, Ehime, Kōchi
Kyūshū	Fukuoka, Saga, Nagasaki, Kumamoto, Ōita, Miyazaki, Kagoshima
Okinawa*	Okinawa
*Okinawa est rétrocédée au Japon en mai 1972 par les États-Unis qui l'occupaient depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale.	

Dans le 3<sup>e</sup> plan national de 1977, en plus des divisions régionales, les départements de trois régions différentes sont aussi inclus dans une autre région : la zone de Tokyo dans la région de Kantō, la zone d'Osaka dans la région de Kinki et la région de Hokuriku dans la région de Chūbu. Chūbu et Kinki se chevauchent aussi à l'endroit des départements de Fukui, de Mie et de Shiga, tout comme dans le 2<sup>e</sup> plan national. De plus, le département de Fukui est classé à la fois dans la région de Chūbu, de Hokuriku et de Kinki. Pour établir la région Chūbu entourant la ville de Nagoya, entre la zone d'Osaka et celle de Tokyo, il aurait été difficile d'exclure le département de Mie qui donne sur la baie d'Ise ou encore d'exclure le département de Fukui qui fait partie de la division régionale Hokuriku. Selon Nagamine, ce chevauchement conçu par le gouvernement central (1985) est un cas exceptionnel du point de vue des études en développement économique. Il propose d'examiner ce phénomène en considérant deux éléments. D'abord, il se peut que les départements concernés trouvent avantageux cette division régionale : en faisant partie de plus d'une région à la fois, le département a plus de chances d'attirer l'attention du gouvernement central quand vient le temps d'effectuer des travaux publics. Ensuite, l'idée des chevauchements devient possible dans ce contexte parce que l'unité régionale n'a qu'un pouvoir administratif restreint et donc un impact marginal sur les départements.

**Tableau 11 : Divisions régionales établies par le 4e plan national de 1987**

Régions	Départements
Hokkaidō	Hokkaidō
Tōhoku	Aomori, Iwate, Miyagi, Akita, Yamagata, Fukushima, Niigata
Kantō	Ibaraki, Tochigi, Gunma, <b>Saitama, Chiba, Tokyo, Kanagawa, Yamanashi</b>
Zone Tokyo	<b>Saitama, Chiba, Tokyo, Kanagawa</b>
Chūbu	Gifu, Shizuoka, Aichi, Mie, <b>Toyama, Ishikawa, Fukui, Nagano</b>
Hokuriku	<b>Toyama, Ishikawa, Fukui</b>
Kinki	Shiga, Kyoto, Osaka, Hyōgo, Nara, Wakayama
Chūgoku	Tottori, Shimane, Okayama, Hiroshima, Yamaguchi
Shikoku	Tokushima, Kagawa, Ehime, Kōchi
Kyūshū	Fukuoka, Saga, Nagasaki, Kumamoto, Ōita, Miyazaki, Kagoshima
Okinawa	Okinawa

Dans le 4<sup>e</sup> plan national de 1987, il faut noter que la zone d'Osaka a bel et bien disparu et que les régions de Chūbu et de Kinki ne se chevauchent plus.

**Tableau 12 : Divisions régionales établies par le Grand Dessen du XXI<sup>e</sup> siècle adopté en 1998**

Divisions régionales établies par le Grand Dessen du XXI <sup>e</sup> siècle adopté en 1998	
Régions	Départements
Hokkaidō	Hokkaidō
Tōhoku	Aomori, Iwate, Miyagi, Akita, Yamagata, Fukushima, Niigata
Kantō	Ibaraki, Tochigi, Gunma, Saitama, Chiba, Tokyo, Kanagawa, Yamanashi
Chūbu	Gifu, Shizuoka, Aichi, Mie, Nagano
Hokuriku	Toyama, Ishikawa, Fukui
Kinki	Shiga, Kyoto, Osaka, Hyōgo, Nara, Wakayama
Chūgoku	Tottori, Shimane, Okayama, Hiroshima, Yamaguchi
Shikoku	Tokushima, Kagawa, Ehime, Kōchi
Kyūshū	Fukuoka, Saga, Nagasaki, Kumamoto, Ōita, Miyazaki, Kagoshima
Okinawa	Okinawa

Dans le Grand Dessen du XXI<sup>e</sup> siècle adopté en 1998, les départements n'ont plus qu'une région respective. Aussi, le Niigata, classé dans la région de Chūbu sur les cartes géographiques japonaises, a toujours été classé dans la région de Tōhoku dans les différents plans nationaux. En examinant tous ces plans nationaux, on peut conclure que Hokkaido, Tōhoku et Kyūshū n'ont jamais eu à partager leur département avec d'autres régions.

## Annexe 3 Tableau : Cinq plans nationaux

	Le 1 <sup>er</sup> plan national de 1962	Le 2 <sup>e</sup> plan national de 1969	Le 3 <sup>e</sup> plan national de 1977	Le 4 <sup>e</sup> plan national de 1987	Le Grand Dessin du XXI <sup>e</sup> siècle adopté en 1998 -De la structure nationale unipolaire uniaxiale à une structure nationale unipolaire multiaxiale.
Diète	Ikeda 1. Transition à l'économie de haute croissance. 2. Problème d'agrandissement des villes et d'élargissement de l'écart des revenus. 3. Le doublement du revenu national dans la zone du Corridor du Pacifique.	Satō 1. Économie de haute croissance. 2. Concentration de la population et des industries dans les métropoles. 3. Informatisation, internationalisation et avancement des technologies innovatrices.	Fukuda 1. Développement stable de l'économie. 2. Signes avant-coureurs de dispersion de la population et des industries. 3. Constatation des limites des ressources du territoire et d'énergie.	Nakasone 1. Concentration unipolaire de la population et des fonctions à Tokyo. 2. La gravité du problème d'emplois dans les zones régionales (chihō) causé par le changement brusque de la structure industrielle. 3. Internationalisation qui prend corps.	Hashimoto 1. Èpoque de la globalisation (problèmes environnementaux, forte concurrence, relations entre les pays asiatiques). 2. Décroissance de la démographie, l'époque du vieillissement. 3. L'ère de la haute informatisation.
Année visée	1970	1985	1977-1987	2000	2010-2015
Objectif général	« Développement équilibré entre les régions » Du point de vue de l'économie nationale, proposition d'une solution générale pour les problèmes liés à la production et à la vie de tous les jours, causées par l'agrandissement excessif des grandes villes.	« Création d'environnements riches » En harmonisant les principales problématiques antérieures avec les nouveaux éléments tels que le développement du bien-être social, le plan cible la création d'un environnement riche.	« Aménagement complet des milieux résidentiels » En tenant compte des ressources limitées du territoire, le plan cible un aménagement programmé du milieu dans son ensemble, faisant valoir les spécificités régionales en se basant sur l'histoire et la culture traditionnelle pour une permettre une existence où se trouve l'harmonie de l'humain avec la nature.	« Construction dispersée du territoire selon un modèle multipolaire » La formation d'un territoire sécuritaire et paisible où les régions interagissent entre elles et internationalement de façon complémentaire, plusieurs pôles auront leurs propres fonctions caractéristiques en rejetant l'idée d'une concentration excessive de la démographie et des fonctions telles que l'économique et l'administration.	« Création d'une structure multiaxiale du territoire » Pour donner corps à la formation de la structure multiaxiale du territoire projeté dans le Grand Dessin. L'importance est mise sur le choix, les responsabilités des régions et leur développement communautaire.
Méthode de développement	Points d'appui de développement	Stratégie de mise sur pied de projets de grande envergure	Stratégie de sédimentation	Stratégie de réseau d'échange (communication)	Participation et collaboration



## Annexe 4 : Discussion majeure sur la réforme du système départemental vers dōshū-sei

### 1 Du côté du gouvernement sur la réforme de système départementale

Année		
1927	Discussion sur la création du shūchō (bureau administratif de régions délimitées), par le Conseil consultatif sur le système administratif, le cabinet Tanaka Giichi	Division administrative du Japon, à l'exception de Hokkaidō en 6 régions délimitées (shū) de plus grandes circonscriptions que le système en place. Ainsi, les départements existant deviennent les collectivités locales au même titre que dans le système en place.
1948	Bureau d'études administratives	Plan 1. Installation des bureaux d'administration régionaux (maintien des départements, gouverneur désigné par le gouvernement central, système à trois étages) chihōgyōseichō, bureaux d'administration régionale. Plan 2. Installation du dō-sei (abolition de départements, commissaire choisi par élection). Plan 3. Installation de shū-sei (abolition de départements, gouverneurs désigné par le gouvernement central).
1957	Rapport sur le système régional, par la 4ème Commission d'enquête sur le système régional.	En abolissant des départements, on regroupe l'ensemble du territoire en 7 ou 9 chihō (région) servant d'intermédiaire entre l'État et les collectivités locales.
1965	Rapport sur la fusion des départements, par la 10 <sup>e</sup> Commission d'enquête sur le système régional.	« En tant que procédure à respecter pour la fusion des départements concernés, ces derniers doivent d'abord en faire la demande; d'après la décision des conseils de départements concernés, le Premier ministre du Japon doit prendre en considération l'acceptation de la demande, suite à la délibération parlementaire. »
1966	Présentation du projet de loi spéciale sur la fusion des départements.	Les départements concernés doivent, une fois la décision prise par le Conseil départemental, faire une demande de fusion auprès du Premier ministre; on établit la fusion

		départementale après la délibération parlementaire.
1969	Abrogation du projet de loi spéciale concernant la fusion des départements.	
1981	Rapport du sous-comité sur le système fiscal et administratif, par la 18 <sup>ème</sup> Commission d'enquête sur le système régional.	« Le système départemental actuel est solidement ancré dans la vie et la conscience de citoyens. » « On tire une conclusion, après mûres délibérations, sur la nature du système administratif de grande circonscription. »
1982	Le 3 <sup>ème</sup> rapport sur la Réforme administrative, par la Commission administrative spéciale.	« On examine les mécanismes administratifs régionaux qui résulteraient de l'agrandissement des départements d'un point de vue global et à long terme. »
1989	Rapport sur la relation entre le gouvernement et les régions, par l'Assemblée délibérante spéciale pour la Réforme administrative (2 <sup>ème</sup> assemblée pour la Réforme administrative)	En visant la formation d'entités administratives régionales de grandes étendues pour remplacer le système départemental actuel, on poursuit, entre autre, l'étude d'une réorganisation radicale.
1993	Rapport final, par l'Assemblée délibérante spéciale pour la Réforme administrative (3 <sup>ème</sup> assemblée pour la Réforme administrative).	Sur la nécessité d'examiner de la signification d'un nouveau système de collectivités régionales autonomes de grandes étendues, lequel devrait remplacer le système départemental actuel.
2001	Rapport final, par le Comité pour l'avancement de la décentralisation	Une des dernières tâches à accomplir en vue de la décentralisation : expliquer le fonctionnement et la nature des collectivités locales.
2003	Rapport sur l'avenir du système d'autonomie régionale, par la 27 <sup>ème</sup> Commission d'enquête sur le système régional.	Opinion de la Commission sur le <i>dōshū-sei</i> .
2004	Sur le rajustement du système administratif tel que l'avancement de la Réforme administrative et fiscale des collectivités locales, par le Conseil sur l'avancement de la Réforme de décentralisation	Le Conseil fait observer la nécessité de considérer le <i>dōshū-sei</i> .
2006	Rapport sur le contenu du <i>dōshū-sei</i> , par la 28 <sup>ème</sup> Commission d'enquête sur le système régional	

## 2 Propositions principales de la part des départements au sujet du *dōshū-sei*

	Nom de l'organisme	Nom de la proposition
Mars 2003	L'Association nationale des gouverneurs (le <i>Zenkoku Chijikai</i> )	Rapport du Comité de recherche sur la nature des départements.
Mars 2003	Département d'Okayama	Rapport du groupe consultatif pour l'autonomie locale du 21ème siècle.
Mars 2003	Département de Kanagawa	Sur le caractère des départements à l'ère de décentralisation.
Aôut 2003	L'Association des études politiques de la grande circonscription du nord de <i>Tōhoku</i> (le <i>Kitatōhoku</i> ).	Vers la souveraineté régionale.
Novembre 2003	Département de Shizuoka	Rapport du Comité de recherche sur la politique intérieure.
Avril 2004	Département de Hokkaidō	Plan du <i>dōshū-sei</i> .
Novembre 2004	Préfecture de Hiroshima	Rapport de la préfecture de <i>Hiroshima</i> sur l'avancement de la réforme décentralisatrice.
Mars 2005	L'Association nationale des gouverneurs (le <i>Zenkoku Chijikai</i> )	L'évolution des délibérations au sein du comité de recherche sur le <i>dōshū-sei</i> .
Juin 2005	Association des maires de <i>shi</i> (grandes villes) du Japon (le <i>Zenkoku shichōkai</i> )	Le profil des grandes villes en tant que collectivités autonomes à l'ère de la décentralisation.
Juin 2005	Association des gouverneurs de la Région de <i>Kyūshū</i> (le Governor's Association of Kyushu Region)	Rapport traitant, en partie, des tâches à accomplir dans l'éventualité où <i>Kyūshū</i> adopterait le <i>dōshū-sei</i> .
Novembre 2005	Département d'Okinawa	Rapport provisoire du comité de recherche portant, entre autres, sur le <i>dōshū-sei</i> .

### 3 Du côté des associations économiques et autres organismes concernés

	Nom du groupe	Nom de la proposition
Octobre 1969	La Fédération économique de Kansai ( Kansai keizai rengōkai)	Commentaires concernant la réforme fondamentale du système régional.
Janvier 1970	La Chambre de commerce et de l'industrie du Japon (Nihon shōkō kaigisho )	Pour bâtir une nouvelle nation avec le <i>dōshū-sei</i> .
Février 1982	La Chambre de commerce et de l'industrie du Japon (Nihon shōkō kaigisho)	Pour la construction d'une nouvelle nation.
Octobre 1989	La Fédération économique de Chūbu ( Chūbu keizai rengōkai)	La relation souhaitée entre l'État et les régions.
Février 2002	La Chambre de commerce et de l'industrie du Japon (Nihon shōkō kaigisho) et La Chambre de commerce et de l'industrie de Tokyo (Tōkyō shōkō kaigisho)	Réussir le redémarrage du Japon par la réalisation d'une décentralisation réelle.
Octobre 2002	L'Association des dirigeants d'entreprises du Japon (Zenkoku keizai dōyūkai)	Vers la construction de sociétés locales actives et autonomes.
Octobre 2002	La Fédération économique de Chūbu ( <i>Chūbu keizai rengōkai</i> )	Propositions pour la transition au <i>dōshū-sei</i> .
Janvier 2003	La Fédération des organisations économiques du Japon ( <i>Nihon keizai dantai rengōkai</i> )	Vers un Japon débordant de charme et de vitalité.
Février 2003	La Fédération économique de Kansai ( <i>Kansai keizai rengōkai</i> )	Propositions du Modèle Kansai pour établir l'autonomie et les responsabilités propres aux sociétés locales.
Novembre 2004	La Fédération économique de Chūgoku ( <i>Chūgoku keizai rengōkai</i> )	Pour la réalisation d'une autonomie locale de grande étendue.
Janvier 2005	La Fédération économique de Kansai ( <i>Kansai keizai rengōkai</i> )	Le rôle du Kansai dans la réforme décentralisatrice.
2005	L'Institut national pour l'avancement de la recherche (NIRA)	Proposition du système de gouvernements locaux de grande étendue pour la régénération de l'État et des sociétés locales.
Juin 2005	L'Association des dirigeants d'entreprises de Kyūshū ( <i>Kyūshū keizai dōyūkai</i> )	Le Programme d'autonomie de Kyūshū.

Octobre 2005	L'association pour la planification du territoire national (le <i>Kokudo kenkyūkai</i> )	Le processus de création et de réalisation du système <i>shū</i> .
Novembre 2005	Association nationale des dirigeants d'entreprises ( <i>Zenkoku keizai dōyūkai</i> )	Propositions pour la réalisation d'un nouveau système valorisant l'autonomie locale.
Décembre 2005	La Fédération économique de Chūbu ( <i>Chūbu keizai rengōkai</i> )	Pour la réalisation du <i>chūbu-shū</i> : vers une unité gouvernementale petite et efficace.

## Annexe 5 Interviews

### 1 Questionnaire d'enquête auprès des Kansaiens

はじめに

En commençant

- 関西在住(勤務)経緯など(関西出身でないなら、なぜ、関西に?)

Comment avez-vous commencé à habiter au Kansai ou à travailler au Kansai (si vous n'êtes pas du Kansai, pourquoi avoir choisi le Kansai?)

- ご自分を「関西人」だと思っいらっしゃいますか。そう思われる根拠やそう感じるときはいつですか。  
(そう思われない場合はその根拠を)

Est-ce que vous vous considérez kansaien? Si oui, à partir de quel moment vous êtes-vous senti ainsi? (Sinon pourquoi?)

- ちなみにご自身にとっては、「関西」がどこからどこを指すか、教えていただけませんか。

Par ailleurs, pouvez-vous décrire quelles sont pour vous les frontières du « Kansai »?

- 関西人(の定義)ってなんですか?

Quelle est la définition d'un Kansaien?

- 道州制や「関西州」ということについて聞いたことがありますか。

関西広域機構が先日発足しましたが、どうおもわれますか。

Avez-vous entendu parler de l'idée de dōshū-sei ou de « Kansai-shū »?

Récemment, l'Union of Kansai Governments a vu le jour, que pensez-vous de cela?

1) 今、ご自身が中心に活動されている場所は、関西において、どのような影響があると思いますか?

Maintenant, sur votre propre activité, quel type d'influence pensez-vous qu'ait eu le Kansai?

2) 昭和 56 年(約 30 年前)に行われた総合開発機構の「新しい関西像」という(委託)研究で、関西の地盤沈下と関西ルネッサンスの可能性とが分析されています。

En 1981, il y a 30 ans, les recherches commandées par le NIRA intitulées « nouvelle image du Kansai » ont analysé l'affaiblissement du Kansai et la possibilité de renaissance du Kansai.

- 関西の「地盤沈下」を聞いたことがありましたら、それはどのようなことを指していると思いますか。また、ご自身はそれを肌身で感じられたりしたことがありますか。

Avez-vous déjà entendu parler de l'« affaissement de terrain du Kansai » ? Si oui, de quoi s'agit-il? En outre, avez-vous expérimenté cela par vous-même ?

- 乾汽船や川崎汽船といった神戸から東京への本社移転が 80 年代にあり、昨年の日清の大阪から東京への本社移転、最近では京都創業大丸の本社機能の東京移転、と続きます。こういうニュースを聞くと思われませんか。

Le transfert de sièges sociaux de Kobe à Tokyo tels que le Inui steamship corporation et Kawasaki Kisen était fréquent dans les années 1980. D'autres, d'Osaka à Tokyo, tel que présenté par le Nissin de l'année dernière, et de Kyoto à Tokyo comme Daimaru récemment, continuent. Comment vous sentez-vous lorsque vous entendez de telles nouvelles?

- 前述の研究では、首都・東京は特別だが、関西は一地方にすぎないという風に意識が変化してきたことが問題になってきている、とも指摘されています。この件に関してどう思われますか。もう、関西は一「地方」にすぎませんか。

Dans la recherche du NIRA mentionnée ci-haut, on dit que la perception des gens a changé comme suit : « la ville capitale Tokyo est spéciale; quant à Kansai, ce n'est qu'une "région" ». Que pensez-vous de ça? Est-ce que le Kansai n'est qu'« une région » ?

3) 関西における成功とはどういうことだと思われませんか。

Qu'est-ce que le succès au Kansai?

- 東京への移転・引越しというのは「成功」のシンボルでしょうか。

ご自身にとってはそうでしょうか。

Est-ce que le fait de se déplacer à Tokyo est un symbole « du succès » ? Pour vous, est-ce que c'est comme ça?

- ご自身、またはご自身の業界では関東または東京に対する対抗心のようなものはありますか。どなたかから感じたことはありますか。

Pour vous, ou votre secteur (de l'industrie), est-ce qu'il y a un sentiment de rivalité vis-à-vis de Tokyo? Ou avez-vous senti cela de la part de quelqu'un ?

- 近年、関西弁を全国ネットの放送でもよく耳にするようになってきているように思いますが、一過性の現象だと思われませんか？

Récemment, on entend le langage/dialecte du Kansai même dans les émissions à l'échelle nationale. Qu'est-ce que cela signifie? Est-ce que vous croyez que ce phénomène est temporaire?

- 4) 関西だからこそできること（例：情報発信など）があると思われませんか？

Est-ce qu'il y a quelque chose qu'on ne peut que faire au Kansai?

- 5) ご自身は、関西の発展があって日本の発展があると思いますか、それとも、日本（東京）の発展があってその後に関西の発展があると思いますか。

Est-ce qu'il y aura le développement du Kansai d'abord et ensuite le développement du Japon? Ou bien, d'abord le développement du Japon dont le centre est Tokyo, et par conséquent celui du Kansai ?



## 2. Liste de répondants du Kansai

### M. Dohman

- Président de la compagnie Oliver, spécialisée dans les sauces.
- Est né et a grandi dans la ville de Kobe. N'a jamais habité Tokyo, ni Osaka.

### M. Fujiki

- Éditeur du journal Kyoto Shimbun
- Né dans le département de Shiga. A étudié dans une école préparatoire de Kyoto. Diplômé de l'Université Waseda.

### M. Hayashi

- Employé du journal Mainichi Shinbun.
- Né à Minô-shi et élevé à Neyagawa-shi (Osaka). Âgé de 36 ans. Habite à Mukonosô (Osaka). N'a jamais habité à Tokyo.

### M. Ietsugu

- Président de la compagnie pharmaceutique Sysmex (KCCI).
- Également nommé président de la Chambre de commerce de Kobe. Né à Kobe. Y habite aussi. Il est dans la soixantaine.

### M. Ishihara

- Vice-secrétaire général du YMCA d'Osaka
- Est né et a grandi à Osaka. Il a habité Tokushima pendant treize ans et Tokyo pendant un an. Il est aussi allé étudier aux États-Unis quelques mois.

### M. Iwakura

- Directeur d'une section de la compagnie Shima Seiki.
- A grandi dans le département de Kagawa, il habite actuellement Wakayama. Diplômé de l'Université d'Osaka.

### M. Kato

- Journaliste au journal Kobe shinbun.
- Est né à Nishinomiya-shi, puis a déménagé à Amagasaki-shi (Hyōgo) à l'âge de 3 ans, et à Akashi-shi (Hyōgo) à l'âge de 12 ans. Diplômé de l'Université de la ville d'Osaka. A habité un certain temps à Handa-shi (Aichi) pour son travail, mais est revenu habiter à Amagasaki-shi après son mariage. Il a aussi habité six mois en Allemagne. Il est maintenant âgé de 45 ans.

**Mme Kusunishi**

- Chercheuse à l'Université de la ville d'Osaka.
- Née dans la ville de Sakai (Osaka). Elle a 34 ans. Diplômée de l'Université de Kobe et de l'Université de Wakayama. Son mari vient de la ville d'Osaka. Ils se sont rencontrés à l'Université, alors qu'ils étudiaient tous les deux en architecture. Elle s'est spécialisée en politique économique de l'habitation. Ils ont habité dans la ville d'Osaka pendant un certain temps, puis ont déménagé tous les deux à Sakai. Ils ont un enfant.

**M. Masagaki**

- Chargé de cours spécialisé en gestion. Après avoir travaillé dans le domaine de gestion, il donne des cours dans les universités et les centres communautaires. Il aide à fonder des PME au Kansai à Tokyo.
- Originaire de Himaji (Hyōgo). Il a déjà vécu à Wakayama. Il habite actuellement à Kawanishi (Hyōgo). Il a travaillé longtemps à Osaka et quelque temps à Kyoto.

**M. Matsumoto**

- Directeur des émissions d'Asahi Broadcasting Corporation.
- Né à Shiga, il approche la soixantaine. Il habite actuellement à Takarazuka (Hyōgo).

**M. Mikami**

- Animateur de radio sur la chaîne Radio Kansai.
- Né à Tokyo. Il est âgé d'environ 50 ans. Diplômé de l'Université Nihon. Ses parents ont déménagé de Shimane à Tokyo mais il possède encore un peu de famille à Shimane qu'il a visité quelques fois étant jeune. Il se considère tkyoïte.

**M. Minemura**

- Directeur d'une compagnie dans le domaine informatique.
- Né à Himeji, Hyogo. Diplômé de l'Université d'Osaka. A aussi travaillé pour IBM au Japon pendant 11 ans.

**M. Mizuuchi**

- Professeur au département de géographie à l'Université de la ville d'Osaka.
- Il vient de Wakayama.

**M. Mori**

- Directeur de Kawashima Orimono SELKON, une compagnie textile de Kyoto.
- Est né et a grandi à Shiga. Il est âgé d'environ 55 ans. N'a jamais quitté sa ville natale avant de commencer à travailler dans une banque à Osaka et à Nagoya, il y a presque 30 ans. Durant son travail à la banque, il a acheté une maison dans le département de Nara. Plus récemment, il a été embauché par la compagnie Kawashima Orimono SELCON (avant sa fusion) et travaille en alternance entre Kobe et Tokyo toutes les deux semaines depuis trois ans. Pour ce faire, il loue un appartement à Tokyo. Aujourd'hui, il travaille à Kyoto 90% du temps où il loue un appartement.

**M. Muramoto**

- Directeur de la compagnie Kabushiki Gaisha Kongō Gumi Co, Itée; la plus vieille entreprise au monde spécialisée dans la construction de temple et opérant depuis plus de 1400 ans (Elle est basée à Osaka).
- Né et élevé à Osaka. Approche la cinquantaine. Habite Osaka et n'a jamais habité Tokyo. Travaille pour la même compagnie depuis l'obtention de son diplôme.

**M. Noto**

- Employé de Kawashima Orimono Selkon, une compagnie de textile de Kyoto. Travaille spécifiquement dans la division responsable des services. Le quartier général de cette division est situé à Osaka.
- Né à Osaka et élevé à Osaka.

**M. Ōfuno**

- Directeur de l'Association pour le bien-être socioculturel fondée par le Journal Sankei shinbun.
- Né à Osaka. Y vit toujours aujourd'hui, mais habite à Ohmi-hachiman, Shiga. Est diplômé de l'Université Shiga.

**M. Ōtsuki**

- Recteur de l'Université Hannan.
- Né et élevé à Kobe. Après l'obtention de son diplôme, il est entré au MITI (Ministry of International Trade and Industry) à Ikeda, Osaka. Il habite à Toyonaka, Osaka.

**M. Sasaki**

- Travailleur social à Osaka.
- Né à Osaka. Travaillait autrefois dans un bureau d'architecture à Kobe, mais a décidé de travailler à Osaka en tant que travailleur social après le tremblement de terre de Kobe dans lequel il a perdu beaucoup de clients. Il a maintenant 60 ans.

### **M. Sone**

- Président d'une compagnie appartenant au groupe TV Asahi Corporation i-NEX+.
- Né à Kōbe, il habite maintenant Kyōto et travaille à Osaka. Approche la soixantaine. N'a jamais habité à Tokyo mais y va quelquefois par année. Il y allait plus souvent quand il était plus jeune pour des réunions de compagnie.

### **M. Takahashi**

- Superviseur de production au Toei Movie Studio à Kyoto.
- Est originaire de la ville de Musashino dans le département de Tokyo. Il a 45 ans. Sa femme est aussi originaire du Kantō (Chiba), et l'a rejoint à Kyoto après leur mariage.

### **M. Tomita**

- Chef d'une compagnie située à Itami (Osaka) ayant aussi une branche à Tokyo.
- Né à Amagasaki-shi (Hyōgo) et élevé à Osaka. Âgé d'environ 60 ans. Habite maintenant à Itami (Osaka).

### **M. Tsutsumi**

- Directeur de la section du marketing informatique pour ITEC Hankyu Hanshin Co.,Ltd.
- Né à Osaka.

### **M. Yamaguchi**

- Directeur général du Toei studio co. ltd. à Kyoto.
- Originaire de Kagawa. Dans la quarantaine. Diplômé de l'Université de Kyoto. Il habite actuellement à Ōtsu (dép. Shiga). Vend des œuvres historiques japonaises à travers le monde.

### **M. Yasumoto**

- Directeur de NTT Data Kansai.
- Âgé d'environ 55 ans. Habite Osaka depuis quarante ans. Se considère kansaiën.

### **M. Yoshihara**

- Employé de l'Université du Kansai.
- Est né et a grandi à Osaka.

### **M. Yoshimura**

- Grand maître du *shigin* (un art sous forme de poésie chantée surtout développé depuis l'époque Tokugawa).
- Né dans la ville de Tenri, dans le département de Nara. Il se rend de temps en temps à Tokyo pour présenter son art à la chaîne de télévision publique NHK.